This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

STANFORD UNIV. LIBRARY

RELATION
COMPLÈTE
DE LA
CAMPAGNE DE RUSSIE,
EN 1812.

PRÉFACE.

Je raconte ce que j'ai vu : témoin d'un des plus grands désastres qui aient jamais affligé une nation puissante, spectateur et acteur dans tout le cours de cette triste et mémorable expédition, je ne viens point ici présenter des faits disposés avec art, et ornés de couleurs infidèles. J'ai écrit, jour par jour, les événements qui ont frappé mes yeux, et je cherche seulement à communiquer les impressions que j'ai ressenties. C'est à la lueur de l'incendie de Moskou que j'ai décrit le sac de cette ville; c'est sur les rives de la Bérézina que j'ai tracé le récit de ce fatal passage. Les plans de champs de bataille qui sont joints à cet ouvrage ont été levés sur le terrain, et par ordre du prince Eugène.

On aurait peine à se figurer les difficultés qu'il m'a fallu surmonter pour consigner mes souvenirs. Réduit, comme tous mes compagnons d'armes, à lutter contre les derniers besoins; transi de froid, tourmenté par la faim, en proie à tous les genres de souffrances, incertain, au lever de chaque soleil, si je verrais les derniers rayons du soir, doutant, le soir, si je verrais un jour nouveau; tous mes sentiments semblaient s'être concentrés dans le desir de vivre pour conserver la mémoire de ce que je voyais; animé par cet

indicible desir, toutes les nuits, assis devant un mauvais feu, sous une température de vingt à vingt-deux degrés au-dessous de la glace, entouré de morts et de mourants, je retraçais les évènements de la journée. Le même couteau qui m'avait servi à dépecer du cheval pour me nourrir était employé à tailler des plumes de corbeau; un peu de poudre à canon, délayée dans le creux de ma main avec de la neige fondue, me tenait lieu d'encre et d'écritoire.

J'ai composé cette narration sans haine et sans préventions; mais je ne tairai pas que, dans le récit de cette entreprise, l'une des plus déplorables que le génie de l'ambition ait conçues, j'ai eu cent fois à retenir mon indignation, prête à s'échapper contre l'auteur de tant de maux. Cependant les égards dus à sa grandeur passée, le souvenir des victoires mémorables dont je fus le témoin, et dont je partageai les honneurs, m'ont imposé le devoir de n'accuser ce conquérant que par des faits, et non par des déclamations injurieuses.

Ayant sans cesse devant les yeux le spectacle de cette foule de guerriers, misérablement exterminés dans de lointains déserts, je n'ai été soutenu que par l'idée de rendre hommage à leur constance, à un courage qui ne s'est jamais démenti, enfin, à des exploits d'autant plus héroïques, qu'ils étaient perdus pour la

patrie, et semblaient l'être pour la gloire. Heureux si j'ai pu prouver, par cette relation importante, qu'au milieu de tant de désastres nos braves ont toujours été dignes d'eux-mêmes, qu'ils n'ont point manqué à leur ancienne renommée, et que, toujours redoutables à l'ennemi, ils n'ont été vaincus que par les éléments!

Et facere et pati fortia Romanum est.
(Tit. Liv. lib. ii.)

Encouragé par l'accueil favorable qu'ont reçu cinq éditions consécutives de cet ouvrage, j'ai cherché dans cette édition nouvelle à en étendre le plan, et à en coordonner toutes les parties, en retranchant ce qui était trop particulier au corps où je me suis trouvé, pour développer davantage les opérations qui pouvaient être d'un intérêt plus général. Les batailles de la Moskwa, de Drissa, de Polotsk et de Ghorodetschna; le combat de Taroutina, la belle retraite du duc d'Elchingen, et le passage de la Bérézina, sont racontés dans le plus grand détail; enfin les manœuvres des différents corps d'armée m'ayant été communiquées par des officiers-généraux qui les ont eux-mêmes exécutées, se trouvent maintenant renfermées dans un seul cadre, et contribuent à former de cette manière une relation complète de l'expédition de Russie.

Je terminerai par une observation que m'imposent

les circonstances; mais c'est le seul tribut que je crois leur devoir. Dans les événements qui se sont passés en 1815, de hautes réputations, des noms célèbres dans nos annales, ont passé par une épreuve terrible; il en est à qui elle a été plus ou moins fatale, et à qui la postérité, ainsi que la patrie, demanderont un compte sévère des malheurs dont nous avons été et sommes encore les victimes. Mais ce que de tels hommes ont fait à une époque n'a rien de commun avec ce qu'ils ont fait à une autre; et l'énormité de leur faute récente ne doit pas diminuer le mérite de leurs actions passées. Aussi j'aurais cru manquer au premier devoir d'un historien de revenir, soit pour le blâme, soit pour l'éloge, sur les jugements déja portés à leur égard, et consignés dans les précédentes éditions de ce livre : la justice de l'histoire, comme celle des lois, ne doit jamais être rétroactive.

RELATION
COMPLÈTE
DE LA
CAMPAGNE DE RUSSIE.

PREMIÈRE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

WILNA.

Lorsqu'on se rappelle le degré de puissance où la France s'était élevée par la force des armes, et qu'on songe aux grands revers que l'abus de cette même force lui a fait ensuite éprouver, qui ne serait tenté de se demander à quel terme elle devait s'arrêter? A cette question, l'impartiale postérité répondra que la France n'a jamais été plus puissante qu'après le traité de Tilsit : alors l'Espagne, sous le nom d'alliée, était réellement une de nos provinces, dont nous retirions des hommes, de l'argent et des vaisseaux; l'Italie, sagement gouvernée par un prince

à-la-fois bon guerrier et habile administrateur, sujette et soumise aux mêmes lois que l'Empire, jouissait d'une prospérité égale à la nôtre, et partageait nos triomphes depuis que ses légions, dans la première campagne de Pologne, avaient fait preuve d'un courage éclatant, pour procurer à la France une paix glorieuse. Effrayée de notre agrandissement colossal, l'Allemagne, ne pouvant plus s'opposer à nos succès, ne cherchait qu'à assurer son existence en adhérant à tous les changements qui renversaient la constitution germanique. L'Angleterre seule, constante ennemie d'une ambition si fatale à la sienne, ne voyait, dans les exploits de Napoléon, qu'un sujet de crainte pour elle, et de terreur pour le continent; jalouse d'avoir l'honneur de mettre fin à cette ambition démesurée, elle représentait à chacun des souverains du Nord, combien il était de leur intérêt d'arrêter les progrès de plus en plus rapides d'une aussi dangereuse influence. Vains efforts! ces souverains, abusés par des intrigues de cour, n'avaient point encore assez d'expérience pour être convaincus qu'il fallait tous se réunir, afin d'accabler le géant qui voulait tous les dévorer; lorsqu'au retour de Tilsit, la passion d'envahir donna au vainqueur l'idée de susciter à l'Espagne une guerre injuste, qui devait un jour flétrir ses lauriers, et fournir à ses ennemis l'occasion tant desirée d'anéantir un pouvoir si redoutable.

Un prince faible gouvernait de nom cette mal-

heureuse péninsule; mais un favori perfide, traître à sa patrie, ingrat envers le roi son bienfaiteur, était celui qui, d'une main partiale, tenait les rênes de l'État, et, par les plus lâches déférences envers les étrangers, avilissait la nation dont il semblait n'avoir usurpé les droits que pour lui préparer une longue et honteuse servitude. La crédulité du père et sa faiblesse pour son favori amenèrent sa déchéance: le fils, anticipant sur la succession naturelle, par la volonté du peuple, monte sur le trône: cette révolution, depuis long-temps préparée, seconda les vues criminelles de Napoléon; sous le prétexte de faire cesser la discorde, il arme l'un contre l'autre; puis, feignant des sentiments pacifiques, promet sa médiation, se rend à Baïonne, et enléve les deux monarques pour disposer de leur couronne. Les fiers Castillans, indignés d'un tel outrage, de fidéles alliés deviennent ennemis irréconciliables; ils s'immortalisent par leur persévérance dans le malheur, et nous, au contraire, nous perdons notre réputation d'invincibles en voulant accomplir le projet le plus opposé à la saine politique, et qui offre, dans l'histoire d'une nation civilisée, l'exemple d'une ingratitude si monstrueuse, qu'on n'en retrouvera jamais de semblable, même chez les peuples barbares.

L'Espagne, quoique limitrophe de la France, était peu connue; le caractère de ses habitants l'était encore moins: cette ignorance égara le conquérant,

et lui fit entreprendre une invasion funeste, dont tous les maux doivent être oubliés en songeant qu'elle fut, ainsi que la campagne de Moskou, la cause première des événements qui amenèrent sa chute. Il n'entre point dans mon plan de faire le résumé d'une agression qui fit prendre les armes à deux nations également généreuses : toujours unies par une estime réciproque, elles le seraient encore, si la perfidie d'un despote n'avait fondé sa force sur l'animosité des peuples. Cette lutte, mémorable par son acharnement et ses vicissitudes, doit fournir aux Espagnols un beau sujet d'histoire, et aux militaires français un vaste champ de méditation. Je me borne à remarquer que la Providence semble avoir suscité à Napoléon l'idée de ces deux guerres illégitimes, pour apprendre aux Espagnols et aux Russes combien l'alliance avec les méchants doit être fatale; se réservant ensuite, comme dernière moralité, de précipiter de faute en faute l'instrument dont elle s'est servie, afin de montrer à l'espèce humaine que la tyrannie est un attentat commis sur tous les hommes, et qu'il leur sera facile d'en triompher lorsqu'ils se rallieront sous les bannières de la justice.

Pendant que Napoléon s'efforçait vainement de chasser les Anglais de la péninsule, où ils étaient descendus, un nouvel orage se formait en Allemagne : l'Autriche, qu'il avait tant de fois humiliée, ne pouvait s'accoutumer au joug honteux sous lequel l'avaient placée ses défaites; l'insurrection des Espa-

grols et les nombreux armements de l'Angleterre semblaient lui offrir une circonstance favorable pour recouvrer ses états perdus, et faire reprendre à sa politique cette prépondérance dont elle était si jalouse.

La nouvelle guerre contre l'Autriche ne fut pour la France qu'un nouveau champ de triomphes ouvert à ses guerriers. Landshut, Eckmühl et Ratisbonne, par d'éclatants succès, préparèrent, au bout de quatre mois, la plus mémorable des victoires : les champs de Wagram virent se renouveler les prodiges d'Austerlitz; et assurèrent à la France, en une seule campagne, les résultats les plus décisifs.

Le traité de Vienne, en nous donnant la paix, fit passer sous notre domination les provinces illyriennes; il agrandit le Wurtemberg, la Bavière, et sembla promettre à la Pologne son entier rétablissement. Mais ce traité, dicté par une puissance qui envahissait tout, aurait, comme tous ceux qui l'avaient précédé, renfermé le germe d'une guerre prochaine, si la plus auguste et la plus inattendue des alliances n'eût couronné la fortune du vainqueur.

Le souverain de l'empire d'Autriche, lassé d'une résistance si long-temps fatale à ses armes, crut un instant obéir au destin, en cédant à un homme devant qui tout cédait. Il sacrifia sa gloire, et même son sang, pour obtenir la paix : réalisant ainsi ces temps fabuleux où des princes magnanimes dévouè-

ce sentiment, il ne trouva jamais ni félicité ni repos: livré à un *esprit inquiet*, et aux chimères d'une ambition *insatiable*, il n'écouta que ses passions tumultueuses; pour les satisfaire, il voulut ce qui ne pouvait pas être; et, méconnaissant les autres, il oublia tout, jusqu'à lui-même.

Le continent semblait souscrire de bonne foi aux grands changements qu'avait opérés Napoléon; et le vulgaire, dont les vues bornées pénétrent rarement l'ame ténébreuse des monarques ambitieux, crut que son alliance avec une archiduchesse comblerait ses desirs immodérés, et surtout que les douceurs de la paternité lui feraient connaître qu'un trône se cimente, non par de vaines conquêtes, achetées à force de sang et de larmes, mais par de sages institutions, qui, faisant chérir son gouvernement, en auraient assuré la durée. Jamais aucun mortel ne réunit des moyens plus faciles et plus sûrs pour réaliser le bonheur du monde. *Il lui suffisait* d'être juste et prudent; c'est en cela que la nation, fondant ses espérances, lui accorda cette confiance illimitée dont il abusa depuis si cruellement. Aussi la postérité aura-t-elle à décider si Napoléon a été plus coupable par le mal qu'il a commis, que par le bien qu'il aurait pu faire, et auquel il n'a pas seulement songé.

Cet homme, qui sera pour les historiens l'énigme du cœur humain, aurait été admiré de l'univers, s'il eût voulu convenablement appliquer à l'exercice

Ouvrages du même auteur qui se trouvent chez les mêmes libraires :

Histoire de la chute de l'empire de Napoléon, ornée de huit plans ou cartes, 2 vol. in-8°, 1820, 12 fr.

Histoire abrégée de la république de Venise, 2 vol. in-8°, 10 fr.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ,
CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,
IMPRIMEUR DU ROI.

RELATION
COMPLÈTE
DE LA
CAMPAGNE DE RUSSIE,
EN 1812;

ORNÉE DES PLANS DE LA BATAILLE DE LA MOSKWA,
DU COMBAT DE MALO-JAROSLAVETZ, ET D'UN ÉTAT SOMMAIRE
DES FORCES DE L'ARMÉE FRANÇAISE PENDANT CETTE CAMPAGNE;

PAR EUGÈNE LABAUME,
CHEF DE BATAILLON AU CORPS ROYAL D'ÉTAT-MAJOR,
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR
ET DE L'ORDRE IMPÉRIAL DE LA COURONNE DE FER D'AUTRICHE.

SIXIÈME ÉDITION,
CORRIGÉE ET AUGMENTÉE DES OPÉRATIONS DE CHAQUE CORPS D'ARMÉE.

Quæque ipse miserrima vidi.
ÆNEID., *lib.* II.

A PARIS,
CHEZ JANET ET COTELLE, LIBRAIRES,
RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS, N° 17.
1820.

qui connaissaient le caractère de Napoléon. En comparant la force toujours croissante des deux grands empires, chacun déduisait de leur splendeur commune, que l'un où l'autre renverserait l'édifice colossal que tous deux semblaient vouloir élever. Jadis l'éloignement qui les séparait devait aussi séparer leurs intérêts; mais les conquêtes de la France l'ayant rendue voisine de la Russie, tout fit présager leur prochaine rupture.

Depuis plus de deux ans, elles se tenaient respectivement dans une attitude guerrière : enfin Napoléon, ayant renforcé la garnison de Dantzig, formé plusieurs corps d'armée, complété la cavalerie, le train d'artillerie et les équipages militaires, se crut en mesure pour se plaindre de la Russie; et oubliant qu'il avait envahi, depuis ses dernières stipulations, l'Espagne, la Hollande, les villes anséatiques, et sur-tout le duché d'Oldenburg, sur lequel le beau-frère d'Alexandre avait des droits légitimes, il se plaignit, comme d'un grave délit, que cinq divisions de l'armée de Moldavie se fussent avancées vers la Pologne, et sur-tout qu'on eût osé renouer des relations commerciales avec l'Angleterre.

Cependant rien d'hostile n'avait transpiré, à l'exception du fameux sénatus-consulte (1) qui organisa l'Empire en *cohortes, bans et arrière-bans.* Ainsi la patrie allait se trouver engagée dans la contestation

(1) Séance du sénat, 10 mars 1812.

mements : de nombreuses cohortes volèrent des rives du Tage sur celles de l'Oder, et les mêmes soldats qui naguère campaient dans les fertiles plaines de la Lombardie, au bout de trois mois, se virent transportés sur les sables arides de la Pologne. Dans cette circonstance, tous les yeux se tournèrent vers la Prusse; on attendait avec impatience le parti qu'elle embrasserait : ses places, son territoire, tout était envahi par nos armées; néanmoins le poids de notre alliance parut si contraire à sa politique, et surtout si nuisible à ses intérêts, que, malgré la contrainte et la sujétion où nous l'avions placée, elle hésitait à se prononcer; mais, au grand étonnement de tout le monde, on apprit qu'elle s'était enfin décidée en notre faveur (1). Ceux qui savaient comment Napoléon contractait ses alliances observèrent que la Prusse n'avait adhéré à la nôtre que lorsqu'elle vit Berlin pressé de toute part, et que le duc de Reggio était sur le point d'y entrer en conquérant. Peu de temps après, le roi se vit contraint d'abandonner sa capitale, et d'en laisser le commandement aux généraux français.

A la même époque, il parut un autre traité, conclu entre la France et l'Autriche, dont les principales clauses étaient que chacune des puissances contractantes fournirait à celle qui serait attaquée un corps auxiliaire de trente mille hommes. Et

(1) Voyez le traité d'alliance du 24 février 1812, entre S. M. l'empereur et roi et S. M. le roi de Prusse.

Les routes d'Allemagne étaient couvertes de corps nombreux de troupes qui, dans leur marche, observèrent la discipline la plus sévère; toutes se rendaient vers l'Oder. Le roi de Westphalie, à la tête de sa garde et de deux divisions, avait déja passé ce fleuve, de même que les Bavarois et les Saxons. Le premier corps était à Stettin, les second et troisième marchaient sur cette direction; le quatrième, arrivé à Glogau, remplaça les Westphaliens, qui partirent pour Warsovie.

L'organisation de notre armée dès sa formation était imposante; et si je faisais l'énumération de toutes les nations dont elle était composée, je rappellerais trop les descriptions d'Homère, lorsqu'il parle des peuples divers qui marchèrent à la conquête d'Ilion. Au mois d'avril, la grande armée comptait neuf corps d'infanterie, dans chacun desquels étaient au moins trois divisions (le premier en avait cinq), et une de cavalerie; à cela se joignait la garde impériale, composée d'environ cinquante mille hommes, et quatre grands corps de cavalerie portant le nom de *réserve*. Le total de nos forces, sans comprendre les Autrichiens, pouvait s'élever à quatre cent mille fantassins et soixante mille cavaliers. Près de douze cents pièces de canon, réparties dans les différents corps de l'armée, constituaient la force de l'artillerie.

Le prince d'Eckmühl depuis long-temps avait le commandement des cinq divisions qui formaient le

L'Empereur étant parti de Paris le 9 mai, passa le Rhin quatre jours après; il se dirigea, dit-on, vers la Franconie, pour éviter Weimar, où résidait la sœur d'Alexandre; sur toute sa route on avait placé, à des distances très rapprochées, d'énormes amas de bois, qui furent allumés dès l'instant qu'il parut. C'est ainsi qu'il traversa la Saxe, et qu'il eut l'air d'arriver à Dresde au milieu des feux de joie. Durant son séjour dans cette capitale, il occupa les grands appartements du palais. Jamais la cour d'aucun potentat n'étala plus de faste et de magnificence. Sa grandeur avait acquis un tel degré d'élévation, que, dédaignant les hommages vulgaires, il lui fallait des Rois pour courtisans. A cette époque, Napoléon était le Roi des Rois, le véritable Empereur de l'Europe. C'était sur lui qu'étaient tournés tous les regards; les ambassadeurs, les généraux, les chambellans, les écuyers, enfin les courriers se croisant dans différentes directions, et portant les destins de tant de peuples divers, formaient le tableau le plus vaste, le plus extraordinaire, et d'autant plus piquant, que la suite a prouvé combien les princes orgueilleux sont voisins de leur chute, lorsqu'arrivés au plus haut période de leur gloire, ils veulent encore en dépasser les bornes.

La réunion du quatrième corps devait se faire à Plock, où se trouvait déja celui des Bavarois, et ce fut vers cette ville, en passant par Posen, que se dirigea le vice-roi. Son arrivée ayant devancé de

De Rastenburg on alla sur Lôtzen, ensuite vers Oletzko, dernière ville de la Prusse orientale. A deux lieues de là nous rentrâmes dans le duché de Warsovie, et nous aperçûmes promptement la différence frappante qui se trouve entre ces deux États; dans l'un, les maisons sont propres et bien bâties; dans l'autre, elles ont une odeur fétide et sont grossièrement construites. Les habitants du premier sont civils, hospitaliers; ceux du second ne présentent que des Juifs sales et dégoûtants: quant à la petite noblesse polonaise, sa misère nuit à sa dignité. Les grands seigneurs, dont l'existence est bien différente, sont magnifiques, braves et généreux: la fidélité à l'honneur et l'amour de la patrie en feront toujours de véritables héros. La classe des paysans est peu nombreuse: ce défaut de population, joint à l'aridité du sol, fait que la Pologne est mal cultivée; son territoire sablonneux, couvert de mauvais seigle, semble être frappé de stérilité.

Arrivés à Kalwary, nous ne vîmes qu'un gros bourg rempli de Juifs: à Marienpol, même population. Fatigués de leur aspect dégoûtant, et surtout de leur nombre, nous disions que la Pologne n'était autre chose que la Judée, où l'on voyait par hasard quelques Polonais. Durant cette marche, Napoléon, parti de Thorn, visita la place de Dantzig, que son esprit de domination lui faisait regarder comme la plus importante de son empire; de là il fut à Osterode, traversa rapidement les villes de Liebstad et

de Kreustburg, lieux *voisins* d'Eylau, Heilsberg et Friedland, *théâtre de sa plus grande gloire militaire.* Arrivé à *Kœnigsberg*, il prépara tout pour son entreprise: *il* passa en revue de nombreuses divisions, *visita* la place de Pillau; et peu de jours après, marchant avec le centre de son armée, il longea la Prégel jusqu'à Gumbinnen.

Pendant que Napoléon était à Dresde, le comte de Narbonne avait été expédié à Wilna, où se trouvait Alexandre, au milieu de son armée. De retour de sa mission, l'envoyé annonça qu'il avait trouvé cet Empereur dans la meilleure attitude, *sans abattement et sans jactance*, et qu'après lui avoir exprimé ses regrets sur la rupture de son alliance avec Napoléon, il lui avait dit : « La puissance et les talents de « votre souverain me sont connus, j'ai pour eux la « plus parfaite estime; mais en prenant la carte de « la Russie, il verra que le sort d'un empire long et « large comme le mien ne dépend point du résultat « d'une *bataille*; ce n'est qu'au fond de la Sibérie que « je signerai une paix ignominieuse ».

L'Empereur espérait par sa présence autant que par ses armements imposer à la Russie, et la contraindre à plier sous ses lois, tandis qu'il voulait s'affranchir de tout ce qui pouvait établir l'ordre et cimenter la paix. Alexandre, au contraire, par un excès de modération rare chez les monarques puissants, consentait à ce que la France conservât garnison dan Dantzig; il souffrait la réunion de la

Hollande à la France, et ne demandait qu'une indemnité pour le duché d'Oldenburg; mais il exigeait, et avec juste raison, qu'on évacuât la Prusse, afin qu'il existât entre les deux empires un État indépendant (1). Ce furent ces conditions sages et modérées, nouvellement confirmées par le retour précipité du comte de Narbonne, que Napoléon appela *sommation arrogante et tout-à-fait extraordinaire* (2).

Mécontent de n'avoir retiré aucun fruit de cette insidieuse mission, il envoya de nouvelles instructions au comte Lauriston, qui se trouvait encore à Pétersbourg; il lui enjoignait de se rendre auprès d'Alexandre, ou de son ministre des affaires étrangères, afin d'essayer s'il n'y aurait pas moyen de revenir sur l'*ultimatum* qu'avait donné le prince Kurakin. Le même esprit qui avait forcé le comte de Narbonne à s'éloigner de Wilna, empêcha le général Lauriston de s'y rendre. Le comte de Nesselrode invita cet ambassadeur à ne point se présenter devant Alexandre, et à se borner seulement à lui envoyer ses dépêches, tant on était convaincu que ces ambassades offraient plutôt le danger de la séduction que l'espérance de la paix. Le secrétaire de légation Prévost, en apportant cette nouvelle, jeta Napoléon dans une espèce de fureur; ne pouvant

(1) Note diplomatique du prince Kurakin au duc de Bassano (30 avril 1812.)

(2) IIe Bulletin de la campagne de Russie.

plus la contenir, il s'écria avec le ton frénétique que lui inspirait la *plus légère* contradiction : « *Les vain-* « *cus prennent le ton des vainqueurs ; la fatalité les* « *entraîne, que les destins s'accomplissent !* » Et sur-le-champ, partant de Gumbinnen, il se rendit à Wilkowiski (22 juin 1812), où il mit à l'ordre du jour la proclamation suivante :

SOLDATS !

« La seconde guerre de la Pologne est commen- « cée ; la première s'est terminée à Friedland et à Til- « sit : à Tilsit, la Russie a juré éternelle alliance à la « France, et guerre à l'Angleterre. Elle viole aujour- « d'hui ses serments ! Elle ne veut donner aucune « explication de son étrange conduite, que les aigles « françaises n'aient repassé le Rhin, laissant par là « nos alliés à sa discrétion.

« La Russie est entraînée par la fatalité. Ses des- « tins doivent s'accomplir. Nous croit-elle donc dé- « générés ; ne serions-nous donc plus les soldats « d'Austerlitz ? Elle nous place entre le déshonneur « et la guerre. Le choix ne saurait être douteux. « Marchons donc en avant ! passons le Niémen : por- « tons la guerre sur son territoire. La seconde guerre « de la Pologne sera glorieuse aux armées françaises, « comme la première ; mais la paix que nous con- « cluerons, portera avec elle sa garantie, et mettra « un terme à la funeste influence que la Russie a

« exercée depuis cinquante ans sur les affaires de « l'Europe. »

Cette proclamation, remarquable par un excès de jactance, et sur-tout par la manie qu'avait Napoléon de donner à ses discours la forme d'un oracle, nous parvint à Kalwary. Quoiqu'elle fût une répétition monotone des mêmes idées tant de fois exprimées, elle excita l'ardeur de nos soldats, toujours prêts à écouter ce qui flattait leur courage. Fiers d'entrer sur le territoire russe, ils voyaient avec orgueil qu'en commençant la seconde campagne de Pologne, ils laissaient derrière eux le fleuve où l'on s'était arrêté vers la fin de la première. Ce mot de Niémen enflammait l'imagination, chacun brûlait de le passer ; et ce desir était d'autant plus naturel, qu'indépendamment de notre esprit de conquête, l'état misérable du duché de Warsovie augmentait chaque jour nos privations et nos souffrances : pour faire cesser nos plaintes, on nous montrait le pays ennemi comme la terre promise.

L'armée russe opposée à la nôtre était formée de six grands corps : le premier, fort de vingt mille hommes, était confié au comte de Wittgenstein, et occupait Rossiena et Keïdanouï. Le deuxième corps, sous les ordres du général Bagawout, également de vingt mille hommes, gardait Kowno. Le troisième, ayant vingt-quatre mille hommes, était à New-Troki, et avait pour chef le général Schomoalow. Le pays renfermé entre New-Troki et Lida, can-

Mais ceux qui avaient fait une longue étude de notre système de guerre ne cessaient de conseiller à ce monarque de ne point hasarder de bataille, bien certains que l'ambition de Napoléon le pousserait dans des contrées sauvages, qui seraient, pendant la saison rigoureuse, le tombeau de son armée.

Quoique la Prusse se fût déclarée pour nous, néanmoins la prudence exigeait de se méfier d'une alliance contractée par la force : aussi toutes les garnisons françaises renfermées dans les places se gardaient avec le plus grand soin, sur-tout à Glogau, lieu désigné à plusieurs corps pour le passage de l'Oder ; son voisinage de Breslau, où le roi de Prusse venait de se retirer avec le reste de ses troupes, entretenait naturellement nos craintes, et devait engager le gouverneur à se mettre à l'abri d'un coup de main qui eût été si fatal aux entreprises de la France.

Le quatrième corps venu d'Italie, sous la dénomination d'*armée d'observation*, semblait par son titre, devoir alternativement se porter en avant de la Grande-Armée, souvent observer ses flancs, et enfin se réunir à elle lorsque de grandes circonstances exigeraient son secours. Ayant eu l'honneur d'en faire partie, j'ai cru devoir en détailler davantage les opérations, puisque ses manœuvres isolées ont été d'une haute importance, et qu'elles m'étaient plus particulièrement connues ; d'ailleurs ce corps a participé en même temps aux grandes affaires qui

ont illustré notre marche sur Moskou. Quant aux calamités de la retraite, on sait qu'elles ont été communes à toute l'armée.

Le vice-roi, avant d'aller prendre le commandement du quatrième corps qui, par intérim, était sous les ordres du duc d'Abrantès, fut appelé à Paris, où ses conférences avec l'Empereur firent croire qu'on le destinait à des fonctions encore plus relevées que celles de chef d'une armée. Depuis longtemps on avait répandu le bruit que Napoléon, voulant aller lui-même terminer la guerre d'Espagne, avait annoncé dans son conseil l'intention où il était, en supposant que les circonstances le forçassent à s'éloigner de sa capitale, de confier à ce jeune prince le soin de gouverner l'Empire. Ces hautes espérances, qui, depuis la répudiation de sa mère, ne paraissaient plus fondées, ne tardèrent pas à être déçues, car le vice-roi, aussitôt après son arrivée à Paris, ayant reçu ses instructions, prit la route de la Pologne, et arriva à Glogau, le 12 mai.

Le jour où ce prince resta dans cette ville, il passa en revue les troupes placées sous ses ordres, et fut très satisfait de la belle tenue de la quinzième division, toute formée d'Italiens; elle pouvait alors s'élever à plus de treize mille hommes, et les soldats qui la composaient paraissaient si bien aguerris, que le général Pino, quoique *premier capitaine* de la garde royale, se croyait honoré d'un pareil commandement.

pour nous, il n'entrait point dans le plan de campagne des Russes de s'opposer à nos premiers efforts. On raconte à ce sujet qu'Alexandre avait pris toutes ses mesures pour disputer le passage du Niémen, et qu'au moment où l'attaque allait avoir lieu, le général Barclay de Tolly supplia son Empereur de ne pour [illegible] contre une armée formidable, [illegible] accoutumée à vaincre, disant qu'il [illegible] passer Napoléon comme un torrent, [illegible] toutes leurs forces pour les em[illegible] les siennes commenceraient à s'affai[illegible] garantir l'authenticité d'une pareille [illegible] ce qui pourrait y faire croire, c'est qu'Alexandre, après avoir séjourné six semaines à Wilna, inspecté ses armées, fait de grands approvi[illegible]ments, et reconnu les principales positions du [illegible] susceptibles de défense, abandonna tout-à-[illegible] cette ligne sans combattre, et ordonna la re[illegible] sur la Dwina et le Dniéper. Résolution fort [illegible], car Napoléon tombant à l'improviste sur Wilna, avec de nombreux corps d'armée, auxquels [illegible] ne pouvait résister, s'était flatté, dit-on, de li[illegible] une grande bataille, dont toutes les manœu[illegible] n'auraient tendu qu'à s'emparer de la personne d'Alexandre (1).

En arrivant à Wilna, chacun put lire la procla[illegible] que fit cet Empereur, lorsqu'il apprit que

(1) Histoire de l'ambassade de Warsovie, par M. de Pradt, 5e [illegible] p. [illegible].

« l'ennemi. Il ne m'est pas nécessaire de rappeler aux « commandants, aux chefs de corps et aux soldats, « leur devoir et leur bravoure; le sang des valeu- « reux Slavons coule dans leurs veines. Guerriers! « vous défendez la religion, la patrie et la liberté! « Je suis avec vous. Dieu est contre l'agresseur ».

Pendant que toute notre armée se concentrait autour de Wilna, le corps du général Bagawout, effectuait sa retraite sur Dunabourg; le comte Wittgenstein se retirait aussi sur Wilkomir, depuis que le duc de Reggio, en marchant de Ianovo sur Chatouï, l'avait forcé d'évacuer la Samogitie. Le 28, la rencontre eut lieu tout près de Develtovo: la canonnade s'engagea d'une manière assez vive; l'ennemi, quoique renforcé par deux régiments de la garde, ne conserva point sa position; culbuté par nos troupes jusque sur la Dwina, il détruisit ses magasins et repassa le pont construit sur ce fleuve, avec une si grande précipitation, qu'il n'eut pas le loisir de le brûler. Dans cette occasion, Napoléon loua avec beaucoup d'adresse la valeur du onzième régiment d'infanterie légère, composé en grande partie de soldats romains.

Le 29 juin, le quatrième corps, resté jusqu'alors en observation derrière le Niémen, vit enfin ce fleuve tant desiré. En arrivant à Pilony, lieu désigné pour le passage, nous trouvâmes le vice-roi, le duc d'Abrantès et tout l'état-major, occupés à faire construire un pont. L'artillerie de la garde royale était

Dans cet affreux village, le vice-roi même était sans logement; nous étions entassés sous de mauvais hangars où l'on éprouvait toutes les injures du temps. La rareté des vivres nous faisait pressentir quelles seraient un jour pour nous les horreurs de la faim; la pluie tombant par torrents, accablait les hommes et les chevaux qui n'avaient point d'abris; les premiers résistèrent, mais la difficulté des chemins acheva d'anéantir les derniers. Autour de nos bivacs on les voyait tomber par centaines; enfin, sur la route, on ne trouvait plus que chevaux morts, voitures renversées, bagages dispersés; et c'était au mois de juillet qu'on éprouvait le froid, la pluie et la disette! Cet orage fut universel, et dura toute la nuit; on raconte même qu'à Zismorï, le tonnerre, en tombant sur le camp des grenadiers à pied de la garde, foudroya plusieurs personnes. Tant de désastres étaient de triste augure pour l'avenir; chacun commençait à s'en effrayer, et si, à l'exemple des anciens, notre chef eût eu plus de respect pour les avertissements célestes, l'armée entière aurait été sauvée : mais le soleil ayant reparu sur l'horizon, nos appréhensions se dissipèrent avec les nuages.

Le jour suivant (30 juin), les treizième et quatorzième divisions, commandées par les généraux Delzons et Broussier, effectuèrent leur passage. La garde royale, commandée par le général Théodore Lecchi, suivie de la division Pino, exécuta le sien le 1er juillet : ainsi toutes les troupes italiennes réunies

franchirent le Niémen en présence de leur vice-roi; elles répondirent à cet honneur par des acclamations spontanées : ce prince dut à son tour éprouver une satisfaction bien grande en voyant passer sur le territoire ennemi les soldats qu'il avait créés, surtout en les voyant, à six cents lieues de leur patrie, observer le même ordre et la même tenue que s'ils eussent manœuvré en face de son palais.

A peine eûmes-nous touché la rive opposée, qu'il nous sembla respirer un air nouveau; cependant les chemins étaient aussi mauvais, les forêts aussi tristes, et les villages encore plus déserts; mais l'imagination enflammée par l'esprit de conquêtes, voyait tout avec enchantement! Après deux heures de marche à travers un terrain marécageux, nous arrivâmes au bourg de Kroni, dont le château et les maisons sont construits en bois. Je fais ici cette observation, mais ce sera pour la dernière fois, car en Russie tous les villages sont ainsi bâtis; lorsqu'ils le seront autrement, j'en ferai la remarque. Nous trouvâmes dans ce bourg de l'eau-de-vie, que les soldats pillèrent avec avidité. Comme il n'y avait pas de Juifs parmi les habitants, les maisons se trouvaient désertes, ce qui nous fit connaître que l'ennemi, voulant saccager le pays par où nous allions passer, avait emmené avec lui les paysans et les bestiaux.

Le lendemain matin (2 juillet), nous reçûmes l'ordre de marcher sur Zismorï, afin de rejoindre la grande route par où avait passé Napoléon. Arri-

vés dans ce gros bourg, nous n'y trouvâmes que quelques Juifs encore tout effrayés de l'horrible tumulte qu'occasionait notre passage. L'ordre primitif était de nous y arrêter; mais à l'arrivée du vice-roi, l'état-major continua sa route, et fut s'établir à Melangani, laissant la division Pino à Zismorï, et celles des généraux Delzons et Broussier, aux environs de Strasounouï. Pendant que l'empereur s'arrêtait à Wilna, le roi de Naples, à la tête du premier et du deuxième corps de cavalerie, poursuivait les troisième et quatrième corps russes, ainsi que la garde d'Alexandre, qui, par Sventsianouï et Vidzoui, se retiraient dans leur camp retranché de Drissa. Dans toutes les rencontres où les cavaliers polonais atteignirent l'arrière-garde de Barclay de Tolly, ils se montrèrent animés par l'enthousiasme et la passion; auprès de Sventsianouï, on eut beaucoup de peine à sauver un escadron de hulans, qui tomba dans leurs mains en venant de reconnaître les environs de Mikhaïlichki.

Nous fûmes surpris (3 juillet) d'une manière désagréable, en voyant que notre avant-garde quittait la route de Wilna pour se diriger sur New-Troki: chacun se récriait sur ce contre-temps, disant que la fatalité était attachée à notre corps, qui, ayant besoin de repos, se voyait privé d'entrer dans une ville où il espérait se délasser d'une marche longue et pénible. Cette espérance étant trompée, on cherchait à nous en consoler en disant que nous irions à

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] Dans [illegible] de Dieu, par [illegible] de sa miséricorde.

geuse, ne produisit aucun bien : les campagnes étaient ravagées, les villages déserts, tous les paysans s'étaient enfuis dans les bois, et l'on ne voyait que quelques misérables Juifs, couverts de haillons, qui, par esprit d'avarice, préféraient s'exposer aux vexations de nos soldats plutôt que d'abandonner leurs infectes demeures. Pour donner une idée du désordre qui régnait au milieu de cette prétendue organisation, j'ajouterai que le sous-préfet de New-Troki, venant de Wilna pour se rendre à son poste, fut arrêté par des traînards qui le dévalisèrent; son escorte même lui ayant mangé ses provisions et enlevé ses chevaux, il arriva à pied, et dans un état si misérable, que chacun prit pour un espion celui qui devait être le magistrat de la ville.

Les brillantes espérances qu'on avait d'abord conçues, commencèrent à s'affaiblir, lorsqu'on vit que le chef de notre expédition ambitionnait une nouvelle couronne, et qu'incapable de rien consolider, il ne parlait sans cesse que de conquérir d'immenses provinces, et d'assujettir aux mêmes lois et au même sceptre, des pays différents de mœurs et de climats. Fermant les yeux sur l'indiscipline de ses armées, il occasionait la ruine des riches et le désespoir des pauvres. Napoléon réduisit les Lithuaniens à un tel degré de misère, qu'ils regardèrent comme des oppresseurs ceux qui s'annonçaient pour venir les délivrer. Quant à nous, il accumulait sur nos têtes la haine de tous les peuples, faisant ainsi retomber le

poids de sa tyrannie sur ceux qui en étaient les premières victimes.

Tandis que toutes ces choses se passaient à Wilna, Warsovie était témoin d'une scène bien imposante, si elle n'eût été suscitée par un homme qui se faisait un jeu du dévouement des nations, et dont les projets, manquant de maturité, échouèrent lorsqu'il ne falloit plus pour les achever, qu'un peu de calme et de sagesse. Les malheureux Polonais, sur la foi de pompeuses promesses, s'assemblèrent dans leur capitale (28 juin), et formèrent une diéte. L'assemblée réunie, le comité rédigea un rapport éloquent, où il fit connaître par l'organe du comte Matusewicz, l'importance du travail qui lui avait été confié. Dans son exorde, l'orateur exposa qu'autrefois la Pologne, placée au centre de l'Europe, était une nation célèbre, maîtresse d'une contrée étendue et féconde, brillant du double éclat de la guerre et des arts, soutenant depuis des siècles et d'un bras infatigable, les barrières que les barbares cherchaient à briser pour subjuguer les peuples civilisés; disant que de toutes parts on briguait l'honneur de s'asseoir sur son trône, et que, si parfois des divisions éclataient, ces nuages n'obscurcissaient que son propre horizon, et n'allaient point porter ailleurs les tempêtes. Il fit ensuite une longue énumération de tout ce que cette terre chérie avait souffert de l'ambition des Russes qui, par des démembrements successifs, outragèrent une nation puissante;

il rappela sur-tout la dernière époque où la Pologne se vit anéantie par un triple partage, et où Warsovie, au milieu des hurlements d'un vainqueur farouche, entendit les cris de la population de Praga qui s'éteignait tout entière dans le meurtre et l'incendie. Il démontra que bientôt, par ce fatal ascendant que donne la force, les droits des nations n'existeraient plus, et que le monde, étant livré au seul empire des convenances, serait tout-à-fait gouverné par elles; enfin, que la Russie, foulant sans cesse la Pologne, approchait graduellement de l'Allemagne qu'elle aspirait à dominer.

Après ce tableau rapide, le comte Matusewicz fit une peinture moins animée, mais non moins énergique, de toutes les raisons d'état qui devaient unir la Pologne à la France. « L'Europe, ajouta-t-il, a « besoin de se reposer de vingt-cinq années de « grandes agitations. Son système restera incomplet, « le prix de ses sueurs et de son sang ne sera pas as- « suré, tant que les antres du Nord pourront vomir « sur elle des hordes sur la nature desquelles il n'est « plus temps de s'aveugler. Ce ne sont plus ces « hommes que le besoin chassait de leurs demeures « sauvages, et qu'il précipitait dans toutes les routes « qui leur offraient des jouissances étrangères à leurs « âpres climats. Un instinct aveugle tenait lieu à de « pareils hommes, des arts qui policent ou qui dé- « fendent les autres peuples; mais ici, à côté de la « barbarie, se trouvent les arts des peuples policés :

« le Russe a demandé aux Européens, il a appris « d'eux tout ce qui peut servir à attaquer et à se dé« fendre, à nuire et à détruire. Le Russe s'est, sous « quelques rapports, fait l'égal de l'Européen, pour « arriver à devenir son maître. Chez lui, des escla« ves superstitieux et dociles tiennent toutes leurs « facultés aux ordres d'un gouvernement familiarisé « avec tous les attentats. A sa voix, depuis un siècle, « leurs bras travaillent à saper toutes les digues qui « contenaient ce torrent toujours occupé à les ren« verser. Combien de fois les Russes ne les ont-ils « pas rompues, soit pour leur propre intérêt, soit à « l'appel imprudent que leur ont fait des princes « auxquels ils portaient des fers cachés sous leurs « perfides secours ! Depuis cinquante ans, vingt fois « la Russie a inondé de ses armes le Midi de l'Eu« rope. L'empire de Constantinople est resté renversé « sur son croissant à demi brisé. »

Enfin, il termina par cette exclamation : « Dé« sormais les enfants des Piast et des Jagellons pour« ront se parer du nom dont s'enorgueillissaient « leurs ancêtres, ce nom devant lequel pâlissaient « ceux que, pour un temps, la fraude et le crime « leur avaient donnés pour maîtres. Ah ! n'en dou« tons pas, cette terre, jadis si féconde en héros, « va reprendre toute sa gloire. Elle enfantera de « nouveaux Sigismond, de nouveaux Sobieski ; son « lustre brillera d'un éclat plus pur : et les nations, « ramenées aux principes de justice, reconnaîtront

« que pour germer sur le sol de la Pologne, toutes « les vertus n'avaient besoin que d'y être cultivées « par des mains libres, par les mains désenchaînées « de ses propres enfants. »

Puis s'adressant au prince Czartoryski, qui, par son âge, ses services et sa sagesse, présidait l'assemblée sous le titre de grand-maréchal de la diète, il lui fit cette belle apostrophe : « Nestor des patriotes « polonais, quand vous disparûtes à leurs yeux, « vous emportiez avec vous les dieux sauvés de l'em- « brâsement de votre patrie. Ils y rentrent aujour- « d'hui pour y recevoir un culte éternel, pour y ha- « biter dans un temple autour duquel la nation en- « tière, instruite par ses malheurs, formée à la vi- « gilance par le souvenir des surprises qu'elle a « éprouvées, ne cessera de faire une garde sévère, « qu'elle ornera de toutes les vertus qui, de tout « temps, ont appartenu aux Polonais, et qu'elle jure « ici de défendre avec tous ses bras, au prix du sang « de tous ses enfants. »

Après cette harangue, l'orateur soumit à la diète un autre rapport où il exprima les motifs qui avaient porté le comité à rédiger l'acte de confédération, déclarant que l'objet des vœux de la nation était de le faire agréer au roi de Saxe, et que, trop sage, trop vertueux pour le blâmer, il y donnerait son adhésion, et s'unirait à la divine Providence pour voir les armes de la Lithuanie reparaître enfin dans leur écusson, et entendre répéter dans les champs

fertiles de la Wolhynie, ainsi que dans les vastes plaines de la Podolie et de l'Ukraine, ce cri joyeux : *vive la Pologne! vive la patrie!*

La commission soumit ensuite l'acte de confédération, dont les principaux articles consistaient à faire entrer, dans la formation du nouveau royaume, les parties de l'ancienne Pologne qui en avaient été détachées, à rappeler du service russe tous les Polonais. Il fut arrêté qu'une députation se rendrait auprès de l'Empereur des Français, pour l'engager à couvrir de sa puissante protection le berceau de la Pologne renaissante.

Cette députation admise auprès de Napoléon, (11 juillet), trois jours avant son départ de Wilna, lui soumit l'acte de confédération dont nous avons parlé; mais le conquérant ne promit que d'une manière évasive, et fut choqué peut-être de ce que la noble nation polonaise ne se prosternait pas à ses pieds pour obtenir l'honneur de faire partie du grand empire; la liberté qu'elle semblait demander parut l'inquiéter et le surprendre; il craignit un moment que cette assemblée qu'il avait convoquée, et qui paraissait vouloir seconder ses vues, ne fût un jour peu docile à ses volontés; car le caractère distinctif des tyrans est de ne faire le bien qu'avec défiance, souvent de prendre ombrage de leurs créatures, et de s'effaroucher de toute indépendance, lors même qu'elle est leur propre ouvrage! Aussi Napoléon ne promit rien, et exigea, pour préliminaires, des sa-

crifices énormes et un dévouement que les Polonais ne pouvaient faire éclater qu'après avoir obtenu la certitude de leur bonheur futur. Il voulait que les provinces soumises aux Russes se déclarassent, même avant son arrivée; enfin ses conclusions furent qu'il fallait renoncer à la Gallicie, puisqu'il avait garanti à l'Autriche l'intégrité de ses états.

Si tous ces vastes projets eussent été conçus par une tête sage, plus jalouse de l'intérêt des peuples que de sa propre ambition, il n'y a pas de doute que, quoique gigantesques, ils eussent été exécutés. Napoléon était parvenu à un tel degré de puissance, qu'il n'avait plus besoin de faire la guerre pour arriver à son but; une politique adroite, prudente et sur-tout conciliante, lui aurait procuré des conquêtes durables et encore plus étendues que celles qu'il fit par ses armes; c'est en cela que la postérité reconnaîtra qu'il fut aveuglé par trop de prospérité, puisqu'il employa pour succomber des moyens immenses, tandis qu'il aurait pu réussir sans rien hasarder ni se compromettre. Ennemi de tout ce qui exigeait de la patience et de la méditation, il ne connut que la force; et le ciel voulut qu'il fût à son tour écrasé par cette même force qui, jusqu'alors, avait été le fondement de son pouvoir. Aussi, les braves Polonais désespérant pour leur patrie, regardèrent tous ces projets comme chimériques, lorsqu'ils virent que Napoléon, plus ambitieux, mais moins loyal que Charles XII, aspirait encore à la

couronne de Pologne, et qu'il ne leur offrait son appui qu'afin de profiter de leur ressentiment contre les Russes. Cet heureux conquérant, mal assis sur le trône le plus glorieux de l'Europe, sembla prouver, par son inquiétude, qu'il ne se reconnaissait pas digne du rang suprême où la fortune l'avait élevé; au lieu de s'y maintenir par l'exercice de la justice et par la faveur qu'attire l'encouragement des arts et des sciences, il crut devoir bouleverser le monde, et du Nord au Midi, renouveler ces guerres atroces du moyen âge, où les despotes ne régnaient qu'en excitant le trouble et la discorde, et en promettant à leurs sujets les dépouilles de leurs voisins.

LIVRE II.

WITEPSK.

NAPOLÉON, informé que le sixième corps russe, commandé par Doctorow (faisant partie de la seconde armée de l'Ouest), s'était mis en route pour se joindre à Barclay de Tolly, ordonna à la cavalerie d'avant-garde et à une partie du premier corps, de se mettre en marche pour s'opposer à cette jonction. Doctorow ayant trouvé à Solechniki la division Bordesoult, appuya sur sa droite et se porta sur Ochmiana, où ses éclaireurs furent également arrêtés par la division Pajol, au moment où ils se présentaient devant la ville; attaqué par des forces de beaucoup supérieures aux siennes, ce général éluda de nouveau le combat, et se rabattant davantage sur sa droite, il se retira par Smorghoni, Danouchew et Kobouilniki, sur la Dwina, malgré la cavalerie du général Bruyères, et l'infanterie du général Morand qui, à Mikhailichki et Svir (13 juillet), cherchèrent à le couper et à empêcher sa réunion avec la grande armée russe; mais il fallut y renoncer après l'avoir vivement poursuivi. C'était tout ce qu'on pouvait faire dans un pays de plaine, et qui, sur tous les points, offrait une retraite facile. Malgré cela Napoléon fut très mécontent, par cela seul qu'il avait annoncé que le corps de Doctorow serait fait prisonnier.

sans perte les marais de la Bérézina, se retira sur le Dniéper, où il sut balancer la victoire par des opérations qui, en rendant sa retraite célèbre, honoreront à jamais sa mémoire.

Tous les différents corps composant le centre de notre armée avaient suivi la direction de Dinabourg, et harcelaient Barclay de Tolly, qui, en se retirant, coupait tous les ponts. Arrivée auprès de la Disna, la brigade Subervie, composée de Prussiens, de Wurtembergeois et de Polonais, chargea la cavalerie russe avec la plus grande intrépidité; dans une action, elle fit prisonniers deux cents cavaliers tout montés. Pour forcer le passage de cette rivière, le général Montbrun fit avancer cinq batteries d'artillerie légère; pendant plusieurs heures elles tirèrent avec un tel succès, qu'elles obligèrent l'ennemi de se retirer après une perte considérable. En même temps le corps Nansouty passait la Disna à Postavoui, où le général de brigade Roussel culbuta plusieurs escadrons russes. Le duc de Tarente, après avoir quitté Rossiena, chef-lieu de la Samogitie, se porta en avant; deux régiments prussiens marchèrent sur Telch, le général Kleist fut à Chawli, et la brigade Ricard, avec une partie de la septième division, entra dans Poneviej, dont elles sauvèrent les magasins, grace à l'activité des hussards noirs. Napoléon, toujours attentif à récompenser ceux qui le servaient bien, envoya la croix de la légion-d'honneur à plusieurs de ces alliés.

Quant au quatrième corps, il se dirigeait sur Minsk; ce mouvement était nécessité par l'avis qu'on avait reçu que l'hetman Platow, à la tête de quatre mille kosaques, se trouvant séparé du corps de Bagration, devait déboucher par la route de Lida, afin de chercher aussi à opérer sa jonction avec l'armée russe. Le vice-roi, pour s'y opposer, se mit en marche (7 juillet); mais le chemin de Rudniki se trouva si mauvais, que la cavalerie de la garde royale fut obligée de chercher une autre route. Il serait difficile de se faire idée des obstacles que présentait ce chemin, entièrement formé par des troncs de sapins qu'on avait placés sur un terrain marécageux : l'état-major ne put arriver à Rudniki qu'au milieu de la nuit, et après avoir laissé dans les bourbiers, quelques chevaux de son escorte. Le lendemain (8 juillet) on se mit en marche vers Uachounoui, et de là à Bol-Solechniki, où le prince espérait avoir quelques renseignements sur les kosaques qu'il était chargé de poursuivre. Le jour suivant, on prit position auprès d'un château peu distant de Soubotniki.

Les circonstances forcèrent le vice-roi à s'arrêter. La nature des chemins avait empêché les autres divisions de nous suivre; il ne restait plus avec nous que de la cavalerie légère; après bien des recherches, on parvint à faire sortir la division Pino des marais de Rudniki, et à ramener la garde vers Ochmiana. De son côté, le vice-roi revint sur ses pas, et

abandonna le corps de Platow, qu'il était impossible d'atteindre dans ces plaines immenses couvertes de bois et remplies de marais impraticables pour nous, et favorables aux kosaques; en arrivant à Smorghoni, il rassembla la totalité des troupes qui composaient son corps d'armée.

Le bourg de Smorghoni est d'une assez grande étendue; toutes ses maisons, à l'exception de deux ou trois, sont construites en bois. Une petite rivière, qu'on passe sur un pont, sépare le château de la ville. Les Juifs, qui forment presque l'entière population, sont très adonnés au commerce : ce lieu, quoique fort triste, fut agréable à toute l'armée, par cela seul qu'on y avait trouvé à acheter du pain et de la bière.

Napoléon se préparait à partir de Wilna, lorsque le président du gouvernement provisoire lui adressa un discours dont les expressions étaient si exagérées que ce langage sous l'apparence de l'adulation semblait être celui de l'ironie. Le corps des Bavarois demeuré en réserve fut passé en revue, et immédiatement après dirigé sur Gloubokoé, où se rendait aussi le grand quartier-général; en même temps nous reçûmes l'ordre de départ, et nous nous dirigeâmes sur Zachkevitschi.

Pour aller à Vileika, la route et très sablonneuse, et se prolonge à travers les bois. Auprès de ce dernier bourg, nous passâmes la Wilia sur un pont

en radeau. Cette rivière est peu large et peu profonde, ses rives sont fort escarpées, sur-tout celle opposée, où se trouve Vileïka. En y entrant, le général Colbert, commandant l'avant-garde, s'empara de quelques magasins abandonnés. L'ennemi depuis peu avait quitté cette position; dans la crainte d'être surpris, le vice-roi redoubla de vigilance, et mit un soin particulier à bien choisir l'emplacement où ses troupes devaient camper.

Tandis qu'on marchait sur Vileïka, le roi de Naples, appuyé des second et troisième corps d'infanterie, en arrivant à Drouïa fut rejoint par le duc de Reggio qui venait de Dunabourg, où il fit brûler les barques et lever le plan des ouvrages construits par l'ennemi. Ainsi on poussait de position en position la première armée de l'Ouest derrière la Dwina, et on la réduisait à se retirer dans le camp retranché de Drissa, formé de douze redoutes palissadées, réunies par un chemin couvert, de trois mille toises de développement, et où se trouvaient d'immenses magasins. Le général Sébastiani, commandant l'avant-garde, ayant rejeté les Russes de l'autre côté de cette rivière, les croyait en retraite sur tous les points, mais Wittgenstein, laissé sur la Dwina pour couvrir Pétersbourg, instruit que nos chasseurs se gardaient mal, fit jeter un pont auprès de Drouïa, où passèrent cinq mille hommes d'infanterie avec un corps de cavalerie, commandés par le général Koul-

niew; le combat s'étant engagé, le général Saint-Geniez, surpris, fut fait prisonnier (1), et le reste de sa brigade ne parvint à se sauver qu'après avoir essuyé des pertes considérables.

A notre extrême gauche, le maréchal duc de Tarente obtenait des avantages signalés, et prenait possession entière de la Courlande, d'où l'on tirait de grandes ressources, particulièrement pour la remonte de la cavalerie. Vers notre droite, le prince d'Eckmühl, arrivé sur les bords du Dniéper, observait Bagration et Platow, qui passèrent ce fleuve sans avoir été entamés. Napoléon, trompé dans ses espérances, ne put dissimuler son mécontentement, qui devint encore plus vif lorsqu'il apprit la malheureuse issue du combat de Romanow, où la cavalerie polonaise du général Roznieck, emportée par sa haine contre les Russes, se jeta sur eux inconsidérément, et fut ramenée avec une perte d'autant plus réelle que nos bulletins même ne purent la dissimuler. Le prince d'Eckmühl, affligé d'une expédition dont on attendait des résultats bien différents, prévit qu'il allait en encourir tout le blâme, et rejeta la faute sur la manière dont les opérations des Westphaliens avaient été dirigées. Napoléon, qui déja était très mécontent de leur indiscipline, ordonna qu'ils seraient subordonnés au prince d'Eckmühl. Le roi Jérôme, se voyant sous les ordres d'un géné-

(1) VIIIe Bulletin.

ral français, fut indigné de cet affront, et voulut rappeler toutes les troupes qu'il avait à l'armée; obligé de se soumettre aux volontés de son frère, il n'emmena avec lui qu'une partie de sa garde.

La conduite de l'ennemi, qui se retirait devant nous, était interprétée d'une manière bien différente. Aux uns, elle paraissait être l'effet de la faiblesse; aux autres, le résultat d'un plan prémédité. « Où sont, disait-on de toutes parts, ces Russes qui, « depuis cinquante ans, sont la terreur de l'Europe « et les conquérants de l'Asie? La puissance de la « Russie n'est qu'une puissance factice, créée par « des écrivains gagés ou des voyageurs mensongers. « Elle n'existait que dans l'imagination; en l'atta- « quant le prestige a cessé. » Mais ceux que l'expérience avait habitués à tout attendre de l'avenir répondaient « qu'il n'était pas sage de mépriser un « ennemi qu'on n'avait point encore battu; que pro- « bablement sa retraite était calculée, afin de dimi- « nuer nos forces, et nous enlever le moyen de les « renouveler en les éloignant de notre patrie. C'est « dans les éléments, disaient ces gens sensés, que les « Moskovites fondent leurs puissants secours. Pour- « quoi chercheraient-ils à nous combattre, lorsqu'ils « savent que l'hiver nous forcera d'abandonner tou- « tes nos conquêtes? »

Enfin, l'ennemi expliqua lui-même le motif de sa retraite, en répandant sur les bords de la Dwina la proclamation suivante :

« Soldats français ! l'on vous force de marcher à « une nouvelle guerre ; l'on vous persuade que c'est « parceque les Russes ne rendent pas justice à votre « valeur : non, camarades, ils l'apprécient, vous le « verrez un jour de bataille. Songez qu'une armée, « s'il le faut, succédera à l'autre, et que vous êtes à « quatre cents lieues de vos renforts. Ne vous laissez « pas tromper à nos premiers mouvements, vous « connaissez trop les Russes pour croire qu'ils fuient « devant vous ; ils accepteront le combat, et votre « retraite sera difficile. Ils vous disent en camarades : « retournez chez vous en masse ; ne croyez point à « ces perfides paroles, que vous combattez pour la « paix : non, vous vous battez pour l'insatiable am- « bition d'un souverain qui ne veut point la paix « (sans cela, il l'aurait depuis long-temps), et qui se « fait un jeu du sang de ses braves. Retournez chez « vous, ou, si vous voulez, en attendant, un asile en « Russie, vous y oublierez les mots de conscription, « de levées, de ban et d'arrière-ban, et toute cette « tyrannie militaire qui ne vous laisse pas un instant « sortir de dessous le joug. »

Cette pièce renfermait de si grandes vérités, que chacun s'étonna de sa publicité. D'autres la regardèrent comme apocryphe, et crurent qu'elle avait été faite pour amener la *Réponse d'un grenadier français*, laquelle aurait été pour l'armée un sujet de plaisanterie, et pour les étrangers un objet de mépris, si on ne savait depuis long-temps qu'une

aveugle obéissance envers les chefs est la première vertu du soldat, *et que tout Français* fidèle à ses drapeaux a *pour point* d'honneur de combattre à outrance *tous* ceux qu'on lui dépeint comme les ennemis *de* son pays.

En continuant le mouvement, on se porta sur Kostenevitschi, misérable petit village où il n'y avait, à l'exception de la poste et de la maison du curé, que quelques mauvaises granges couvertes de chaume. La garde royale campa autour de ce village, quoique le prince vice-roi eût établi son quartier général deux lieues plus loin. Le jour suivant (17 juillet), après cinq heures de marche et par une route assez belle, on arriva au bourg de Dolghinow, dont la population était presque toute juive; et c'est ce qui nous valut la douceur de nous procurer quelques bouteilles d'eau-de-vie : nos marches continues, et une longue privation de cette liqueur, me forcent à faire mention d'une chose en apparence insignifiante; mais par l'importance que nous y attachions, on pourra juger de l'étendue de nos besoins et de la difficulté de les satisfaire.

Nous marchâmes ensuite sur Dokzice, distant d'environ sept lieues du point où nous étions. Ce bourg, dont la population était également juive, avait une fort belle place, auprès de laquelle étaient une église et un mauvais château en bois. Les extrémités de la ville sont situées sur deux éminences, entre lesquelles coule un petit ruisseau marécageux.

Le jour où nous avions repos dans cette ville, nous vîmes sortir par derrière le château où logeait le prince une épaisse fumée. Bientôt la flamme s'éleva de tous côtés et dévora en un instant plusieurs maisons voisines; mais l'armée y porta promptement des secours efficaces, et en peu d'instants les craintes cessèrent avec l'incendie.

En approchant de Bérézino, où nous devions aller coucher (20 juillet), la route, allant toujours sur un plan incliné, nous conduisit insensiblement auprès de la rivière de ce nom, qui coule dans la plaine la plus marécageuse de l'Europe. Toutes les maisons de ce bourg sont placées sur une seule ligne. Pour raffermir les chemins tracés sur une espèce de tourbe, on jeta par dessus quantité de branches de sapin, en laissant des intervalles propres à faciliter l'écoulement des eaux.

Depuis la Bérézina juqu'à l'Oula, le terrain est toujours très fangeux. La route qui va de l'une à l'autre de ces rivières forme une ligne de vingt à vingt-cinq lieues, passant toujours à travers des marais et d'immenses forêts. Pouïchna fut un lieu de station, de même que Kamen: le premier de ces bourgs est remarquable par un grand château en bois; le second, par une espèce de montagne située au milieu de son enceinte, et qui domine toute la plaine. A Botscheïkovo, nous touchâmes les bords de l'Oula (23 juillet). Cette rivière est unie à celle de la Bérézina par le canal de Lepel, canal très fré-

sonty, après s'être emparés de Disna et de Polotsk, avaient contraint l'ennemi d'abandonner son camp retranché de Drissa, pour remonter à la hâte la Dwina : cette position, dont on avait accru la force par des travaux prodigieux, semblait faire augurer qu'elle serait vivement défendue; mais lorsque la rive droite de la Dwina eut été occupée par nos troupes, les Russes agirent sagement en évacuant une position qui n'avait été choisie que dans le cas où Napoléon aurait voulu avec sa grande armée marcher sur Pétersbourg, et qui n'offrait plus que des dangers depuis que nos forces principales avaient pris la direction de Moskou. Cependant les ordres que ces officiers apportèrent nous firent pressentir qu'on ne tarderait pas à éprouver de la résistance : ces conjectures se changèrent en certitude, lorsque des reconnaissances faites vers l'embouchure de l'Oula et sur la route de Bézenkovitschi, nous eurent appris que les kosaques voltigeaient sur nos flancs. Aussitôt le vice-roi fit partir l'avant-garde et la cavalerie légère pour les bords de la Dwina, où les Russes avaient placé leur troisième corps, commandé par le général Tolstoi-Ostermann, depuis que la mauvaise santé du général Schomoalow l'avait obligé de quitter l'armée.

Peu de temps après, le prince monta à cheval, accompagné de ses aides-de-camp, et suivit le mouvement de l'avant-garde. A Bézenkovitschi, l'ennemi battit en retraite, et sur ce point repassa la Dwina,

trisés par leur chef, se jetèrent à l'eau, et, malgré le feu de l'ennemi, furent chercher le bac. Nos batteries et quelques tirailleurs placés sur le rivage intimidèrent à tel point les Russes, qu'ils évacuèrent les maisons où ils étaient embusqués, et nous laissèrent ainsi paisiblement ramener la barque, et construire le pont dont s'occupaient les ingénieurs.

Dans cet intervalle, une division de cavalerie bavaroise, commandée par le général Preyssing, ayant trouvé un gué à deux cents pas au-dessous du pont que nous faisions construire, effectua son passage. La rivière était à peine traversée, que les escadrons rangés en bataille furent soutenus par plusieurs compagnies d'infanterie, qu'on avait passées sur le bac: ils se mirent alors en mouvement, chassant devant eux l'ennemi, qui, à leur approche, prenait la fuite, et brûlait tout ce qu'il laissait derrière lui. Dans cette occasion, nous admirâmes la manière de servir des Bavarois. La précision de leurs évolutions, et la sagesse avec laquelle ils s'éclairent, peuvent être citées comme modèles à tous ceux qui sont chargés de faire des reconnaissances militaires.

On était à contempler ces manœuvres, lorsqu'on répandit le bruit que l'Empereur allait arriver; le courrier qui en avait apporté la nouvelle fut immédiatement suivi par un autre qui nous la confirma; puis vinrent des chevaux de selle, des officiers d'ordonnance, des généraux de la garde; enfin la ville, qui déja était remplie de troupes, dans peu

tôt après un aide-de-camp du général Delzons vint annoncer au prince Eugène que l'ennemi avait été rencontré auprès d'Ostrowno, et qu'un combat opiniâtre s'était engagé au moment de son départ. L'aide-de-camp terminait à peine son rapport que le bruit du canon redoubla; aussitôt le vice-roi donna ordre de faire faire halte aux bagages de son quartier-général; suivi seulement de ses principaux officiers, il courut vers Ostrowno, pour joindre le roi de Naples qui avait avec lui les divisions de cavalerie Bruyères et Saint-Germain, soutenues par l'infanterie de la treizième division. Mais arrivé à Soritza le succès de l'affaire était décidé : quatorze pièces de canon étaient tombées en notre pouvoir; grand nombre de morts laissés sur le champ de bataille attestèrent la résistance des vaincus, et la valeur des 7e et 8e de hussards, qui, dans cette occasion, se couvrirent de gloire.

Dès les trois heures du matin (26 juillet), le prince se rendit à Ostrowno, auprès du roi de Naples. Le quatrième corps campait auprès de lui; la cavalerie, placée en avant, observait les manœuvres de l'ennemi. Vers les six heures, ces chefs d'armée, suivis de leurs états-majors respectifs, marchèrent vers les avant-postes, et parcoururent le terrain où la veille s'était donné le combat. On l'avait à peine traversé, que tous les rapports annoncèrent que le corps d'Ostermann avait été renforcé par la division

de Kanovitzen. Sur-le-champ le vice-roi ordonna à son infanterie d'appuyer la cavalerie que commandait le roi de Naples. Les hussards, envoyés en éclaireurs, ayant éprouvé des obstacles à l'entrée d'un bois, annoncèrent que l'ennemi semblait vouloir le défendre avec opiniâtreté : en effet, on entendait de tous côtés le feu des tirailleurs, et le canon des Russes, placé sur la route, enfilait nos colonnes qui se portaient en avant. Le général Danthouard fit aussitôt avancer nos pièces, et ce fut dans cet échange de boulets que le capitaine du 8e hussards, Ferrari, ancien aide-de-camp du prince de Neufchâtel, eut la jambe emportée. Alors le roi de Naples, courant vers tous les endroits où sa présence pouvait être utile, ordonna de faire sur notre gauche une attaque, afin de chasser la cavalerie qui se trouvait à l'extrémité d'un bois. Quoique ce mouvement fût bien conçu, il n'eût point l'heureuse issue qu'on en devait attendre; les hussards chargés de l'exécuter, n'étant pas en force, se virent obligés de se retirer, mais avec beaucoup d'ordre et sans aucune perte, devant de nombreux escadrons qui accouraient pour les charger.

Tandis que nous manœuvrions sur la gauche, les Russes tentaient d'enfoncer notre droite; le vice-roi s'en étant aperçu, fit marcher vers ce point la treizième division; elle se mit à cheval sur la route, et arrêta leurs progrès. L'artillerie de nos régiments,

placée avec avantage sur quelques élévations que présentait le terrain, nous donnait l'assurance que cette ligne ne serait pas forcée.

Notre droite paraissait être bien gardée, lorsqu'une attaque soudaine et des cris épouvantables se firent entendre vers la gauche et le centre; l'ennemi étant venu en masse, avait repoussé nos tirailleurs placés dans le bois, et forcé l'artillerie de se retirer avec précipitation. La cavalerie russe profitait de cet avantage pour faire une charge vigoureuse sur les Croates et le 84e régiment; heureusement le roi de Naples arriva assez à temps pour arrêter ces progrès. Deux bataillons du 106e régiment, tenus en réserve, soutinrent les Croates; tandis que le général Danthouard, réunissant au plus haut degré les talents et la bravoure, secondé par le commandant Demay et le capitaine Bonnardelle, ranima l'esprit des artilleurs, et, par de sages dispositions, leur fit reprendre l'offensive qu'ils avaient momentanément perdue.

Les affaires étant rétablies sur la gauche et le centre, le roi de Naples et le prince Eugène allèrent visiter l'aile droite, et la firent agir. Les Russes, embusqués dans un bois, opposaient la plus vive résistance au 92e régiment, qui, quoique posté sur une hauteur avantageuse, restait dans l'inaction; afin de l'exciter, le vice-roi envoya l'adjudant-commandant Forestier qui parvint à le faire avancer: mais sa marche paraissant trop lente à la valeur im-

patiente du duc d'*Albrantès*, cet intrépide général, accoutumé à commander en chef, quitta le prince, pour aller ranimer le régiment sur lequel nous avions tous les yeux ; sa présence, ou plutôt son exemple, électrisa tous les cœurs, et dans l'instant on vit le brave 92e, ayant en tête le général Roussel, marcher au pas de charge, culbuter tout ce qui s'opposait à son passage, et pénétrer enfin dans ce bois, dont l'ennemi semblait nous défendre l'entrée.

En parcourant notre extrême droite, on s'aperçut qu'une colonne russe, envoyée pour nous tourner, battait en retraite depuis que nous avions enlevé le bois ; aussitôt le roi de Naples s'élance vers la cavalerie, et lui prescrit de courir sur cette colonne, afin de la couper, et lui faire mettre bas les armes : la difficulté du terrain fit un moment hésiter la cavalerie ; mais le roi, dont le coup-d'œil était rapide, aurait voulu que l'exécution fût aussi prompte que sa pensée, il piqua des deux son cheval, et tirant son épée du fourreau, s'écria d'un ton plein de feu : *Que les plus braves me suivent.* Ce mouvement d'héroïsme nous remplit d'admiration, chacun s'empressait à le seconder, et l'on serait parvenu à faire des prisonniers, si de profonds ravins et d'épaisses broussailles, en arrêtant nos escadrons, n'eussent donné le temps à la colonne ennemie d'échapper et de se réunir au corps dont elle était détachée.

Quoique le succès du combat fût assuré, on n'o-

sait encore se hasarder à traverser le grand bois placé devant nous, au bout duquel étaient les collines de Witepsk, où se trouvaient campées toutes les forces russes. On était à délibérer sur ce passage important, lorsqu'il s'éleva sur nos derrières une grande rumeur : chacun en ignorait la cause, et l'inquiétude se mêlait à la curiosité; mais en voyant Napoléon au milieu d'une suite brillante, nos craintes furent dissipées, par l'enthousiasme qu'excita toujours sa présence, on conçut qu'il allait couronner la gloire d'une aussi belle journée. Le roi de Naples et le prince coururent à sa rencontre, et lui firent part des événements qui venaient de se passer, et des mesures qu'ils avaient prises. Napoléon, pour mieux en juger, se porta rapidement vers les postes les plus avancés de notre ligne, et, d'une éminence, il observa long-temps les positions de l'ennemi et la nature du terrain : sa pénétration s'élançant jusqu'au camp des Russes, il devina leurs projets : dès-lors de nouvelles dispositions, ordonnées avec sang-froid, exécutées avec ordre et rapidité, portèrent l'armée au milieu de la forêt; allant toujours au grand trot, elle déboucha vers les collines de Witepsk, au moment où le jour commençait à finir.

La treisième division, qui, sur la droite, coopérait à cette manœuvre, en marchant à travers les bois, éprouva de la part de l'ennemi une assez forte résistance; il ne se retirait que progressivement, et ses nombreux tirailleurs faisaient payer cher le ter-

situé auprès de la ville, et qui domine toutes les routes par lesquelles on arrive. De la colline où nous étions, on apercevait facilement les lignes ennemies rangées en bataille, et qu'on pouvait évaluer à quatre-vingt mille hommes, depuis que le corps de Doctorow s'était joint à cette armée.

Ce jour-là, la division Broussier marchait en tête; de grand matin, elle alla se mettre en position sur une hauteur, faisant face au plateau occupé par les Russes. En même temps, le 16e de chasseurs à cheval fut chargé par plusieurs escadrons des kosaques de la garde, et ce régiment eût éprouvé une défaite totale, si vers la gauche il n'eût été dégagé par deux cents voltigeurs, commandés par les capitaines Guyard et Savary. Dans cette occasion, ces guerriers attirèrent sur eux l'attention de toute l'armée, qui, campée sur un coteau (dont la forme était celle d'un amphithéâtre), assistait à leurs exploits, et donnait à leur valeur des applaudissements justement mérités (1). Napoléon, témoin de ce beau fait d'armes, envoya demander de quel corps étaient ces soldats : ils répondirent : *du* 9e *régiment, et les trois quarts enfants de Paris! Dites-leur,* ajouta l'Empereur, *que ce sont de braves gens, ils méritent tous la croix.*

Le 16e de chasseurs, se retirant sur la quator-

(1) Cette action, quoique surprenante, n'en est pas moins véritable, et peut encore être attestée par tous les militaires du quatrième corps.

zième division, fut *protégé* par le 53e régiment, commandé par *le colonel Grosbon* : cette division, formée en *carré*, présentait à l'ennemi un front inexpugnable, et devant lequel venaient se briser tous les efforts qu'on faisait pour chercher à l'entamer. Cette circonstance jeta la confusion dans nos rangs; mais Napoléon étant là, elle ne pouvait durer. Placé sur une éminence, il voyait toutes les manœuvres, et ordonnait avec sang-froid tout ce qu'il croyait nécessaire pour obtenir la victoire : c'est alors qu'il fit retirer un régiment de cavalerie, afin de laisser libre à la treizième division le passage d'un pont. Ce mouvement rétrograde causa de l'agitation sur nos derrières, composés d'une foule d'employés ou de vivandiers, gens faciles à s'alarmer, et qui, sur un champ de bataille, sont plus nuisibles aux armées, qu'ils ne leur sont utiles.

La treizième division s'étant avancée, fila sur la droite; le vice-roi marchant en tête, la conduisit derrière la quatorzième, en la faisant aller sur les hauteurs qui dominaient le plateau où l'ennemi était campé. Ces hauteurs n'étant point gardées, nous avançâmes sans difficulté, et parvînmes à prendre position sur le sommet, et à nous trouver vis-à-vis du camp russe, séparés seulement par la rivière de Loutchesa, dont les rives escarpées formaient un ravin si profond, qu'il était impossible d'en venir à une action générale. On feignit de vouloir l'engager en détachant quelques troupes légères

qui parvinrent à franchir le ravin et à s'établir dans un petit bois; ces troupes n'étant pas soutenues, elles n'allèrent pas plus loin, et rentrèrent dans leurs corps lorsque les batteries eurent cessé de tirer, et que les divisions ne furent plus sous les armes.

Cette suspension, au moment où les armées étaient en présence, excita l'étonnement de tout le monde, et chacun demandait où était l'Empereur, quelles étaient ses dispositions? On se faisait ces questions, lorsqu'une partie du premier corps et la garde impériale vinrent se joindre à nous. Les uns crurent alors que Napoléon n'attendait que la réunion de toutes ses forces pour en venir à une attaque sérieuse; d'autres, au contraire, assuraient que le duc d'Elchingen et la cavalerie du général Montbrun, avançant par l'autre rive de la Dwina, tourneraient la position de Witepsk, et couperaient ainsi la retraite aux Russes. Cette manœuvre était sans doute impraticable, puisqu'elle ne fut pas exécutée.

La nuit étant survenue, les troupes bivaquèrent dans l'endroit même où elles avaient pris position, et chacun se réunissant, racontait les faits honorables par lesquels son corps s'était fait remarquer. Dans tous ces récits, on voyait avec satisfaction que le combat, quoique glorieux, n'avait pas été meurtrier; parmi le petit nombre de morts, on cita le colonel du génie Liedot, homme vraiment digne du corps auquel il appartenait. Durant l'expédition

d'Égypte, il s'était fait remarquer par son courage; et dans la construction des places d'Italie, il prouva que le séjour des camps ne nuisait point au développement des conceptions les plus savantes.

L'assurance avec laquelle les Russes avaient gardé leurs positions, et la réunion d'une grande partie de nos troupes sur un même point, nous faisaient augurer que la journée du lendemain serait consacrée à une affaire générale; mais quel fut notre étonnement, lorsque dès l'aurore (28 juillet), nous reconnûmes que l'ennemi avait opéré sa retraite! En effet, Barclay de Tolly reçut dans la nuit des nouvelles de Bagration, qui lui annonçaient qu'à la suite d'un combat livré à Mohilow, il avait été rejeté derrière le Dniéper, et que forcé de rétrograder, il lui désignait Smolensk comme le point le plus favorable pour opérer leur jonction. Aussitôt qu'on s'aperçut que les Russes refusaient encore la bataille, l'armée se mit à leur poursuite, à l'exception de la garde impériale qui alla s'établir à Witepsk, où Napoléon semblait vouloir séjourner. Cette ville était presque déserte; il ne restait que des Juifs, et quelques personnes de la plus basse extraction. On trouva des kosaques de l'autre côté de la route, qui furent poursuivis par le général Lefebvre-Desnouettes, commandant la cavalerie légère de la garde.

Witepsk, chef-lieu du gouvernement de ce nom, placée entre des collines et les rives de la Dwina, comptait autrefois vingt mille habitants. Les princi-

paux bâtiments, par leur position riante, offrirent à nos regards l'aspect le plus agréable. Depuis plus de deux mois, la Pologne et la Lithuanie, dans un espace d'environ trois cents lieues, ne nous avaient présenté que des villages déserts et des campagnes saccagées. La destruction semblait précéder nos pas; de toutes parts on voyait une population entière fuir à notre approche, et livrer ses foyers à des nuées de kosaques, qui, avant de les abandonner, détruisaient tout ce qui ne pouvait être emporté. Longtemps assujettis aux privations les plus pénibles, nous regardions d'un œil d'envie ces maisons propres et élégantes, où semblaient régner le repos et l'abondance; mais ce repos, sur lequel nous avions compté, nous fut encore refusé, et il fallut se remettre en marche, laissant à notre gauche cette ville objet de nos desirs et de nos espérances.

Chacun était surpris de voir l'ordre parfait avec lequel le comte Barclay de Tolly avait évacué sa position. Dans cette retraite difficile le général-major comte Von Pahlen, déploya tout ce que la sagacité et l'art de la guerre offrent de plus brillant; il manœuvra sous nos yeux avec l'arrière-garde, et couvrit si bien le reste de l'armée, que nous ne trouvâmes sur la route aucune trace de son passage: pas une voiture abandonnée, pas un seul cheval mort, pas même un seul traînard, qui pussent nous indiquer la direction qu'elle avait prise. On était dans cette incertitude, peut-être unique en son genre,

qu'il fut informé que nous étions aux prises avec les Russes.

Jamais bivac n'eut un appareil plus militaire que celui d'Aghaponovchtchina : l'Empereur, le roi de Naples et le prince étaient sous une tente; les généraux, placés sous de mauvaises cabanes construites par des soldats, campaient avec leurs officiers le long d'un ruisseau dont l'eau bourbeuse était précieusement recueillie; depuis trois jours que nous étions sur le champ de bataille, le soleil était brûlant; de la mauvaise eau, du pain noir et des racines furent notre unique nourriture; mais la victoire redoublait nos forces et nous rendait insensibles à toutes les privations. Quant à nos troupes, elles bivaquaient autour du château et sur le sommet des collines voisines : de loin l'ennemi pouvait apercevoir leurs feux nombreux, dont la brillante clarté dissipait l'obscurité de la nuit.

Le lendemain (29 juillet), on se mit à la recherche des Russes; l'Empereur revint sur Witepsk, où il se proposait de faire, comme à Wilna, le séjour nécessaire à l'exécution de ses projets touchant la Lithuanie. Le roi de Naples, arrivé à l'embranchement de la route de Janowitschi avec celle de Sourai, se sépara de nous, emmenant avec lui deux corps de cavalerie et la division Broussier; le vice-roi marcha vers la Dwina, suivi des treizième et quinzième divisions, ainsi que de la garde royale et de

la brigade de cavalerie légère italienne, commandée par le général Villata.

Nous étions sur le point d'entrer à Sourai, lorsque quelques chasseurs nous annoncèrent qu'un convoi ennemi, faiblement escorté, cherchait à passer la rivière pour aller prendre la route de Wéliki-Luki. Aussitôt le vice-roi ordonna à son aide-de-camp Desève de suivre les chasseurs et de s'emparer du convoi. Cet ordre eut sa pleine exécution : deux heures après, l'aide-de-camp revint, apportant la nouvelle que le convoi était à nous.

Le bourg de Sourai, quoique construit en bois, était néanmoins un des meilleurs que nous eussions rencontrés. La population, presque entièrement composée de Juifs, était nombreuse, et par son industrie, elle nous offrit quelques ressources dont on avait le plus grand besoin ; les magasins étaient assez fournis, circonstance heureuse, puisque tout faisait augurer qu'on séjournerait dans cette petite ville.

Sourai, sans être une position militaire, était néanmoins un lieu fort important, situé à l'embouchure de la Casplia avec la Dwina ; il est le point où se divisent les grandes routes de Pétersbourg et de Moskou, et forme par conséquent deux têtes de pont qui ferment la route de Witepsk : durant notre séjour, plusieurs ingénieurs-géographes levèrent le plan de la rivière et des lieux circonvoisins.

La treizième division, qui nous avait suivis, fus

campée en-deçà de Sourai; une partie de la quinzième, avec la garde à pied, demeura dans la ville; la garde à cheval, commandée par le général Triaire, alla de l'autre côté de la Dwina, et poussa une forte reconnoissance sur la route de Wéliki-Luki. Dans cette course, l'adjudant du palais Boutarel acquit la certitude que le chemin jusqu'à Ousvïat formait, au milieu des bois, un défilé continuel. La quantité prodigieuse de provisions que les dragons rapportèrent de cette expédition, prouva que ce pays offrait pour des cantonnements d'abondantes ressources.

Arrivé à Sourai, le vice-roi fut informé qu'un nouveau convoi russe, fortement escorté, avait pris la route de Veliz; il ordonna alors au baron Banco, colonel du 2e régiment de chasseurs italiens, de prendre avec lui deux cents hommes d'élite, et d'aller à la poursuite; ce détachement, après neuf lieues de marche, arriva dans Veliz à l'instant où le convoi sortait de la ville, et cherchait à passer le pont de la Dwina. Aussitôt les chasseurs chargèrent l'escorte; plusieurs fois ils furent repoussés par de l'infanterie et par des détachements de cavalerie beaucoup plus forts que le leur; enfin la valeur des Italiens triompha de l'opiniâtreté de l'ennemi, l'on parvint à s'emparer de tous les bagages, et à faire mettre bas les armes à cinq cents Russes. Cette victoire nous
[illegible] blessés, parmi lesquels six officiers,
de ses blessures.

la consternation parmi tous les Polonais (1); on craignait la vengeance des Russes, qui regardaient Warsovie comme le foyer de toutes les coalitions qui se tramaient contre eux, et dès-lors on ne songea qu'à fuir ; ceux même qui avaient embrassé avec transport l'espérance que la fin de cette lutte serait le rétablissement de leur ancienne liberté, furent promptement désabusés en voyant que Napoléon, rapportant tout à sa passion pour les conquêtes, ne s'occupait point d'organiser la Pologne, comme le desiraient les nationaux ; cette organisation, alors si facile, était l'unique moyen de mettre un frein à l'ambition de la Russie. Mais on oublia les dangers que pouvaient offrir un jour de pareilles incursions, lorsque les Saxons se furent réunis aux Autrichiens qui, d'Ighumen, marchèrent sur Slonim : ces auxiliaires, pendant toute la campagne, continuèrent à opérer ensemble, et couvrirent ainsi le duché de Warsovie jusqu'à l'époque de notre fatale retraite.

Les différents corps d'armée qu'on avait laissés pour observer l'armée de Wolhynie, et poursuivre Bagration, combattirent avec des succès si variés qu'avant de se porter en avant, Napoléon aurait dû s'assurer quels étaient la force et les dangers que présentaient les corps qui manœuvraient sur ses derrières; tout dépendait par conséquent du succès

(1) Histoire de l'ambassade de Pologne, par M. de Pradt, 5e édit. p. 165.

échelonnées vers Mohilow, pussent être réunies. Le lendemain, à sept heures du matin, ce régiment, commandé par le général Frédéric, fut vivement attaqué, et pendant toute la journée lutta avec bravoure contre deux divisions de vieilles troupes dirigées par le général Sievers. Celles-ci, ayant débouché avec quinze pièces de canon, se mirent en bataille sur le plateau du moulin, cherchant à s'emparer du pont, qui avait été brûlé. Un combat très vif s'engagea de part et d'autre; les forces opposées aux nôtres croissant sans cesse, on renforça le 85e par le 61e et le 108e; alors les Russes furent culbutés et repassèrent le ravin qu'ils venaient de traverser.

Ce mouvement s'opérait sur la droite, lorsque le général Frédéric, qui défendait un défilé de la grande route, le fit dépasser à un bataillon du 108e: ce mouvement hardi, exécuté avec intrépidité par le colonel Achard, allait nous procurer de grands avantages, lorsqu'une blessure grave que reçut ce brave officier, obligea sa troupe d'abandonner la position qu'elle avait enlevée. En même temps, des masses considérables, formées en colonnes serrées, voulurent forcer le passage d'un pont, mais elles furent arrêtées par le feu meurtrier de nos troupes. Tout faisait présumer que l'ennemi se porterait en force vers notre droite; les reconnaissances faites de ce côté n'ayant rien rencontré, le général Frédéric, à l'aide de quelques bataillons de réserve, renouvela

quoique inégal, se soutenait vaillamment, lorsque des secours lui arrivèrent. Sur-le-champ les dragons prussiens chargèrent avec vigueur la cavalerie ennemie, la culbutèrent et la poursuivirent jusqu'auprès d'un bois où elle fut protégée par le feu de son infanterie. Dans cette affaire fut blessé le comte de Brandebourg, frère naturel du roi de Prusse.

Le général Grawert, pensant que l'engagement pouvait devenir plus sérieux, prit la résolution d'ordonner au général Kleist, qui par Ranken et Draken se dirigeait sur Riga, d'appuyer vers la rive droite de l'Ezkaou pour prendre l'ennemi en flanc, tandis que lui-même se proposait de l'attaquer de front. Dès que le bruit du canon eut annoncé l'exécution de ce mouvement, le général Grawert pressa le sien, et traversa l'Ezkaou; de son côté le général Kleist attaquait vigoureusement. Le combat fut long et meurtrier, les Russes défendirent leur position pied à pied; une de leurs colonnes, qui était coupée, se battit jusqu'au dernier soupir plutôt que de se rendre. Malgré cela les Prussiens triomphèrent de tant de valeur : quoique inférieurs en nombre, les bonnes dispositions de leurs chefs forcèrent l'ennemi à battre en retraite sur tous les points. Le résultat de la journée fut un drapeau pris et plusieurs centaines de prisonniers, parmi lesquels se trouvaient des officiers supérieurs. Dans cette action, la plus importante depuis leur entrée en cam-

échecs. Une autre brigade fut également attaquée par les dragons de Riga; plus heureuse que la première, elle revint avec des prisonniers.

Tout annonçait qu'il y aurait pour le lendemain une affaire générale. Les rapports des détachements envoyés en reconnaissance annonçaient que le général Koulniew occupait Valentzouï, avec quatre mille fantassins, et environ deux mille hommes de cavalerie, et que le comte Wittgenstein, avec le secours qu'avait amené le prince Repnin, occupait Kokhonovo et Osweia.

Le 20 juillet, le duc de Reggio se porta en avant avec ses deux premières divisions d'infanterie et les cuirassiers, laissant en réserve sa troisième division avec la brigade de cavalerie qui, la veille, avait tant souffert. Pendant ce temps, nos chasseurs d'avant-garde, sur la route de Sebeï, prirent un officier d'état-major russe venant de cette ville. Ils firent encore prisonnier un aide-de-camp de Wittgenstein; tous deux avaient reçu l'ordre de ce général de l'attendre à Jakoubovo. Dès ce moment, on ne douta plus que l'ennemi ne vînt en force sur ce point; mais ce village, étant gardé par le 26e léger, fit une si belle défense que les Russes ne purent jamais l'en déloger. Ils cherchèrent alors à menacer le flanc de notre ligne, en se rendant maîtres d'un grand bois situé sur la gauche du bassin où se trouve le village de Jakoubovo. Aussitôt le général Legrand fit soutenir le 26e léger par le 36e, contre lesquels Wittgenstein

avaient été prévues; le lendemain nous fîmes bonne contenance devant de nombreux tirailleurs qui cherchaient à nous déborder, tandis que de grandes masses, en poussant des cris affreux, s'avançèrent vers notre position; quinze mille hommes, formant la moitié de l'armée de Wittgenstein, avaient déja passé la rivière, lorsqu'on dirigea contre eux une batterie masquée de quarante bouches à feu, qui, durant plus d'une demi-heure, tira à portée de mitraille. Le feu de cette artillerie, aussi bien servie que bien placée, modéra l'ardeur des assaillants, et les obligea à se reployer: pendant ce temps, nos trois divisions se rangèrent de manière à se soutenir mutuellement.

Tel était l'ordre de bataille quand le duc de Reggio ordonna d'attaquer l'ennemi; d'abord celui-ci opposa une vive résistance, mais elle fut vaincue. La division Legrand, qui depuis trois jours prenait part à l'action, commençait à triompher de tant d'obstacles, lorsqu'arriva la division Verdier, au pas de charge et baïonnette en avant: de toutes parts les Russes furent enfoncés, et leurs soldats jetés dans la Drissa laissèrent dans nos mains quatorze pièces de canon, treize caissons, et plus de deux mille prisonniers. Le général Verdier, en les pousuivant sur la route de Sebeï, les harcela pendant plus de trois heures, et compta environ deux mille morts, parmi lesquels était le général Koul-

son palais, pour former une grande esplanade où il passait ses troupes en revue (1). Ayant un jour fait rassembler les grenadiers à pied de la garde, il leur ordonna de reconnaître pour colonel le général Friant : jamais nomination ne fut accueillie avec des sentiments plus unanimes. Les paroles honorables et gracieuses dont Napoléon accompagna cette récompense ne purent être surpassées que par la joie et l'enthousiasme que les grenadiers firent éclater. Ils trouvèrent dans cette élévation une preuve d'estime pour leur corps, composé en grande partie des braves qui, en Italie, en Égypte et en Allemagne, combattirent sous les yeux de celui qui devenait leur chef. Le général Friant, quoique sensible à cet honneur, demanda et obtint de continuer à commander la deuxième division, qu'il avait lui-même formée, et qui, depuis l'ouverture de la campagne, se trouvait toujours d'avant-garde.

A cette époque, l'empereur de Russie ayant quitté l'armée pour se rendre à Pétersbourg, afin de presser la levée des milices de Finlande et de Nowogorod, on répandit le bruit qu'il avait été assassiné à Véliki-Luki, par ses courtisans, mécontents de voir que ce monarque nous demandait la paix. On assure que Napoléon, d'un air satisfait, propagea cette nouvelle dans une des audiences qu'il donna

(1) Auparavant ce palais était occupé par le duc de Wurtemberg, gouverneur de Witepsk ; ce prince tenait dans cette ville une cour très brillante.

LIVRE III.

SMOLENSK.

Le combat de Véliz ayant fait sentir au vice-roi la nécessité de renforcer le détachement de chasseurs qu'on y avait laissé, il envoya sur ce point la brigade entière du général Villata, avec un bataillon de Dalmates. Véliz, situé à l'embranchement de deux grandes routes, dont l'une conduit à Pétersbourg, et l'autre à Smolensk, se voyait exposé à de fréquentes apparitions de kosaques. C'était aussi le point le plus avancé où l'armée française eût encore pénétré. D'ailleurs les habitants de ce bourg, presque tous Juifs, nous procuraient de quoi satisfaire aux premiers besoins de la vie. On se livrait à cet abandon que donne le bien-être, lorsque le colonel Banco, à qui la langue russe était familière, fut informé par des espions que l'ennemi se proposait d'attaquer la brigade. D'après cet avis, le général Villata fit secrétement ses dispositions pour le recevoir, tandis qu'il affectait en public d'être dans la plus parfaite sécurité. Les kosaques, s'étant présentés dès la pointe du jour devant Véliz, crurent trouver tout le monde endormi; mais les Dalmates, qui étaient sous les armes, sortirent de leur embuscade, et firent un feu de file qui renversa plusieurs de ces cavaliers.

Ceux-ci, effrayés *d'une telle réception*, prirent la fuite, et *renoncèrent* à surprendre une place défendue par d'aussi braves soldats, qui, particulièrement dans cette occasion, montrèrent combien ils étaient dignes des récompenses dont on les avait comblés pour la première affaire.

A cette époque, la chaleur fut si forte que Napoléon se vit obligé, malgré l'impatience qu'il avait d'atteindre l'ennemi, d'accorder du repos à l'armée. Toutes les personnes qui avaient fait la campagne d'Égypte assuraient que le soleil de cette contrée n'était pas plus brûlant que ne l'était alors celui de Russie. Les troupes dont les bivacs étaient éloignés des rivières souffraient cruellement; les soldats, pour avoir de l'eau, creusaient la terre avec leurs baïonnettes, et, s'ils étaient assez heureux pour en trouver, elle était si bourbeuse qu'ils ne pouvaient la boire qu'après l'avoir tamisée avec leurs mouchoirs.

Après avoir séjourné dix jours dans la ville de Sourai, le quatrième corps se mit en marche le 9 août, et prit la route de Janovitschi, où devait se trouver la quatorzième division. La veille de ce mouvement, le chef d'escadron Labedoyère, en sa qualité d'aide-de-camp du prince Eugène, se rendit auprès du roi de Naples. De retour de sa mission, cet officier confirma la nouvelle du combat sanglant que l'ennemi avait livré au général Sébastiani, auprès d'Inkovo, et des suites fâcheuses qui

en étaient résultées (1); selon le récit de tous les officiers, on convenait que nos régiments de cavalerie avaient extrêmement souffert, et qu'outre plusieurs pièces de canon nous avions encore perdu une compagnie de voltigeurs du 24e infanterie légère. On ajoutait même que, sans le courage et l'intrépidité des lanciers prussiens, nos pertes auraient été beaucoup plus considérables. Dans cette occasion, les uns blâmaient le général Sébastiani; mais le plus grand nombre rejetait les torts sur le général Montbrun, qui, quoique informé des forces supérieures de l'ennemi, ne consulta que sa bravoure, et, sans écouter aucun rapport, crut devoir hasarder le combat.

A Janovitschi (10 août), nos sapeurs, sous les ordres du général Poitevin, restaurèrent le pont construit sur la petite rivière qui traverse la ville. Ce pont était si mauvais qu'on n'osait plus s'en servir; les chevaux et les voitures passèrent à gué la rivière, dont le fond était très fangeux, et les bords assez escarpés. En se dirigeant sur Liozna, on parcourt une plaine légèrement ondulée; puis on traverse plusieurs bouquets de bois, et une petite rivière qui coule auprès d'un hameau situé à moitié distance du château de Véleuhkovitschi, où l'armée s'arrêta (11 août). Les soldats campèrent au-dessous des hauteurs qui entouraient ce château. Le jour suivant,

(1) XIIIe Bulletin.

jusqu'à Liozna, la route, placée dans des prairies marécageuses, présentait des embarras continuels à nos convois, sur-tout à ceux de l'artillerie : il est vrai que, deux jours avant, il avait plu abondamment. Ces violents orages furent les seuls que nous essuyâmes; pendant tout le reste de la campagne, si ce n'est à Moskou, nous ne ressentîmes pas les incommodités de la pluie.

A Liozna, nos troupes profitèrent du camp qu'avait formé le corps du duc d'Elchingen, et qui se trouvait entre la ville et le château. Pour aller à Liouvavitschi, il y avait un chemin plus direct que celui que nous prîmes ; plusieurs obstacles de terrain nous forcèrent à en chercher un autre, ce qui ne fut pas exempt de difficultés, car il fallut passer plusieurs défilés à travers des prairies fangeuses et des sentiers frayés au milieu des forêts. En entrant dans ce bourg, nous vîmes la cavalerie du roi de Naples revenir des environs de Roudnia et d'Inkovo; mais, au lieu de suivre la route de Razasna, elle se dirigea sur un point du Dniéper beaucoup plus élevé que celui où nous devions le passer. La réunion de toute l'armée sur les bords de ce fleuve annonçait ouvertement l'intention d'attaquer Smolensk sur la rive gauche, afin de s'emparer de la ville, dont la partie fortifiée se trouvait sur cette rive. L'ordre en effet était de se rendre auprès de Razasna, où l'on avait jeté plusieurs ponts pour effectuer le passage.

Avant d'y arriver, nous parcourûmes un pays presque désert; on ne voyait aucun village sur le chemin, et rarement trouvait-on quelques maisons où l'on pût s'arrêter; la route était pratiquée sur une fondrière où nous faillîmes laisser une partie de nos bagages. Après des obstacles sans nombre, nous arrivâmes enfin à ce Dniéper, dont l'ancien nom de Borysthène, que lui donnèrent les Grecs, réveillait dans nos ames des idées grandes et poétiques (1). Ces illusions eurent bientôt disparu, lorsque nous ne vîmes qu'une rivière ordinaire, coulant dans un lit fort resserré. Ses rives sont très escarpées et d'un abord très difficile.

Tous les différents corps de la Grande-Armée, venant les uns par Orcha, et les autres par Babinovitschi, Liozna et Roudnia, opérèrent leur jonction auprès de Razasna. L'Empereur, rendu dans ce village le 13 au matin, fit mettre en ligne les deux divisions du corps du prince d'Eckmühl, qui étaient venues de Mohilow, à Doubrowna; après les avoir inspectées, il les réunit aux trois autres, et les dirigea sur la route de Smolensk, tandis que le cinquième corps, formant toujours notre droite, se portait sur cette ville, en passant par Romanovo. Cette immense réunion d'hommes sur un seul point, en augmentant la disette, redoublait la confusion

(1) Le nom de Borysthène semble subsister encore dans celui de Boriséno ou Bérézina, rivière qui, comme on sait, se jette dans le Dniéper.

et le désordre qui régnaient sur les grandes routes; les soldats égarés cherchaient en vain leurs régiments; des officiers, portant des ordres pressés, ne pouvaient les transmettre par l'encombrement des chemins : de là s'élevait sur les ponts et dans les défilés un tumulte effroyable.

En sortant du bourg de Liadouï (lieu remarquable, en ce que c'est le dernier où l'on rencontre des Juifs), nous continuâmes notre marche jusqu'à Siniaki. Le vice-roi, campé autour de ce hameau, donna l'ordre à ses troupes de s'arrêter; pendant ce temps-là les autres corps de la Grande-Armée marchaient sur Smolensk, et la canonnade qu'on entendait nous faisait présumer qu'on attaquait vivement cette ville.

Le jour suivant (16 août), nous restâmes dans la même position. Vers les six heures du soir il fallut partir de Siniaki et marcher pendant trois heures pour arriver à Krasnoé, petite ville où sont quelques maisons en pierre, et où le vice-roi établit des postes de correspondance; mais il ne s'y arrêta point, et poursuivit sa route. Après avoir traversé la petite rivière de Katova, le prince établit son bivac sous une grande allée d'arbres, entouré de ses divisions. De très grand matin, on se remit en marche (17 août) pour aller de nouveau bivaquer au-delà de Korouitnïa, dans un bois de bouleaux situé auprès d'un lac. Notre camp offrit alors un coup d'œil pittoresque : le vice-roi ayant fait dresser sa tente au milieu de ce

bosquet, les officiers allèrent dormir dans leurs voitures, ceux qui n'en avaient pas, abattirent des arbres et construisirent des cabanes, tandis que leurs camarades allumaient des feux pour faire cuire la viande. Parmi les soldats, les uns allaient marauder, les autres lavaient leur linge au bord d'une eau limpide, et le reste, après une longue marche, se délassait en faisant la guerre au petit nombre d'oies et de canards échappés à la voracité des kosaques.

C'est là où nous apprîmes que la ville de Smolensk, à la suite d'un combat sanglant, avait été livrée aux flammes par les Russes, et abandonnée à leurs vainqueurs. Cet événement fut d'un triste présage, et nous fit connaître à quelles extrémités peut se porter un peuple lorsqu'il est déterminé à ne point fléchir sous une domination étrangère. Le lendemain, nous nous approchâmes de cette malheureuse ville; une lieue avant d'y arriver, le vice-roi nous fit camper dans un bois voisin du château de Novoidwor, et alla de sa personne rejoindre l'Empereur. C'est là qu'un de mes camarades, venant de Smolensk, me raconta de la manière suivante les événements dont il avait été le témoin.

« La position que nous conservâmes jusqu'au 13 « de ce mois, avait fait soupçonner à l'ennemi que « nous attaquerions Smolensk par la rive droite du « Borysthène, me dit cet officier; mais sur le bruit « que Barclay de Tolly, s'étant enfin réuni à Bagra- « tion, s'avançait vers nous, l'Empereur, par une

« manœuvre prompte et inattendue, fit passer toute « son armée sur la rive gauche de ce fleuve. Dans la « journée du 14, le roi de Naples, commandant l'a- « vant-garde, fut joint par le corps du duc d'Elchin- « gen, qui, dans la matinée, avait franchi le Borys- « thène auprès de Khomino. Ce maréchal débou- « cha sur Krasnoé, où les Russes s'étaient rassemblés, « et engagea avec la division Ledru, un combat con- « tre la vingt-septième division russe, forte de cinq « mille fantassins et de deux mille chevaux. Krasnoé « ayant été enlevé sans hésitation, le corps ennemi, « commandé par le général Niewierowski, se posta « derrière la ville; mais notre infanterie l'aborda si « franchement qu'il fut débusqué et obligé de se re- « tirer sous la protection de son artillerie, qui fut « parfaitement servie.

« Notre cavalerie étant arrivée, les Russes firent « retirer la leur, et se formèrent en colonnes ser- « rées, puis en carrés pleins qui, quoique envelop- « pés de toutes parts, continuèrent leur retraite avec « ordre, en se battant toujours. Plusieurs charges « furent exécutées sur ces carrés, qui jamais ne se « laissèrent entamer, quoique plusieurs escadrons « eussent pénétré dans leurs rangs et séparé des ba- « taillons; le sang-froid de ces braves, et la force « d'inertie qu'ils opposèrent, rendirent vains tous « nos efforts. On les poursuivit ainsi jusqu'à la fin « du jour; à la faveur d'un défilé, ils se dérobèrent « à nos poursuites. C'est dans cette affaire que se dis-

« tingua le général Bordesoult, et que le colonel de « Marbœuf fut blessé à la tête de son régiment. « Après ce succès, qui nous valut des canons et quel- « ques prisonniers, Napoléon, dès le 16 au matin, « se présenta avec son armée devant Smolensk.

« Cette grande et belle ville a pour enceinte une « ancienne muraille crénelée, de quatre mille toises « de circonférence, épaisse de dix pieds, et haute de « vingt-cinq, de distance en distance flanquée d'é- « normes tours, formant des bastions, dont la plu- « part étaient armés de pièces de gros calibre. Les « Russes, toujours persuadés que nous viendrions « par la rive droite du Borysthène, avaient de « ce côté la majeure partie de leurs troupes; nous « voyant arriver par la rive gauche, ils se crurent « tournés, et revinrent en toute hâte secourir Smo- « lensk par le point principal où ils allaient être atta- « qués; ils s'y portèrent avec d'autant plus d'ardeur, « qu'Alexandre, en quittant l'armée, avait recom- « mandé à Barclay de Tolly de livrer bataille pour « sauver cette ville (1).

« Le duc d'Elchingen, de Loubna se dirigea sur « Smolensk; arrivé auprès des faubourgs, des pelo- « tons de dragons et de nombreux pulks de kosa- « ques lui en défendirent l'entrée. Pour reconnaître « la force de l'ennemi, il fit alors avancer un batail- « lon du 16e régiment, dont l'ardeur fut telle, qu'il

(1) XIIIe Bulletin.

« s'élança au pas de *charge* jusque sous les murailles « de la ville; l'*infanterie* russe, logée dans le chemin « couvert, *fut forcée* de rentrer dans la place avec « une *grande* précipitation. Ce brave bataillon allait « être accablé par un feu terrible d'artillerie et de « mousqueterie, lorsqu'il fut protégé dans sa retraite « par un second bataillon. Leur marche s'effectua « dans le meilleur ordre, et jamais l'ennemi n'osa « sortir de ses retranchements pour les poursuivre. « Le duc d'Elchingen déclara dans son rapport que « cette attaque victorieuse d'un seul bataillon contre « quatre mille hommes protégés par des remparts « et de l'artillerie, était le fait d'armes le plus va- « leureux qu'il eût vu depuis qu'il faisait la guerre, « et le plus propre à donner aux Russes une haute « idée du courage des Français.

« Après avoir passé le reste de la journée du 16 à « reconnaître la place et ses environs, l'Empereur « laissa le duc d'Elchingen sur la gauche, en lui « recommandant d'appuyer vers le Borysthène; le « prince d'Eckmühl eut le centre, le prince Ponia- « towski la droite; plus loin, et de côté, la cavalerie « du roi de Naples; enfin, la garde et le quatrième « corps restèrent en réserve, non loin du champ de « bataille.

« La moitié de la journée suivante se passa en « observations. L'ennemi occupait Smolensk avec « trente mille hommes, le reste était en réserve sur « la rive droite, communiquant par les ponts con-

« struits au-dessous de la ville. Napoléon, prévoyant « que la garnison, placée sous les ordres du général « Doctorow, profiterait du temps qu'on lui laissait « pour se fortifier toujours davantage, ordonna au « prince Poniatowski de se porter en avant; il lui « recommanda d'établir des batteries pour détruire « les ponts, et d'intercepter la communication entre « les deux rives. Le prince d'Eckmühl, qui était « toujours au centre, fit attaquer deux faubourgs « retranchés, défendus par sept à huit mille hom- « mes d'infanterie. Le général Friant acheva l'inves- « tissement entre le premier corps et celui des Po- « lonais.

« L'après-midi, la cavalerie légère du général « Bruyères chassa celle des Russes, et prit posses- « sion du plateau le plus rapproché du pont. Là, « une batterie de soixante piéces fut établie, et nos « canonniers tirèrent si juste sur ces masses restées « vers l'autre rive, qu'elles furent contraintes de se « retirer. Pour répondre à cette batterie, on nous en « opposa deux de vingt piéces chacune. Le prince « d'Eckmühl, chargé d'enlever la ville, confia l'at- « taque du faubourg de droite au général Morand, « et celle du faubourg de gauche au général Gudin. « Ces généraux ordonnèrent un feu d'artillerie, au- « quel on répondit de la place et des redoutes. Au « même instant, leurs divisions s'avancent, et sur « tous les points en viennent aux mains avec les « troupes qui leur sont opposées. Quoique la dé-

« fense fût aussi opiniâtre que l'attaque fut vive, « tout céda à la valeur de nos soldats; les redoutes « et les maisons crénelées où l'ennemi s'était retran- « ché ayant été forcées, ceux qui les défendaient » préférèrent mourir plutôt que de poser les ar- « mes. Enfin les Russes, qui rarement reculent « en rase campagne, se virent forcés de sortir des « ouvrages avancés pour se retirer dans le corps de « la place, après avoir éprouvé des pertes énormes; « on les poursuivit jusque sur le chemin couvert, « qui se trouvait jonché de leurs cadavres. Le 13e « léger et le 127e montèrent avec la plus grande « intrépidité sur un plateau hérissé d'artillerie, « qu'ils enlevèrent malgré le feu de mousqueterie « dont ils furent assaillis. Le général Dalton, qui diri- « gea cette attaque, s'en acquitta avec une bravoure « telle qu'il faudrait des expressions nouvelles pour « la célébrer dignement.

« Sur notre gauche, le duc d'Elchingen enleva de « même les retranchements occupés par les Russes, « et les contraignit à rentrer dans la ville, et à se « réfugier dans les tours ou sur les remparts, qu'ils « défendirent avec opiniâtreté; mais on les déposta « par des obus qui mirent le feu. Le comte Sor- « bier, commandant l'artillerie de la garde, en pla- « çant des batteries d'enfilades, rendit impratica- « ble aux assiégés l'occupation de leurs chemins « couverts.

« Alors le général Barclay de Tolly, prévoyant

« qu'on allait tenter l'assaut de la ville, quoique la « brèche ne fût pas encore praticable, fit renforcer « la garnison par deux nouvelles divisions et deux « régiments d'infanterie de la garde. Le combat dura « jusqu'à la fin du jour. Bientôt après on aperçut « des colonnes de fumée et des torrents de flammes « qui, dans un instant, se communiquèrent aux « principaux quartiers de Smolensk, et, au milieu « d'une belle nuit d'été, offrirent à nos regards le « spectacle qu'offre aux habitants de Naples une « éruption du Vésuve.

« A une heure après minuit, les débris de la ville « furent abandonnés. Nos premiers grenadiers, à « deux heures du matin (18 août), se disposaient à « monter à l'assaut, lorsqu'à leur grande surprise, « ils approchèrent sans résistance, et reconnurent « que la place était entièrement évacuée. Nous en « prîmes possession, et trouvâmes dans ses murs « plusieurs pièces d'artillerie que l'ennemi n'avait « pu emmener.

« Jamais, me dit cet officier, en terminant son « récit, vous ne pourriez vous retracer l'horrible « dévastation qu'offrait l'intérieur de Smolensk. Mon « entrée dans cette ville fera époque dans ma vie. « Figurez-vous, ajouta-t-il, les maisons incendiées, « toutes les rues, toutes les places encombrées de « Russes morts ou expirants, tandis que des famil- « les désolées bravaient tous les dangers pour arra- « cher les débris de leur fortune à la fureur des flam-

« mes qui éclairaient au loin cet affreux tableau

Le lendemain (19 août), nous entrâmes à Smolensk par le faubourg qui longe la rivière; nous ne marchions que sur des ruines ou des cadavres; les palais, encore brûlants, n'offraient plus que des murs lézardés par les flammes, et sous leurs décombres, les squelettes noircis des habitants que le feu avait consumés. Le peu de maisons qui restaient se trouvaient envahies par les soldats, et sur la porte était le propriétaire sans asile, qui, avec une partie des siens, pleurait la mort de ses enfants et la perte du fruit de sa longue et pénible industrie. Les églises seules offraient quelques consolations aux malheureux qui n'avaient plus d'abris. La cathédrale, célébre en Europe, et très vénérée pas les Russes, devint le refuge des infortunés échappés à l'incendie. Dans cette église, et tout près des autels, étaient des familles entières, couchées sur des haillons; d'un côté, on voyait un vieillard expirant porter ses derniers regards vers le saint qu'il invoqua toute sa vie; de l'autre, de pauvres innocents au berceau à qui une mère, flétrie par l'adversité, donnait à téter en les arrosant de ses larmes.

Au milieu de cette désolation, le passage de l'armée dans l'intérieur de la ville offrait un contraste frappant; d'un côté était l'affliction des vaincus, de l'autre, l'orgueil que donne la victoire; les uns avaient tout perdu, les autres, riches de dépouilles, et n'ayant jamais connu les défaites, marchaient

fièrement au son d'une musique guerrière, frappant à-la-fois de crainte et d'admiration les restes malheureux d'une population soumise.

L'affaire de Smolensk priva l'armée ennemie de douze mille combattants, dont le tiers resta sur la place. Quoique nous fussions les assaillants, cette perte fut triple de la nôtre. A côté d'un soldat français on voyait les cadavres de cinq à six Russes. Un fait si extraordinaire paraîtra vraisemblable, lorsqu'on saura que les tirailleurs moskowites, livrés aux liqueurs fortes, se montrent au moment de l'action plus audacieux qu'habiles, et bravent le péril sans faire éprouver beaucoup de mal à leurs adversaires. D'après tous les rapports, l'ennemi eut plusieurs généraux tués. De notre côté, le général polonais Grabowski mourut glorieusement sur le champ de bataille. Les généraux Morand, Friant et Gudin acquirent dans cette journée une nouvelle illustration, et les généraux Zaionsheck, Grandeau et Dalton prouvèrent, par leurs blessures, combien ils avaient contribué à fixer la victoire.

On s'occupa promptement de rétablir sur le Borysthène le grand pont qui avait été brûlé, et qui communiquait avec l'autre partie de la ville, dont il ne restait pas une seule maison. A l'extrémité du faubourg par lequel nous étions arrivés, le quatrième corps et la cavalerie du général Grouchy traversèrent à gué la rivière avec toute leur artillerie. Dans cet intervalle, on achevait d'autres ponts; ils facili-

tèrent si bien le passage, que ce même jour les troupes d'avant-garde, sous les ordres du roi de Naples, allèrent sur la route de Moskou à la poursuite de l'ennemi.

Le corps du prince Eugène et celui du comte Grouchy campèrent sur la hauteur voisine, où passe la route de poste qui de Poriestch conduit à Pétersbourg. La position était importante, et chacun s'étonnait que les Russes ne l'eussent pas mieux défendue; en la conservant, notre marche aurait été retardée, en ce qu'elle fermait la grande route de Moskou, et nous empêchait de tenir dans Smolensk, entièrement dominée par cette position.

Pendant que le centre de l'armée poursuivait sa marche triomphante, le comte Gouvion-Saint-Cyr remportait sur la Dwina d'importantes victoires. Après l'affaire de Drissa, le général Wittgenstein reçut douze bataillons de renfort; informé que la grosse artillerie destinée pour Riga était arrivée à Tilsitt, il présuma que le duc de Tarente allait entreprendre ce siége; pour l'en détourner, il résolut de surprendre la division Grandjean, qui, comme on sait, s'était emparée de Dunabourg. Le duc de Reggio, ayant été rejoint par le sixième corps, marcha sur la Drissa et la Svoïana, pour secourir cette division. Wittgenstein, instruit de ce mouvement, rebroussa chemin, et vint brusquement attaquer, à Svolna, le second corps, qu'il força à se replier sur Polotsk; mais au moment où le duc de Reggio li-

vrait un combat violent pour repousser cette attaque, il fut atteint d'un biscayen à l'épaule, dont la blessure dangereuse l'obligea de quitter le champ de bataille et de céder son commandement au général Gouvion-Saint-Cyr.

La bravoure que déployait la division Legrand, placée à l'embranchement des routes de Sebeï et de Nevel, ainsi que les efforts des corps bavarois mis en ligne le long de la Polota, semblaient ne pouvoir arrêter les succès de Wittgenstein. Le lendemain à la pointe du jour, afin de mieux tromper les Russes, le comte Gouvion-Saint-Cyr fit de nouvelles dispositions pour reprendre l'offensive; il fit retirer sur la rive gauche de la Dwina, et sous leurs yeux, tous les bagages, avec une grande partie de l'artillerie et de la cavalerie, qui, ensuite, de Roudnia et Semenets, se rapprochèrent de la rivière et vinrent de nuit la repasser à Polotsk sans être vus. L'ennemi, abusé par cette adroite manœuvre, crut que nous battions en retraite, et s'avança pour nous poursuivre; mais, au lieu de lui céder le terrain, nous nous présentâmes rangés en bataille; notre artillerie, mise en batterie, fit feu. En même temps, nos colonnes d'infanterie, sous la protection de nos pièces, attaquèrent la gauche et le centre de Wittgenstein. Les deux divisions de Wrede et de Roy, ayant combiné leur mouvement avec bravoure et intelligence, sortirent ensemble de Spas : elles marchèrent contre les lignes russes couvertes par quatre-vingts pièces de

canon, et demeurèrent *engagées* depuis quatre heures du soir jusqu'à *la fin du* jour. Trois fois le village de Spas *fut pris et repris*. La division Legrand, en position à *gauche* de ce village, était liée à la division Verdier, dont une brigade observait la droite de l'ennemi; enfin la division Merle couvrait le front de la ville de Polotsk.

Wittgenstein, surpris par d'aussi belles dispositions, fit néanmoins bonne contenance, à la faveur de sa nombreuse artillerie; mais, aux approches de la nuit, voyant son centre et sa gauche enfoncés, il battit en retraite par échelon, après avoir défendu chaque position avec acharnement; c'est par cette résistance opiniâtre qu'il parvint à sauver son armée. Plusieurs piéces de canon, restées en notre pouvoir, augmentèrent les trophées d'une aussi glorieuse journée. Sans les bois, qui facilitèrent l'évasion des prisonniers, on en aurait fait un nombre considérable; ceux que nous recueillîmes furent ramassés blessés sur le champ de bataille, et par la quantité qu'on en trouva on pouvait juger combien grande avait été la perte des Russes. Depuis lors, Wittgenstein se jugea si bien battu qu'il resta deux mois entiers sur la Drissa sans oser rien entreprendre, attendant pour renouveler ses attaques qu'il eût été joint par la division de Finlande et par de nombreuses milices qui devaient lui arriver de Nowogorod et de Pétersbourg.

A la vérité, cette victoire, ainsi que les combats

glorieux qui s'en suivirent, furent chèrement achetés par la perte de plusieurs officiers bavarois, et surtout par les blessures mortelles des généraux de Roy et Siebein : le premier fut particulièrement regretté; il était presque octogénaire, et comptait soixante ans de service; les soldats perdirent en lui un véritable père, et les officiers un chef dont le courage et l'expérience consommée étaient en vénération dans toute l'armée bavaroise. Napoléon, ignorant sa mort, le nomma comte de l'empire, avec une dotation de trente mille francs. Les généraux, officiers et soldats rivalisèrent d'intelligence et de courage pour le succès de la bataille. Parmi les premiers, le comte Gouvion-Saint-Cyr loua les généraux de Wrede, Legrand, Verdier et Raclovitsch (blessés); le général Merle, à la tête des Suisses et des Croates, se distingua dans une attaque que fit l'ennemi pour protéger sa retraite, et le général Aubry, en dirigeant l'artillerie, rendit d'éminents services, ainsi que les chefs d'état-major des second et sixième corps, dont les excellentes dispositions méritaient les plus grands éloges : enfin, il termina son rapport par réclamer, en faveur de ses officiers, la bienveillance de l'Empereur. Ainsi, le général en chef rendit justice à tout le monde, excepté à lui-même, sur qui sa modestie garda le silence le plus absolu; mais elle en brilla davantage, et servit à rehausser des talents qui bientôt après reçurent leur récompense dans le bâton de maréchal, donné sur le champ de bataille.

Tandis que nos corps de gauche remportaient sur la Dwina d'importantes victoires, ceux qui faisaient partie du centre s'illustrèrent par des combats non moins glorieux. Le duc d'Elchingen, après avoir traversé le Borysthène (19 août) au-dessous de Smolensk, se réunit au roi de Naples, et poursuivit les Russes; à une lieue de là, il rencontra une partie de leur arrière-garde, formée d'une division du corps de Bagawout, d'environ six mille hommes. Aussitôt l'action s'engagea avec une grande vivacité, et dura plus de deux heures. Après plusieurs charges meurtrières pour l'ennemi, il se retira en désordre, sous la protection des kosaques. Sur cette entrefaite, l'Empereur arrive : aussitôt il ordonne de presser la marche, et de se porter sur la direction de Moskou. Demi-lieue plus loin, on atteignit encore l'arrière-garde de Barclay de Tolly; la division Razout l'attaqua sans hésiter ; dans l'instant, la position qu'elle occupait fut enlevée, et l'arme blanche couvrit de morts le terrain où l'on s'était battu.

Le corps qui protégeait la retraite des Russes, forcé de se retirer sur un troisième échelon, prit position au plateau de Valontina, où se trouvait une partie de leur armée rangée en bataille ; le duc d'Elchingen ayant fait faire halte à la onzième division, pour attendre la dixième et la vingt-cinquième, l'ennemi prit notre prudence pour de l'hésitation; ne se voyant plus poursuivi, il voulut à son tour prendre l'offensive, et redoubla d'efforts contre la division

Razout, mais il fut toujours repoussé ; il n'y a point d'expressions pour rendre l'enthousiasme que le brave 18e régiment montra dans cette circonstance : lui seul enfonça la première ligne des assaillants. Vers les quatre heures après-midi, la fusillade s'engagea de nouveau ; le duc d'Abrantès, qui s'était égaré sur la droite de Smolensk, fit un faux mouvement, et ne put se porter avec assez de promptitude sur la route de Moskou, pour couper la retraite à nos adversaires (1). Aussi, les premiers échelons ennemis revinrent sur leurs pas, et engagèrent successivement jusqu'à quatre divisions. Les Russes avaient d'autant plus d'intérêt à défendre cette position, qu'outre sa force réelle, elle était, dans le pays, regardée comme inexpugnable ; dans les anciennes guerres, les Polonais y avaient toujours été battus. De là les Moskovites, par l'effet d'une tradition religieuse, rattachaient à ce plateau l'espérance de la victoire, et l'avaient décoré du titre pompeux de *Champ sacré*.

Si Barclay de Tolly attachait une haute importance à le conserver, celle que nous mettions à l'enlever n'était pas moindre, sur-tout en songeant qu'on pourrait alors s'emparer de tous les bagages et chariots de blessés sortis de Smolensk, dont l'arrière-garde protégeait l'évacuation. A six heures du soir, la division Gudin, envoyée pour soutenir le troi-

(1) XIIIe et XIVe Bulletins.

reur distribua, sur le champ de bataille, des récompenses aux régiments qui s'étaient distingués; et comme le 127e, qui était un nouveau régiment, s'était bien comporté, Napoléon lui accorda le droit de porter une aigle, droit qu'il n'avait pas encore, ne s'étant trouvé jusqu'alors à aucune bataille. Ces récompenses, données au milieu des morts, des mourants, et sur un lieu qu'avait illustré la victoire, offraient un spectacle de grandeur qui pouvait assimiler nos exploits à tout ce que l'antiquité a produit de plus héroïque. La sensation que cette revue produisit sur Napoléon eut pour lui un résultat bien funeste; l'on raconte en effet qu'il avait projeté de terminer la campagne par ce dernier combat; mais, en voyant les vainqueurs de Valontina, il fut si fort enthousiasmé de leur tenue martiale, qu'il dit à ceux qui l'entouraient: *Poursuivons nos succès; avec de pareilles troupes, on doit aller au bout du monde!*

Jusqu'à cette époque on avait cru que l'Empereur, voulant seulement rétablir le royaume de Pologne, bornerait ses conquêtes aux villes de Witepsk et de Smolensk, qui, par leur position, ferment l'étroit passage compris entre le Borysthène et la Dwina; chacun considérait ces deux fleuves comme devant lui servir de ligne aux approches de l'hiver; et si, au lieu de se porter en avant, il eût fourni au duc de Tarente les moyens de prendre Riga, s'il eût fortifié les places importantes, et sur-tout organisé la Pologne qu'il avait conquise tout entière, il n'y a

pas de doute que, *le printemps* suivant, Napoléon aurait forcé *les Russes* de se soumettre à ses conditions, *ou bien les* eût réduits à courir le risque presque *certain de* voir détruire à-la-fois Pétersbourg et Moskou, puisqu'alors l'armée française se trouvait à une égale distance de ces deux capitales. Au lieu d'adopter ce plan judicieux, ce guerrier, qui dévorait l'avenir, se rappelant l'heureuse issue de ses dernières campagnes, où toujours il dicta la paix dans le palais même des souverains qu'il avait vaincus, fut trompé par l'éclat de ses anciens traités : ces souvenirs glorieux l'enhardirent à tel point, qu'il dédaigna les conseils de la sagesse, et voulut, quoiqu'à six cents lieues de la France, n'ayant plus que des chevaux fatigués, sans vivres, sans magasins, sans hôpitaux, s'éloigner encore de son centre d'opérations et de l'entrepôt de toutes ses ressources, pour s'aventurer sur la route déserte de Moskou ; par une faute inouie dans les fastes de la guerre, *et qui doit être regardée* comme la cause véritable de toutes ses disgraces, il laissa sur ses ailes deux armées ennemies, maintenues seulement par des alliés dont la politique lui faisait un devoir de suspecter la sincérité; enfin sur notre gauche était le corps de Wittgenstein, et sur nos derrières une armée russe cantonnée dans la Moldavie, prête à marcher contre nous aussitôt que le traité de paix, déja conclu avec la Porte-Ottomane, aurait été ratifié.

Mais ce qui aurait dû lui ouvrir les yeux était

de voir que le corps autrichien mettait beaucoup de lenteur dans ses opérations. Napoléon, accoutumé à commander en maître à tous ses alliés, et sur-tout enorgueilli par son dernier hymen, s'était imaginé que l'ascendant qu'il avait sur l'esprit de son beau-père influerait sur les décisions du conseil aulique, qui, mettant de côté son ancienne tactique, adopterait le nouveau système de guerre, et lui fournirait les moyens d'accomplir son plan dévastateur. Dans cette fausse persuasion, il se flattait que Schwarzenberg, dont il s'occupait à faire la réputation, serait obéissant à ses ordres, et que les Autrichiens repousseraient les corps de Tormasow, de Hertel et de Sacken, à la même hauteur où nous avions rejeté l'armée de Barclay de Tolly, et qu'en pénétrant dans l'Ukraine ils ravageraient les gouvernements de Kiow et de Kaluga, au moment où nous entrerions à Moskou.

S'il eût réfléchi aux raisons d'état qui dirigent les cabinets, il eût vu que celui de Vienne, humilié par nos victoires, ne cherchait que l'occasion d'une faute pour venger ses affronts et reprendre son ancienne influence. D'ailleurs cette cour, dont la politique imperturbable est aujourd'hui bien supérieure à ses armes, intéressée à entretenir la mésintelligence entre la France et la Russie, ne désirait que l'affaiblissement de toutes les deux, sans vouloir la ruine d'aucune; et que par conséquent l'Autriche, à l'exemple de ce qu'avait fait la Russie

ter à se porter sur Moskou, et la victoire de Ghorodetschna, que venait de remporter le prince Schwarzenberg, en dissipant ses soupçons, acheva de le déterminer.

Je vais raconter ce combat dans tous ses détails, puisqu'il fut l'unique sur ce point durant la campagne, et qu'à cette époque les Autrichiens, n'ayant encore aucun sujet de se méfier de notre bonne foi ni de notre fortune, semblèrent prouver que, malgré leur répugnance à seconder une guerre si contraire à leur politique, néanmoins ils se conduisirent en gens d'honneur, et qu'en supposant qu'on ait manqué au traité, ce n'est pas à eux que la postérité reprochera de l'avoir violé les premiers.

Les Russes s'étant mis en position derrière les hauteurs du défilé de Ghorodetschna, pour défendre l'entrée de leurs provinces méridionales, le prince Schwarzenberg, réuni au général Reynier, fit reconnaître leurs forces. Tous ses rapports lui apprirent qu'il avait affaire à toute l'armée de Wolhynie, forte de trente-cinq mille hommes, avec soixante pièces d'artillerie. Le comte Reynier s'étant aperçu que le général en chef Tormasow avait négligé d'occuper Podoubné, au lieu d'y appuyer sa gauche, profita de cette faute, en y plaçant une division de chasseurs; de plus il convint qu'il attaquerait l'ennemi, pendant que le corps autrichien seconderait son mouvement en se portant sur Ghorodetschna et Podoubné.

Le lendemain, au *point* du jour, on s'aperçut qu'aucune de *nos manœuvres* n'avait échappé à Tormasow, *et que*, pour en prévenir l'effet, il avait dirigé *la majeure* partie de ses forces vis-à-vis le débouché de Podoubné; aussi dès que les Saxons se *portèrent* en avant pour gagner le terrain nécessaire à leur déploiement, ils essuyèrent le feu redoublé de leurs adversaires qui ne cessaient de renforcer leur flanc gauche, et avec des forces si nombreuses, qu'ils menaçaient de déborder notre aile droite; dès-lors toutes nos opérations se bornèrent à repousser les attaques de l'ennemi, pour tâcher de le faire replier vers son centre.

Pendant que cette action très vive avait lieu sur notre droite, on se battait avec acharnement tout le long de la ligne; et à travers les marais les Autrichiens enlevaient la hauteur de Podoubné, que Tormasow défendait vaillamment, dans la crainte de se trouver entre deux feux, du moment qu'on aurait forcé le passage. Tous les efforts furent rendus vains par la brigade saxonne de Polents : la position fut enlevée, et les Russes, à la faveur de la nuit, battirent en retraite. Le jour suivant (13 août), leur arrière-garde, forte de huit mille hommes, fut poursuivie sur la route de Kobrin. Le général Bianchi la culbuta toutes les fois qu'elle voulut tenir, et ramassa sur la route quantité de blessés. Les Autrichiens, dont les rapports sont rarement exagérés, avouèrent que leur perte était de mille hommes,

tandis qu'ils évaluèrent celle des Russes à trois mille cinq cents.

L'armée de Wolhynie ayant été rejetée derrière la Moukhavets, on la poursuivit jusqu'à Brestlitov, où elle se rallia à la faveur de marais. Depuis lors, les Autrichiens ne poursuivirent plus leurs succès. Notre système d'invasion, en portant ombrage à leur politique, sembla refroidir leur zèle; plus nous nous affaiblissions, plus ils cherchaient à se conserver. A mesure qu'ils ralentissaient leurs opérations, celles des généraux russes redoublaient d'activité. Enfin tour-à-tour vainqueurs et vaincus, les combattants ne firent que manœuvrer; et, selon les nouvelles de la Grande-Armée, se cédèrent mutuellement le terrain qu'ils avaient abandonné. Ainsi la forteresse de Bobruïsk ne fut point rendue, et les Autrichiens ne virent pas même les rives du Borysthène.

C'est à Smolensk que le quatrième corps changea de chef d'état-major. Le général Dessoles, qui l'avait été jusqu'alors, dégoûté de l'oubli où on laissait ses services, n'aspirait qu'à jouir paisiblement de l'estime acquise par ses talents. L'armée, en se rappelant qu'il avait partagé la gloire et la disgrace de Moreau, approuvait son mécontentement, et concevait combien il lui serait difficile d'acquérir un rang qui pût le mettre au niveau de ceux qu'une faveur plus marquée avait poussés dans la carrière, et qui lui seraient toujours préférés. L'Empereur,

cédant à ses instances, accorda à cet habile général une retraite honorable, et lui donna pour successeur le baron Guilleminot, avantageusement connu du prince vice-roi, par l'exercice de ces mêmes fonctions qu'il remplit par intérim après la bataille de Wagram.

Pendant les quatre jours que Napoléon s'arrêta à Smolensk, il passa en revue les différents corps qui s'étaient distingués depuis l'ouverture de la campagne. A ce titre, aucun, plus que le quatrième, ne méritait cette honorable distinction; elle nous fut enfin accordée, et les chefs de chaque division, à l'exception du général Pino, parti peu de jours auparavant pour Witepsk avec la quinzième, reçurent l'ordre (22 août), de faire mettre leurs soldats sous les armes. Toute notre armée, dans le plus bel appareil, se rangea en bataille dans une vaste plaine voisine du plateau où nous étions campés. Une tenue magnifique, et sur-tout le souvenir des brillantes affaires de Witepsk, valurent à notre corps des récompenses dignes de sa valeur, et attestèrent la munificence du chef qui daignait les accorder.

La fortune, qui jusqu'alors avait été la fidèle compagne de Napoléon, l'abandonna réellement, le jour même qu'il eût formé le projet de marcher sur Moskou. Cette grande entreprise décidément résolue, l'armée partit de Smolensk, le 23 août; le centre se dirigea sur Doroghobouï, la droite prit la route d'Elnia, et la gauche se rendit à Wolodimerowa. Tout

portait à croire que l'intention du vice-roi était d'aller à Doukhovchtchina, pour se rabattre ensuite vers Doroghobouï, et là se réunir à l'Empereur; mais le général Grouchy, qui nous précédait avec sa cavalerie, annonça qu'il avait repoussé l'ennemi à plus de vingt lieues de distance. Alors le prince, pouvant se dispenser d'aller à Doukhovchtchina, se décida à faire chercher une route qui conduisît directement sur celle de Doroghobouï; il la trouva auprès de Pomoghaïlova, et il la suivit avec d'autant plus d'assurance qu'un corps russe l'avait parcourue en effectuant sa retraite.

Cette route, dans l'intérieur des terres, nous fit traverser un excellent pays; on voyait, chose étonnante, des bestiaux paître dans la campagne, quelques habitants dans les villages, et des maisons qui n'avaient point été saccagées. Le soldat étant dans l'abondance, oubliait ses fatigues, et ne songeait pas à la longueur d'une marche qui durait depuis plus de dix heures. Enfin nous arrivâmes le soir à Pologhi, village peu éloigné de la grande route que nous cherchions. Le lendemain matin (25 août), nous traversâmes le Vop, petite rivière qui eût attiré notre attention si on eût pu prévoir qu'un jour elle nous serait bien fatale! Cependant il était facile d'augurer ce qu'elle serait dans l'hiver, par la difficulté que nous eûmes à la traverser au milieu de l'été. Son lit était fort profond, et les rampes qui y conduisaient tellement escarpées, que l'artillerie ne

put passer qu'avec beaucoup de peine, et en doublant l'attelage des pièces.

En continuant notre marche, nous revîmes le Borysthène, dont les alentours marécageux et couverts de bois touchaient presque à la colline sur laquelle était le chemin que nous parcourions. Une lieue plus loin, on aperçut les hautes tours du beau château de Zazelé : tout près de là était un lac, où se rafraîchissait la cavalerie du général Grouchy, qui, arrivée avant nous, campait autour de ce château.

De ce point, le vice-roi expédia des officiers à Doroghobouï, dont l'Empereur venait de s'emparer; quoique le général Grouchy eût poussé fort loin son avant-garde, on ignorait encore que les communications fussent libres jusqu'à cette ville. Aussi les officiers envoyés en mission traversèrent le Borysthène sous Zazelé, et, rejoignant la route de poste de Smolensk, arrivèrent sans danger à Doroghobouï, où l'état-major de la Grande-Armée avait établi son quartier-général.

Ce bourg, placé sur une hauteur, offrait une position militaire : il pouvait fermer le passage de deux grandes routes aux armées qui, de Smolensk et de Witepsk, auraient voulu marcher sur Moskou; malgré ces avantages, la ville ne fut que faiblement défendue, tant les Russes avaient éprouvé de pertes aux combats de Smolensk et de Valontina! Notre corps allait entrer dans Doroghobouï, lorsqu'un offi-

cier d'ordonnance de l'Empereur remit des dépêches au vice-roi : dès que ce prince en eut pris lecture, il fit chercher, aux environs du lieu où nous étions, un site favorable pour le campement de ses divisions. Le manque d'eau fit pousser jusqu'auprès de Mikaïlovskoé. Le lendemain nous entrâmes dans la plaine qu'arrose le Borysthène, et suivîmes le chemin qui conduit à Blaghové, où devait s'effectuer le passage du fleuve, laissant à notre droite des collines cultivées, sur lesquelles se trouvaient plusieurs hameaux. La fumée qui sortait des maisons faisait augurer qu'elles n'avaient point été abandonnées; on voyait de loin leurs paisibles habitants courir sur le sommet des monts, et observer avec anxiété si nous ne venions pas troubler la paix de leurs chaumières.

Les sources du Borysthène étant peu éloignées de Blaghové, ce fleuve n'a vers ce point qu'une très petite largeur; nous le passâmes à gué facilement, et l'artillerie n'éprouva de difficultés qu'à franchir ses bords, qui, comme ceux de toutes les rivières de la Russie, sont extrêmement élevés et contiennent les eaux durant la fonte des neiges.

Le vice-roi ne s'éloigna de celle-ci que lorsque ses troupes l'eurent traversée. Le quatrième corps, formant l'extrême gauche de la Grande-Armée, était obligé de marcher par des chemins peu frayés. Pour empêcher de s'égarer, le prince ordonna au général Triaire, commandant l'avant-garde, de jalonner la

route par des dragons laissés en vedettes : cette sage précaution fut salutaire aux détachements, et surtout aux hommes isolés, qui, n'ayant plus d'incertitude sur la route qu'ils devaient suivre, arrivèrent tous à Agopochina. Auparavant, ces malheureux, laissés en arrière, se trouvaient au milieu des forêts ou dans des plaines immenses, toutes entrecoupées par des sentiers d'égale largeur; ne sachant point la langue du pays, et, ne trouvant personne pour les guider, ils erraient dans de vastes solitudes, et tôt ou tard périssaient de misère, ou par le fer des paysans exaspérés contre nous.

Le village d'Agopochina, où l'on s'arrêta (27 août), est remarquable par un vaste château et par une belle église en pierre, dont les quatre façades sont ornées de quatre péristyles; le sanctuaire, construit selon le rit grec, était d'une grande richesse, et orné de tableaux rares et curieux qui nous rappelèrent la manière sèche, mais correcte, que les Grecs apportèrent de Constantinople, lorsqu'ils vinrent, au quinzième siècle, fonder en Italie des écoles de peinture. Ce fut de ce village que le commandant Sevelinge, nouvellement arrivé à notre état-major, fut expédié au roi de Naples avec des dépêches importantes. Ces dépêches n'étant point parvenues, et le commandant n'ayant plus reparu, nous eûmes la triste certitude qu'il était tombé entre les mains des kosaques.

Tandis que l'avant-garde se portait sur Viazma

(28 août), les Polonais manœuvraient sur l'extrême droite, en remontant la rivière d'Ozma; le quatrième corps continuait à flanquer la gauche de la grande route, en marchant toujours à-peu-près à la même hauteur que les corps du centre. Le chemin que nous suivions ne pouvait jamais avoir été fréquenté par aucune armée; il était étroit, coupé par de fréquents ravins, et souvent si resserré, qu'il ressemblait à un sentier tracé pour diviser les terres. Après deux heures de marche, on campa autour d'un château abandonné, situé à une lieue en-deçà de Béreski. En même temps, Napoléon arrivait à Semlevo. Les Russes ayant voulu l'arrêter, en prenant position sur l'Ozma, auprès du village de Rouïbki, avec une arrière-garde d'environ huit mille hommes de cavalerie, il ordonna au roi de Naples, de tourner leur gauche, tandis que le 4e de lanciers les chargerait. L'ennemi, débordé sur toute sa ligne, précipita sa retraite. Il fut poursuivi par le comte Caulaincourt, qui, à la pointe du jour, se présenta devant Viazma.

Cette petite ville, qui en est une grande pour la Russie, était dans une situation favorable pour sa défense : construite aux sources de la rivière qui porte son nom, elle se trouve entourée de ravins, et assise sur un beau plateau qui domine également la plaine et l'embouchure du défilé par où passe la route de Smolensk. Les Russes profitèrent peu de ces avantages; ils ne disputèrent la position que fai-

blement; après un léger combat ils mirent le feu aux ponts et aux principaux édifices, puis ils se retirèrent. Nous arrivâmes au moment où Viazma était la proie des flammes. Quoique accoutumé aux incendies, on ne put néanmoins s'empêcher de jeter un regard de pitié sur cette malheureuse ville, jadis peuplée de dix mille habitants; nouvellement fondée, elle avait plus de trente églises; ses maisons, toutes neuves et construites avec élégance, étaient enveloppées dans des tourbillons de fumée; leur destruction excitait en nous d'autant plus de regrets, que, depuis Witepsk, nous n'en avions point vu de plus jolies ni de plus agréables. Deux bataillons du 25e, parvenus à maîtriser le feu, sauvèrent les deux tiers de la ville, mais on n'y trouva point d'habitants, la population avait fui vers Moskou, et l'on portait déja à quinze cent mille le nombre des malheureux qui refluaient sur cette capitale.

Le vice-roi, en quittant les environs de Béreski, rejoignit la Grande-Armée tout près de Viazma, où son corps fit halte pendant plus de deux heures. Placés sur un tertre, nous distinguions les progrès de l'embrasement, et entendions les coups de canon réitérés qu'on tirait sur l'ennemi de l'autre côté de la ville. Une cavalerie nombreuse, et qui débouchait de toutes parts, campait aux environs. Le prince Eugène, d'après les ordres de l'Empereur, franchit la Viazma, qui, sur ce point, n'est qu'un faible ruisseau. On parvint ensuite au sommet d'une colline,

de voir que le corps autrichien mettait beaucoup de lenteur dans ses opérations. Napoléon, accoutumé à commander en maître à tous ses alliés, et sur-tout enorgueilli par son dernier hymen, s'était imaginé que l'ascendant qu'il avait sur l'esprit de son beau-père influerait sur les décisions du conseil aulique, qui, mettant de côté son ancienne tactique, adopterait le nouveau système de guerre, et lui fournirait les moyens d'accomplir son plan dévastateur. Dans cette fausse persuasion, il se flattait que Schwarzenberg, dont il s'occupait à faire la réputation, serait obéissant à ses ordres, et que les Autrichiens repousseraient les corps de Tormasow, de Hertel et de Sacken, à la même hauteur où nous avions rejeté l'armée de Barclay de Tolly, et qu'en pénétrant dans l'Ukraine ils ravageraient les gouvernements de Kiow et de Kaluga, au moment où nous entrerions à Moskou.

S'il eût réfléchi aux raisons d'état qui dirigent les cabinets, il eût vu que celui de Vienne, humilié par nos victoires, ne cherchait que l'occasion d'une faute pour venger ses affronts et reprendre son ancienne influence. D'ailleurs cette cour, dont la politique imperturbable est aujourd'hui bien supérieure à ses armes, intéressée à entretenir la mésintelligence entre la France et la Russie, ne désirait que l'affaiblissement de toutes les deux, sans vouloir la ruine d'aucune; et que par conséquent l'Autriche, à l'exemple de ce qu'avait fait la Russie

durant la campagne de Wagram, devait se borner à observer les armées belligérantes, sans jamais livrer aucune bataille qui pût compromettre sa force ni sa sûreté.

Outre cela, la cour de Vienne avait de fortes raisons pour agir avec défiance. Les Provinces illyriennes étaient, disait-on, le prix de son alliance, et cependant Napoléon ne faisait rien qui annonçât l'intention de les lui rendre. On assure aussi qu'il avait promis six millions pour l'entretien du corps auxiliaire, et qu'après avoir donné quelques faibles à-comptes il ne voulut plus pourvoir à sa solde. Telles sont du moins les raisons apparentes qui obligèrent l'Autriche à ne pas agir d'une manière aussi active que nous l'aurions desiré.

Tormasow, général en chef de l'armée de Wolhynie, opposée à celles que commandaient Schwarzenberg et Reynier, depuis l'ouverture de la campagne, déployait des talents et des ressources qui pouvaient nous être aussi funestes que ceux de Wittgenstein. Napoléon dut sans doute réfléchir longtemps aux dangers que présentaient les deux armées ennemies qu'il laissait derrière lui; le séjour qu'il fit à Smolensk, les conférences qu'il eut avec ses maréchaux, même après le combat de Valontina, tout annonçait qu'il était encore incertain de savoir si, pour cette année, il bornerait au Dniéper le cours de ses conquêtes. Les succès du duc d'Elchingen et du maréchal Gouvion Saint-Cyr semblaient l'exci-

connu, et qui se trouvait précisément entre deux petits villages occupés par les kosaques : ceux-ci n'eurent pas plustôt aperçu ce mouvement, qu'ils abandonnèrent les villages et le plateau, dont la cavalerie bavaroise, suivie de son artillerie, ne tarda pas à prendre possession. Arrivés sur cette hauteur, nous vîmes que, de tous côtés, l'ennemi prenait la fuite : on le poursuivit avec ardeur; mais, comme la nuit approchait, notre corps alla s'établir dans le petit village de Paulova, situé à une demi-lieue de Ghiat.

Le grand quartier-général ayant passé trois jours dans cette ville, nous nous arrêtâmes à Paulova et Woremiewo (2 et 3 septembre) : là, on publia un ordre du jour par lequel l'Empereur, en accordant du repos à l'armée, l'invitait à en profiter pour se procurer des vivres, nettoyer ses armes, et se préparer à une bataille que l'ennemi semblait vouloir accepter. On engageait enfin les détachements envoyés en maraude à rentrer le lendemain au soir, s'ils ne voulaient être privés de l'honneur de combattre.

rétrograderait plus; dans la vue de sauver Moskou, dont nous n'étions qu'à cinq journées de marche, il choisit entre Ghiat et Mojaïsk une forte position. De part et d'autre, on croyait avoir tout ce qu'il fallait pour vaincre. Les Russes étaient animés pour la défense de leur patrie, de leurs foyers, de leurs enfants; mais nous, accoutumés à triompher, pleins de ces idées de grandeur et d'héroïsme qu'inspiraient nos succès, nous ne demandions qu'à combattre; et par l'effet de cette supériorité que le courage donne sur le nombre, nous calculions, la veille de la bataille, quels seraient pour le lendemain les fruits de la victoire.

L'état-major venait d'entrer dans le village de Woremiewo, où était un beau château appartenant au prince Kutusow, lorsque le vice-roi, accompagné de plusieurs officiers, alla reconnaître les environs. Il avait à peine marché un quart d'heure, qu'il trouva toute la plaine remplie de kosaques; ceux-ci s'avancèrent pour charger le groupe qui était autour de sa personne; mais, à la vue de quelques dragons qui formaient notre escorte, ils s'enfuirent, et ne reparurent plus autour de Woremiewo.

Tandis que nous séjournions dans ce village, des soldats du 106e régiment, allant en maraude, rencontrèrent, dans une chaise de poste, un officier et un chirurgien russes. Amenés à l'état-major, le premier déclara qu'il venait de Riga, sa patrie, et qu'il allait rejoindre le quartier-général de Kutusow, qui,

depuis quelques jours, avait remplacé Barclay de Tolly. Quoique cet officier fût décoré, et d'une grande famille de la Livonie, le prince ne voulut pas le voir, soupçonnant avec raison qu'il s'était exposé à se laisser prendre dans l'espérance d'épier lui-même nos manœuvres. Plusieurs paysans, surpris au milieu des champs, et sur-tout le voisinage de Mojaïsk, où l'on savait que l'ennemi était retranché, semblaient justifier ces conjectures.

Après avoir passé deux jours dans Woremiewo, nous en partîmes (4 septembre), et traversâmes des forêts où l'on nous dit que les kosaques avaient été rencontrés. Les rapports de l'avant-garde, confirmant cette nouvelle, obligèrent le vice-roi à faire faire halte dans une plaine où tout notre corps fut rassemblé. Le prince, à la tête de la cavalerie, faisait marcher l'infanterie immédiatement après; derrière était la garde, placée en réserve : ce fut dans cet ordre que nous allâmes au-devant de l'ennemi. Arrivés près du petit village de Louzos, les kosaques, rassemblés derrière un ravin, se formaient en escadrons pour s'opposer à notre passage; mais à la vue de notre cavalerie, les Russes craignirent d'être chargés sur leurs derrières, et battirent en retraite.

Durant notre marche, nous n'avions cessé d'entendre sur notre droite une forte canonnade, qui semblait annoncer qu'on était peu éloigné du chemin par où marchait Napoléon; en regardant sur cette direction, on voyait de près la fumée de l'ar-

tillerie et plusieurs villages en feu ; auprès de la maison de poste appelée Ghridneva, était une grande vallée qui coupait la route; du côté opposé au nôtre, s'élevait un plateau où les Russes établirent des batteries à la suite d'un combat sanglant qui avait eu lieu dans la journée, et où le colonel Talleyrand de Périgord se distingua en repoussant avec succès plusieurs charges d'une cavalerie beaucoup plus forte que la sienne.

L'ennemi, s'étant aperçu que le quatrième corps débouchait par sa droite, nous fit observer par une multitude de kosaques, qui se retiraient lentement quoique le canon tirât sur eux. Le vice-roi ordonna au colonel Rambourg, du 3e chasseurs italiens, de les charger. Ces kosaques, qui sans doute faisaient partie des troupes régulières, virent ce mouvement sans s'effrayer; et lorsque les chasseurs étaient sur le point de les déborder, une multitude d'entre eux sortirent d'un bois, en criant : *hourra! hourra!* cri devenu fameux, et dont les Tartares se servent quand ils courent sur leurs ennemis. Les chasseurs italiens les reçurent sans s'ébranler; la mêlée fut très vive, mais elle ne dura qu'un instant, et nous valut quelques prisonniers.

Les Russes, conservant leurs positions, du haut d'un plateau faisaient un feu très vif sur notre corps qui s'avançait. Malgré cela, nous parvînmes jusqu'au pied de ce plateau et opérâmes notre jonction avec l'avant-garde de la Grande-Armée, commandée par

aider à suivre leurs traces. Arrivés auprès d'une colline, nous aperçûmes sur le sommet quelques uns de leurs escadrons rangés en bataille autour d'un très beau château qui dominait les environs.

Le vice-roi fit avancer vers ce point les Bavarois, qui, malgré les difficultés du terrain, arrivèrent sur la hauteur dans le plus grand ordre; à mesure que ces alliés s'avançaient, les ennemis se retiraient; en descendant le revers de la colline, nos artilleurs tirèrent sur eux plusieurs coups de canon, avec les pièces qu'on était parvenu à placer sur la terrasse du château. En les suivant à travers le bois, arrivés sur un lieu découvert, nous vîmes défiler de longues colonnes russes qui, chassées par nos troupes, s'emparaient d'un immense plateau, éloigné d'environ une demi-lieue, et où l'on assurait que le prince Kutusow voulait enfin tenter le sort des armes. Sur notre droite, on voyait au-dessous de nous l'abbaye de Kolotskoï: de grosses tours donnaient à ce bâtiment l'apparence d'une ville. Les tuiles vernissées dont il était couvert, frappées par les rayons du soleil, brillaient à travers l'épaisse poussière que faisait notre nombreuse cavalerie, et servaient à faire ressortir davantage la teinte sombre et sauvage répandue sur toute la campagne voisine; les Russes, se proposant de nous arrêter devant cette position, avaient devasté d'une manière horrible la plaine où nous devions camper. Les blés en herbe

étaient coupés, les forêts abattues, les villages brûlés; enfin, nous n'avions rien à manger, rien pour nourrir nos chevaux, rien pour nous abriter.

Nous fîmes halte sur une colline, tandis que le centre de l'armée poursuivait l'ennemi avec ardeur, et l'obligeait à se retirer sur le plateau où il s'était retranché. On resta dans cette inaction jusque vers deux heures après-midi, heure à laquelle le vice-roi, suivi de son état-major, alla reconnaître les approches de la position que Kutusow avait choisie. Nous commencions à parcourir la ligne, lorsque nos dragons, placés en vedettes, signalèrent l'arrivée de l'Empereur: aussitôt son nom vola de bouche en bouche, et l'on s'arrêta pour l'attendre; il ne tarda pas à se présenter, suivi de ses principaux officiers. Placé sur une hauteur d'où l'on pouvait facilement apercevoir le camp des Russes, il observa longtemps leur position; puis il examina les lieux circonvoisins, et, d'un air satisfait, se mit à fredonner quelques paroles insignifiantes; après s'être entretenu avec le vice-roi, il remonta à cheval, et partit au galop pour aller se concerter avec les autres chefs de corps d'armée, qui devaient coopérer à l'attaque.

Pendant ce temps, le prince Eugène ordonna qu'on fît avancer les divisions Delzons et Broussier; la garde italienne, laissée en arrière, fut mise en réserve. Ces deux divisions étaient à peine arrivées sur le plateau opposé à celui de l'ennemi, qu'une

vive fusillade s'engagea sur notre droite, entre les tirailleurs de la division Gérard (troisième division, premier corps) et ceux de l'ennemi; d'abord les nôtres s'avancèrent assez près du ravin qui séparait les deux armées, mais des forces nombreuses les obligèrent à se retirer.

Les Russes, vers notre extrême droite, avaient une redoute située entre deux bois au-dessus du village de Chevarino, dont le feu meurtrier portait la consternation dans nos rangs. Ils l'avaient construite pour fortifier l'aile gauche, qui était le côté faible de leur camp retranché. Napoléon le comprit: dès-lors il ne fut plus question que d'enlever cette redoute; l'honneur en fut confié aux soldats de la division Compans (cinquième division, premier corps). Ces braves, formés en colonne d'attaque, marchèrent sur le village avec une intrépidité qui nous garantit le succès du reste de l'entreprise. Dans cet intervalle, le prince Poniatowski manœuvra sur notre droite avec la cavalerie, pour tourner la position; parvenu à la hauteur convenable, la division Compans entoura la redoute, et la prit après une heure de combat. L'ennemi, ayant voulu revenir à la charge, fut complétement battu; enfin, sur les dix heures du soir, il abandonna les bois voisins, et courut en désordre vers le grand plateau rejoindre le centre de son armée.

La division Compans, en se rendant digne d'une si belle entreprise, acheta cet honneur par des per-

tes considérables. Mille de nos soldats payèrent de leur sang cette importante position, et plus de la moitié de ce nombre restèrent morts dans les retranchements qu'ils avaient glorieusement enlevés. Le lendemain, l'Empereur passant en revue le 61e régiment, qui avait le plus souffert, demanda au colonel ce qu'il avait fait d'un de ses bataillons : *Sire*, répondit-il, *il est dans la redoute.*

Cette affaire n'était que le prélude d'une grande bataille : avant de la commencer, Napoléon voulait manœuvrer et tourner l'aile gauche des Russes ; ceux-ci, pour prévenir notre attaque, avaient mis tout le corps de Tutschkow (troisième) et les milices de Moskou en embuscade derrière d'épaisses broussailles qui couvraient leur extrême gauche, tandis que les second, quatrième, cinquième et sixième corps ennemis formaient en arrière deux lignes d'infanterie protégées par les redans qui liaient les bois à la grande redoute. Malgré ces obstacles, nos voltigeurs recommencèrent le combat avec un nouvel acharnement; et quoique le jour fût sur le point de finir, le feu de part et d'autre continuait avec une égale furie. En même temps plusieurs villages incendiés sur la droite répandirent au loin une affreuse clarté; l'ardeur des combattants, le fer et la flamme que vomissaient cent bouches d'airain, portaient partout le ravage et la mort; les soldats de notre corps, rangés en bataille, recevaient, l'arme au bras, des coups meurtriers, et, sans s'ébranler, resserraient les

rangs aussitôt qu'un boulet de canon enlevait
ques uns de leurs camarades.

La nuit, en devenant plus sombre, ralen
fusillade sans ralentir notre ardeur; chacun
tain des coups qu'il portait, pensa qu'il valait
réserver ses forces et ses munitions pour le
main. A peine eûmes-nous cessé de tirer, qu
Russes, campés comme sur un amphithéâtre,
mèrent des feux nombreux. Leur clarté resple
sante, et presque symétrique, donnait à cette c
un aspect enchanteur, et formait un grand con
avec nos bivacs, où le soldat, privé de bois, re
au milieu des ténèbres, n'entendant autour
que le gémissement des malheureux blessés.

Notre quartier-général s'établit à l'endroit
où la garde italienne était placée en réserve. Ch
couché dans des broussailles, se reposait de
gues de la journée, et dormait profondément,
gré un vent impétueux et une pluie très froide.
minuit, je fus réveillé pour me rendre aup
notre chef d'état-major, qui me prévint que l'E
reur voulait avoir le plan du terrain où nous
campés; je le remis au vice-roi, sur-le-champ
pédia à Napoléon. Dès la pointe du jour (6 se
bre), le prince m'ordonna de rectifier ce
plan, en parcourant toute la ligne, et en che
à me rapprocher de l'ennemi autant que po
afin de découvrir les accidents du terrain sur
il était retranché, et sur-tout de bien observ

rangs aussitôt qu'un boulet de canon enlevait quelques uns de leurs camarades.

La nuit, en devenant plus sombre, ralentit la fusillade sans ralentir notre ardeur; chacun, incertain des coups qu'il portait, pensa qu'il valait mieux réserver ses forces et ses munitions pour le lendemain. A peine eûmes-nous cessé de tirer, que les Russes, campés comme sur un amphithéâtre, allumèrent des feux nombreux. Leur clarté resplendissante, et presque symétrique, donnait à cette colline un aspect enchanteur, et formait un grand contraste avec nos bivacs, où le soldat, privé de bois, reposait au milieu des ténèbres, n'entendant autour de lui que le gémissement des malheureux blessés.

Notre quartier-général s'établit à l'endroit même où la garde italienne était placée en réserve. Chacun, couché dans des broussailles, se reposait des fatigues de la journée, et dormait profondément, malgré un vent impétueux et une pluie très froide. Vers minuit, je fus réveillé pour me rendre auprès de notre chef d'état-major, qui me prévint que l'Empereur voulait avoir le plan du terrain où nous étions campés; je le remis au vice-roi, sur-le-champ il l'expédia à Napoléon. Dès la pointe du jour (6 septembre), le prince m'ordonna de rectifier ce même plan, en parcourant toute la ligne, et en cherchant à me rapprocher de l'ennemi autant que possible, afin de découvrir les accidents du terrain sur lequel il était retranché, et sur-tout de bien observer s'il

Gravé par Ambroise Tardieu.

rangs aussitôt qu'un boulet de canon enlevait quelques uns de leurs camarades.

La nuit, en devenant plus sombre, ralentit la fusillade sans ralentir notre ardeur; chacun, incertain des coups qu'il portait, pensa qu'il valait mieux réserver ses forces et ses munitions pour le lendemain. A peine eûmes-nous cessé de tirer, que les Russes, campés comme sur un amphithéâtre, allumèrent des feux nombreux. Leur clarté resplendissante, et presque symétrique, donnait à cette colline un aspect enchanteur, et formait un grand contraste avec nos bivacs, où le soldat, privé de bois, reposait au milieu des ténèbres, n'entendant autour de lui que le gémissement des malheureux blessés.

Notre quartier-général s'établit à l'endroit même où la garde italienne était placée en réserve. Chacun, couché dans des broussailles, se reposait des fatigues de la journée, et dormait profondément, malgré un vent impétueux et une pluie très froide. Vers minuit, je fus réveillé pour me rendre auprès de notre chef d'état-major, qui me prévint que l'Empereur voulait avoir le plan du terrain où nous étions campés; je le remis au vice-roi, sur-le-champ il l'expédia à Napoléon. Dès la pointe du jour (6 septembre), le prince m'ordonna de rectifier ce même plan, en parcourant toute la ligne, et en cherchant à me rapprocher de l'ennemi autant que possible, afin de découvrir les accidents du terrain sur lequel il était retranché, et sur-tout de bien observer s'il

PLAN
du Champ de Bataille
DE LA MOSKWA

(le 7 Septembre 1812.)

1. *Redoute Russe enlevée le 5 Septembre.*
2. *Grande Redoute Russe de 20 Pièces de Can*
3. *Redoute que les Russes conservèrent pendan*
4. *12 Pièces en batterie masquée.*
5. *Redoutes pour couvrir Mojaïsk, et la droite de*
6. *Bivac du Prince Kutusoff.*
7. *Redoutes construites par le 4e Corps.*
8. *Escadron Russe en Observation*
9. *Troupes Françaises en Observation.*

Signes pour les troupes Françaises et Russes

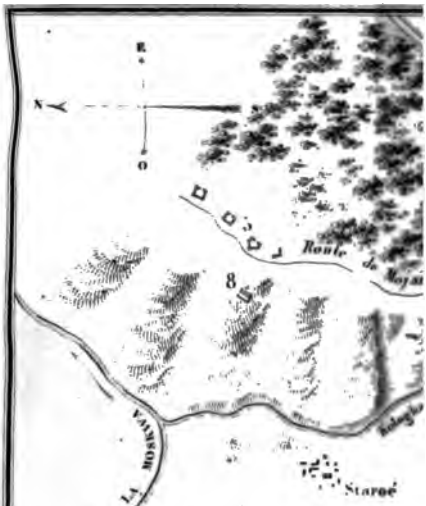
Cavalerie.	*Infanterie.*	*Cavalerie.*	*Infanterie*
Troupes Françaises.		**Troupes Russes**	

Gravé par Ambroise Tardieu.

rangs aussitôt qu'un boulet de canon enlevait quelques uns de leurs camarades.

La nuit, en devenant plus sombre, ralentit la fusillade sans ralentir notre ardeur; chacun, incertain des coups qu'il portait, pensa qu'il valait mieux réserver ses forces et ses munitions pour le lendemain. A peine eûmes-nous cessé de tirer, que les Russes, campés comme sur un amphithéâtre, allumèrent des feux nombreux. Leur clarté resplendissante, et presque symétrique, donnait à cette colline un aspect enchanteur, et formait un grand contraste avec nos bivacs, où le soldat, privé de bois, reposait au milieu des ténèbres, n'entendant autour de lui que le gémissement des malheureux blessés.

Notre quartier-général s'établit à l'endroit même où la garde italienne était placée en réserve. Chacun, couché dans des broussailles, se reposait des fatigues de la journée, et dormait profondément, malgré un vent impétueux et une pluie très froide. Vers minuit, je fus réveillé pour me rendre auprès de notre chef d'état-major, qui me prévint que l'Empereur voulait avoir le plan du terrain où nous étions campés; je le remis au vice-roi, sur-le-champ il l'expédia à Napoléon. Dès la pointe du jour (6 septembre), le prince m'ordonna de rectifier ce même plan, en parcourant toute la ligne, et en cherchant à me rapprocher de l'ennemi autant que possible, afin de découvrir les accidents du terrain sur lequel il était retranché, et sur-tout de bien observer s'il



PLAN
du Champ de Bataille
DE LA MOSKWA

(le 7 Septembre 1812.)

1. *Redoute Russe enlevée le 5 Septembre.*
2. *Grande Redoute Russe de 20 Pièces de Can*
3. *Redoute que les Russes conservèrent pendan*
4. *12 Pièces en batterie masquée.*
5. *Redoutes pour couvrir Mojaïsk et la droite de*
6. *Bivac du Prince Kutusoff.*
7. *Redoutes construites par le 4e Corps.*
8. *Escadron Russe en Observation*
9. *Troupes Francaises en Observation.*

Signes pour les troupes Francaises et Russes

Cavalerie.	*Infanterie.*	*Cavalerie.*	*Infanterie*
Troupes Françaises.		**Troupes Russes**	

Gravé par Ambroise Tardieu.

rangs aussitôt qu'un boulet de canon enlevait quelques uns de leurs camarades.

La nuit, en devenant plus sombre, ralentit la fusillade sans ralentir notre ardeur; chacun, incertain des coups qu'il portait, pensa qu'il valait mieux réserver ses forces et ses munitions pour le lendemain. A peine eûmes-nous cessé de tirer, que les Russes, campés comme sur un amphithéâtre, allumèrent des feux nombreux. Leur clarté resplendissante, et presque symétrique, donnait à cette colline un aspect enchanteur, et formait un grand contraste avec nos bivacs, où le soldat, privé de bois, reposait au milieu des ténèbres, n'entendant autour de lui que le gémissement des malheureux blessés.

Notre quartier-général s'établit à l'endroit même où la garde italienne était placée en réserve. Chacun, couché dans des broussailles, se reposait des fatigues de la journée, et dormait profondément, malgré un vent impétueux et une pluie très froide. Vers minuit, je fus réveillé pour me rendre auprès de notre chef d'état-major, qui me prévint que l'Empereur voulait avoir le plan du terrain où nous étions campés; je le remis au vice-roi, sur-le-champ il l'expédia à Napoléon. Dès la pointe du jour (6 septembre), le prince m'ordonna de rectifier ce même plan, en parcourant toute la ligne, et en cherchant à me rapprocher de l'ennemi autant que possible, afin de découvrir les accidents du terrain sur lequel il était retranché, et sur-tout de bien observer s'il

PLAN
du Champ de Bataille
DE LA MOSKWA

(le 7 Septembre 1812.)

1. *Redoute Russe enlevée le 5 Septembre.*
2. *Grande Redoute Russe de 20 Pièces de Cam*
3. *Redoute que les Russes conservèrent pendan*
4. *12 Pièces en batterie masquée.*
5. *Redoutes pour couvrir Mojaïsk, et la droite de*
6. *Bivac du Prince Kutusoff.*
7. *Redoutes construites par le 4.e Corps.*
8. *Escadron Russe en Observation*
9. *Troupes Françaises en Observation.*

Signes pour les troupes Françaises et Russes

Cavalerie. Infanterie. Cavalerie. Infanterie

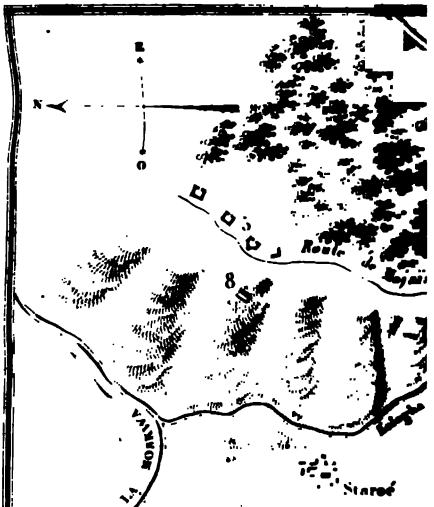
Troupes Françaises. **Troupes Russes**

Gravé par Ambroise Tardieu.

rangs aussitôt qu'un boulet de canon enlevait quelques uns de leurs camarades.

La nuit, en devenant plus sombre, ralentit la fusillade sans ralentir notre ardeur; chacun, incertain des coups qu'il portait, pensa qu'il valait mieux réserver ses forces et ses munitions pour le lendemain. A peine eûmes-nous cessé de tirer, que les Russes, campés comme sur un amphithéâtre, allumèrent des feux nombreux. Leur clarté resplendissante, et presque symétrique, donnait à cette colline un aspect enchanteur, et formait un grand contraste avec nos bivacs, où le soldat, privé de bois, reposait au milieu des ténèbres, n'entendant autour de lui que le gémissement des malheureux blessés.

Notre quartier-général s'établit à l'endroit même où la garde italienne était placée en réserve. Chacun, couché dans des broussailles, se reposait des fatigues de la journée, et dormait profondément, malgré un vent impétueux et une pluie très froide. Vers minuit, je fus réveillé pour me rendre auprès de notre chef d'état-major, qui me prévint que l'Empereur voulait avoir le plan du terrain où nous étions campés; je le remis au vice-roi, sur-le-champ il l'expédia à Napoléon. Dès la pointe du jour (6 septembre), le prince m'ordonna de rectifier ce même plan, en parcourant toute la ligne, et en cherchant à me rapprocher de l'ennemi autant que possible, afin de découvrir les accidents du terrain sur lequel il était retranché, et sur-tout de bien observer s'il



PLAN
du Champ de Bataille
DE LA MOSKWA

(le 7 Septembre 1812.)

1. *Redoute Russe enlevée le 5 Septembre.*
2. *Grande Redoute Russe de 20 Pièces de Canon*
3. *Redoute que les Russes conservèrent pendant*
4. *12 Pièces en batterie masquée.*
5. *Redoutes pour couvrir Mojaïsk, et la droite de l*
6. *Bivac du Prince Kutusoff.*
7. *Redoutes construites par le 4e Corps.*
8. *Escadron Russe en Observation*
9. *Troupes Françaises en Observation.*

Signes pour les troupes Françaises et Russes.

Cavalerie. Infanterie. Cavalerie. Infanterie.

Troupes Françaises. **Troupes Russes**

Gravé par Imbrecise Tardieu.

n'y avait pas des batteries masquées, ou des ravins qui nous fussent inconnus (1).

D'après ces instructions, j'allai en avant, et je reconnus que le camp des Russes était situé derrière la rivière de Kologha, sur plusieurs plateaux très resserrés; que sa gauche se trouvait fort affaiblie par la perte de la redoute que nous avions enlevée le jour précédent. Vis-à-vis nous dominait le village de Borodino, position extrêmement importante (2), protégée par le confluent que formait un petit ruisseau avec la Kologha. Sur le plateau, s'élevaient trois redoutes, éloignées d'environ quatre cents toises l'une de l'autre. La plus grande, qui était celle du milieu, était aussi la plus forte, et, la veille, avait fait feu contre nous; les deux autres circonscrivaient chacune les ruines d'un hameau qu'on avait détruit pour y placer de l'artillerie. La redoute construite à l'embranchement de deux routes de Mojaïsk com-

(1) Le plan qui se trouve ici a été gravé d'après celui dont le vice-roi fit usage le jour de la bataille.

(2) Napoléon dit, dans le bulletin de la bataille de la Moskwa : *Le vice-roi, qui formait notre gauche, attaque et prend le village de Borodino, que l'ennemi ne pouvait défendre.* Le prince Kutusow écrivait au contraire à l'empereur Alexandre : *La position que j'ai choisie dans le village de Borodino est une des meilleures que l'on puisse trouver dans un pays de plaine. Il serait à desirer que les Français voulussent m'attaquer dans cette position.* Nous l'attaquâmes effectivement, et elle fut si bien défendue, que le général Plausonne ainsi que le colonel d'artillerie Demay, officiers de notre corps, y furent tués dès le commencement de l'action. Les Russes ont donné à cette sanglante journée le nom de *bataille de Borodino.*

muniquait avec Borodino par trois ponts jetés sur la Kologha; ainsi ce village et le petit ruisseau qui le séparait de nous, servaient à l'ennemi de première ligne. Tous ces ouvrages n'étaient qu'ébauchés, les fossés peu profonds, sans fraises ni palissades.

Sur notre extrême gauche, la cavalerie italienne avait franchi le ruisseau; mais Borodino, placé sur une hauteur, restait gardé par les Russes. Notre corps était sous le feu de leurs principales redoutes, et sous celui de plusieurs autres plus petites, masquées le long de la rivière. Quant à notre droite, on sait que nos succès de la veille nous avaient permis de nous approcher de l'extrême gauche de Kutusow, et de faire avancer la majeure partie de nos troupes tout près du plateau où se trouvait la grande redoute.

Nous passâmes le reste de la journée à reconnaître la position ennemie : le général Danthouard fit reconstruire des fortifications qui parurent avoir été placées trop en arrière; sur la gauche, on construisit aussi des épaulements propres à mettre des pièces en batterie. Tout était prêt pour en venir à une affaire décisive, lorsque, vers le soir, l'Empereur envoya aux chefs de corps une proclamation, avec l'ordre de ne la lire aux soldats que le lendemain, en supposant qu'on se battît. Car, quoique la position fût belle et forte, l'ennemi avait éludé si souvent la bataille, qu'il était à craindre qu'il ne fît encore comme il avait fait à Witepsk et à Valontina; mais ici, la continuité des marches et l'éloignement

de nos réserves avaient égalé les forces des deux partis (1) : d'ailleurs, une nécessité extrême obligeait les Moskowites de combattre, s'ils voulaient sauver leur capitale, dont nous n'étions qu'à vingt-six lieues de distance. La fatigue de nos soldats, l'épuisement de nos chevaux, semblaient promettre aux Russes une victoire facile. De notre côté, on la croyait de même assurée, puisque nous nous trouvions dans une situation où il fallait absolument vaincre ou périr ; et cette idée, dont nous étions tous convaincus, donnait à tous un tel courage, que, malgré la force de l'armée ennemie, malgré ses inexpugnables retranchements, chacun regardait notre entrée à Moskou comme infaillible et prochaine.

Nos travaux, en nous accablant de lassitude, nous faisaient un besoin du sommeil; cependant il était parmi nous des hommes qui, passionnés pour la gloire, ne pouvaient prendre du repos qu'autant que leur exaltation les laissait tranquilles : ceux-là veillaient!.... Et dans l'ombre d'une nuit avancée, lorsque les feux presqu'éteints des soldats endormis faisaient encore rejaillir quelques rayons de clarté sur leurs armes rangées en faisceaux, ces hommes, accoutumés à méditer, réfléchissaient sur le merveilleux de notre expédition, sur les résultats d'une bataille qui pouvait décider du sort de deux empires puissants. Ils comparaient le silence de la nuit au

(1) Elles pouvaient s'élever de part et d'autre de 120,000 à 130,000 hommes.

tumulte du lendemain; dans leur imagination, ils croyaient voir la mort planer sur tant de malheureux, mais l'obscurité qui enveloppait nos destinées ne leur permettait pas de prévoir qui d'entre nous en seraient les victimes. Eux-mêmes, un instant, songeaient à leurs parents, à leur patrie, à leurs amis; l'incertitude de les revoir les plongeait dans la mélancolie. Tout-à-coup, avant le jour, le bruit du tambour se fait entendre, les officiers crient aux armes, les soldats les saisissent, et tous, rangés en bataille, n'attendent que le signal du combat. Alors les colonels se plaçant au milieu de leurs régiments, firent battre un ban, et chaque capitaine, entouré de sa compagnie, lut à haute voix la proclamation suivante :

« Soldats! voilà la bataille que vous avez tant de-
« sirée! Désormais la victoire dépend de vous, elle
« nous est nécessaire ; elle nous donnera l'abon-
« dance, de bons quartiers d'hiver, et un prompt re-
« tour dans la patrie! Conduisez-vous comme à Aus-
« terlitz, à Friedland, à Witepsk, à Smolensk, et
« que la postérité la plus reculée cite avec orgueil
« votre conduite dans cette journée; que l'on dise de
« vous : Il était à cette grande bataille sous les murs
« de Moskou. »

Chacun demeura pénétré des vérités que renfermaient ces paroles énergiques, et l'on y répondit par des acclamations souvent réitérées. Les uns

étaient excités par le *desir d'acquérir* de la gloire, les autres *étaient flattés* par l'espoir des récompenses, mais *tous* restèrent bien convaincus que l'impérieuse *nécessité* nous imposait la loi de vaincre ou de *mourir*. Au sentiment de sa propre conservation *se joignent* ensuite les idées de devoir, de valeur; elles émeuvent l'ame, l'agrandissent, et chacun se figure que ce jour mémorable pourra le placer au rang de ces hommes privilégiés, nés pour exciter l'envie de leurs contemporains et l'admiration de la postérité.

Tel était l'esprit de l'armée, lorsqu'à travers un épais brouillard nous vîmes sortir un soleil radieux, qui devait éclairer, pour la dernière fois, un si grand nombre d'entre nous : on raconte qu'à cette vue, Napoléon cria à ceux qui l'entouraient : *Voilà le soleil d'Austerlitz!* L'armée agréa cet heureux présage, et se sentit électrisée par ce glorieux souvenir.

Les grandes manœuvres que faisaient, sur notre extrême droite, les premier et cinquième corps, commandés par le prince d'Eckmühl, prouvèrent clairement qu'on voulait, avant d'engager le combat, tourner la forêt sur laquelle l'ennemi était appuyé; les armées étaient en présence, les canonniers à leurs piéces, et tous n'attendaient pour agir que le signal convenu. Enfin, le 7 septembre, à six heures précises, un coup de canon, tiré d'une des batteries qu'avait armées le général Sorbier, annonça que

l'affaire était commencée (1) : cent vingt bouches à feu mises en position sur notre extrême droite répondent à ce signal. Le général Pernetti, avec une batterie de trente pièces, se met en tête de la division Compans, et, longeant les bois, tourne les retranchements de l'ennemi. A six heures et demie, le général Compans fut blessé; à sept, le prince d'Eckmühl eut son cheval tué sous lui; on le crut mis hors de combat, et déja le roi de Naples arrivait pour le remplacer.

Le duc d'Elchingen, ayant ce jour-là le corps des Westphaliens sous ses ordres, se mit en mouvement pour attaquer le centre de l'armée russe. Aussitôt que les Polonais eurent été engagés, il marcha en colonnes d'attaque, sous la protection de soixante pièces de canon, que le général Fouché avait mises en batterie la veille. Le général Ledru, après avoir repoussé les tirailleurs russes, aborda la redoute de gauche pendant que les troupes de la division Compans y entraient confondues avec les siennes. L'ennemi voulait la reprendre, mais la division Marchand (vingt-cinquième) s'avança pour soutenir celle du général Ledru, et ses efforts, secondés par la cavalerie légère wurtembergeoise, furent couronnés du plus heureux succès. Il était également appuyé par le corps du général Montbrun, qui chargeait vigoureusement les masses ennemies formées

(1) Voyez le plan du champ de bataille.

en carrés tout autour de la grande redoute; en arrière du centre et en réserve était la cavalerie du comte Latour-Maubourg.

En même temps la division Delzons marcha sur Borodino, auquel l'ennemi avait déja mis le feu; nos soldats franchirent le ruisseau et parvinrent au village, qu'ils enlevèrent à la baïonnette. On leur avait donné l'ordre de se borner à occuper la position; mais, emportés par cette ardeur si naturelle aux Français, ils franchirent la rivière de Kologha, et s'emparèrent d'un des ponts qui joignait le village au plateau. Le général Plausonne, voulant modérer le courage du 106e régiment, courut sur ce point pour l'empêcher d'avancer, et fut atteint d'une balle au milieu du corps. En cette occasion on ne saurait trop célébrer le dévouement du 92e, qui, voyant que le 106e s'était aventuré, traversa le pont de Borodino, et parvint à ramener ce régiment, qui, sans ce secours, allait être enveloppé.

Tandis que l'adjudant commandant Boisserole nous assurait la conservation de Borodino, la division Broussier, traversant la Kologha au-dessous du plateau, parvint à se loger dans un ravin voisin de la grande redoute, d'où l'ennemi faisait un feu horrible. Ce jour-là le vice-roi, outre le commandement de son corps, avait encore sous ses ordres les divisions Morand et Gérard (première et troisième du premier corps), ainsi que la cavalerie du général Grouchy. Vers les huit heures la division Morand;

qui formait l'extrême droite du quatrième corps, fut attaquée avec chaleur lorsqu'elle se préparait à marcher sur la redoute, mouvement qui devait être appuyé par celui de la division Gérard.

Le général Morand, en soutenant les efforts des lignes ennemies, détacha sur sa gauche le 30e régiment pour s'emparer de la redoute. Cette position, par un prodige de valeur, fut enlevée; alors nos batteries couronnent les hauteurs, et reprennent l'avantage que celles des Russes avaient eu pendant plus de deux heures. Les parapets, tournés contre nous lors de l'attaque, nous devinrent favorables; la bataille était perdue pour l'ennemi, qu'il ne la croyait que commencée. Partie de son artillerie est prise; le reste est évacué sur ses dernières lignes. Dans cette extrémité, le prince Kutusow ne désespère point du sort de sa patrie : pour la sauver, et soutenir une réputation acquise par un demi-siécle de services, il harangue les généraux, ranime les soldats, et renouvelle le combat, en attaquant avec toutes ses troupes les fortes positions qu'il venait de perdre. Trois cents de nos piéces de canon, placées sur ces hauteurs, foudroient ces masses, et leurs soldats vaincus viennent mourir au pied de ces remparts qu'ils avaient élevés, et qu'ils regardaient comme le boulevart de Moskou, ville sainte et sacrée.

Cependant le 30e régiment, assailli par cinq lignes d'infanterie, ne put se maintenir dans la redoute

qu'il avait occupée; en vain la troisième division, à peine rangée *en bataille*, accourut pour le secourir, il fallut *céder* devant des forces supérieures. Ce brave *régiment*, conduit par le général Bonnamy, ayant *été* cerné de toutes parts, fut contraint de se *faire* jour, et de revenir sans son chef rejoindre sa division, qui, toujours sur le plateau, soutenait, avec celle du général Gérard, les efforts multipliés des Russes.

Kutusow, encouragé par le succès qu'il venait d'obtenir, avait fait avancer sa réserve pour tenter un dernier coup de fortune : la garde impériale en faisait partie. Avec tous ces secours réunis il attaqua notre centre, sur lequel avait pivoté notre droite; un moment nous craignîmes d'être enfoncés sur ce point, et de perdre la redoute enlevée l'avant-veille. En effet, les premiers bataillons polonais, après de grands efforts de valeur, étaient parvenus à enlever d'assaut un mamelon qui dominait toute la plaine; mais, quoique soutenus par d'autres bataillons, il *leur fut impossible de résister* à des forces infiniment supérieures. Repoussés de ce mamelon, ils se maintinrent dans un taillis; l'Empereur leur envoya l'ordre de tenir fortement, et de battre la position qu'ils avaient perdue, avec des piéces de gros calibre. Pendant ce temps le général Dufour, à la tête du 15e léger, défendait les hauteurs qui se trouvaient en avant du village voisin d'une redoute, lorsque le général Friant, suivi du reste de sa divi-

sion, accourut avec quatre-vingts pièces de canon, et arrêta les colonnes ennemies, qui se tinrent durant plus de deux heures serrées sous la mitraille, n'osant pas avancer, ne voulant pas reculer. Elles étaient dans cette incertitude, dont profita le roi de Naples pour leur arracher la victoire qu'elles avaient cru tenir; sur-le-champ il donne l'ordre à toute la cavalerie de se porter derrière les redoutes; le corps Latour-Maubourg, qui était en réserve, suivit aussi ce mouvement : le roi, après lui avoir fait dépasser un ravin, le fit charger sur les masses des Russes et dans les escadrons de leurs cuirassiers. Ceux-ci, déconcertés par une manœuvre si hardie, reculent et se dispersent de tous côtés.

Le prince Eugène saisit cet instant décisif, et vole vers sa droite pour ordonner l'attaque simultanée de la grande redoute par les première, troisième et quatorzième divisions, qui combattaient toujours. Les ayant fait ranger toutes trois en bataille, ces troupes s'avancèrent avec calme; elles approchaient des retranchements ennemis, lorsque toutes les pièces en batterie tirèrent à mitraille, et portèrent dans nos rangs le ravage et la consternation. Nos soldats furent d'abord ébranlés par cette fatale réception; le vice-roi, qui s'en aperçut, ranima leur courage, en rappelant à chacun des régiments la gloire dont il s'était couvert dans diverses circonstances, disant à l'un : *Conservez cette bravoure qui vous a valu le titre d'invincibles*, aux autres :

Songez que votre réputation dépend de cette journée; puis se tournant *vers le 9e de ligne*, il s'écria avec émotion : *Braves soldats, souvenez-vous qu'à Wagram vous étiez avec moi lorsque nous enfonçâmes le centre de l'ennemi.* Par ces paroles, mais encore *plus* par son exemple, il enflamma à tel point leur valeur, que de toutes parts ce fut un frémissement de joie, et tous, marchant de nouveau sur la redoute, jurèrent, au nom de l'honneur et de la patrie, que ni les balles, ni les boulets, ni les blessures, ne les feraient reculer d'un pas. Ce prince, parcourant la ligne, ordonnait l'attaque avec sang-froid, et la dirigeait lui-même en excitant la division Broussier, tandis que le général Nansouty, à la tête de la première division de grosse cavalerie du général Saint-Germain, chargeait vigoureusement ce qui se trouvait à droite de la redoute, et balayait la plaine jusqu'au ravin d'un village brûlé. La brigade des carabiniers, aux ordres des généraux Paultre et Chouard, marchait également en tête, enfonçant tout ce qui *osait lui résister. Elle se* couvrit de gloire, ainsi que les chasseurs du général Pajol.

Le général Montbrun, à la tête de sa cavalerie, venait de terminer ses glorieuses destinées, lorsqu'une brigade de cuirassiers (1) appartenant à ce même corps reçut l'ordre de charger sur sa gauche tout ce qui se trouverait d'ennemis, et d'aborder la

(1) Voyez le plan du champ de bataille.

grande redoute qui prenait en flanc toute notre cavalerie. A l'instant cette brigade (1), commandée par le général Caulaincourt, s'élança sur la redoute, et offrit à nos regards étonnés un spectacle merveilleux; toute cette hauteur qui nous dominait sembla ne plus former qu'une montagne de fer mouvante: l'éclat des armes, des casques et des cuirasses, frappés par les rayons du soleil, se mêlait à la flamme des canons qui, de tous côtés, vomissant la mort, donnaient à la redoute la forme d'un volcan au milieu d'une armée.

L'infanterie ennemie, placée près de là derrière un ravin, fit une décharge si terrible sur nos cuirassiers, qu'elle les obligea de se retirer; nos fantassins prennent leur place; ils sont soutenus par le troisième corps de cavalerie, dont les régiments, commandés par les généraux Lahoussaye, Chastel, Thiry et Dommanget, ainsi que par les colonels Lafond, Briant et Talhouet, sabrent et culbutent tout ce qui est devant eux; les aides-de-camp Carbonel, Turenne, Grammont et Durfort sont blessés à côté du comte Grouchy; lui-même également ne tarda pas à être atteint d'un éclat d'obus; mais il oublia que son sang coulait, en voyant que la redoute serait bientôt à nous. Nos troupes, en débordant les retranchements, firent un horrible massacre des

(1) Où se trouvait le 5e régiment faisant partie de la division Wattier.

Russes, dont tous les efforts tendaient à nous empêcher de les reprendre.

Le vice-roi et son état-major, malgré le feu épouvantable de l'ennemi, s'avançaient à la tête de la division Broussier, suivie des 7e, 13e léger, 21e et 30e régiments, et courant sur la redoute ils entrèrent par la gorge, et massacrèrent sur leurs pièces les canonniers qui les servaient. Kutusow, consterné de cette attaque, fit avancer aussitôt les cuirassiers de la garde noble, pour tâcher de reprendre la position; c'était ce qu'il avait de meilleur dans sa cavalerie. Le général Lahoussaye, qui, après la blessure du comte Grouchy et des généraux Chastel et Doumerc, prit le commandement, accourut en toute hâte; alors le choc entre les cuirassiers russes et nos dragons fut horrible. Le général Thiry et le colonel de Laforce furent blessés; l'on put juger de l'acharnement avec lequel on s'était battu, lorsque l'ennemi, en abandonnant le champ de bataille, le laissa couvert de morts appartenant aux deux partis. C'est au milieu de cette affreuse mêlée, glorieuse à jamais pour l'état-major du quatrième corps, que fut blessé le jeune Saint-Marcelin de Fontanes : il entra un des premiers dans la redoute, et reçut au-dessus de la nuque un coup de sabre; cette blessure lui valut la décoration, récompense pour lui d'autant plus flatteuse, qu'il l'avait obtenue sur le champ de bataille, et dans un âge où l'on ne fait qu'entrevoir l'espérance de la mériter un jour.

L'intérieur de la redoute présentait un effrayant tableau ; les cadavres étaient entassés les uns sur les autres, et parmi eux beaucoup de blessés, dont les cris ne pouvaient être entendus; on voyait des armes de toute espèce éparpillées par terre; les parapets à moitié détruits avaient tous leurs créneaux rasés, et l'on ne distinguait plus les embrâsures qu'aux canons; mais la plupart des pièces étaient renversées et détachées de leurs affûts brisés. Dans ce désordre, je remarquai le cadavre d'un canonnier russe qui, sur sa boutonnière, avait trois décorations : ce brave semblait respirer encore; d'une main, il tenait le tronçon d'une épée, et de l'autre serrait étroitement la piéce de canon qu'il avait si bien servie.

Les soldats ennemis chargés de défendre la redoute périrent plutôt que de se rendre; il en aurait été de même du général qui la commandait, si l'estime qu'inspira son courage ne lui eût sauvé la vie. Ce respectable militaire avait promis de mourir à son poste, il voulait tenir parole ; resté seul de tous les siens, il se précipita au-devant de nous pour recevoir la mort; on allait l'égorger, si l'honneur de faire un tel prisonnier n'avait arrêté la cruauté des soldats. Amené devant le vice-roi, il fut reçu avec bonté. Ce prince, voulant honorer la valeur malheureuse, le remit entre les mains du colonel Asselin, pour le conduire auprès de l'Empereur, qui, durant cette journée mémorable, était resté constamment

derrière le centre, attendant avec impatience le résultat du violent combat que le premier corps et les Polonais soutenaient sur notre extrême droite. Le prince d'Eckmühl, en tournant les Russes sur ce point, facilita au duc d'Elchingen les attaques sanglantes et réitérées que faisait le troisième corps pour enfoncer le centre de l'ennemi. Bagration, sur sa gauche, soutint nos efforts avec opiniâtreté : et, renforcé par les divisions de grenadiers de Strogonow et de Woronsow, fit éprouver d'abord des échecs aux Polonais; mais, lorsque nos progrès vers le centre eurent été décidés, le prince Poniatowski ordonna une nouvelle attaque sur le mamelon dont il avait été chassé; secondée par la cavalerie du général Sébastiani, elle eut un plein succès. Ensuite le duc d'Elchingen, en faisant appuyer notre droite par les Westphaliens, facilita les moyens non seulement de reprendre l'offensive, que nous avions momentanément perdue de ce côté, mais encore de faire échouer tous les efforts que l'ennemi fit pour reprendre les positions. Ce maréchal, liant la division Ledru avec celle des généraux Morand et Gérard, agissait en même temps que le prince Eugène, et, après avoir débordé la gauche des lignes russes, il fit marcher devant lui de nombreuses batteries qui portèrent l'épouvante dans les rangs ennemis : tant de bravoure et d'intrépidité nous assurèrent enfin le champ de bataille, et par la suite valurent au duc d'Elchingen un titre glorieux qui rattache son

nom à l'une de nos plus mémorables victoires.

L'attention du vice-roi étoit tout entière sur son centre, lorsqu'il fut rappelé à sa gauche par un grand mouvement de cavalerie que l'ennemi dirigeait de ce côté. Le général Delzons, qui, dès le matin, avait été menacé par cette cavalerie, forma sa première brigade en carré (1) sur la gauche de Borodino : plusieurs fois il s'était vu sur le point d'être attaqué; mais l'ennemi, voyant qu'il ne pouvait l'entamer, se porta sur notre extrême gauche, et vint charger brusquement notre cavalerie légère, commandée par le comte Ornano, qu'il mit un instant en désordre; de là il se porta sur les Croates, qui le repoussèrent par un feu de bataillon. Le prince, qui se trouvait non loin de là, se mit au milieu d'un carré formé par le 84e (2), que commandait le colonel Pégot : il se préparait à le faire mouvoir, lorsque les kosaques furent à leur tour ramenés, et prenant la fuite dégagèrent notre gauche; dès-lors, tout rentra dans le plus grand ordre.

Cependant le vice-roi parcourait la ligne sur toutes les directions, exhortant les généraux et colonels à bien faire leur devoir; leur rappelant que de cette

(1) Voyez le plan du champ de bataille.

(2) C'est ce même régiment qui, dans la campagne de 1809, étant au siège de Gratz, en Styrie, soutint pendant plusieurs heures un combat acharné contre vingt mille hommes, commandés par le général comte Giulay. Pour célébrer ce beau fait d'armes, Napoléon voulut que ce régiment portât sur son drapeau cette honorable devise : *Un contre dix.*

journée devait dépendre la gloire du nom français; allant auprès de chaque batterie, il faisait avancer les pièces à mesure qu'il voyait plier les Russes, et, bravant tous les dangers, désignait aux canonniers l'endroit où ils devaient tirer. En visitant ainsi tous ces postes périlleux, depuis le commencement de la bataille, son aide-de-camp Maurice Méjan reçut une blessure à la cuisse; lui-même, ainsi que le général Gifflenga et l'écuyer Bellisomi, eurent des chevaux tués sous eux. Ce prince s'étant placé sur le parapet de la grande redoute, avec ses officiers, remarquait, des embrâsures, les manœuvres de l'ennemi, ne donnant nulle attention aux boulets qui de tous côtés passaient près de lui. Parmi les personnes de sa suite était le colonel de Bourmont, dont le grand mérite peut seul égaler la rare modestie. Ce colonel, comme plusieurs autres officiers, avait mis pied à terre, lorsque le général Guilleminot ayant laissé tomber un papier, le colonel se baissa pour le ramasser : ce mouvement lui sauva la vie, car au même instant un boulet de canon passant au dessus de lui traversa le poitrail de son cheval.

Quoiqu'on se fût emparé de deux redoutes, néanmoins l'ennemi en avait encore une troisième située sur un autre plateau, séparé par un ravin; c'est de là qu'établissant des batteries bien servies, il faisait un feu terrible sur nos régiments, dont les uns étaient dans des sentiers couverts, d'autres derrière

des retranchements. Durant plusieurs heures nous restâmes dans cette inaction, persuadés que Kutusow battait en retraite; l'artillerie seule vomissait, sur tous les points, la flamme et la mort: c'est alors que fut tué d'un coup de biscayen le général Huard, commandant la deuxième brigade de la treizième division: compagnon d'armes du général Plausonne, ils périrent le même jour; unis pendant leur vie, on ne voulut pas les séparer après leur mort, et tous deux furent enterrés sur le champ de bataille témoin de leur valeur.

Depuis plus de dix heures, on soutenait avec intrépidité les attaques de l'ennemi; l'action n'était pas encore terminée, et il n'y avait presque pas de division qui n'eût à s'affliger de la mort d'un ou de plusieurs de ses chefs. Je m'écarterais de mon sujet si je voulais faire connaître les titres à la gloire de chacun des généraux qui payèrent de leur sang le succès de cette fameuse journée; mais il en est qui, par leur réputation, appartiennent à l'histoire; l'intérêt qu'inspirent les braves nous oblige, après avoir signalé les exploits de leur vie, de transmettre à la postérité les circonstances de leur mort. Parmi ceux-là, je citerai le général Auguste Caulaincourt, qui fut tué en entrant dans la grande redoute, à la tête du 5e de cuirassiers; moissonné à la fleur de son âge, il avait assisté à plus de batailles qu'il n'avait d'années. A la valeur du guerrier il unissait l'urbanité de l'homme du monde, et brillait de toutes les rares qualités

d'un véritable chevalier français. Outre les généraux Plausonne et Huard, dont j'ai déja parlé, nous eûmes encore à regretter les généraux de brigade Compere, Marion, Romœuf et Lanabere, ainsi que le général comte de Lepel, aide-de-camp du roi de Westphalie. N'oublions pas sur-tout de donner aux mânes de l'intrépide Montbrun les justes éloges que lui mérita son courage. Dès long-temps son audace et sa bravoure nous faisaient pressentir qu'un tel guerrier devait infailliblement périr sur un champ de bataille; digne successeur du général Lasalle, il mourut comme lui, et comme lui il fut l'honneur de notre cavalerie légère. Le nombre des généraux blessés s'élevait jusqu'à trente, parmi lesquels étaient les chefs de corps Grouchy, Nansouty, Latour-Maubourg, et les généraux de division Friant, Rapp, Compans, Dessaix, etc. Les Russes, de leur côté, eurent environ quarante mille hommes hors de combat, et cinquante généraux tués ou blessés : parmi ces derniers, on distinguait les princes Bagration (1) et Charles de Mecklenbourg, et les généraux Tutschkow (2), Rajewski, Gortschakow, Kanovitzen, Gregow, Woronsow, Krapowitski, Boehmetieff Ier et II.

Quoique la victoire fût à nous, le canon ne cessait de tirer avec violence, et frappait continuellement de nouvelles victimes. Le vice-roi, toujours

(1) Il mourut peu de jours après.

(2) Commandant le quatrième corps russe.

infatigable, et méprisant le danger, parcourait le champ de bataille à travers une pluie de mitraille et de boulets; ce feu ne se ralentissait point, et sur le soir il était encore tellement animé qu'on se vit forcé de faire mettre genou en terre à la légion de la Vistule, commandée par le général Claparède, postée derrière la grande redoute. Nous restâmes plus d'une heure dans cette pénible position, lorsque le prince de Neufchatel, eut avec le vice-roi un entretien qui se prolongea jusque vers la nuit : leur conférence terminée, le prince Eugène expédia différents ordres à ses divisions, et fit cesser le feu. Alors l'ennemi fut plus tranquille; il ne tira plus que quelques coups par intervalle, et le silence de sa dernière redoute nous donna la certitude qu'il se retirait par la route de Mojaïsk.

Le temps, qui avait été magnifique durant la journée, vers la nuit devint froid et humide; l'armée campa sur le champ de bataille, et se logea en partie dans les redoutes qu'elle avait si glorieusement enlevées. Ce bivac fut cruel; hommes et chevaux n'avaient rien à manger, et le manque de bois nous faisait éprouver toute la rigueur d'une nuit pluvieuse et glaciale (1).

Le lendemain (8 septembre), de très bonne heure, nous eûmes la certitude que ce qu'on avait prédit la veille était effectivement arrivé : l'ennemi voyant

(1) *Au mois de septembre il fait aussi froid ici qu'en décembre en Moravie.* (XVIIIe Bulletin.)

l'audace avec laquelle nous lui avions enlevé ses redoutes, désespéra de sa position, et pendant la nuit se décida à l'évacuer. En parcourant le plateau sur lequel on avait combattu, nous pûmes juger de l'immensité des pertes qu'avaient faites les Russes; sur une étendue d'environ une lieue carrée, la terre était couverte de morts et de blessés; on voyait même des endroits où des éclats d'obus, en brisant une pièce, avaient renversé à-la-fois les hommes et les chevaux. De pareils coups, souvent répétés, firent un tel ravage, qu'on voyait sur cette plaine des monceaux de cadavres; le peu d'espace ou il n'y en avait pas était rempli par des débris d'armes, de lances, de casques ou de cuirasses, ou bien par des biscayens aussi nombreux que des grêlons après un violent orage. Le plus effrayant à voir était l'intérieur des ravins : presque tous les blessés, par un instinct naturel, s'y étaient traînés pour éviter de nouveaux coups; là ces malheureux, entassés l'un sur l'autre, privés de secours et nageant dans leur sang, poussaient des gémissements horribles; invoquant à grands cris la mort, ils nous la demandaient pour mettre un terme à leur affreux supplice. Les ambulances étant insuffisantes, notre stérile pitié se bornait à déplorer des maux inséparables d'une guerre si atroce.

Tandis que la cavalerie poursuivait l'ennemi, le vice-roi ordonna à ses ingénieurs de démolir la redoute; tout faisait présumer qu'on resterait encore

un jour sur le champ de bataille : déja le prince avait ordonné à sa maison de s'établir dans l'église de Borodino, unique bâtiment échappé à la destruction générale ; mais elle était remplie de blessés que les chirurgiens s'occupaient à amputer. Ses équipages voulurent alors se loger dans un village voisin, situé sur la rive gauche de la Kologha ; ils étaient sur le point d'entrer dans le château, lorsque des partis de kosaques les obligèrent à revenir précipitamment.

Sur ces entrefaites, le vice-roi ayant appris que la quinzième division, de retour de Witepsk, était enfin réunie à son corps d'armée, reçut l'ordre de se porter en avant. Arrivés au village au-dessus duquel était la redoute abandonnée par l'ennemi, nous laissâmes à droite la grande route de Mojaïsk, que suivirent les corps du centre, et longeâmes la Kologha. Dans cette marche, nous nous convainquîmes de l'impossibilité qu'il y aurait eu, la veille, de tourner de ce côté la position des Russes ; non seulement ils avaient vers ce point des camps de réserve, mais encore plusieurs redoutes masquées le long de la rivière ; à demi-lieue en-deçà du village de Krasnoé, nous en trouvâmes encore quatre grandes de forme carrée, qui couvraient Mojaïsk, et l'extrême droite du camp retranché de Borodino.

En quittant le champ de bataille, nous y laissâmes, pour le garder, un détachement formé de tous les soldats isolés qu'on put ramasser, et dont on donna le commandement au colonel de Bourmont.

Cette ingrate mission *fut remplie* avec zèle par cet officier, qui, *après avoir fait détruire* les travaux de l'ennemi, *revint* quelques jours après nous rejoindre. *Durant ce temps*, il vécut au milieu des morts *et des* mourants, avec l'obligation d'aller chercher *des* vivres à plus de cinq lieues aux environs.

Le château de Krasnoé, ainsi que le village de ce nom, où notre corps s'arrêta, étaient situés auprès de la Moskwa. Le jour suivant (9 septembre), nous traversâmes cette rivière, et par sa rive gauche feignîmes de vouloir marcher sur Mojaïsk; mais le vice-roi et son escorte s'avancèrent seulement jusqu'aux faubourgs; de là nous vîmes brûler quelques bâtiments de cette malheureuse ville dont tous les habitants s'étaient enfuis; nos dragons, en parcourant les maisons placées en-deçà de la rivière, ramassèrent des prisonniers. Plusieurs batteries établies sur une hauteur située derrière Mojaïsk nous prouvèrent que nous en étions les maîtres. On nous apprit *effectivement* que Napoléon s'en était emparé à la suite *d'un combat glorieux*, et que l'ennemi, en saccageant la ville, ne l'avait abandonnée qu'après l'avoir bien défendue, laissant les places et les rues remplies de morts et de blessés.

Notre état-major observait les environs de Mojaïsk, tandis que les troupes prenant à gauche suivirent la grande route à travers les bois : nous traversâmes un village appelé Védenskoé, séjour agréable, où était un château dont l'ameublement

répondait à la beauté de l'extérieur; dans l'instant, tout fut bouleversé, et l'on ne profita de rien, si ce n'est de quelques milliers de bouteilles de vin dont s'emparèrent les soldats.

En poursuivant notre route au milieu des broussailles, on arriva à un gros village appelé Vrouinkovo, où l'on nous dit que devait s'arrêter le quartier-général. De là nous aperçûmes de jolies maisons, et quatre clochers construits symétriquement. On allait s'établir dans Vrouinkovo, où semblait régner l'abondance, si l'on n'eût annoncé que notre corps devait se diriger vers la ville dont on apercevait distinctement les clochers, et qu'on appelait Rouza. Bientôt après, nous vîmes quantité de paysans, ayant avec eux des voitures attelées et chargées de tout ce qu'ils pouvaient avoir de plus précieux. Un spectacle aussi nouveau excitait notre étonnement; je m'informai auprès du colonel Asselin pourquoi ces paysans se trouvaient ainsi réunis, et voici ce qu'il me répondit:

« A mesure que nos armées se sont avancées dans « l'intérieur de la Russie, l'empereur Alexandre, « pour seconder les intentions de la noblesse, a « voulu, à l'imitation de l'Espagne, faire de cette « guerre une guerre nationale. D'après ce système, « les nobles et les prêtres des villages, ont, par leur « argent et leurs discours, engagé les paysans qui « étaient sous leur dépendance à se soulever contre « nous. De tous les districts qui ont adhéré à ce

« projet de défense, *celui de Rouza* s'est montré le « plus ardent à *l'exécuter*. La population entière, « animée *par le* seigneur, qui était le chef de l'insur- « rection, *s'était* organisée militairement, et se dis- « posait à joindre l'armée russe aussitôt qu'elle en « recevrait l'ordre.

« Rouza se trouvant situé à cinq ou six lieues de « la grande route, les habitants avaient conçu l'es- « poir que nous ne passerions point dans leur ville; « dans cette persuasion, ils vivaient tranquilles. « Quelle a été leur surprise, ou plutôt leur terreur, « reprit le colonel Asselin, lorsque, envoyé par le « prince, je me suis présenté devant Rouza avec des « chasseurs bavarois! vous eussiez vu alors tous les « paysans épouvantés sortir de leurs maisons, atteler « leurs chevaux à des voitures, et, les chassant de- « vant eux, s'enfuir avec précipitation.

« Cependant les hommes qui avaient été désignés « pour faire partie de l'insurrection, armés de pieux, « de lances ou de faux, à la voix de leur seigneur, « se rassemblèrent sur la place, et dans l'instant « s'avancèrent vers nous; mais cette populace timide « ne put résister à quelques soldats accoutumés à « combattre, elle prit aussitôt la fuite. Le seigneur « seul montra plus de fermeté; il nous attendit sur « la place, et, armé d'un poignard, il menaçait tous « ceux qui le sommaient de se rendre. *Comment* « *pourrai-je survivre au déshonneur de ma patrie?* « s'écriait-il en écumant de rage; *nous n'avons plus*

« *d'autels; notre empire est flétri! Arrachez-moi la* « *vie, elle m'est odieuse.....* On voulut le calmer, et « lui enlever son poignard; mais, devenu plus fu- « rieux, il en frappa plusieurs de nos soldats, qui, « n'écoutant alors que la vengeance, le percèrent de « leurs baïonnettes.

« Cette action était à peine terminée, que notre « avant-garde entra dans Rouza. Sur mon récit, « continua le colonel, elle courut sur-le-champ à la « poursuite des paysans qui s'étaient sauvés avec tous « leurs effets et leurs bestiaux; on ne tarda pas à « les atteindre, et ceux que vous voyez ici font par- « tie des fuyards; mais entrez dans la ville, ajouta- « t-il, et vous en verrez bien davantage. »

A mesure que nous approchions, on rencontroit quantité de petites voitures que ramenaient nos cavaliers; elles étaient chargées d'enfants et de vieillards infirmes; le cœur était navré de douleur en pensant que bientôt on allait se partager ces charrettes et ces chevaux qui faisaient toute la fortune de ces familles désolées.

Nous entrâmes enfin dans Rouza, et continuâmes à voir, jusqu'au milieu de la place, une foule de soldats qui pillaient les maisons, sans écouter les cris de ceux à qui elles appartenaient, ni les larmes d'une mère qui, pour attendrir les vainqueurs, montrait ses enfants à genoux; les mains jointes et le visage en pleurs, ces innocentes créatures demandaient seulement qu'on leur laissât la vie. Cette ar-

deur du pillage était *légitime* pour quelques uns qui, mourant *de faim*, *ne cherchaient* qu'à se procurer des *aliments*; beaucoup d'autres, sous ce prétexte, *saccageaient* tout et dérobaient jusqu'aux hardes *dont* se couvraient les femmes et les enfants.

Le vice-roi, arrivé depuis quelques heures à Rouza avec son état-major seulement, avait laissé, entre la ville et Vrouinkovo, les divisions d'infanterie, ainsi que la garde royale, qui, ce jour-là, campait en arrière de nous. Chacun, enchanté de se trouver dans un bourg aussi agréable que Rouza, se livrait à la sécurité, ou plutôt au désordre qu'engendre l'abondance après de longues privations, lorsque tout-à-coup quelques chevau-légers bavarois, envoyés en reconnaissance, revinrent bride abattue nous annoncer que les kosaques, marchant par escadrons, s'avançaient vers la ville. Qu'on juge de la sensation que produisit cette nouvelle; la tranquillité dont nous jouissions, opposée à l'imminence du danger, fut pour nous un passage subit de la joie à la plus vive inquiétude. *Les kosaques sont ici!* s'écriait-on. *Les voilà qui arrivent!* racontait un autre tout effaré. *Qu'avons-nous à leur opposer?* se demandait-on les uns aux autres. *Rien, si ce n'est quelques misérables soldats venus ici pour piller les paysans.....* Cependant c'était là notre unique ressource. Aussitôt on les rassembla sur la place, et il ne s'en trouva guère qu'une soixantaine, dont la moitié était sans armes.

Le vice-roi, instruit de ce qui causait cette alerte, monte à cheval, et ordonne à ses officiers de le suivre. Quelle fut notre surprise quand, au lieu de trouver plusieurs escadrons, nous n'aperçûmes qu'une douzaine de cavaliers, tellement éloignés qu'on pouvait à peine les distinguer! Les chasseurs bavarois que nous avions avec nous s'avancèrent pour les reconnaître, et rapportèrent qu'effectivement c'étaient des kosaques. D'après leur petit nombre et leur marche timide, il était facile de voir qu'ils n'entreprendraient rien de bien dangereux.

Ces kosaques pouvaient avoir été détachés par un corps considérable, et la prudence conseilla au prince de confirmer l'ordre déja donné de faire avancer des troupes; mais il le modifia, se bornant à ne faire venir que deux bataillons, au lieu de toute la treizième division qu'il avait d'abord demandée. Ces deux bataillons, campés en avant de Rouza, dissipèrent nos craintes. Alors chacun rentra dans ses logements, où une table bien servie et des vins exquis nous firent oublier l'alarme survenue vers la fin du jour. Le lendemain, nous demeurâmes à Rouza. Le vice-roi profita de ce repos pour faire rédiger par le général Guilleminot, son chef d'état-major, un rapport très circonstancié de la fameuse journée du 7 septembre, où le quatrième corps s'était particulièrement distingué.

Tandis que les treizième et quatorzième divisions exposaient à l'Empereur les titres qu'elles avaient à

sa bienveillance, la quinzième division, non moins éprouvée que les autres, mais privée de l'honneur de combattre à la bataille de la Moskwa, pouvait aussi revendiquer quelques récompenses en faveur des souffrances sans nombre qu'elle avait éprouvées durant son expédition sur Witepsk. Cette division, continuellement en marche dans des prairies fangeuses, des villages déserts ou saccagés, était toujours restée au bivac sans vivres, et faisant des courses pénibles pour atteindre l'ennemi qui fuyait en la voyant. Durant près de vingt jours, elle ne fit que parcourir les campagnes que nous avions ravagées; accablée par la disette, les fatigues et les maladies, cette malheureuse division, digne, ainsi que son chef, d'une meilleure destinée, ne put arriver vers Borodino que le lendemain de la bataille : sa lassitude, et sur-tout ses grandes pertes, obligèrent le vice-roi à la laisser en réserve; c'était la plus haute marque d'estime que le prince pût lui accorder, que de la confondre avec les braves de la garde royale, dont la plupart étaient sortis de cette division.

En partant de Rouza, il fut décidé qu'on garderait cette position, d'autant plus importante qu'il s'y trouvait encore des vivres en abondance, et qu'une espéce de château, placé sur un mamelon, entouré de larges fossés, pouvait servir de refuge à la garnison, et la mettre à l'abri d'un coup de main. Cet honorable commandement fut donné au capitaine

villes avait armés, pour courir plus promptement se cacher, avec leurs femmes et leurs enfants, dans l'épaisses forêts éloignées de notre route.

On espérait cependant qu'aux approches de Moskou la civilisation, qui énerve les âmes, et sur-tout l'esprit de possession, si naturel aux habitants des grandes villes, aurait engagé les gens de la campagne à ne point quitter leurs demeures, convaincus que le pillage des soldats était provoqué par l'état d'insurrection où nous trouvions les villages : mais les terres voisines de Moskou ne sont point réparties entre les particuliers de cette capitale : elles étaient la propriété des seigneurs, déclarés contre nous ; et leurs paysans, aussi soumis, aussi esclaves que ceux du Dniéper et du Volga, obéissaient aux ordres de leurs maîtres, qui, sous peine de mort, leur avaient recommandé de fuir à notre approche, et d'enterrer ou de cacher dans les bois tout ce qui pouvait nous être utile.

Nous reconnûmes l'exécution de cette fatale mesure en entrant dans le village d'Apalchtchouïna : les maisons étaient désertes, le château abandonné ; les meubles brisés et les provisions gaspillées offraient l'image d'une désolation sans exemple ; tous ces ravages nous montrèrent à quelles extrémités peut se porter un peuple lorsqu'il est assez grand pour préférer son indépendance à ses richesses.

Auprès de Karinskoé, village situé à moitié chemin de Zwenighorod où nous devions aller, on si-

gnala les kosaques. Selon leur coutume, ils ne tinrent point devant notre avant-garde, et se bornèrent à nous observer en parcourant une colline parallèle à la grande route. Du sommet de cette colline, et à travers des bouleaux épais, s'élevaient les murs grisâtres et les clochers d'une antique abbaye. Au pied du mont était la petite ville de Zwenighorod, construite au bord de la Moskwa. C'est sur ce point que les kosaques se réunirent, et, formant plusieurs groupes, tiraillèrent pendant quelque temps avec nos voltigeurs; peu-à-peu on les délogea des embuscades qu'ils avaient choisies, et nous campâmes autour de Zwenighorod.

L'abbaye, placée au-dessus de cette petite ville, domine le cours de la Moskwa. Ses murs crénelés, hauts de plus de vingt pieds, et larges de cinq à six, sont aux quatre coins flanqués de grosses tours ayant toutes des embrâsures. Cet édifice, construit au treizième ou quatorzième siécle, rappelle le temps où les Moskowites, pleins de vénération pour leurs prêtres, souffraient que l'autorité sacerdotale surpassât celle des nobles, et que le czar, dans les jours de cérémonie, marchât devant le patriarche de Moskou, en tenant la bride de son cheval; mais ces moines, si puissants et si redoutables avant Pierre Ier, furent ramenés à la simplicité des apôtres, lorsque ce grand monarque, en fondant son empire, eut confisqué leurs biens et diminué leur nombre.

Pour se faire une idée des changements qu'avait

opérés cette réforme, il suffisait d'entrer dans l'abbaye de Zwenighorod. A la vue de ces hautes tours et de ces larges murailles, nous crûmes que l'intérieur renfermait des bâtiments spacieux et commodes, et qu'on trouverait chez ces religieux l'abondance accoutumée de toutes les abbayes richement dotées. Une porte en fer, fortement barricadée, nous confirma dans la persuasion où nous étions, que ce couvent possédait de grands approvisionnements. On se disposait à en forcer l'entrée, quand un vieillard, dont la longue barbe était blanche comme sa robe, vint nous ouvrir. Aussitôt on lui demanda de nous conduire vers le supérieur du couvent. En entrant dans la cour, nous fûmes bien surpris de voir que ce vaste édifice ne répondait point à la haute idée qu'on s'en était formée, et que le guide, au lieu de nous introduire dans les appartements du supérieur, nous conduisit dans une petite chapelle où se trouvaient quatre religieux prosternés au pied d'un autel construit à la manière des Grecs. En approchant d'eux, ces vénérables vieillards embrassèrent nos genoux, nous suppliant, au nom du Dieu qu'ils adoraient, de faire respecter leur église et les tombeaux de quelques évêques dont ils étaient les fidèles gardiens. « A notre misère, firent-ils répondre « par un interprète, vous pouvez juger que nous n'a- « vons point de trésors cachés, et nos aliments sont « si grossiers, que beaucoup de vos soldats dédaigne- « raient d'en manger. Nous n'avons d'autres biens

« que nos reliques et nos *autels*, veuillez les respec-
« ter par *déférence pour notre* religion si semblable
« à la *vôtre* ». *On* le leur promit, et cette assurance fut *confirmée* par l'arrivée du prince vice-roi, qui, *en se logeant* dans cette abbaye, préserva l'église et *le couvent* du pillage dont ils étaient menacés.

Pendant que cet asile, autrefois si tranquille, était en proie au tumulte inévitable dans de pareilles circonstances, j'aperçus un des pieux cénobites, qui, pour s'y dérober, allait se réfugier dans une cellule dont l'austère simplicité la mettait à l'abri de nos recherches. Ce religieux, sensible à mes bons procédés, voulut m'en récompenser en m'avouant qu'il parlait français, et qu'il aurait du plaisir à s'entretenir avec moi. Touché de sa franchise, j'en profitai pour m'instruire, par sa conversation, de tout ce qui pouvait avoir rapport à l'esprit public et au caractère d'une nation dont nous avions conquis plus de deux cent cinquante lieues de pays, sans pouvoir *la connaître*. Lorsque je lui parlai de Moskou, il me *dit que c'était* sa *patrie*, et je m'aperçus que de profonds soupirs interrompaient ses paroles. A sa douleur muette, je compris qu'il gémissait sur les malheurs auxquels cette capitale allait être exposée. Je m'en affligeais avec lui ; mais enfin, curieux de savoir par moi-même ce qui s'y passait au moment où nous étions sur le point d'y entrer, je me hasardai à lui en demander des nouvelles.

« Les Français ont envahi avec de grandes forces

E

les

Napoléon

se

mais

« sentiments : il se *flatte encore* de pouvoir armer « la nation *contre les grands* : vains efforts! Le peu- « ple, *par religion*, est soumis à ses maîtres, et son « *esprit*, *lorsqu'il* est bien dirigé, est susceptible « *d'enfanter* des prodiges ; il ne croira point aux « trompeuses promesses de celui qui brûle ses chau- « mières, égorge ses enfants, dévaste nos contrées, « et renverse nos autels. D'ailleurs, l'Europe entière « n'a-t-elle pas sous les yeux des exemples frappants « de sa perfidie? N'est-il pas le fléau de l'Allemagne, « dont il se dit le protecteur? L'Espagne, pour avoir « cru à sa sincère alliance, est en proie aux plus « vives douleurs! Le pontife qui l'a couronné, et « qui, de simple citoyen en a fait le premier mo- « narque du monde, pour prix de ce brillant dia- « dême, qu'a-t-il reçu? une dure captivité! Et votre « patrie, qui, des excès démocratiques est passée « volontairement sous le joug du despotisme, quelle « récompense retire-t-elle de sa soumission ? Sans « cesse de nouveaux impôts pour salarier des cour- « tisans, ou pour satisfaire au luxe d'une famille in- « satiable de plaisirs. Outre cela, vous avez des pros- « criptions sans nombre, des exécutions secrètes ; « on enchaîne même vos pensées; des générations « entières sont dévorées; enfin vos mères aujour- « d'hui se voient réduites à déplorer leur fécondité. « Voilà, me dit ce respectable vieillard, la position « où vous a placés votre tyran, tyran d'autant plus « vain et d'autant plus odieux, qu'élevé dans une

« les sacrifices; dès qu'on eut fait, en présence du « gouverneur en chef de Moskou, lecture du mani- « feste de S. M. I., qui appelle tout le monde en « général, et chacun en particulier, à la défense de « la patrie, contre un ennemi qui, *l'astuce dans le « cœur et la séduction sur les lèvres, apporte des fers « et des chaînes éternelles à la Russie;* l'illustre pos- « térité des Pojarsky, animée du zéle le plus ardent, « témoigna son empressement sans bornes à faire le « sacrifice de ses biens, et même de sa vie; afin de « le prouver, elle résolut de lever dans le gouverne- « ment de Moskou, pour former une force armée « intérieure, dix hommes sur cent, de les armer « comme on le pourrait, et de leur fournir l'habille- « ment et les vivres. Après quoi, le manifeste fut « pareillement lu dans l'assemblée des marchands; « ce corps, animé du zéle général, décida qu'il se- « rait prélevé sur tous ses membres une somme « proportionnée au capital de chacun d'eux, pour « subvenir aux frais de l'armement intérieur. Non « contents de cela, la majeure partie du même corps « témoigna aussitôt le desir de faire encore des sa- « crifices particuliers, et demanda la permission « d'ouvrir, à cet effet, une souscription volontaire « avant de se séparer. On y procéda sans délai, et « en moins d'une heure, la somme souscrite passa « un million et demi de roubles (1).

(1) Environ six millions.

« tement en termes inspirés par la sagesse elle-
« même, termes qui furent accompagnés des ex-
« clamations générales : *Nous sommes prêts à sacri-*
« *fier à notre père, non seulement notre fortune,*
« *mais encore notre vie.* Voilà les paroles des des-
« cendants de l'immortel Minin. Le spectacle de
« cette matinée demanderait la plume d'un nouveau
« Tacite, et le pinceau d'un second Apelle : specta-
« cle qui offrait pour tableau, le monarque, le père
« de la patrie, radieux de bonté, recevant de ses en-
« fants, serrés autour de lui, les sacrifices qu'ils
« viennent faire sur l'autel de la patrie.

« Puisse tout cela venir à la connaissance de notre
« ennemi! de cet homme orgueilleux qui se joue du
« sort de ses sujets : puisse-t-il l'apprendre et frémir!
« Nous marchons tous contre lui; nous sommes
« guidés par la religion, par un amour fidèle pour
« notre souverain et notre patrie. Nous périrons
« tous ensemble, ou nous serons victorieux. »

Après la lecture de cette lettre, le respectable ecclésiastique m'annonça que l'archimandrite Platon, métropolitain de Moskou, quoique dans un âge avancé et languissant, veillait encore en esprit et dans la prière pour le salut du souverain et de l'Empire, et qu'il venait d'envoyer à S. M. I. la précieuse image de saint Serge, évêque de Radouègue. Le Monarque, ajouta-t-il, en acceptant cette relique sacrée, en a fait don à la force armée de Moskou, espérant qu'elle serait garantie par la protection de ce

saint, dont la bénédiction prépara jadis le victorieux *Dmitri Douskoï au combat* contre le cruel *Mamaï*.

Voici la *lettre* de son éminence Platon, datée de l'abbaye *de Troïtsa* (1), 26 juillet :

« *La* ville de Moskou, la première capitale de « *l'Empire* de la nouvelle Jérusalem, reçoit son « Christ comme une mère dans les bras de ses fils « zélés, et, à travers le brouillard qui s'élève, pré- « voyant la gloire brillante de sa puissance, elle « chante dans ses transports : Hosanna, béni soit ce- « lui qui arrive ! Que l'arrogant, l'effronté *Goliath* « apporte, des limites de la France, l'effroi mortel « aux confins de la Russie ! La pacifique religion, « cette fronde du David russe, abattra soudain la tête « de son sanguinaire orgueil. Cette image de saint « Serge, antique défenseur du bonheur de notre pa- « trie, est offerte à Votre Majesté Impériale. »

Surpris d'une coutume si éloignée des nôtres, je demandai s'il était vrai que l'empereur Alexandre eût donné cette bannière à ses soldats. « J'en suis si « *certain*, ajouta le *cénobite*, qu'en douter serait un « sacrilége ; les nouvelles de Moskou nous ont an- « noncé que l'évêque Augustin, vicaire de cette capi- « tale, ayant réuni (2) toutes les troupes qui se « trouvaient dans la ville, chanta un *Te Deum*, et, « en leur remettant l'image de saint Serge, prononça

(1) Distante de Moskou d'environ quinze lieues.

(2) Samedi 18 août ; ou 30 août, selon notre calendrier, qui, comme on sait, anticipe de douze jours sur celui des Russes.

« un discours qui arracha des larmes à tous les au-
« diteurs. Nous-mêmes, ajouta-t-il, avons vu passer
« sous les murs de cette abbaye, les milices allant à
« la bataille de la Moskwa : pleines de vénération
« pour cet étendard sacré, elles marchaient au com-
« bat en vrais soldats chrétiens, dévoués à leur reli-
« gion, à leur patrie et à leur prince. Ces sentiments
« étaient peints sur tous les visages : la joie céleste
« de combattre l'ennemi brillait dans leurs yeux en-
« flammés; chaque guerrier, quoiqu'il ne fît qu'en-
« trer au service, brûlant de la valeur des vieux sol-
« dats, témoignait une soumission illimitée à ses
« chefs, et observait la discipline, qui est le devoir
« et le signe certain d'un bon militaire. Le peuple
« des campagnes, en les voyant passer, implorait,
« du fond du cœur, la protection du ciel sur ces bra-
« ves, sortant de l'ancienne capitale de la Russie,
« elle qui, avec ses seules forces, terrassa les inso-
« lents ennemis venus jadis, dans leur aveuglement,
« pour s'en emparer et la détruire.

« Hélas ! la fortune n'a point favorisé leur cou-
« rage ; vous les avez vaincus à Borodino, et depuis
« ce jour la consternation est répandue dans toutes
« ces contrées; les routes sont couvertes de fugitifs
« qui vont chercher un asile sur les frontières de
« l'Asie; nous seuls sommes restés, mais vous devez
« juger quel a été notre effroi, lorsque hier, aux
« approches de la nuit, votre arrivée nous a été an-
« noncée par le feu de vos bivacs, qui couvraient les

« collines voisines, et sur-tout par l'incendie des « villages, dont les flammes de toutes parts éclai- « raient l'horizon. »

Rempli d'étonnement sur les choses extraordinaires que m'avait contées ce bon vieillard, j'étais plein de respect pour une nation si grande dans ses malheurs, et je disais en moi-même : « Il est « invincible le peuple qui, ferme dans sa morale, ne « se laisse point abattre à la vue du danger, et qui « fait dépendre son existence de la conservation de « ses mœurs ! »

Le lendemain, nous quittâmes cette abbaye. En m'éloignant je jetai un regard en arrière, et vis les premiers rayons du soleil naissant colorer le sommet de ces hautes murailles construites pour être l'asile de la paix, et qui, après notre départ, devinrent un lieu de tumulte et de désordre. Je me livrais à ces pénibles pensées, et, prenant la route parallèle à la Moskwa, je m'aperçus que devant Zwenighorod on avait fait construire des ponts sur la rivière, pour communiquer avec la Grande-Armée, qui marchait sur Moskou par la rive opposée.

Nous avancions toujours, lorsque les kosaques parurent de nouveau, manœuvrant de la même manière que la veille. Au-dessous d'Aksinino, ils voulurent un instant arrêter les chevau-légers bavarois ; Ayant eu quelques hommes blessés, ils s'enfuirent, et se retirèrent de l'autre côté de la rivière, que nous

traversâmes au-dessous du village de Spaskoé; sur ce point, la Moskwa étant peu profonde, les hommes et les chevaux la passèrent à gué facilement. Les kosaques, qui nous attendaient à l'entrée d'un bois, se dispersèrent, en voyant qu'on avait franchi la barrière qui les séparait de nous. De là on continua à marcher jusqu'aux maisons de la poste de Buzaïevo.

Le jour suivant (14 septembre), empressés d'arriver à Moskou, nous partîmes de bonne heure, et trouvâmes des villages déserts; vers notre gauche étaient, sur les bords de la Moskwa, plusieurs châteaux magnifiques que les Tartares saccageaient, pour nous priver des commodités que ces lieux pouvaient nous offrir; la récolte, prête à être cueillie, avait été foulée ou mangée par les chevaux, et les meules de foin qui couvraient les campagnes, étant livrées aux flammes, répandaient dans les airs une épaisse fumée. Arrivés auprès du village de Tschérepkova, le vice-roi se porta sur une hauteur et examina long-temps si l'on voyait la ville de Moskou, objet de tous nos vœux, puisqu'on la regardait comme la fin de nos fatigues et le terme de notre expédition; plusieurs collines la dérobaient encore à nos regards; nous n'aperçûmes que des tourbillons de poussière, qui, parallèles à notre route, indiquaient la marche que suivait la Grande-Armée. Quelques coups de canon, tirés dans le lointain et à de longs intervalles, nous firent juger que nos

troupes approchaient de Moskou sans éprouver beaucoup de résistance.

En descendant de cette hauteur, nous entendîmes des cris épouvantables : c'étaient plusieurs pulsks de kosaques sortis d'un bois voisin, et qui, en chargeant nos chasseurs à leur manière accoutumée, voulaient arrêter notre avant-garde. Nos braves, loin d'être intimidés par cette attaque inattendue, reçurent avec courage les vains efforts que faisait une horde impuissante pour retarder notre entrée dans la capitale de la Russie. Ces efforts d'une valeur désespérée furent en effet les derniers, et les kosaques, battus et dispersés, se virent contraints de fuir sous les murs du Kremlin, comme ils l'avaient fait sur les bords de la Kologha.

On distinguait de loin et à travers la poussière de longues colonnes de cavalerie ennemie, marchant toutes sur Moskou, et toutes se retirant avec ordre derrière cette ville à mesure que nous en approchions. Ce mouvement de retraite dura toute la matinée. Pendant qu'on était occupé à construire un pont pour traverser la Moskwa, l'état-major, vers les onze heures, s'établit sur une haute colline, d'où nous aperçûmes, par un temps superbe, un millier de clochers dorés et arrondis, qui, brillant des rayons du soleil, ressemblaient de loin à autant de globes lumineux. Il était de ces globes qui, posés sur le sommet d'une colonne ou d'un obélisque, avaient la forme d'un aérostat suspendu dans les

airs. Nous fûmes transportés d'étonnement à la vue d'un si beau coup-d'œil, devenu plus séduisant encore par le souvenir des tristes objets dont nous avions été témoins : aucun de nous ne put concentrer sa joie, et par un mouvement spontané, nous criâmes tous *Moskou! Moskou!* A ce nom tant desiré, on courut en foule sur la colline, et chacun, en faisant des remarques de son côté, découvrait à tout moment des merveilles nouvelles. L'un admirait un magnifique château placé sur notre gauche, et dont l'architecture élégante nous rappelait celle des orientaux; un autre portait son attention sur un palais, sur un temple; mais tous étaient frappés du superbe tableau que présentait cette grande ville, située au milieu d'une plaine fertile. La Moskwa coule à travers de riantes prairies; après avoir fécondé les campagnes, cette rivière passe au milieu de la capitale, et sépare un groupe immense de maisons en bois, en pierre, en briques, construites dans un style où se mêle à-la-fois le gothique avec le moderne, et où l'on trouve réunis les différents genres d'architecture particuliers à chaque nation. Les murs, différemment colorés, les coupoles dorées ou couvertes en plomb et en ardoises, répandaient la plus piquante variété, tandis que les terrasses des palais, les obélisques des portes de la ville, et surtout les clochers, construits en forme de minarets, offraient à nos yeux et en réalité une de ces cités fameuses d'Asie, que, jusqu'alors, nous croyions

n'avoir existé que dans la riche imagination des poëtes arabes.

On était à contempler une aussi belle vue, lorsqu'à travers des sentiers détournés, un homme bien vêtu venant de Moskou, s'avança vers nous ; aussitôt on court à lui, et déja nos esprits soupçonneux songeaient à lui faire payer cher son indiscrète curiosité ; mais le calme avec lequel il nous aborda, la facilité avec laquelle il parlait notre langue, et sur-tout l'impatience où l'on était d'avoir des nouvelles, firent que chacun l'écouta avec plaisir et intérêt.

« Je ne viens point ici, nous dit-il, pour observer « vos manœuvres, ni pour vous donner de fausses « informations ; je suis un malheureux marchand, « étranger à toutes les affaires de la guerre, et, quoi- « que j'en sois la victime, je n'ai jamais cherché les « motifs qui ont forcé nos souverains à l'entreprendre. Aujourd'hui, à midi, votre Empereur est « entré dans Moskou, à la tête de ses invincibles « légions, après avoir reçu du général russe, com- « mandant l'arrière-garde, un parlementaire, pour « le supplier d'épargner la ville qu'on allait éva- « cuer (1) ; il a trouvé les rues désertes : quelques « hommes échappés de prison, et de viles prosti- « tuées, sont les seuls êtres qui en troublent la soli-

(1) Les Moskowites sans doute employèrent cette ruse pour mieux dissimuler leurs projets, et nous inspirer une plus grande sécurité.

« tude. Courez, s'il se peut, arrêter leurs excès,
« puisque la liberté leur a été donnée dans l'espé-
« rance que tous les crimes qu'ils commettront seront
« attribués à l'armée française. Voyant les malheurs
« dont nous sommes menacés, je viens chercher
« parmi vous un homme assez humain pour protéger
« ger ma famille ; car, malgré les ordres de notre
« gouverneur, je ne puis consentir à abandonner ma
« maison pour aller traîner dans les bois une vie
« errante et malheureuse. Je préfère recourir à la
« générosité française, et chercher un protecteur
« parmi ceux qu'on nous a dépeints jusqu'à ce jour
« comme nos plus cruels ennemis. Les grands de
« notre empire, trompés par une politique sauvage
« et destructive, vont sans doute aigrir votre loyal
« caractère, en faisant émigrer une population en-
« tière, pour ne laisser à votre disposition qu'une
« ville sans habitants qu'ils veulent livrer aux flam-
« mes.... » A ces mots, chacun se récria qu'il était impossible qu'un peuple consommât sa ruine, dans l'espérance douteuse d'entraîner celle de son ennemi.

« Il est trop vrai que cette résolution est prise,
« nous dit cet infortuné, et si vous en doutez encore,
« apprenez que le comte Rastopchin, notre gouver-
« neur, est parti ce matin pour Wladimir, quelques
« heures avant l'entrée des Français ; la police l'a
« suivi, emmenant avec elle les pompes et tout ce
« qui pouvait être de quelque secours contre les in-

« cendies. C'est lui qui, en quittant la ville, a con-
« fié au rebut de l'espèce humaine le soin de secon-
« der sa fureur. Je ne sais jusqu'où elle pourra
« s'étendre; mais je frémis en songeant qu'il a me-
« nacé plusieurs fois de faire brûler Moskou si les
« Français en approchaient. Une telle barbarie vous
« paraîtrait atroce, et même incroyable, si vous ne
« saviez à quel degré de haine vos victoires inouies
« ont porté la noblesse. Elle sait que l'Europe entière
« est sous votre domination, et, par un sentiment
« d'orgueil, elle préfère anéantir la patrie, plutôt
« que de la voir à son tour subjuguée.

« Ah! si cette même noblesse, honteuse de ses
« défaites, n'a pas médité la ruine de cette capitale,
« pourquoi s'est-elle enfuie avec ses richesses? Pour-
« quoi les négociants eux-mêmes ont-ils été forcés de
« la suivre, emportant avec eux leurs marchandises
« et leurs trésors? Pourquoi enfin ne reste-t-il plus
« dans cette ville désolée aucun magistrat qui puisse
« implorer la clémence du vainqueur? Tous ont pris
« la fuite, et semblent par là exciter vos soldats à
« disposer de tout, puisque l'autorité légitime, notre
« unique sauve-garde, en abandonnant son poste,
« leur a tout abandonné. »

En disant ces mots, ce malheureux Moskowite versait des larmes amères; pour calmer sa douleur, nous lui promîmes ce qu'il nous demanda, et cherchâmes à le rassurer, en dissipant les craintes trop fondées qu'il avait sur le sort de son pays. Ensuite

on l'interrogea sur l'endroit où se retiraient les Russes, sur ce qu'ils avaient fait depuis la bataille de la Moskwa; sur ce qu'étaient devenus l'empereur Alexandre et son frère Constantin? Il répondit à toutes nos demandes d'une manière fort satisfaisante, et qui me confirma les nouvelles que m'avait déja données le religieux de Zwenighorod. Voyant que cet infortuné commençait à devenir plus tranquille, et qu'il était en secret très flatté de la surprise agréable que nous causait la vue de Moskou et de ses environs, je le priai de nous donner quelques détails sur une ville dont la conquête semblait devoir combler nos espérances. Voici ce qu'il me rapporta :

« Moskou, bâti à la manière asiatique, a quatre « enceintes qui s'enveloppent les unes dans les au- « tres. Ces hautes tours, et la muraille crénelée que « vous voyez s'élever du milieu de la cité, tracent la « première enceinte, appelée le *Kremlin*. Cette for- « teresse, qui a la forme d'un triangle équilatéral, « est célèbre dans nos annales, et depuis sa fonda- « tion n'a jamais été prise (1). Le plan en fut donné, « vers le quatorzième siécle, par des architectes ita- « liens (2). L'intérieur du Kremlin se divise en deux

(1) Les Moskowites croyaient que la conservation de l'empire était attachée aux tours de cette ancienne forteresse. Une fausse tradition faisait croire qu'elle n'avait jamais été prise; et, pour exprimer qu'on pouvait être tranquille, on disait communément : *être en sûreté comme dans le Kremlin*.

(2) Voltaire, *Histoire de Russie*, tome Ier, p. 50, édit. stéréot.

« parties. Dans l'une, *appelée Krépots* ou *Citadelle*, « il n'y a que *des bâtiments* royaux et des églises, « dont *chacune* est surmontée de cinq dômes; d'ici « même vous les distinguez parfaitement, autant « par leur élévation que par la dorure des clochers « et la bizarrerie de leur architecture. Dans la se- « conde enceinte sont des rues fort marchandes, « ainsi que la place connue sous le nom de *Ville-* « *Chinoise* ou *Kitaye-Gorod*, nom donné par les « Tartares qui en furent les fondateurs. Le *Beloye-* « *Gorod* ou *Ville-Blanche*, forme une troisième cir- « conférence autour du Kitaye-Gorod. Ce quartier « renfermait de belles maisons en pierre; mais de- « puis quelques années, le *Zemlenoye-Gorod* le sur- « passe en magnificence; c'est là que sont les plus « beaux hôtels : la circonférence de la ville, y com- « pris les *slobodes* ou faubourgs, peut avoir environ « trente werstes (1). En hiver, la population s'élève « à trois cent mille ames; aux approches de la belle « saison, où chacun se retire dans ses terres, cette « population diminue d'un tiers.

« Fœdor, frère aîné de Pierre-le-Grand, com- « mença à policer Moskou; il fit construire plusieurs « bâtiments en maçonnerie, sans aucune architec- « ture régulière. C'est à lui que l'on doit les pre- « miers haras de beaux chevaux, et quelques em- « bellissements utiles (2). Quoique Pierre eût une

(1) Environ sept lieues. Le werste est de 104 et demi au degré.
(2) Voltaire, *Histoire de Russie*, tome Ier, p. 52.

« affection particulière pour Pétersbourg, néanmoins « son génie, qui embrassa tout, ne négligea point « Moskou; il la fit paver, l'orna de superbes édifices « et l'enrichit par des manufactures; enfin, sous Éli- « sabeth, on créa une université (1).

« L'arsenal renfermé dans le Krépots est remar- « quable par six couleuvrines montées sur des affûts « immobiles, et dont la plus grande peut avoir vingt- « quatre pieds de long. Outre cela, il y a du côté de la « porte principale, un énorme obusier, ayant au « moins trois pieds de diamètre. Plus loin est l'an- « cien palais des czars; c'est celui où nos empereurs « font leur résidence; le vôtre maintenant s'y est « établi. Derrière on voit le palais du sénat; à côté « de ce bâtiment est la cathédrale de Saint-Iwan, « auprès de laquelle sont les fondements d'une an- « cienne tour où se trouve enterrée la fameuse clo- « che qui fut coulée à Moskou vers le milieu du « seizième siécle, sous le czar Boris Godounow (2), « ouvrage surprenant, et qui prouve que, *même* à « cette époque reculée, les Russes avaient fait de « grands progrès dans les beaux-arts et la civilisation. « Cette cloche, justement admirée pour la beauté des « figures qui s'y trouvent empreintes, surpasse en

(1) Voltaire, *Histoire de Russie*, tome Ier, p. 52.

(2) Voltaire, *idem*, page 51. Cette opinion, qui est aussi celle du voyageur Corneille Bruyn (1702), est en opposition avec celle d'Hanway (1743), qui n'en rapporte la fusion qu'au règne de l'impératrice Anne.

« grosseur les *plus célèbres* qui soient en Europe.

« Du Krépots, on jouit d'une vue superbe ! à « droite est un beau pont en pierre, construit sur la « Moskwa, et qui conduit au faubourg de Kaluga ; « par de-là la rivière, sont des palais somptueux ; au « fond est une campagne riante, embellie par plu- « sieurs maisons de plaisance. »

Mais, interrompant le Moskowite, apprenez-nous, lui dis-je, quel est cet immense édifice percé d'une infinité de fenêtres sur chaque façade, et qui, par sa masse imposante, semble dominer toute la ville ?

« C'est l'hopital Sheremitew, me répondit-il, « construit par l'illustre famille de ce nom. L'un de « ses ancêtres fut le glorieux compagnon d'armes de « Pierre-le-Grand ; les richesses qu'il acquit furent « toujours consacrées à la félicité et à la gloire de la « nation. C'est dans ce bâtiment que l'on élevait les « orphelins et les enfants de ceux qui défendaient « la patrie. Aujourd'hui, les enfants ont fui derrière « le Volga ; il ne reste plus que leurs pères, qui, au « nombre de vingt mille, ont été glorieusement « blessés en avant de Mojaïsk ; ces malheureux sont « abandonnés ; la mort est présente à leurs yeux, « et si votre générosité ne peut, dans ce moment de « calamité, venir à leur secours, ils n'auront plus « alors qu'à mourir au milieu des souffrances les « plus horribles.

« Dans cette capitale, on compte environ mille

gasins que les Russes, selon leur habitude, avaient brûlés en se retirant. Cependant, le récit de l'habitant de Moskou excita nos craintes, et un fatal pressentiment nous donna à penser que sa prédiction allait peut-être s'accomplir. Intéressés à connaître la cause de cet incendie, nous cherchâmes vainement quelqu'un qui pût dissiper nos appréhensions; l'impossibilité d'obtenir des renseignements, en redoublant notre impatience, contribuait à accroître nos inquiétudes.

Nous n'entrâmes point par la première barrière qui s'offrit à nos yeux; mais, remontant sur la gauche, nous continuâmes à marcher tout autour de la ville. D'après les ordres du prince Eugène, j'allai mettre nos troupes en position, pour garder la grande route de Pétersbourg; ainsi, la treizième et la quinzième divisions campèrent autour du château de Péterskoé : la quatorzième s'établit au village situé entre Moskou et ce château; la cavalerie légère bavaroise, commandée par le comte Ornano, était à une lieue en avant de ce village.

Ces positions étant occupées, le vice-roi entra dans Moskou, et alla loger au palais du prince Momonow, dans la belle rue de Saint-Pétersbourg. Ce faubourg, assigné à notre corps, était l'un des plus beaux de la ville, entièrement formé de superbes édifices et de maisons qui, quoiqu'en bois, nous parurent d'une grandeur et d'une richesse surprenantes. Les magistrats ayant quitté leur poste, cha-

cun pouvait à volonté s'établir dans l'un de ces palais ; le simple officier se trouvait logé au milieu de vastes appartements richement décorés, et dont il se croyait le maître, puisqu'il ne voyait auprès de lui qu'un portier humble et soumis, qui, d'une main tremblante, lui donnait toutes les clés de la maison.

Moskou, depuis la veille, était au pouvoir de nos troupes; néanmoins on ne trouvait dans le faubourg où nous devions nous établir, ni soldats ni habitants, tant la ville était grande et dépeuplée. Un morne silence régnait dans ces lieux abandonnés. Les ames les plus intrépides étaient émues de cet isolement. La longueur des rues était telle, que d'une extrémité à l'autre, les cavaliers ne pouvaient se reconnaître entre eux; ignorant s'ils étaient amis ou ennemis, on les voyait s'avancer lentement; puis, saisis par la crainte, ils fuyaient l'un devant l'autre, quoique tous fussent sous les mêmes étendards. A mesure qu'on prenait possession d'un quartier nouveau, des éclaireurs allaient en avant pour le reconnaître, et faisaient des recherches dans les palais et dans les églises; mais on ne trouvait dans les uns que des enfants, des vieillards, ou des officiers russes mutilés aux précédentes batailles ; et dans les autres, les autels étaient parés comme pour un jour de fête; mille flambeaux allumés, brûlant en l'honneur du saint protecteur de la patrie, attestaient que les pieux Moskowites n'avaient pas cessé de l'invo-

quer. Cet appareil imposant et religieux rendait puissant et respectable le peuple que nous avions vaincu, et nous pénétrait de cette terreur que cause une grande injustice; nous n'osions plus marcher que d'un pas timide au milieu de cette effrayante solitude; souvent on s'arrêtait pour regarder en arrière, quelquefois même nous prêtions une oreille attentive; car l'imagination effrayée de notre immense conquête, par-tout nous faisait entrevoir des pièges, et au moindre bruit, nos sens troublés croyaient entendre le tumulte des armes ou les cris des combattants.

En approchant vers le centre de la ville, et surtout aux environs du bazar (1), nous commençâmes à voir quelques habitants rassemblés autour du Kremlin. Ces malheureux, égarés par une tradition bien trompeuse, croyant cette citadelle inviolable, cherchèrent, la veille, à la disputer un instant à notre avant-garde commandée par le roi de Naples. La valeur de nos troupes les eut promptement dispersés. Consternés de leur défaite, ils regardaient, les yeux mouillés de pleurs, ces hautes tours qu'ils avaient cru jusqu'alors être le *palladium* de leur ville. Là nous vîmes une foule de soldats qui vendaient publiquement et échangeaient quantité d'objets qu'ils avaient pillés; ce n'était seulement qu'aux grands

(1) Grande place renfermée dans le Kitaye-Gorod; elle est entourée de galeries construites en briques, et où sont une infinité de petites boutiques

magasins de comestibles que la garde impériale avait placé des *sentinelles*. A mesure que nous avancions le nombre des soldats se multipliait, et tous revenaient en masse, emportant sur leur dos des pièces de drap, des pains de sucre et des ballots entiers de marchandises. Nous ne savions à qui attribuer ce désordre, lorsque des fusiliers de la garde nous apprirent enfin que la fumée que nous avions vue en entrant dans la ville provenait d'un vaste bâtiment rempli de marchandises, appelé *la Bourse*, et que les Russes avaient incendié en se retirant. « Hier, « nous dirent ces soldats, nous entrâmes dans Mos- « kou vers midi, et aujourd'hui dans la matinée le « feu s'est manifesté; nous avons d'abord cherché à « l'éteindre (1), persuadés que cet événement était « causé par l'imprudence de nos bivacs, mais à pré- « sent nous y renonçons, puisqu'on vient de nous « apprendre que le gouvernement a ordonné de brû- « ler la ville, et d'enlever toutes les pompes pour « nous empêcher d'y remédier; comptant, par cette « résolution désespérée, nuire à notre discipline, « et ruiner le corps des négociants, qui s'opposait « fortement à l'abandon de Moskou. »

Une curiosité naturelle me porta en avant : plus j'avançais, et plus les avenues de la bourse étaient

(1) Il est très vrai que beaucoup de nos sapeurs et soldats cherchèrent à éteindre le feu en coupant des solives embrasées, et par ce moyen empêcher l'incendie de se communiquer; les flammes sortant de tous côtés rendirent inutile ce mouvement généreux.

obstruées de soldats et de mendiants, emportant avec eux des effets de toute espèce; dédaignant les moins précieux, ils les jetaient par terre. En peu d'instants les rues furent jonchées de quantité de marchandises. Je pénétrai enfin dans l'intérieur de l'édifice; mais ce n'était plus ce bâtiment si renommé par sa magnificence, c'était plutôt une vaste fournaise d'où tombaient de tous côtés des poutres embrasées; on ne pouvait plus circuler qu'au-dessous des portiques, où il y avait encore de nombreux magasins; et c'est là que les soldats, en enfonçant les caisses, se partageaient un butin qui surpassait toutes leurs espérances. Aucun cri, aucun tumulte ne se faisait entendre dans cette horrible scène, tant chacun trouvait de quoi satisfaire largement sa cupidité; on n'entendait rien si ce n'est le pétillement des flammes, le bruit des portes qu'on enfonçait, puis tout-à-coup l'épouvantable fracas que faisait une voûte en s'écroulant. Les cotons, les mousselines, les velours, enfin les étoffes les plus riches d'Europe et d'Asie, brûlaient avec violence; dans les caves on avait entassé du sucre, des huiles, de la résine et du vitriol : ces matières se consumant à-la-fois dans des magasins souterrains, exhalaient des torrents de flamme à travers d'épais grillages. Spectacle effrayant, puisqu'un si grand malheur devait faire pressentir, même aux ames les plus endurcies, que la justice divine ferait un jour éclater sa colère sur les premiers auteurs de cette affreuse dévastation!

Les renseignements que je cherchai à prendre sur les causes de *cet incendie* me satisfirent peu; mais le *soir, en rentrant* au palais Yermanow, où notre *état-major* était établi, j'y trouvai un Français *jadis instituteur* des enfants d'un prince russe. Cet *homme*, à beaucoup d'instruction, joignait des vues très saines en politique, d'autant plus précieuses à recueillir, qu'ayant vécu long-temps avec la haute noblesse, il en connaissait parfaitement l'esprit; de plus, les événements survenus à Moskou depuis la bataille de la Moskwa s'étaient passés sous ses yeux; et, quoique Français, il était du petit nombre de ceux qui, par leur sagesse et leurs talents, avaient toujours joui de l'estime du comte Rastopchin. Cette rencontre me parut heureuse pour savoir ce que je desirais tant d'apprendre, et sur-tout pour bien connaître le caractère de ce gouverneur, qui, malgré les plus noires calomnies (1), sera vénéré de ses concitoyens, et cité chez les races futures comme un modèle de courage et de vertu patriotique.

« *Quoique* les Français, depuis la bataille de Bo-
« rodino (2), marchassent sur Moskou, me dit l'ins-
« tituteur, il n'y avait néanmoins que la noblesse ou
« les personnes attachées au gouvernement qui fus-
« sent informées des maux dont la ville était mena-
« cée. Le comte Rastopchin, croyant prudent de ca-

(1) XXIIIe et XXVIe Bulletins.

(2) On sait que les Russes appellent ainsi la bataille de la Moskwa. Voyez la note page 141.

« cher au peuple la vérité, fit annoncer que les « Français avaient été battus. Cet artifice contribuait « à prolonger l'illusion; mais lorsqu'on vit revenir « dans ces murs l'armée russe, précédée de vingt « mille blessés, entraînant avec elle toute la popu- « lation des campagnes, les bons citoyens n'eurent « plus d'espérance, et se livrèrent à une vive agita- « tion : les sociétés furent dissoutes, les maisons pu- « bliques désertes; les artisans même, renonçant au « travail qui devait alimenter leurs familles, fermè- « rent leurs boutiques, et, partageant la douleur « commune, se mêlaient à une foule immense qui, « courant les rues, allait chez le gouverneur, pour « demander s'il fallait fuir ou rester.

« Placé dans cette circonstance critique et dou- « loureuse, le comte Rastopchin fit publier qu'il « marcherait contre les Français à la tête de cent « mille hommes, et ordonna de construire des re- « doutes en avant de la ville, sur la montagne dite « *des Moineaux* (1). Il fit même forger des lan- « ces, des sabres, et distribuer des armes aux ci- « toyens qui en demandaient. Pendant ce temps un « artificier anglais s'occupait secrètement dans le « château de Voronovo à préparer des fusées et des « matières combustibles; pour détourner l'attention « du peuple et le rassurer, on répandait le bruit que « cet artificier travaillait à un ballon d'une inven-

(1) Cette position fut faiblement défendue.

« tion nouvelle, au moyen duquel on extermine-
« rait tous les chefs de l'armée française (1).

« Le gouverneur, après avoir convoqué les person-
« nages les plus illustres de la noblesse, et tout ce
« qu'il y avait de riche et de plus estimé dans le
« corps des négociants, rappela à ces citoyens les
« promesses solennelles qu'ils avaient faites à leur
« empereur, et remit sous leurs yeux cette scène
« touchante où le souverain, père de la patrie, re-
« cevait de ses enfants l'hommage de leur fortune et
« de leur vie. A ce souvenir, le comte Rastopchin,
« ému par les sentiments dont il était agité, se sen-
« tit suffoqué par un excès d'attendrissement, et per-
« dit l'usage de la parole : cette scène muette dura
« quelques minutes, et fit répandre plus de larmes
« qu'un discours éloquent.

« Mais l'intérêt de l'État ayant réprimé cette sen-
« sibilité naturelle, un noble faisant partie de l'as-
« semblée, et qui par ses relations diplomatiques
« connaissait les motifs de cette guerre désastreuse,
« prit la place du gouverneur et dit à ceux qui l'é-
« coutaient :

« Si vous saviez combien le cœur paternel de no-
« tre monarque a souffert, et combien il a employé
« de détours pour assurer le repos et le bonheur de
« l'Empire; si vous saviez combien son amour pour
« la paix et le maintien d'une alliance onéreuse,

(1) XXIe Bulletin.

« lui a fait négliger les intérêts de sa gloire, vous « auriez alors une idée de ce modèle des princes, qui « nous disait, il y a environ six semaines : Je n'ai « rien oublié pour assurer le repos de ces contrées ; « plus je faisais de sacrifices, plus Napoléon en exi- « geait de nouveaux ; pour notre justification aux « yeux de la postérité, il faût avouer que nous n'a- « vons pris les armes qu'à la dernière extrémité et « au moment où notre glorieux empire a été placé « entre l'infamie de laisser flétrir ses lauriers ou de « courir les chances de la guerre. Mais enfin, puis- « que l'injustice nous force à la faire, pourquoi la « redouterions-nous ? Depuis plus d'un siécle elle « nous a toujours été favorable et glorieuse. Funeste « bouleversement de l'esprit humain ! Jadis le Nord « était la terreur du Midi, et aujourd'hui que le « Nord se civilise et qu'il aspire à une pacification « universelle, le Midi, aveuglé par une fureur in- « sensée, abandonne ses riches provinces pour venir « opprimer nos contrées glaciales. Faudra-t-il donc « toujours être oppresseurs pour n'être point op- « primés? Et faut-il que mes sentiments pacifiques « fassent aujourd'hui le malheur de mon règne ! En « vain le fléau du monde allègue qu'il fait une guerre « politique, et que c'est la lutte de la civilisation « contre la barbarie : piége grossier, dont il se sert « pour abuser ceux qui ne connaissent point nos « mœurs et nos principes. Cette civilisation tant van- « tée, et qui veut aujourd'hui nous anéantir, qu'a-

« t-elle donc à craindre de nous qui épuisons nos « trésors, qui traversons les mers et courons les deux « hémisphères pour la cultiver et la naturaliser « dans nos climats? Ceux-là même qui nous voient « allant chez eux pour nous instruire, et qui s'en- « richissent en nous vendant le fruit de leur indus- « trie, ceux-là même osent nous appeler barbares! « Non, non, ce n'est point là le motif de la guerre « que l'ingrat Napoléon nous a suscitée; il craint « plus nos progrès rapides que notre rudesse. En « effet, quelle nation aurait assez de vertu pour n'ê- « tre pas jalouse de la protection miraculeuse que « Dieu accorde à notre empire! Il y a à peine un « siécle que Pierre, d'illustre mémoire, l'a mis au « rang des grandes puissances, et, depuis ce temps, « combien de peuples domptés, de provinces sou- « mises, de places enlevées!..... Mais non, comptons « plutôt pour véritables trophées les villes fondées, « les gouvernements policés, les universités, les col- « léges et les institutions créés, et vous verrez que « dans un court espace de temps nous avons effacé « la ligne qui séparait l'Europe civilisée de l'Europe « barbare. C'est notre esprit de civilisation, si con- « forme à celui dont les Français font vanité, qui, « dans ce jour, nous attire leur haine; ils nous re- « prochent nos conquêtes sur les Persans et sur les « Turcs, feignant d'ignorer que c'est par la terreur « que nous inspirons aux Musulmans, que l'Europe « a cessé d'être envahie par ces infidèles; la Hongrie

« nous doit sa sûreté, et l'Italie sa conservation : en « cela bien différents de nos ennemis, dont les con- « quêtes ne sont pour leurs voisins qu'un nouveau « sujet de guerre et de discorde. »

« Tel est le sens des paroles mémorables que « l'Empereur Alexandre avait prononcées lors de la « première assemblée de la noblesse, et que l'ora- « teur crut devoir rappeler pour animer davantage « les esprits de ceux qui n'y avaient point assisté; « mais le comte Rastopchin, rendant à son carac- « tère toute son énergie, dédaigna l'éloquence po- « pulaire dont il avait fait usage dans ses proclama- « tions, et profita de l'impression que ce discours « avait produit dans l'assemblée, pour s'exprimer à- « peu-près en ces termes :

« Braves Moskowites !

« Notre ennemi s'avance, et déja vous entendez « sa foudre qui gronde non loin de nos faubourgs. « Le méchant veut renverser un trône dont l'éclat « offusque le sien. Nous avons cédé le terrain, mais « nous n'avons pas été vaincus. Vous le savez, notre « Empire, à l'imitation de nos ancêtres, réside dans « notre camp. Nos armées sont presque intactes, se « renforcent chaque jour de nouvelles levées; celles « du perfide, au contraire, arrivent épuisées, anéan- « ties. Tandis qu'il s'avance vers nous, Tschichagow « et Wittgenstein manœuvrent sur ses derrières avec « cent mille hommes de vieilles troupes. L'insensé !

« il croyait que son *aigle victorieuse*, après avoir « erré des *rives du Tage* aux sources du Volga, « pourrait *détruire* celle qui, nourrie au sein du « *Kremlin*, a pris son vol rapide, et, planant sur « *nos têtes*, étend une aile jusqu'au pole, et l'autre « par-delà le Bosphore. Soyons persévérants, et « j'ose vous assurer que la patrie, du sein de ses « ruines, ressortira plus grande et plus majestueuse. « Pour parvenir à un si beau résultat, songez, amis, « qu'il faut faire de grands sacrifices, et renoncer « à ses plus chères affections. Prouvez aujourd'hui « que vous êtes les dignes émules des Pojarski, des « Palitsire et des Minine, qui, dans les temps les « plus *malheureux*, à force de courage, établirent « la croyance que le Kremlin était sacré; maintenez « cette pieuse tradition, et pour la soutenir, que « chacun de vous arme son bras contre l'ennemi « dangereux qui veut anéantir notre empire et ren- « verser nos autels. Pour obtenir la victoire, sacri- « *fiez tout*, puisque sans elle vous perdez votre hon- « neur, votre fortune, votre indépendance. Mais si, « par l'effet de la colère céleste, Dieu veut, pour un « instant, faire triompher le crime, rappelez-vous « que votre devoir le plus sacré sera de fuir dans les « déserts, et d'abandonner une patrie qui ne sera « plus la vôtre sitôt qu'elle aura été souillée par la « présence de vos oppresseurs. Les habitants de Sar- « ragosse, ayant sans cesse sous les yeux le courage « immortel de leurs aïeux, qui, pour éviter le joug

« des nations étrangères, firent un bûcher où ils en-
« sevelirent leur fortune, leurs familles et eux-mê-
« mes, ont préféré mourir sous les ruines de leur
« ville, plutôt que de plier sous l'injustice. Aujour-
« d'hui la même tyrannie menace de nous accabler.
« Eh bien, prouvez à l'univers que l'exemple mé-
« morable de l'Espagne n'a point été perdu pour la
« Russie. »

A ce discours succéda la plus violente agitation : tous les sénateurs l'applaudirent avec transport, et tous, à l'exception de sept, votèrent qu'il fallait brûler Moskou. Aussitôt que la populace fut informée de cette résolution, elle se répandit dans les principales rues, et, à l'instigation de la noblesse, cria qu'il valait mieux périr que de survivre à sa patrie, à sa religion. Ceux à qui la nature avait refusé le courage coururent chez eux pour soustraire leur famille au danger. Les uns, prenant la fuite, allèrent dans les bois braver les horreurs de la faim et les rigueurs de la mort; d'autres juraient, au *contraire*, de défendre la ville, ou se réunissaient à l'armée qui battait en retraite. Le reste de la population, prenant les armes, se réfugia dans le Kremlin, tandis que les plus exaspérés, tenant des flambeaux en main, allèrent brûler la Bourse, qui, comme vous savez, renfermait des richesses immenses, et où l'armée française pouvait trouver à subsister pendant tout l'hiver.

Tel fut le récit que me fit cet estimable institu-

teur, de tout ce qui s'était passé à Moskou, jusqu'au moment de notre arrivée. Nous gémissions ensemble sur tant de malheurs; et comme le temps était fort calme, nous espérions que cette capitale n'aurait à déplorer que la perte de la Bourse; mais le lendemain, au point du jour (16 septembre), quel fut notre saisissement, lorsque nous vîmes que le feu était aux quatre coins de la ville, et que le vent, soufflant avec furie, faisait voler de tous côtés des brandons enflammés!

Alors s'offrit à mes yeux le spectacle le plus lamentable que mon imagination ait jamais pu se figurer, même à la lecture du morceau le plus affligeant de toutes les histoires anciennes et modernes. Une grande partie de la population de Moskou, par la crainte que causa notre arrivée, était demeurée cachée dans l'intérieur des maisons; elle en sortit du moment que l'incendie eut pénétré dans ses asiles. Tous ces infortunés étaient tremblants, et n'osaient proférer la moindre imprécation; tant la frayeur rendait leur douleur muette! En cherchant à fuir, ils emportaient avec eux leurs effets les plus précieux; mais les ames sensibles, excitées par le seul sentiment de la nature, ne songeaient qu'à sauver leurs parents; d'un côté, on voyait un fils emportant son père malade; de l'autre, des femmes qui versaient des torrents de larmes sur de jeunes enfants qu'elles tenaient dans leurs bras; elles étaient suivies par d'autres un peu plus grands, qui, pour

ne pas se perdre, doublaient le pas en appelant leur mère. Les vieillards, encore plus accablés par la douleur que par les années, rarement pouvaient suivre leur famille, et beaucoup, pleurant sur la ruine de leur patrie, se laissaient mourir auprès de la maison qui les avait vus naître. Les rues, les places publiques, et sur-tout les églises, étaient remplies de ces malheureux, qui, couchés sur le reste de leur mobilier, gémissaient sans donner le moindre signe de désespoir; on n'entendait aucun cri, aucune querelle : le vainqueur et le vaincu étaient frappés de stupeur, l'un par l'excès de fortune, l'autre par l'excès de misère.

L'embrasement, poursuivant ses ravages, eut bientôt atteint les plus beaux quartiers de la ville. En un instant, tous ces palais que nous avions admirés pour l'élégance de leur architecture et le goût de leur ameublement, furent consumés par la violence des flammes. Leurs superbes frontons, décorés de bas-reliefs et de statues, venant à manquer de supports, tombaient avec fracas sur les débris de leurs colonnes. Les églises, quoique couvertes en tôle et en plomb, tombaient aussi, et avec elles ces dômes superbes que nous avions vus la veille tout resplendissants d'or et d'argent. Les hôpitaux, où se trouvaient plus de vingt mille malades ou blessés(1), ne tardèrent pas à être incendiés; le désastre qui s'en-

(1) Le XXe bulletin dit trente mille; et le XXIIIe avoue qu'on ne put en sauver que quatre mille.

suivit révoltait l'ame et la glaçait d'effroi. Presque tous ces infortunés périrent, et l'on voyait le peu de vivants qui respiraient encore se traîner à moitié brûlés sous des cendres fumantes ; d'autres, gémissant sous des monceaux de cadavres, les soulevaient avec peine pour chercher à revoir la lumière.

Comment dépeindre le mouvement tumultueux qui s'éleva lorsque le pillage fut toléré dans toute l'étendue de cette ville immense ? Les soldats, les vivandiers, les forçats et les prostituées, courant les rues, pénétraient dans les palais déserts, et en arrachaient tout ce qui pouvait flatter leur cupidité. Les uns se couvraient d'étoffes tissues d'or et de soie; d'autres mettaient sur leurs épaules, sans choix ni discernement, les fourrures les plus estimées : beaucoup se couvraient de pelisses de femmes et d'enfants, et les galériens même cachèrent leurs haillons sous des habits de cour. Le reste, allant en foule dans les caves, enfonçait les portes, et après s'être enivré des vins les plus précieux, emportait d'un pas chancelant son immense butin.

Cet affreux saccage ne se borna point aux seules maisons abandonnées; les malheurs de la ville, et l'avidité de la populace, les firent toutes confondre, et facilitèrent aux pillards des dévastations aussi grandes que celles de l'incendie. Tous ces asiles ne tardèrent pas à être violés par une soldatesque insolente ; ceux qui avaient chez eux des officiers purent un instant concevoir la pensée d'échapper au mal-

heur commun : mais le feu, s'avançant progressivement, détruisit bientôt toutes leurs espérances.

Ce fut vers le soir que Napoléon, ne se croyant plus en sûreté dans une ville dont la ruine paraissait inévitable, abandonna le Kremlin, et alla avec sa suite s'établir au château de Péterskoé. En le voyant passer, je ne pus regarder sans frémir le chef d'une expédition barbare, qui, pour se dérober aux justes cris de l'indignation publique, recherchait sur son passage les lieux les plus ténébreux. C'était en vain : de tous côtés, les flammes semblaient le poursuivre, et, volant sur sa tête coupable, me rappelèrent les torches des Euménides poursuivant les criminels dévoués aux furies.

Les généraux reçurent aussi l'ordre de sortir de Moskou. Alors la licence devint effrénée ; les troupes, n'étant plus retenues par la crainte qu'inspire toujours la présence des chefs, se livrèrent à tous les excès imaginables : aucune retraite ne fut assez sûre, aucun lieu assez saint pour se préserver de leurs recherches avides. Mais rien ne devait exciter la cupidité comme l'église de Saint-Michel, destinée à la sépulture des premiers empereurs de Russie. Une fausse tradition faisait croire qu'il s'y trouvait des richesses immenses. Dans cette croyance, des soldats pénètrent dans l'église, et, tenant en main des flambeaux, descendent dans de vastes souterrains pour troubler la paix et le silence des tombeaux. Au lieu de trésors, ils ne trouvèrent

que des cercueils en pierre, couverts de velours rouge et de très minces *plaques en* argent, sur lesquelles on lisait *les noms des czars*, le jour de leur naissance *et celui de leur décès*. Mécontents de voir leurs *espérances* trompées, ils fouillèrent les cercueils, *profanèrent* la cendre des morts, et arrachèrent les offrandes consacrées par la piété, moins précieuses par elles-mêmes que par les sentiments dont elles étaient le gage.

A tous les excès de l'avarice se mêlèrent toutes les dépravations de la débauche; ni la noblesse du sang, ni la candeur du jeune âge, ni les larmes de la beauté, ne purent être respectées : licence cruelle, mais inévitable dans une guerre monstrueuse, où seize nations réunies, différentes de mœurs et de langage, se croyaient tout permis, dans la persuasion que leurs désordres ne seraient jamais attribués qu'à l'une d'elles.

Consterné par tant de calamités, j'espérais que les ombres de la nuit en couvriraient l'effrayant tableau; elles ne servirent qu'à rendre l'incendie plus terrible, et à faire ressortir davantage la violence des flammes qui s'étendaient du nord au midi : agitées par les vents, elles s'élevaient jusqu'au ciel. On aperçevait aussi les fusées incendiaires que les malfaiteurs lançaient du haut des clochers; elles sillonnaient des nuages de fumée, et de loin ressemblaient à des étoiles tombantes. Mais rien ne glaçait d'effroi comme la terreur répandue dans tous les

cœurs, et qui, dans le silence des ténèbres, ne faisait que s'accroître par les cris des malheureux qu'on égorgeait, ou par les pleurs des jeunes filles qui se réfugiaient dans le sein palpitant de leurs mères, et dont les vains efforts ne servaient qu'à enflammer la rage des ravisseurs. A ces affreux gémissements, se joignaient les hurlements des chiens, qui, selon l'usage de Moskou, enchaînés aux portes des palais, ne pouvaient échapper au feu dont ils étaient entourés.

Saisi d'épouvante, je me flattais que le sommeil dissiperait ces scènes révoltantes; loin de dormir, une foule de pensées assiégeant mon esprit, me retraçaient toujours les horreurs dont j'avais été le témoin; un instant mes sens fatigués parurent obtenir du repos, lorsque la lueur de ce vaste embrasement me réveilla en sursaut, et me fit croire qu'il était grand jour; puis, me rappelant les événements de la veille, je crus que ma chambre même était la proie des flammes. Cette fois l'apparence ne fut point un songe : en me mettant à la fenêtre, je vis notre quartier en feu, et la maison où j'étais, sur le point d'être brûlée. Les étincelles tombaient dans notre cour et sur la toîture en bois de nos écuries. Je courus auprès de mes hôtes; connaissant toute l'étendue de leur malheur, ils avaient déja abandonné leur demeure accoutumée pour se retirer dans un lieu souterrain qui leur offrait plus de sûreté; là, couchés avec leurs domestiques, ils ne voulaient

pas sortir, craignant nos soldats, disaient-ils, autant que l'incendie; seulement le père, placé sur le seuil de la porte, voulait s'exposer le premier à tous les maux qui semblaient menacer sa famille; deux de ses filles, dont les larmes relevaient la beauté, pâles, échevelées, lui disputaient l'honneur de ce dévouement; je ne pus les arracher de l'asile sous lequel ils allaient être engloutis, qu'en leur faisant violence. Mais ces infortunés, rendus à la lumière, contemplaient avec sang-froid la perte de toutes leurs richesses; ils ne s'étonnaient que de ce qu'on les laissait vivre; et quoiqu'ils eussent reconnu qu'on ne voulait point leur nuire, néanmoins ils n'en témoignaient aucune reconnaissance: semblables à ces malheureux qui, conduits au supplice, demeurent stupéfaits quand on leur fait grace, tant les angoisses de la mort les rendent insensibles au présent de la vie.

Afin d'abréger le récit de cette effrayante catastrophe, pour laquelle l'histoire manquera d'expressions, je passerai sous silence une foule de circonstances affligeantes pour l'humanité; je me bornerai à dépeindre l'effroyable confusion qui se manifesta dans notre armée, lorsque le feu eut gagné la totalité des quartiers de Moskou, et que la ville entière ne forma plus qu'un immense bûcher.

On ne distinguait les endroits où il y avait eu des maisons, que par quelques piliers en pierres calcinées et noircies. Le vent, soufflant avec violence,

formait un mugissement semblable à celui que produit une mer agitée, et faisait tomber sur nous, et avec un fracas épouvantable, les énormes lames de tôle qui couvraient les palais. De quelque côté qu'on tournât la vue, on ne voyait que des ruines ou un océan de flammes. Le feu prenait comme s'il eût été mis par une puissance invisible; des quartiers immenses s'allumaient, brûlaient et disparaissaient à-la-fois.

A travers une épaisse fumée, se présentait une longue file de voitures, toutes chargées de butin; forcées, par l'encombrement, de s'arrêter à chaque pas, on entendait les cris des conducteurs, qui, craignant d'être brûlés, poussaient, pour avancer, des imprécations effroyables; par-tout on ne voyait que des gens armés qui, quoique s'en allant, enfonçaient les portes, dans la crainte de laisser une maison intacte; et si des objets nouveaux étaient préférables à ceux qu'ils avaient d'abord, ils abandonnaient les premiers pour se saisir de la dernière capture; beaucoup, ayant même des voitures bien chargées, emportaient sur leur dos le reste de ce qu'ils avaient pillé; mais l'incendie, en obstruant le passage des principales rues, les obligeait à revenir sur leurs pas; ils erraient ainsi de quartier en quartier, cherchant, dans une ville immense, qu'ils ne connaissaient point, une issue favorable pour pouvoir sortir de ce labyrinthe de feu. On en voyait qui s'éloignaient au lieu de se rapprocher du petit nombre

de portes par lesquelles on pouvait sortir. C'est ainsi que plusieurs moururent victimes de leur cupidité. Malgré ce péril extrême, la soif des richesses faisait braver tous les dangers; des soldats, excités par l'ardeur du pillage, se précipitaient au milieu des vapeurs embrasées, au travers des armes étincelantes; ils marchaient dans le sang, foulant aux pieds des cadavres, tandis que des ruines et des charbons ardents tombaient sur leurs bras homicides : tous auraient peut-être péri, si une chaleur insupportable ne les eût enfin forcés à se sauver dans leur camp.

Le quatrième corps ayant aussi reçu l'ordre de sortir de Moskou, nous nous acheminâmes (17 septembre) pour aller auprès de Péterskoé, où nos divisions se trouvaient campées : ce fut dans ce moment, qui me parut être la pointe du jour, que j'aperçus un spectacle à-la-fois terrible et touchant : une foule de malheureux habitants traînaient sur de mauvaises voitures tout ce qu'ils avaient pu sauver de leurs maisons incendiées; et comme les soldats leur avaient enlevé leurs chevaux, on voyait des hommes, et des femmes même, attelés à ces charrettes, sur lesquelles était une mère infirme, ou un vieillard paralytique. Des enfants presque nus suivaient ces groupes intéressants; la tristesse, si étrangère à leur âge, était empreinte sur leur figure; et si des militaires s'approchaient d'eux, ils couraient en pleurant se jeter dans les bras de leur mère. Quelle

demeure pouvait-on leur offrir qui ne leur retracât sans cesse l'objet de leur terreur? Sans asile, sans secours, ces infortunés erraient dans les campagnes, se réfugiaient dans les bois, et par-tout ils retrouvaient les vainqueurs de Moskou, qui, souvent en les maltraitant, vendaient sous leurs yeux les effets enlevés dans leur propre maison.

RELATION
COMPLÈTE
DE LA
CAMPAGNE DE RUSSIE.

SECONDE PARTIE.

LIVRE SIXIÈME.

MALO-JAROSLAVETZ.

L'ARRIVÉE d'une armée française victorieuse dans l'ancienne capitale des czars, dans la ville la plus riche et la plus centrale de Russie, et qu'une croyance religieuse fit regarder jusqu'alors comme sainte et sacrée, était un des événements les plus extraordinaires de l'histoire moderne. A la vérité, depuis quelques années, nos précédentes conquêtes avaient accoutumé l'Europe à voir couronner du succès les plans de campagne les plus vastes et les plus surprenants. Mais, de toutes nos expéditions, aucune n'offrait comme celle-ci, à un si haut degré, l'apparence de grandeur propre à séduire les ames pas-

sionnées pour le merveilleux, et aucune ne pouvait davantage, par la difficulté de l'entreprise, assimiler nos travaux à tout ce que les Perses, les Grecs et les Romains conçurent de plus prodigieux. La distance de Paris à Moscou, à-peu-près égale à celle qui séparait la capitale d'Alexandre de celle de Darius; la nature du climat et des lieux, qui passaient pour inaccessibles aux armées de l'Europe; le souvenir de Charles XII, qui, voulant tenter un semblable projet, n'osa dépasser Smolensk; la frayeur des nations asiatiques, consternées de voir arriver chez elles les peuples qui fuyaient devant nous, tout enfin concourait à donner aux exploits de la Grande-Armée un air de prodige qui rappelait les expéditions les plus étonnantes de l'antiquité.

Telle était la couleur qu'offrait le tableau de nos conquêtes, lorsqu'on l'envisageait sous le point de vue le plus brillant; mais, dès que la saine raison nous faisait entrevoir l'avenir, il ne s'offrait que sous l'aspect le plus triste et le plus rembruni. L'affreuse extrémité à laquelle les Moskowites avaient été réduits nous prouvait qu'il n'y avait plus moyen de traiter avec un peuple déterminé à faire de si grands sacrifices, et que la vaine gloire de signer un traité de paix à Moskou avait allumé un incendie dont les ravages s'étendraient sur toute l'Europe, et donneraient à la guerre un caractère tellement envenimé, qu'elle ne pourrait finir que par la ruine entière d'un peuple malheureux, ou par la chute de ce génie

malfaisant que Dieu, dans sa colère, semblait avoir créé pour châtier les hommes, et pour s'en servir comme d'un nouvel ange exterminateur.

Aussi les gens sages et doués d'un esprit judicieux ne voyaient qu'avec terreur la destruction d'une ville qui, depuis cinq jours, était la proie des flammes, et dont la lueur venait, chaque nuit, éclairer notre camp. « D'ailleurs quelles peuvent être nos « espérances, disaient-ils, en supposant que nous « soyons toujours vainqueurs? Après la prise de Mos- « kou, ne faut-il pas tourner nos armes contre Pé- « tersbourg; et, quand même nous viendrions à « bout de soumettre la Russie entière, quel sera le « terme de nos conquêtes? Ne nous parlera-t-on pas « alors de marcher sur l'Euphrate ou sur le Gange? « Ainsi notre dévouement et nos succès ne serviront « qu'à prolonger les maux de notre patrie, en inspi- « rant des desirs plus vastes encore à une ambition « qui ne connaît point de limites. »

Quoique la ruine de Moskou fût une grande perte pour les Russes, néanmoins cette perte était encore plus sensible pour nous, en ce qu'elle donnait à nos ennemis l'assurance de retirer tout le fruit qu'ils s'étaient promis de la rigueur de leur climat. En vain parmi nous objectait-on que l'incendie de cette capitale était inutile, et que l'armée française devait au contraire s'applaudir d'être débarrassée d'une population immense, dont le naturel ardent et fanatique pouvait y préparer les éléments d'une insur-

rection : en y réfléchissant, je me suis convaincu qu'avec le caractère astucieux et suborneur de notre chef il était à craindre pour le gouvernement russe que cette même population, loin de se révolter contre nous, ne servît dans peu d'instrument à nos projets, et que la plupart des grands, entraînés par un aussi dangereux exemple, ou séduits par de brillantes promesses, n'abandonnassent les intérêts de la patrie pour se prêter à tout ce que l'ambition de Napoléon aurait exigé d'eux. Ce fut sans doute pour prévenir cette calamité que le comte Rastopchin fit le sacrifice de sa fortune, en incendiant Moskou, pensant que ce grand exemple pouvait seul ranimer l'énergie de la noblesse et nourrir dans la nation cette haine violente qui la souleva, en nous rendant l'objet de son exécration. D'ailleurs, cette ville étant approvisionnée pour huit mois, l'armée française, en l'occupant, pouvait attendre jusqu'au retour du printemps et rentrer en campagne avec les corps de réserve qui campaient à Smolensk et sur le Niémen, tandis qu'en brûlant Moskou on nous obligeait à faire une retraite précipitée au milieu de la saison la plus rigoureuse de l'année. Les espérances fondées sur ce calcul paraissaient assurées ; car notre formidable armée, venue pendant la belle saison, avait perdu le tiers de son monde, par la seule rapidité des marches (1) ; il n'y avait pas à craindre

(1) Le quatrième corps, en partant de Glogau, était d'environ

non plus que nous prissions position nulle part : l'indiscipline avait fait un désert de toutes nos conquêtes, et l'imprévoyance de celui qui dirigeait l'entreprise n'avait rien ménagé pour faciliter le retour. Pour achever de peindre notre détresse, au milieu de notre apparente victoire, il suffit de dire qu'on était las de marcher, et découragé par l'inflexibilité des Russes. La cavalerie touchait à sa ruine, et les chevaux d'artillerie, épuisés par la mauvaise nourriture, ne pouvaient plus traîner les pièces. Aussi, quoique nous ayons été les déplorables victimes de l'incendie de Moskou, nous ne pouvons nous empêcher d'admirer le généreux dévouement des habitants de cette ville, qui, à l'exemple des Espagnols, se sont, par leur courage et leur persévérance, élevés à ce haut degré de véritable gloire qui caractérise la grandeur d'une nation.

Lorsqu'on se rappelle les souffrances que nous avions endurées, et les pertes que la fatigue seule nous avait fait éprouver avant d'arriver à Moskou, et à une époque où la terre, couverte de ses productions, nous offrait d'abondantes ressources, on ne peut concevoir comment Napoléon fut assez aveugle, ou assez obstiné, pour ne pas retourner à Smo-

cinquante mille hommes, et, lorsque nous sortîmes de Moskou, il n'y avait que vingt mille fantassins et deux mille cavaliers La quinzième division, qui avait treize mille hommes en entrant en campagne, n'ayant soutenu que de petits combats, était déja réduite à quatre mille.

lensk, quand il vit sur-tout que la capitale, sur laquelle il avait compté, n'existait plus, et que l'hiver approchait. Pour se refuser à une pareille évidence, il fallait que le ciel, lassé de son orgueil, l'eût frappé de vertige, puisqu'il osa penser que les mêmes hommes qui avaient eu assez de courage pour détruire leur patrie auraient ensuite la faiblesse d'accepter ses dures propositions, et de signer la paix sur les ruines fumantes de leur ville. Aussi les moins prévoyants pronostiquaient nos malheurs, et en passant sous les murs du Kremlin ils croyaient entendre ces paroles prophétiques qu'une voix divine prononçait à Nabuchodonosor, lors de ses plus grandes prospérités : « *Ton empire passera en d'autres mains; tu seras chassé de la compagnie des hommes; tu vivras dans l'exil et dans l'abrutissement, jusqu'à ce que tu reconnaisses que le Très-Haut a un pouvoir absolu sur les royaumes, et qu'il les donne à qui il lui plaît.* »

Le jour où nous entrâmes dans Moskou, les Russes se retirèrent sur la grande route de Wladimir; ensuite la majeure partie de leur armée revint, suivit le cours de la Moskwa pour aller à Kolomna, où elle prit position le long de la rivière. L'on raconte à ce sujet que cette armée en deuil, accompagnée d'une population fugitive, passa sous les murs de Moskou deux jours après notre arrivée, lorsque la ville brûlait encore; quoiqu'à six lieues de distance, elle fut éclairée par la lueur de l'incendie;

le vent même, *soufflant* avec violence, apportait jusque *dans les rangs* des débris de la patrie réduite en *cendres*, et annonçait aux habitants qu'ils n'avaient *plus* d'asile. Malgré tant de maux, cette troupe observa le plus grand ordre, et garda un profond silence : une telle résignation, à la vue d'un tableau si douloureux, donnait à cette marche un air imposant et religieux.

Pendant les quatre jours (17, 18, 19 et 20 septembre) que nous demeurâmes auprès de *Péterskoé* (1), Moskou ne cessa de brûler. Cependant la pluie tombait par torrents, et le petit nombre de maisons qu'il y avait auprès de ce palais, par la grande multitude qui s'y trouvait campée, rendait fort difficile la possibilité d'obtenir un abri : hommes, chevaux et voitures bivaquaient au milieu des champs. Les états-majors, placés autour des châteaux où se trouvaient leurs généraux, étaient établis dans des jardins anglais, et se logeaient sous des *grottes*, des pavillons chinois, des kiosques, ou des cabinets de verdure, tandis que tous les chevaux, attachés à des acacias ou à des tilleuls, étaient séparés les uns des autres par des charmilles ou des plate-bandes. Ce camp, vraiment pittoresque, l'était encore davantage par le costume nouveau qu'adoptaient les soldats : la plupart, pour se met-

(1) Ce palais impérial, dont on a déja parlé, n'est qu'à un quart de lieue de Moskou.

cis par la fumée, ces débris d'une ville nouvelle ressemblaient à des restes d'antiquités.

Chacun cherchait à se loger, mais rarement trouvait-on des maisons réunies; pour abriter quelques compagnies, il fallait occuper un vaste terrain qui n'offrait d'habitations que de distance en distance. Les églises, moins combustibles que les autres bâtiments, ayant encore conservé leur toiture, furent transformées en casernes et en écuries. Ainsi les hennissements des chevaux et les horribles blasphèmes du soldat remplacèrent les hymnes saints et harmonieux qui jadis retentissaient sous ces voûtes sacrées.

Curieux de revoir la maison où j'avais logé, je la cherchais en vain; une église voisine, encore existante, me la fit enfin découvrir; dans l'état où je la vis, j'eus peine à la reconnaître; elle était entièrement brûlée, il n'en restait que les quatre murailles, toutes lézardées par la violence du feu. Je contemplais avec horreur tant de ravages, quand les malheureux domestiques de cette maison sortirent du fond d'une cave; maigris par la misère, j'aurais trouvé leurs traits bien changés si les cendres et la fumée ne les eussent rendus méconnaissables; ils me parurent des spectres. Mais quelle sensation pénible vint encore m'affliger, lorsque je retrouvai mon ancien hôte parmi ces misérables, caché sous des haillons que lui avaient prêtés ses domestiques! Il vivait maintenant comme eux, tant le malheur

avait égalé les conditions! Lorsqu'il me vit, il ne put s'empêcher de verser des larmes, sur-tout en me présentant ses enfants à demi nus, et mourants de faim. Sa douleur muette fit sur mon ame une impression profonde; et, par les signes de cet infortuné, je compris que les soldats, après avoir spolié sa demeure pendant qu'elle brûlait, lui avaient encore arraché les habits qu'il portait. A la vue d'un tableau si déchirant, j'eus le cœur navré; et, cherchant à soulager ses peines, je craignais de n'avoir à lui donner que des consolations stériles; mais ce même homme qui, peu de jours auparavant, m'avait donné un repas splendide, accepta un morceau de pain avec reconnaissance.

Quoique la population de Moskou eût entièrement disparu, néanmoins il restait beaucoup de ces êtres malheureux que la misère force à regarder tous les événements avec indifférence. Ceux-là couraient les rues avec les soldats, leur servaient de domestiques, s'estimant très heureux d'avoir pour récompense les effets que ceux-ci dédaignaient. On voyait aussi beaucoup de filles publiques: cette classe fut la seule qui retira quelque fruit du sac de Moskou; chacun, empressé d'avoir une femme, accueillait avec plaisir ces créatures: introduites dans nos maisons, elles en devenaient sur-le-champ les maîtresses, et gaspillaient tout ce que les flammes avaient épargné. Il en était d'autres qui méritaient des égards par leur éducation, sur-tout par leur

malheur : souvent la faim et la misère forcèrent leurs mères à venir nous les présenter. Cette immoralité, dans une telle circonstance, retombait sur ceux qui n'avaient pas assez de vertu pour triompher d'une passion brutale, et qui étaient assez corrompus pour chercher du plaisir sur une bouche que la faim décolore. Car cet empire que les mères nous donnaient sur leurs filles était l'effet d'une calamité publique.

Il y avait encore dans Moskou une classe d'hommes qui était la plus méprisable de toutes, puisqu'elle racheta ses crimes par de nouveaux crimes plus grands encore, c'était celle des forçats. Aussi long-temps que dura l'embrasement de cette capitale, ils se signalèrent par l'audace avec laquelle ils exécutèrent les ordres qu'ils avaient reçus : munis de briquets phosphoriques, ils rallumèrent l'incendie sur tous les points où il paraissait s'éteindre, et se glissaient furtivement dans les maisons habitées, pour y mettre le feu. Plusieurs de ces êtres abjects furent arrêtés la torche à la main ; mais leur supplice, trop prompt, produisit peu d'effet (24 septembre). Le peuple, qui toujours déteste ses vainqueurs, regarda ces exécutions comme un calcul de notre politique : ces victimes, en effet, étaient trop obscures pour l'expiation d'un tel crime ; leur procédure, manquant d'appareil et affranchie de toute la solennité des formes judiciaires, ne jeta

aucun jour sur un si grand événement, et ne put par conséquent nous justifier, d'une manière éclatante, aux yeux de ceux qui persistaient à croire que nous en étions les auteurs.

Beaucoup de Moskowites, cachés dans les forêts voisines, voyant cesser l'incendie, crurent n'avoir plus rien à craindre, et rentrèrent dans la ville; les uns cherchaient leur maison et ne la trouvaient plus; d'autres, voulant se réfugier dans le sanctuaire de leur Dieu, virent, avec douleur, qu'on l'avait profané: les promenades et les rues offraient un spectacle révoltant; à chaque instant on rencontrait des chevaux morts ou des cadavres en putréfaction, et sur plusieurs arbres à demi brûlés était suspendu le corps inanimé d'un incendiaire. C'est au milieu de ces horreurs qu'on voyait les infortunés habitants, restés sans asile, ramasser la tôle qui couvrait les toits, pour se construire des cabanes qu'ils élevaient dans des quartiers éloignés, ou dans des jardins entièrement ravagés. N'ayant rien à manger, ils fouillaient la terre pour arracher la racine des légumes que nos soldats avaient cueillis: ou bien, errant au milieu des décombres, ils remuaient les cendres refroidies pour y chercher les aliments que le feu n'avait pas entièrement consumés; pâles, décharnés et presque nus, la lenteur de leur démarche annonçait l'excès de leurs souffrances. Enfin, plusieurs, se rappelant qu'on avait

coulé des barques chargées de grains, plongèrent dans la rivière pour se nourrir d'un blé à demi germé, dont l'odeur était repoussante.

Afin de soulager le cœur affecté par tant de calamités, je crois devoir rappeler le beau trait d'un soldat français qui trouva dans un cimetière une femme nouvellement accouchée ; comme elle était sans secours, sans aliments, ce généreux militaire, touché de la position de cette infortunée, lui donna tous ses soins, et pendant plusieurs jours la nourrit en partageant avec elle le peu de vivres qu'il put se procurer (1).

Tandis que le gros de l'armée russe prenait d'importantes positions, nos différents corps étaient occupés à l'observer. Le prince d'Eckmülh avait ses divisions sur la route de Kaluga, et le long de la Nara, pour appuyer avec les Polonais la cavalerie du roi de Naples. Le duc d'Elchingen, cantonné autour de Boghorodsk, observait la route de Wladimir; le vice-roi gardait celle de Dmitrow, et les Westphaliens restaient à Mojaïsk ; pendant ce temps, les seigneurs des provinces voisines de Moskou profitèrent de l'exaspération où les malheurs de la guerre avaient réduit la population, pour la soulever et l'armer contre nous. Beaucoup firent des levées à leurs frais, et se mirent à la tête de leurs paysans

(1) Voyez *Moskou avant et après l'incendie*, par G. L. D. L., témoin oculaire, p. 125.

insurgés. Ces forces, réunies aux kosaques, interceptaient sur les grandes routes les convois qui nous arrivaient. Mais le but principal de ces armements était de harceler nos fourrageurs, et sur-tout de leur enlever toutes les ressources qu'on pouvait encore retirer des villages voisins. Quant à nos corps d'armée, cantonnés loin les uns des autres au milieu d'une plaine immense couverte de bois, il leur était impossible de s'opposer à des agressions qui nous préparaient un avenir si funeste.

En fouillant sous les ruines de Moskou, on trouvait souvent des magasins de sucre, de vin ou d'eau-de-vie. Ces découvertes, précieuses dans des temps plus heureux, n'étaient pas d'un grand soulagement pour une armée qui avait consommé tous les légumes de la campagne, et qui touchait au moment de se voir affamée. Le manque de fourrage faisait dépérir nos bestiaux; pour nous en procurer de nouveaux, il fallait chaque jour livrer des combats toujours désavantageux; car, à une aussi grande distance de notre patrie, la plus petite perte était pour nous très sensible.

Notre misère réelle était masquée par une abondance apparente. Nous n'avions ni pain ni viande, et nos tables étaient couvertes de confitures et de bonbons; le thé, la liqueur et les vins de toute espèce, servis dans de la porcelaine ou dans des vases de cristal, faisaient voir que chez nous le luxe était voisin de la pauvreté. L'étendue de nos besoins ren-

dait presque nulle la valeur de l'argent, et c'est là que prit naissance la coutume des échanges; celui qui avait du drap l'offrait pour du vin, et celui qui avait une pelisse pouvait en retirer beaucoup de sucre et de café.

Napoléon se flattait toujours du ridicule espoir de ramener, par des proclamations pleines de douceur, ceux qui, voulant s'affranchir de son joug, avaient tout sacrifié pour s'y soustraire. Afin de les séduire et leur inspirer quelque confiance, il avait divisé les restes de la ville en quartiers, nommé des commandants pour chacun, et institué des magistrats chargés de rendre au peu de citoyens qui s'y trouvaient encore la justice qui leur était due. Le consul-général Lesseps, nommé gouverneur de Moskou, fit publier une proclamation pour annoncer aux habitants les *intentions paternelles* de Napoléon; mais ces promesses *généreuses et bienfaisantes* ne parvinrent point aux Moskowites, et lors même qu'elles seraient arrivées jusqu'à eux, la rigueur des circonstances les aurait fait regarder comme la plus sanglante des ironies. D'ailleurs, la plupart avaient fui derrière le Volga, et les autres, réfugiés au milieu de l'armée russe, et animés par une haine légitime, ne respiraient que le sentiment de la vengeance.

Cependant le prince Kutusow, ayant porté la majeure partie de ses forces sur Lectaskova, entre Moskou et Kaluga, afin de couvrir les provinces méridionales, resserra étroitement Napoléon, si bien

que celui-ci, malgré ses différentes manœuvres, ne pouvait se dégager de sa pénible position, et se voyait toujours contraint à se replier sur lui-même. Il lui était impossible de se porter sur Pétersbourg, sans attirer sur ses derrières l'armée russe, et compromettre notre sûreté en renonçant à toute communication avec la Pologne. Il ne pouvait point non plus marcher vers le Volga, car de nouvelles invasions sur ce point n'auraient fait que l'affaiblir et l'éloigner de ses ressources. Rien n'était aussi critique que la situation de l'armée française; campée sur les routes de Twer, de Jaroslaw, de Wladimir, de Rïasan et de Kaluga, elle était obligée de rester dans Moskou, cernée de toutes parts, ayant peu de cavalerie, et forcée de faire face à une ligne formant un cercle d'environ cent lieues de circonférence. D'ailleurs cette capitale, jadis si brillante, n'offrait plus qu'un séjour infect au milieu des ruines, et la campagne aurait été déserte sans les payans et les kosaques, qui, parcourant le pays, nous enlevaient nos transports, arrêtaient nos courriers, massacraient nos fourrageurs, enfin nous causaient des maux irréparables. Dès-lors notre état devint de plus en plus pénible; la pénurie des vivres et le mécontentement des soldats augmentaient chaque jour; pour comble de maux, la paix, chez les esprits sensés, était hors de toute probabilité.

Ce serait un récit singulier que celui de tous les projets extraordinaires qui, dans cette circonstance,

tre à l'abri des injures du temps, avaient endossé les mêmes vêtements qu'on voyait jadis à Moskou, et qui, dans le bazar de cette ville, offraient la plus piquante variété. On voyait ainsi se promener dans notre camp des hommes vêtus à la tartare, à la kosaque, à la chinoise; l'un portait la toque polonaise, l'autre le haut bonnet des Persans, des Baskirs ou des Kalmouks. Enfin notre armée, à cette époque, offrait l'image du carnaval, et c'est ce qui fit dire, par la suite, que notre retraite, ayant commencé par une mascarade, avait fini par un enterrement.

L'abondance dont jouissait l'armée lui faisait oublier ses fatigues; on se consolait d'avoir la pluie sur le dos, et les pieds dans la boue, par la bonne chère et le bénéfice que chacun retirait en trafiquant les objets apportés de Moskou. Car, quoiqu'il fût défendu d'aller dans cette ville, nos soldats, attirés par l'appât du gain, violaient les consignes, et continuellement revenaient chargés de vivres et de marchandises. Sous le prétexte d'aller à la maraude, ils retournaient auprès du Kremlin, et, fouillant sous les ruines et les cendres, découvraient des magasins intacts, dont ils retiraient avec profusion des objets de toute espèce. Ainsi notre camp ne ressemblait plus à une armée, mais bien à une grande foire où les militaires, métamorphosés en marchands, vendaient, à vil prix, les choses les plus précieuses; quoique campés dans les champs, exposés aux injures de l'air, par un contraste singulier, ils mangeaient dans des

assiettes de porcelaine, buvaient dans des vases d'argent, et possédaient tout ce que le luxe avait imaginé de plus riche et de plus élégant pour les commodités de la vie.

Le séjour de Péterskoé et de ses jardins devenant aussi mal-sain qu'incommode, Napoléon retourna s'établir au Kremlin, qui n'avait point été brûlé; alors la garde et les états-majors reçurent l'ordre de rentrer dans la ville (20 et 21 septembre). D'après le relevé que firent les ingénieurs-géographes, il ne restait plus que le dixième des maisons (1); elles furent réparties, selon les quartiers, entre chacun des corps de la Grande-Armée. On nous donna le même que nous avions auparavant c'est-à-dire, le faubourg de Pétersbourg.

Cette fois, nous n'eûmes plus l'embarras du choix pour nos logements. Rentrés dans la ville, nous éprouvâmes un serrement de cœur en voyant qu'il n'existait aucune trace de ces beaux hôtels où nous nous étions établis; ils avaient tous disparu, et leurs décombres, encore fumants, exhalaient sur toute l'atmosphère des vapeurs qui, en forme de nuages, obscurcissaient le soleil, et nous faisaient croire que son disque était rouge et sanglant. On ne distinguait plus l'alignement des rues; les seuls palais en pierre conservaient quelques traces de ce qu'ils avaient été : isolés sur des amas de charbons et de cendres, noir-

(1) XXIVe Bulletin.

cis par la fumée, ces débris d'une ville nouvelle ressemblaient à des restes d'antiquités.

Chacun cherchait à se loger, mais rarement trouvait-on des maisons réunies; pour abriter quelques compagnies, il fallait occuper un vaste terrain qui n'offrait d'habitations que de distance en distance. Les églises, moins combustibles que les autres bâtiments, ayant encore conservé leur toiture, furent transformées en casernes et en écuries. Ainsi les hennissements des chevaux et les horribles blasphèmes du soldat remplacèrent les hymnes saints et harmonieux qui jadis retentissaient sous ces voûtes sacrées.

Curieux de revoir la maison où j'avais logé, je la cherchais en vain; une église voisine, encore existante, me la fit enfin découvrir; dans l'état où je la vis, j'eus peine à la reconnaître; elle était entièrement brûlée, il n'en restait que les quatre murailles, toutes lézardées par la violence du feu. Je contemplais avec horreur tant de ravages, quand les malheureux domestiques de cette maison sortirent du fond d'une cave; maigris par la misère, j'aurais trouvé leurs traits bien changés si les cendres et la fumée ne les eussent rendus méconnaissables; ils me parurent des spectres. Mais quelle sensation pénible vint encore m'affliger, lorsque je retrouvai mon ancien hôte parmi ces misérables, caché sous des haillons que lui avaient prêtés ses domestiques! Il vivait maintenant comme eux, tant le malheur

avait égalé les conditions! Lorsqu'il me vit, il ne put s'empêcher de verser des larmes, sur-tout en me présentant ses enfants à demi nus, et mourants de faim. Sa douleur muette fit sur mon ame une impression profonde; et, par les signes de cet infortuné, je compris que les soldats, après avoir spolié sa demeure pendant qu'elle brûlait, lui avaient encore arraché les habits qu'il portait. A la vue d'un tableau si déchirant, j'eus le cœur navré; et, cherchant à soulager ses peines, je craignais de n'avoir à lui donner que des consolations stériles; mais ce même homme qui, peu de jours auparavant, m'avait donné un repas splendide, accepta un morceau de pain avec reconnaissance.

Quoique la population de Moskou eût entièrement disparu, néanmoins il restait beaucoup de ces êtres malheureux que la misère force à regarder tous les événements avec indifférence. Ceux-là couraient les rues avec les soldats, leur servaient de domestiques, s'estimant très heureux d'avoir pour récompense les effets que ceux-ci dédaignaient. On voyait aussi beaucoup de filles publiques: cette classe fut la seule qui retira quelque fruit du sac de Moskou; chacun, empressé d'avoir une femme, accueillait avec plaisir ces créatures: introduites dans nos maisons, elles en devenaient sur-le-champ les maîtresses, et gaspillaient tout ce que les flammes avaient épargné. Il en était d'autres qui méritaient des égards par leur éducation, sur-tout par leur

malheur : souvent la faim et la misère forcèrent leurs mères à venir nous les présenter. Cette immoralité, dans une telle circonstance, retombait sur ceux qui n'avaient pas assez de vertu pour triompher d'une passion brutale, et qui étaient assez corrompus pour chercher du plaisir sur une bouche que la faim décolore. Car cet empire que les mères nous donnaient sur leurs filles était l'effet d'une calamité publique.

Il y avait encore dans Moskou une classe d'hommes qui était la plus méprisable de toutes, puisqu'elle racheta ses crimes par de nouveaux crimes plus grands encore, c'était celle des forçats. Aussi long-temps que dura l'embrasement de cette capitale, ils se signalèrent par l'audace avec laquelle ils exécutèrent les ordres qu'ils avaient reçus : munis de briquets phosphoriques, ils rallumèrent l'incendie sur tous les points où il paraissait s'éteindre, et se glissaient furtivement dans les maisons habitées, pour y mettre le feu. Plusieurs de ces êtres abjects furent arrêtés la torche à la main; mais leur supplice, trop prompt, produisit peu d'effet (24 septembre). Le peuple, qui toujours déteste ses vainqueurs, regarda ces exécutions comme un calcul de notre politique; ces victimes, en effet, étaient trop obscures pour l'expiation d'un tel crime ; leur procédure, manquant d'appareil et affranchie de toute la solennité des formes judiciaires, ne jeta

aucun jour sur un si grand événement, et ne put par conséquent nous justifier, d'une manière éclatante, aux yeux de ceux qui persistaient à croire que nous en étions les auteurs.

Beaucoup de Moskowites, cachés dans les forêts voisines, voyant cesser l'incendie, crurent n'avoir plus rien à craindre, et rentrèrent dans la ville; les uns cherchaient leur maison et ne la trouvaient plus; d'autres, voulant se réfugier dans le sanctuaire de leur Dieu, virent, avec douleur, qu'on l'avait profané : les promenades et les rues offraient un spectacle révoltant; à chaque instant on rencontrait des chevaux morts ou des cadavres en putréfaction, et sur plusieurs arbres à demi brûlés était suspendu le corps inanimé d'un incendiaire. C'est au milieu de ces horreurs qu'on voyait les infortunés habitants, restés sans asile, ramasser la tôle qui couvrait les toits, pour se construire des cabanes qu'ils élevaient dans des quartiers éloignés, ou dans des jardins entièrement ravagés. N'ayant rien à manger, ils fouillaient la terre pour arracher la racine des légumes que nos soldats avaient cueillis : ou bien, errant au milieu des décombres, ils remuaient les cendres refroidies pour y chercher les aliments que le feu n'avait pas entièrement consumés; pâles, décharnés et presque nus, la lenteur de leur démarche annonçait l'excès de leurs souffrances. Enfin, plusieurs, se rappelant qu'on avait

coulé des barques chargées de grains, plongèrent dans la rivière pour se nourrir d'un blé à demi germé, dont l'odeur était repoussante.

Afin de soulager le cœur affecté par tant de calamités, je crois devoir rappeler le beau trait d'un soldat français qui trouva dans un cimetière une femme nouvellement accouchée ; comme elle était sans secours, sans aliments, ce généreux militaire, touché de la position de cette infortunée, lui donna tous ses soins, et pendant plusieurs jours la nourrit en partageant avec elle le peu de vivres qu'il put se procurer (1).

Tandis que le gros de l'armée russe prenait d'importantes positions, nos différents corps étaient occupés à l'observer. Le prince d'Eckmülh avait ses divisions sur la route de Kaluga, et le long de la Nara, pour appuyer avec les Polonais la cavalerie du roi de Naples. Le duc d'Elchingen, cantonné autour de Boghorodsk, observait la route de Wladimir; le vice-roi gardait celle de Dmitrow, et les Westphaliens restaient à Mojaïsk ; pendant ce temps, les seigneurs des provinces voisines de Moskou profitèrent de l'exaspération où les malheurs de la guerre avaient réduit la population, pour la soulever et l'armer contre nous. Beaucoup firent des levées à leurs frais, et se mirent à la tête de leurs paysans

(1) Voyez *Moskou avant et après l'incendie*, par G. L. D. L., témoin oculaire, p. 125.

devoir se diriger. Les kosaques, informés de ce mouvement, épièrent l'instant où les bagages de notre cavalerie légère n'avaient qu'une faible escorte, pour assaillir le convoi aux environs d'Osighovo; en voyant arriver la division Broussier, ils laissèrent une partie de leur butin, et, à la faveur des bois, se dérobèrent à la poursuite de nos soldats.

On attendait avec la plus vive anxiété le retour du courrier expédié à Pétersbourg, lorsque le général Lauriston partit de nouveau pour aller auprès de Kutusow, et avec une si grande précipitation, qu'il fut forcé de se servir des relais de l'Empereur. Dans la persuasion que toutes ces conférences auraient une issue favorable, notre armée se gardait mal, et restait dans la plus parfaite sécurité; mais le général Lauriston, loin de pouvoir négocier la paix (18 octobre), revint en toute hâte annoncer à nos avant-postes que nous allions être attaqués, et qu'il fallait se replier derrière le défilé de Winkowo, afin que nos mouvements de retraite ne fussent pas aperçus (1); cet ordre était à peine donné, que l'ennemi, débouchant par Taroutina, fondit sur la cavalerie du roi de Naples, et enleva au général Sébastiani un parc de vingt pièces, qu'il emmena avec plusieurs voitures chargées de bagages (2). Cette attaque, faite au moment où la cavalerie allait fourrager, et lors même qu'on semblait s'occuper de né-

(1) XXVIe Bulletin.
(2) XXVe et XXVIe Bulletins.

dait presque nulle la valeur de l'argent, et c'est là que prit naissance la coutume des échanges; celui qui avait du drap l'offrait pour du vin, et celui qui avait une pelisse pouvait en retirer beaucoup de sucre et de café.

Napoléon se flattait toujours du ridicule espoir de ramener, par des proclamations pleines de douceur, ceux qui, voulant s'affranchir de son joug, avaient tout sacrifié pour s'y soustraire. Afin de les séduire et leur inspirer quelque confiance, il avait divisé les restes de la ville en quartiers, nommé des commandants pour chacun, et institué des magistrats chargés de rendre au peu de citoyens qui s'y trouvaient encore la justice qui leur était due. Le consul-général Lesseps, nommé gouverneur de Moskou, fit publier une proclamation pour annoncer aux habitants les *intentions paternelles* de Napoléon; mais ces promesses *généreuses et bienfaisantes* ne parvinrent point aux Moskowites, et lors même qu'elles seraient arrivées jusqu'à eux, la rigueur des circonstances les aurait fait regarder comme la plus sanglante des ironies. D'ailleurs, la plupart avaient fui derrière le Volga, et les autres, réfugiés au milieu de l'armée russe, et animés par une haine légitime, ne respiraient que le sentiment de la vengeance.

Cependant le prince Kutusow, ayant porté la majeure partie de ses forces sur Lectaskova, entre Moskou et Kaluga, afin de couvrir les provinces méridionales, resserra étroitement Napoléon, si bien

non plus que nous prissions position nulle part : l'indiscipline avait fait un désert de toutes nos conquêtes, et l'imprévoyance de celui qui dirigeait l'entreprise n'avait rien ménagé pour faciliter le retour. Pour achever de peindre notre détresse, au milieu de notre apparente victoire, il suffit de dire qu'on était las de marcher, et découragé par l'inflexibilité des Russes. La cavalerie touchait à sa ruine, et les chevaux d'artillerie, épuisés par la mauvaise nourriture, ne pouvaient plus traîner les pièces. Aussi, quoique nous ayons été les déplorables victimes de l'incendie de Moskou, nous ne pouvons nous empêcher d'admirer le généreux dévouement des habitants de cette ville, qui, à l'exemple des Espagnols, se sont, par leur courage et leur persévérance, élevés à ce haut degré de véritable gloire qui caractérise la grandeur d'une nation.

Lorsqu'on se rappelle les souffrances que nous avions endurées, et les pertes que la fatigue seule nous avait fait éprouver avant d'arriver à Moskou, et à une époque où la terre, couverte de ses productions, nous offrait d'abondantes ressources, on ne peut concevoir comment Napoléon fut assez aveugle, ou assez obstiné, pour ne pas retourner à Smo-

cinquante mille hommes, et, lorsque nous sortîmes de Moskou, il n'y avait que vingt mille fantassins et deux mille cavaliers La quinzième division, qui avait treize mille hommes en entrant en campagne, n'ayant soutenu que de petits combats, était déja réduite à quatre mille.

furent mis à l'ordre de l'armée; les uns parlaient d'aller en Ukraine, les autres de marcher sur Pétersbourg (1), mais les gens sages répétaient qu'on aurait dû depuis long-temps retourner à Wilna. Napoléon, toujours plus opiniâtre contre les difficultés, et passionné pour les choses surnaturelles, persistait à se maintenir dans un désert, par cela seul qu'on menaçait de l'en chasser; il croyait pouvoir contraindre l'ennemi à signer la paix en feignant de vouloir passer l'hiver à Moskou. Pour assurer le succès de son stratagème, il forma le plan d'armer le Kremlin et de faire même une citadelle de la grande maison de force située dans le quartier de Pétersbourg, connue sous le nom d'*Ostrog*, et que nous appelions *maison carrée*. Enfin, lorsque tout était épuisé et qu'on n'avait rien pour vivre, il nous ordonna de faire des provisions pour deux mois. Une telle incertitude, dans une pareille circonstance, dévoilait assez notre cruelle position.

(6 octobre.) Tandis qu'on s'occupait à méditer sur toutes ces choses, et sur-tout à former des magasins sans avoir aucune ressource, des bruits de paix, accrédités par cela seul qu'ils étaient vivement desirés, en comblant nos cœurs de joie, nous firent croire qu'on n'aurait pas besoin de recourir à des mesures impraticables. Cette nouvelle acquit de la consistance par l'accord qui régnait entre les kosaques et

(1) XXVe Bulletin.

les avant-postes du roi de Naples. Leur inaction et des procédés réciproques faisaient augurer qu'il y avait espérance de raccommodement entre les deux empereurs. Cette même arrière-garde, qui nous avait priés d'épargner Moskou, en attendant l'hiver, ne cessait de dire à nos soldats qu'il ne fallait plus se battre, mais songer à se réconcilier; de plus, on disait que le général Lauriston avait été envoyé au quartier-général du prince Kutusow, et qu'à la suite de son entretien avec ce général en chef, un courrier avait été expédié à Pétersbourg pour négocier la paix. Comment pouvait-on s'abandonner à de semblables illusions, lorsqu'on savait que Millorado-witch, avec plus de franchise, avait dit au roi de Naples : *la campagne est finie pour les Français, il est temps qu'elle commence pour les Russes.*

L'Empereur, au lieu de visiter les corps d'armée campés aux environs, et par-là se convaincre de leur dépérissement, restait enfermé dans le Kremlin; mais il ne s'amusa point, comme on l'a dit, à faire jouer la comédie; à la vérité, les acteurs français, réduits à la plus affreuse misère, ayant obtenu les rations de soldats, par reconnaissance nous donnèrent quelques représentations; peu de personnes y assistèrent. C'est ainsi qu'un trait d'humanité, lorsqu'il est mal raconté, a toute l'apparence d'un acte de barbarie. J'ai cru devoir éclaircir ce fait, dans la crainte que la postérité ne justifiât Napoléon de ses véritables fautes, si un jour elle venait à découvrir

tre à l'abri des injures du temps, avaient endossé les mêmes vêtements qu'on voyait jadis à Moskou, et qui, dans le bazar de cette ville, offraient la plus piquante variété. On voyait ainsi se promener dans notre camp des hommes vêtus à la tartare, à la kosaque, à la chinoise; l'un portait la toque polonaise, l'autre le haut bonnet des Persans, des Baskirs ou des Kalmouks. Enfin notre armée, à cette époque, offrait l'image du carnaval, et c'est ce qui fit dire, par la suite, que notre retraite, ayant commencé par une mascarade, avait fini par un enterrement.

L'abondance dont jouissait l'armée lui faisait oublier ses fatigues; on se consolait d'avoir la pluie sur le dos, et les pieds dans la boue, par la bonne chère et le bénéfice que chacun retirait en trafiquant les objets apportés de Moskou. Car, quoiqu'il fût défendu d'aller dans cette ville, nos soldats, attirés par l'appât du gain, violaient les consignes, et continuellement revenaient chargés de vivres et de marchandises. Sous le prétexte d'aller à la maraude, ils retournaient auprès du Kremlin, et, fouillant sous les ruines et les cendres, découvraient des magasins intacts, dont ils retiraient avec profusion des objets de toute espèce. Ainsi notre camp ne ressemblait plus à une armée, mais bien à une grande foire où les militaires, métamorphosés en marchands, vendaient, à vil prix, les choses les plus précieuses; quoique campés dans les champs, exposés aux injures de l'air, par un contraste singulier, ils mangeaient dans des

avait égalé les conditions! Lorsqu'il me vit, il ne put s'empêcher de verser des larmes, sur-tout en me présentant ses enfants à demi nus, et mourants de faim. Sa douleur muette fit sur mon ame une impression profonde; et, par les signes de cet infortuné, je compris que les soldats, après avoir spolié sa demeure pendant qu'elle brûlait, lui avaient encore arraché les habits qu'il portait. A la vue d'un tableau si déchirant, j'eus le cœur navré; et, cherchant à soulager ses peines, je craignais de n'avoir à lui donner que des consolations stériles; mais ce même homme qui, peu de jours auparavant, m'avait donné un repas splendide, accepta un morceau de pain avec reconnaissance.

Quoique la population de Moskou eût entièrement disparu, néanmoins il restait beaucoup de ces êtres malheureux que la misère force à regarder tous les événements avec indifférence. Ceux-là couraient les rues avec les soldats, leur servaient de domestiques, s'estimant très heureux d'avoir pour récompense les effets que ceux-ci dédaignaient. On voyait aussi beaucoup de filles publiques: cette classe fut la seule qui retira quelque fruit du sac de Moskou; chacun, empressé d'avoir une femme, accueillait avec plaisir ces créatures: introduites dans nos maisons, elles en devenaient sur-le-champ les maîtresses, et gaspillaient tout ce que les flammes avaient épargné. Il en était d'autres qui méritaient des égards par leur éducation, sur-tout par leur

malheur : souvent la faim et la misère forcèrent leurs mères à venir nous les présenter. Cette immoralité, dans une telle circonstance, retombait sur ceux qui n'avaient pas assez de vertu pour triompher d'une passion brutale, et qui étaient assez corrompus pour chercher du plaisir sur une bouche que la faim décolore. Car cet empire que les mères nous donnaient sur leurs filles était l'effet d'une calamité publique.

Il y avait encore dans Moskou une classe d'hommes qui était la plus méprisable de toutes, puisqu'elle racheta ses crimes par de nouveaux crimes plus grands encore, c'était celle des forçats. Aussi long-temps que dura l'embrasement de cette capitale, ils se signalèrent par l'audace avec laquelle ils exécutèrent les ordres qu'ils avaient reçus : munis de briquets phosphoriques, ils rallumèrent l'incendie sur tous les points où il paraissait s'éteindre, et se glissaient furtivement dans les maisons habitées, pour y mettre le feu. Plusieurs de ces êtres abjects furent arrêtés la torche à la main; mais leur supplice, trop prompt, produisit peu d'effet (24 septembre). Le peuple, qui toujours déteste ses vainqueurs, regarda ces exécutions comme un calcul de notre politique; ces victimes, en effet, étaient trop obscures pour l'expiation d'un tel crime ; leur procédure, manquant d'appareil et affranchie de toute la solennité des formes judiciaires, ne jeta

avait égalé les conditions! Lorsqu'il me vit, il ne put s'empêcher de verser des larmes, sur-tout en me présentant ses enfants à demi nus, et mourants de faim. Sa douleur muette fit sur mon ame une impression profonde; et, par les signes de cet infortuné, je compris que les soldats, après avoir spolié sa demeure pendant qu'elle brûlait, lui avaient encore arraché les habits qu'il portait. A la vue d'un tableau si déchirant, j'eus le cœur navré; et, cherchant à soulager ses peines, je craignais de n'avoir à lui donner que des consolations stériles; mais ce même homme qui, peu de jours auparavant, m'avait donné un repas splendide, accepta un morceau de pain avec reconnaissance.

Quoique la population de Moskou eût entièrement disparu, néanmoins il restait beaucoup de ces êtres malheureux que la misère force à regarder tous les événements avec indifférence. Ceux-là couraient les rues avec les soldats, leur servaient de domestiques, s'estimant très heureux d'avoir pour récompense les effets que ceux-ci dédaignaient. On voyait aussi beaucoup de filles publiques: cette classe fut la seule qui retira quelque fruit du sac de Moskou; chacun, empressé d'avoir une femme, accueillait avec plaisir ces créatures: introduites dans nos maisons, elles en devenaient sur-le-champ les maîtresses, et gaspillaient tout ce que les flammes avaient épargné. Il en était d'autres qui méritaient des égards par leur éducation, sur-tout par leur

malheur : souvent la faim et la misère forcèrent leurs mères à venir nous les présenter. Cette immoralité, dans une telle circonstance, retombait sur ceux qui n'avaient pas assez de vertu pour triompher d'une passion brutale, et qui étaient assez corrompus pour chercher du plaisir sur une bouche que la faim décolore. Car cet empire que les mères nous donnaient sur leurs filles était l'effet d'une calamité publique.

Il y avait encore dans Moskou une classe d'hommes qui était la plus méprisable de toutes, puisqu'elle racheta ses crimes par de nouveaux crimes plus grands encore, c'était celle des forçats. Aussi long-temps que dura l'embrasement de cette capitale, ils se signalèrent par l'audace avec laquelle ils exécutèrent les ordres qu'ils avaient reçus : munis de briquets phosphoriques, ils rallumèrent l'incendie sur tous les points où il paraissait s'éteindre, et se glissaient furtivement dans les maisons habitées, pour y mettre le feu. Plusieurs de ces êtres abjects furent arrêtés la torche à la main; mais leur supplice, trop prompt, produisit peu d'effet (24 septembre). Le peuple, qui toujours déteste ses vainqueurs, regarda ces exécutions comme un calcul de notre politique; ces victimes, en effet, étaient trop obscures pour l'expiation d'un tel crime ; leur procédure, manquant d'appareil et affranchie de toute la solennité des formes judiciaires, ne jeta

aucun jour sur un si grand événement, et ne put par conséquent nous justifier, d'une manière éclatante, aux yeux de ceux qui persistaient à croire que nous en étions les auteurs.

Beaucoup de Moskowites, cachés dans les forêts voisines, voyant cesser l'incendie, crurent n'avoir plus rien à craindre, et rentrèrent dans la ville; les uns cherchaient leur maison et ne la trouvaient plus; d'autres, voulant se réfugier dans le sanctuaire de leur Dieu, virent, avec douleur, qu'on l'avait profané: les promenades et les rues offraient un spectacle révoltant; à chaque instant on rencontrait des chevaux morts ou des cadavres en putréfaction, et sur plusieurs arbres à demi brûlés était suspendu le corps inanimé d'un incendiaire. C'est au milieu de ces horreurs qu'on voyait les infortunés habitants, restés sans asile, ramasser la tôle qui couvrait les toits, pour se construire des cabanes qu'ils élevaient dans des quartiers éloignés, ou dans des jardins entièrement ravagés. N'ayant rien à manger, ils fouillaient la terre pour arracher la racine des légumes que nos soldats avaient cueillis: ou bien, errant au milieu des décombres, ils remuaient les cendres refroidies pour y chercher les aliments que le feu n'avait pas entièrement consumés; pâles, décharnés et presque nus, la lenteur de leur démarche annonçait l'excès de leurs souffrances. Enfin, plusieurs, se rappelant qu'on avait

malheur : souvent la faim et la misère forcèrent leurs mères à venir nous les présenter. Cette immoralité, dans une telle circonstance, retombait sur ceux qui n'avaient pas assez de vertu pour triompher d'une passion brutale, et qui étaient assez corrompus pour chercher du plaisir sur une bouche que la faim décolore. Car cet empire que les mères nous donnaient sur leurs filles était l'effet d'une calamité publique.

Il y avait encore dans Moskou une classe d'hommes qui était la plus méprisable de toutes, puisqu'elle racheta ses crimes par de nouveaux crimes plus grands encore, c'était celle des forçats. Aussi long-temps que dura l'embrasement de cette capitale, ils se signalèrent par l'audace avec laquelle ils exécutèrent les ordres qu'ils avaient reçus : munis de briquets phosphoriques, ils rallumèrent l'incendie sur tous les points où il paraissait s'éteindre, et se glissaient furtivement dans les maisons habitées, pour y mettre le feu. Plusieurs de ces êtres abjects furent arrêtés la torche à la main; mais leur supplice, trop prompt, produisit peu d'effet (24 septembre). Le peuple, qui toujours déteste ses vainqueurs, regarda ces exécutions comme un calcul de notre politique; ces victimes, en effet, étaient trop obscures pour l'expiation d'un tel crime ; leur procédure, manquant d'appareil et affranchie de toute la solennité des formes judiciaires, ne jeta

aucun jour sur un si grand événement, et ne put par conséquent nous justifier, d'une manière éclatante, aux yeux de ceux qui persistaient à croire que nous en étions les auteurs.

Beaucoup de Moskowites, cachés dans les forêts voisines, voyant cesser l'incendie, crurent n'avoir plus rien à craindre, et rentrèrent dans la ville; les uns cherchaient leur maison et ne la trouvaient plus; d'autres, voulant se réfugier dans le sanctuaire de leur Dieu, virent, avec douleur, qu'on l'avait profané: les promenades et les rues offraient un spectacle révoltant; à chaque instant on rencontrait des chevaux morts ou des cadavres en putréfaction, et sur plusieurs arbres à demi brûlés était suspendu le corps inanimé d'un incendiaire. C'est au milieu de ces horreurs qu'on voyait les infortunés habitants, restés sans asile, ramasser la tôle qui couvrait les toits, pour se construire des cabanes qu'ils élevaient dans des quartiers éloignés, ou dans des jardins entièrement ravagés. N'ayant rien à manger, ils fouillaient la terre pour arracher la racine des légumes que nos soldats avaient cueillis: ou bien, errant au milieu des décombres, ils remuaient les cendres refroidies pour y chercher les aliments que le feu n'avait pas entièrement consumés; pâles, décharnés et presque nus, la lenteur de leur démarche annonçait l'excès de leurs souffrances. Enfin, plusieurs, se rappelant qu'on avait

de blessés qui abandonnaient le champ de bataille, et sur-tout la difficulté qu'on avait à se maintenir dans Malo-Jaroslavetz, firent juger au vice-roi qu'il fallait envoyer d'autres troupes contre celles, sans cesse renaissantes, que l'ennemi mettait en bataille. La division Pino, qui, durant toute la campagne, avait toujours cherché l'occasion de faire connaître l'ardeur dont elle était animée, saisit cette circonstance pour obéir avec transport aux ordres du prince : dirigée par plusieurs officiers de l'état-major, elle se porta sur la hauteur au pas de charge, et, poussant des cris de joie, parvint à s'établir dans tous les lieux d'où l'ennemi nous avait chassés. Ce succès fut chèrement acheté : grand nombre d'intrépides Italiens périrent victimes de leur émulation pour la valeur française. La mort du général Levié, à qui le sort ne permit de jouir que huit jours de son nouveau grade, excita nos regrets. Nous fûmes également affligés en voyant revenir le général Pino tout ensanglanté : malgré la douleur de sa blessure, elle était pour lui moins sensible que la perte d'un frère qui venait de mourir à ses côtés.

Les chasseurs de la garde royale, commandés par le colonel Peraldi, avaient suivi le même mouvement. La quinzième division ayant été repoussée, ils s'avancèrent pour l'appuyer à l'instant où l'ennemi, faisant des progrès rapides, marchait vers le pont et menaçait de culbuter dans la rivière les troupes

qui l'avaient franchie. Dans leur ardeur, ils attaquèrent les Russes et leur reprirent la position, d'où la division italienne avait été chassée. L'acharnement des deux partis était extrême, lorsque, de deux grandes redoutes masquées, partirent plusieurs décharges à mitraille qui détruisirent les chasseurs. Ceux qui restaient hésitèrent un instant; mais le colonel Peraldi, après avoir fait sentir à ses soldats le déshonneur qui les attendait s'ils ne mouraient pas à leur poste, eut la satisfaction de voir ces braves prendre des cartouches, dont ils manquaient, dans les gibernes de leurs camarades morts sur le champ de bataille, et marcher tête baissée sur les Russes; ceux-ci, étonnés de tant d'audace, crurent qu'ils allaient être accablés par des troupes nouvelles. Ne se croyant plus en sûreté dans leur dernière ligne, ils battirent en retraite, après avoir désarmé leur redoute. Pendant ce temps le canon tirait toujours, et ses boulets venaient porter le ravage et la mort jusque dans les rangs des grenadiers et vélites royaux placés en réserve, et dans les groupes que formait l'état-major du vice-roi. C'est dans ce moment que le général Gifflenga, homme d'un grand mérite et d'une rare intrépidité, reçut dans la gorge une balle qui l'obligea à s'éloigner du champ de bataille.

Le succès de la journée était décidé; nous occupions la ville et toutes les hauteurs, quand la cinquième division du premier corps vint prendre po-

sition à notre gauche, et la troisième division du même corps, venue aussi après l'affaire, occupa un bois situé à notre droite (1). Jusqu'à neuf heures du soir nos batteries et nos fantassins ne cessèrent de faire feu, et à une distance très rapprochée de l'ennemi, qui faisait protéger sa retraite par de nombreux tirailleurs. La nuit et la lassitude mirent fin à ce combat acharné, et ce fut seulement vers les dix heures du soir que le vice-roi et l'état-major purent prendre du repos, nécessaire après tant de fatigues. Nous campâmes au-dessous de Malo-Jaroslavetz, entre la ville et la rivière de Louja. Quant aux troupes, elles bivaquèrent dans toute l'étendue des positions qu'elles avaient si glorieusement enlevées.

Le lendemain nous reconnûmes que l'obstination des Russes à nous disputer Malo-Jaroslavetz provenait de l'intention où ils étaient de couvrir Kaluga, et de s'opposer à ce que nous fissions notre retraite par leurs provinces méridionales. On dut alors regretter de s'être arrêté à Fominskoé; sans la perte d'une journée, l'ennemi aurait été tourné dans son camp retranché, et ne serait point arrivé à temps pour défendre les différentes positions qui sont entre Malo-Jaroslavetz et Kaluga. Car ceux qui étaient dans les secrets de Napoléon assurent encore aujourd'hui qu'en opérant son mouvement sur Smolensk il voulait auparavant détruire les manufactures d'ar-

(1) Voyez le plan du champ de bataille de Malo-Jaroslavetz.

mes de Tula, et ensuite revenir par la route de Kaluga, Serpeisk et Elnia, qui n'avait point été ravagée.

Vers les quatre heures du matin nous parcourûmes avec le vice-roi le plateau sur lequel on avait combattu, et vîmes la plaine couverte de kosaques dont l'artillerie légère faisait feu sur nos troupes; nous reconnûmes aussi sur la gauche trois grandes redoutes. La veille on les avait armées de quinze à vingt pièces de canon; l'une d'elles défendait le flanc droit de Kutusow, en supposant qu'on eût voulu, de ce côté, tourner sa position. Vers les dix heures le feu se ralentit, et à midi il cessa tout-à-fait.

L'intérieur de Malo-Jaroslavetz nous présenta le spectacle le plus horrible; en y entrant, nous vîmes avec douleur la place où avait péri le général Delzons; chacun regretta qu'une mort prématurée eût mis fin à sa glorieuse carrière. On donna également des louanges à l'héroïsme de son frère, qui reçut une blessure mortelle en voulant l'arracher des mains de l'ennemi. Un peu plus loin, on nous montra l'endroit où le général Fontanes avait été blessé; et au-dessous du plateau, nous vîmes les grenadiers du 35e régiment de ligne qui rendaient les honneurs funèbres à leur brave colonel.

La ville où l'on avait combattu n'existait plus; on ne distinguait l'alignement des rues que par les nombreux cadavres dont elles étaient jonchées; de tous côtés l'on ne voyait que des membres épars, et

des têtes humaines écrasées par les pièces d'artillerie qu'on avait fait manœuvrer. Les maisons ne formaient qu'un monceau de ruines, et sous leurs cendres brûlantes paraissaient des squelettes à demi consumés. Il y eut aussi des malades et des blessés qui, en quittant le combat allèrent se réfugier dans ces mêmes maisons; le petit nombre de ceux qui échappèrent aux flammes se montraient devant nous, ayant la figure noircie, les habits et les cheveux brûlés : d'une voix mourante, ils poussaient les cris les plus douloureux; en les voyant, l'homme le plus féroce était attendri, et, détournant les yeux, ne pouvait s'empêcher de répandre des larmes. A ce tableau, chacun frémissait des maux auxquels le despotisme nous expose, et se croyait ramené à ces temps de barbarie, où l'on ne pouvait apaiser les dieux qu'en offrant des victimes humaines sur des autels ensanglantés.

Vers l'après midi, Napoléon avec une suite nombreuse, parcourut froidement le champ de bataille; il entendit sans s'émouvoir les cris douloureux des malheureux blessés qui demandaient à être secourus. Cet homme, accoutumé depuis vingt ans aux maux de la guerre dont il était si follement épris, ne put, en entrant dans la ville, s'empêcher d'être étonné de l'acharnement avec lequel on avait combattu. Quoiqu'il eût beaucoup de répugnance à louer ceux dont la réputation pouvait lui faire ombrage

néanmoins, dans cette occasion, il fut forcé de rendre justice à ceux qui l'avaient mérité (1). Après avoir donné des éloges à la valeur du quatrième corps, il dit au vice-roi : *L'honneur de cette belle journée vous appartient tout entier* (2).

Pendant qu'on était aux prises avec l'ennemi pour lui disputer la position de Malo-Jaroslavetz, plus de six mille kosaques fondirent sur le quartier-général de l'Empereur établi à Ghorodnia, et enlevèrent six pièces parquées non loin de ce village. Aussitôt le duc d'Istrie s'y porta au galop avec toute la cavalerie de la garde : soutenu par la quatrième division (3) et par le corps du général Latour-Maubourg, il parvint à reprendre l'artillerie qui avait été surprise. Le général Rapp, et le major Letort, des dragons de la garde, se firent remarquer dans cette action. Le premier eut un cheval tué sous lui; par son intrépidité, il prouva de nouveau que son courage le rendait aussi brillant le jour d'un combat

(1) XXVIIe Bulletin.

(2) Au mois d'avril 1814, étant à Mantoue, j'ai entendu dire à sir Robert Wilson, témoin oculaire du combat de Malo-Jaroslavetz, et alors commissaire auprès de Bellegarde, que le prince Eugène, avec vingt mille hommes, avait dans cette sanglante affaire soutenu le choc de neuf divisions russes, fortes de dix mille hommes chacune.

(3) Elle était alors commandée par le général Frédéric, en remplacement du comte Dessaix; qui, ne pouvant, à cause de ses blessures, continuer la campagne, fut nommé gouverneur de Berlin.

qu'illustre le jour d'une bataille. Les kosaques, sabrés et dispersés, effectuèrent leur retraite, et se jetèrent de l'autre côté de la Protva; mais, en fuyant, un de leurs nombreux détachements vint également attaquer les équipages du quatrième corps; il s'en serait peut-être emparé, si la cavalerie de la garde italienne ne l'eût reçu de la même manière que la garde impériale. Dans cette circonstance, on loua le sang-froid de l'ordonnateur en chef Joubert, qui, seul contre plusieurs kosaques, se défendit bravement jusqu'à ce qu'on fût venu à son secours.

Depuis l'ouverture de la campagne, le fils de l'hetman Platow, monté sur un superbe cheval blanc de l'Ukraine, était le fidèle compagnon d'armes de son père, et, marchant toujours à la tête des kosaques, s'était fait remarquer de nos avant-gardes par une valeur à toute épreuve. Ce jeune homme était l'idole de son père et l'espoir de la nation guerrière qui devait un jour lui obéir. Dans un choc violent de cavalerie, qui eut lieu auprès de Vereïa, entre le prince Poniatowski et l'hetman Platow, les Polonais et les Russes, animés par une haine violente, se battirent avec acharnement. Excités par l'ardeur du combat, ils s'arrachaient mutuellement la vie, et de toutes parts tombaient des braves, échappés à de grandes batailles.

Platow, qui voyait succomber sous les coups des Polonais ses meilleurs soldats, oubliait le péril, et d'un œil inquiet cherchait son fils; mais ce père

infortuné touchait au moment terrible où il devait éprouver que la vie est souvent une grande disgrace. L'objet de sa plus chère affection, revenu du fort de la mêlée, se préparait à porter de nouveaux coups, lorsqu'il reçut une blessure mortelle d'un hulan polonais. Au même instant le père, qui volait à son secours, paraît et se précipite sur lui. Le fils veut lui parler et lui donner le dernier témoignage de sa tendresse; mais, en ouvrant la bouche, il rendit le dernier soupir.

Le lendemain, à la pointe du jour, les chefs kosaques, en exprimant leur douleur, vinrent supplier qu'on leur permît de rendre au fils de leur hetman les honneurs de la sépulture. Chacun d'eux, à la vue de cet intéressant jeune homme étendu sur une peau d'ours, baisait respectueusement la main d'un guerrier qui, sans une mort prématurée, eût peut-être égalé par son courage et ses vertus les plus grands capitaines. Après avoir, selon leur rit, fait des prières ferventes pour le repos de son ame, ils l'enlevèrent aux regards de son père, pour le porter solennellement sur un tertre couvert de cyprès, et où l'on devait l'enterrer. Tout autour, les kosaques, rangés en bataille, observaient un silence religieux, et baissaient leur front, sur lequel se peignait la tristesse. Au moment où la terre allait pour toujours les séparer du fils de leur prince, ils firent à-la-fois un feu de mousqueterie. Ensuite, tenant en main leurs chevaux, ils défilèrent tous auprès du

tombeau, en renversant contre terre la pointe de leurs lances (1).

(1) Cet épisode paraît romanesque, en ce qu'il peint des mœurs différentes des nôtres. Les journaux allemands, d'où il est tiré, l'ont raconté d'une manière très poétique. Ceux de France ont également rapporté, sur l'hetman Platow, des choses si extraordinaires, qu'elles autoriseront les historiens à faire de ce guerrier un personnage éminemment dramatique.

LIVRE VII.

DOROGHOBOUÏ.

Le combat de Malo-Jaroslavetz nous démontra deux tristes vérités : la première, que les Russes, loin d'être affaiblis, avaient été renforcés par de nombreuses milices, et que tous se battaient avec un acharnement qui nous faisait désespérer d'obtenir de nouveaux succès. Encore une autre victoire comme celle-ci, disaient les soldats, et Napoléon n'aura plus d'armée. La seconde vérité était qu'il fallait renoncer à notre expédition sur Kaluga et Tula, et qu'ainsi nous n'avions plus l'espoir de faire une retraite paisible, puisque l'ennemi, à la suite de cette affaire, nous ayant débordés, empêchait nos colonnes de se retirer, non seulement par la route de Serpeisk et d'Elnia, mais encore d'aller à Viazma par Médouïn et Ioukhnov, nous réduisant ainsi à la fâcheuse nécessité de retourner vers Mojaïsk.

Après ce mémorable combat, tous ceux qui ne jugeaient que sur les apparences et les bruits populaires crurent qu'on se porterait sur Kaluga et Tula; cependant on s'étonnait de voir une forte avant-garde ennemie, au lieu de prendre cette même direction, déborder notre droite en filant sur Médouïn; les militaires instruits comprirent que les Russes avaient pénétré les desseins de Napoléon, et que,

pour les prévenir, il nous fallait faire une marche précipitée sur Viazma, afin d'y arriver avant eux. Dès-lors il ne fut plus question de Kaluga et de l'Ukraine, mais bien de revenir précipitamment par la grande route de Smolensk, c'est-à-dire par le désert que nous nous étions créé. Aussitôt que notre retraite fût décidée, le quatrième corps effectua son mouvement rétrograde, laissant à Malo-Jaroslavetz tout le premier corps et la division de cavalerie du général Chastel : ces troupes devaient former l'arrière-garde, en marchant loin de nous à la distance d'une journée.

Sur notre route, nous vîmes à quoi se réduisait la triste et mémorable victoire de Malo-Jaroslavetz : de toutes parts on ne voyait que des caissons abandonnés, faute de chevaux pour les traîner. Il y avait aussi les débris de plusieurs voitures et fourgons brûlés pour la même cause. De pareilles pertes, dès le commencement de notre retraite, nous faisaient entrevoir l'avenir sous les couleurs les plus sombres. Ceux qui emportaient avec eux le butin de Moskou tremblèrent pour leurs richesses. Chacun était inquiet en voyant l'état déplorable où se trouvaient déja les restes de notre cavalerie, sur-tout en entendant l'explosion de nos caissons que chaque corps faisait sauter, et qui retentissaient au loin comme des coups de tonnerre.

Aux approches de la nuit nous arrivâmes à Ouvarovskoé (26 octobre); surpris de voir les villages

en flammes, on voulut en connaître la cause, et l'on apprit que l'ordre avait été donné de brûler tout ce qui se trouverait sur notre chemin. Il y avait dans le village où nous étions un château qui, quoiqu'en bois, était d'une grandeur et d'une magnificence égales à celles des plus beaux palais d'Italie. La richesse de l'ameublement répondait à la beauté de l'architecture; on y voyait des tableaux estimés, des candelabres d'un grand prix, et quantité de lustres en cristal de roche qui faisaient des appartements, quand ils étaient éclairés, un véritable séjour enchanté. Tant de richesses ne furent point épargnées, et le lendemain on nous raconta que nos soldats, ayant trouvé trop lent de mettre le feu à ce château, avaient imaginé de le faire sauter en plaçant au rez-de-chaussée des caissons remplis de poudre.

Les villages qui, quelques jours auparavant, nous avaient abrités, brûlaient lorsque nous les revîmes. Sous leurs cendres encore chaudes, que le vent poussait vers nous, étaient les cadavres de plusieurs soldats ou paysans; on y voyait aussi des enfants égorgés, et de jeunes filles massacrées à l'endroit même où elles avaient été violées. Nous laissâmes à notre droite la ville de Borovsk, qui était également la proie des flammes, pour remonter la Protva et chercher un gué favorable à notre artillerie; on en avait trouvé un au-dessus de cette ville, qui, quoique très mauvais, devait être frayé par tout notre corps; mais plusieurs caissons, restés dans la rivière, en-

combrèrent tellement le passage, qu'il fallut en chercher un nouveau. Ayant été reconnaître le pont de Borovsk, je trouvai qu'il existait encore, et qu'il offrait à l'armée de grandes facilités pour les bagages. Aussitôt le prince fit rétrograder la treizième division qui marchait en tête, et qui, par le moyen de ce pont, ouvrit à notre corps une route meilleure et beaucoup plus courte. Le seul danger à craindre était de faire passer des caissons chargés de munitions au milieu d'une ville dont toutes les maisons étaient en feu.

Nos équipages filèrent à travers ce vaste incendie sans éprouver aucun accident; le soir, après avoir franchi plusieurs défilés très pénibles, nous arrivâmes au mauvais village d'Alféréva (27 octobre), où les généraux de division eurent peine à trouver une grange. Celle même du vice-roi était si affreuse, qu'on plaignait le sort des pauvres paysans destinés à l'habiter. Pour comble de maux, le manque d'aliments redoublait nos souffrances, les provisions de Moskou étaient sur le point de finir, et chacun, avare de ce qu'il avait, commençait à se retirer dans la solitude pour manger le morceau de pain que son industrie lui avait procuré. Nos chevaux également souffraient beaucoup; de la mauvaise paille, arrachée de la toiture des maisons, était leur unique nourriture. La mortalité de ces animaux, succombant à la fatigue, obligeait l'artillerie de renoncer à ses équipages, et chaque jour redoublait d'une

manière effrayante la détonation des caissons que l'on faisait sauter.

Le jour suivant nous repassâmes la Protva au-dessous de Vereïa. Cette ville brûlait au moment de notre passage, et les flammes dévorantes, s'élevant en tourbillons, l'eurent bientôt réduite en cendres : cité d'autant plus malheureuse qu'étant hors de la grande route elle put se flatter un moment d'avoir échappé aux maux qui l'entouraient; car, à l'exception du combat livré entre les Russes et les Polonais, elle avait faiblement ressenti les horreurs de la guerre : ses champs et ses jardins bien cultivés étaient couverts de légumes de toute espèce qui, dans un instant, furent enlevés par nos soldats affamés.

Le troisième corps, ayant quitté Mojaïsk, continua sa route et marcha en tête. La jeune garde, laissée à Moskou, nous rejoignit par le chemin de Fominskoé. Ce dernier corps emmenait avec lui le trésor, l'intendance, et quantité de bagages. C'est à Vereïa qu'on présenta à l'Empereur le général Winzingerode et son aide-de-camp, faits prisonniers dans Moskou par le duc de Trévise. Napoléon le reçut fort mal, et le traita d'une manière très dure, lui disant qu'étant né Wurtembergeois il le ferait juger par une commission militaire comme sujet rebelle de la confédération du Rhin. Heureusement pour ce général nous verrons qu'il fut repris bientôt après aux environs de Minsk par le colonel Czerni-

chew, qui, avec un nombreux détachement de kosaques, allait à Tschachniki annoncer au comte Wittgenstein le mouvement que faisait l'amiral Tschichagow pour se réunir à lui, afin de nous couper la retraite sur les bords de la Bérézina.

Nous couchâmes dans un mauvais village, dont on ne put jamais savoir le nom; mais on soupçonna que c'était Mitiaéva, en apprenant que Ghorodok-Borisov n'était qu'à une lieue de là. Ce gîte était encore plus mauvais que celui où nous avions reposé la veille: la plupart des officiers furent au bivac, situation pénible, car les nuits commençaient à être froides, et le manque de bois les rendait insupportables. Pour s'en procurer on démolissait jusqu'aux granges où les généraux étaient établis; plusieurs d'entre eux, après s'être endormis dans de bonnes cabanes, en se réveillant se trouvèrent à la belle étoile.

Napoléon, qui nous précédait d'une journée, avait déja passé Mojaïsk, faisant brûler et détruire tout ce qui se trouvait sur son passage. Les soldats de sa suite étaient tellement portés à cette dévastation, qu'ils incendiaient aussi les lieux où l'on devait s'arrêter; cela nous exposait à de grandes souffrances: notre corps, à son tour, brûlant le peu de maisons qu'on avait laissées, enlevait à celui du prince d'Eckmülh, qui faisait l'arrière-garde, la faculté de trouver un asile pour se mettre à l'abri de l'inclémence de l'air. Outre cette souffrance, ce même corps avait

encore à lutter contre un ennemi acharné qui, en apprenant notre retraite, accourait de tous côtés pour satisfaire sa vengeance. Le canon qu'on entendait chaque jour, et à des distances très rapprochées, nous annonçait assez qu'il fallait déployer, pour le contenir, de grands et pénibles efforts.

Enfin, après avoir traversé Ghorodok-Borisov (29 octobre), au milieu d'un vaste embrasement, nous entrâmes, une heure après, dans une plaine qui nous parut avoir été saccagée depuis quelque temps. On rencontrait, de distance en distance, des cadavres d'hommes et de chevaux. Mais, à la vue de plusieurs retranchements à moitié détruits, et surtout à l'aspect d'une ville ruinée, je reconnus les environs de Mojaïsk, où nous avions autrefois passé en vainqueurs. Les Westphaliens et les Polonais campaient sur ces décombres; avant de les abandonner ils brûlaient les maisons échappées au premier incendie : il en restait si peu, qu'on voyait à peine la lueur des flammes. La seule chose qui pût nous frapper était de voir toutes ces ruines d'où sortait une épaisse fumée, et dont la couleur noirâtre contrastait avec la blancheur du clocher nouvellement construit. Ce seul bâtiment subsistait en entier et l'horloge sonnait encore les heures lorsque la ville n'existait plus!

L'armée ne passa point par Mojaïsk; en suivant des chemins peu frayés, nous arrivâmes sur l'emplacement de Krasnoé, où nous avions campé le

lendemain de la bataille de la Moskwa : je dis emplacement, car le village avait disparu, on n'avait réservé que le château pour Napoléon. Nous bivaquâmes autour de ce château, et je me rappellerai toute ma vie que, transi de froid, on se couchait avec plaisir sur les cendres chaudes des maisons qui avaient été brûlées la veille.

(30 octobre.) Plus nous approchions et plus la terre était en deuil; toutes les campagnes, foulées par des milliers de chevaux, semblaient n'avoir jamais été cultivées. Les forêts, éclaircies par le long séjour des troupes, se ressentaient aussi de cette affreuse dévastation; mais rien n'était horrible à voir comme la multitude des morts qui, depuis cinquante-deux jours, privés de sépulture, conservaient à peine une forme humaine. Auprès de Borodino, ma consternation fut à son comble, sur-tout en retrouvant à la même place, les vingt mille hommes qui s'étaient égorgés, et dont la gelée avait arrêté l'entière dissolution; la plaine en était couverte : de toutes parts ce n'étaient que carcasses de chevaux ou cadavres à demi enterrés : là étaient des habits teints de sang, et des ossements rongés par les chiens et les oiseaux de proie; ici des débris d'armes, de tambours, de casques, et de cuirasses; on y trouvait également des lambeaux d'étendards, mais aux emblêmes dont ils étaient couverts, on pouvait juger combien l'aigle moskowite avait souffert dans cette sanglante journée.

Nos soldats, en parcourant le théâtre de leurs exploits, montraient avec orgueil les lieux où leurs régiments s'étaient battus, et presque tous rappelaient à chaque pas différents traits de valeur propres à flatter notre esprit national. D'un côté, ils faisaient remarquer les restes de la cabane où Kutusow avait campé; plus loin, sur la gauche, la fameuse redoute; elle dominait toute la plaine, et, semblable à une pyramide, s'élevait au milieu d'un désert. En songeant à ce qu'elle avait été et à ce qu'elle était alors, je crus voir le Vésuve en repos. Mais, ayant aperçu au sommet un militaire, dans le lointain, sa figure immobile me fit l'effet d'une statue. « Ah! « si jamais on veut en élever une au démon de la « guerre, m'écriai-je, c'est sur ce piédestal qu'il faut « la lui dresser. »

Pendant qu'on traversait ce champ de bataille, nous entendîmes de loin un malheureux qui appelait à son secours. Touchés par ses cris plaintifs, plusieurs s'approchèrent, et, à leur grand étonnement, virent étendu par terre un soldat français ayant les deux jambes fracturées. « J'ai été blessé, dit-il, le « jour de la grande bataille, et me trouvant dans un « endroit écarté, personne n'a pu venir à mon se- « cours. Depuis lors, ajouta cet infortuné, me traî- « nant aux bords d'un ruisseau, j'ai vécu d'herbages, « de racines, et de quelques morceaux de pain « trouvés sur des cadavres. La nuit, je me couchais « dans le ventre des chevaux morts, et les chairs

nous entendîmes tirer le canon si près de nous, que le vice-roi, dans la crainte que le prince d'Eckmühl n'eût été enfoncé, s'arrêta sur une hauteur, et fit ranger ses troupes en bataille pour lui prêter secours. Depuis quelques jours l'Empereur se plaignait de la lenteur avec laquelle marchait le premier corps, et blâmait le système de retraite par échelons qu'avait adopté son chef, disant qu'il avait fait perdre trois jours de marche, et, par là, facilité à l'avant-garde de Milloradowitch les moyens de nous atteindre. Il alléguait qu'on doit passer rapidement dans les pays où il n'y a pas de quoi vivre. Pour la justification de ce maréchal, envers qui le malheur rendait Napoléon injuste, je dois observer qu'une retraite trop hâtée eût redoublé l'audace de nos ennemis, qui, forts en cavalerie légère, pouvaient toujours nous rejoindre, et tailler en pièces l'arrière-garde, si elle eût refusé le combat. D'ailleurs le prince d'Echmühl, dans des temps heureux, avait assez prouvé qu'on devait se reposer sur ses talents; d'autant plus qu'en cette circonstance, il avait pour lui cet axiôme de guerre : *Que plus une retraite est précipitée, plus elle devient fatale*, parceque le découragement qui s'en suit est plus funeste encore que tous les maux physiques.

Le vice-roi avait fait ses dispositions sur les hauteurs de Prokofévo pour secourir le prince d'Eckmühl; s'étant convaincu que ce maréchal n'aurait point ce jour-là d'affaires sérieuses, il continua sa

marche vers Ghiat, ayant soin d'ordonner à ses divisions de marcher dans le plus grand ordre, et de s'arrêter toutes les fois que le premier corps pourrait avoir besoin de leur secours. Dans cette circonstance, on ne saurait trop louer les vertus du prince Eugéne, qui, pendant la retraite, non seulement voulut toujours être un des derniers de sa colonne, mais encore bivaquer à une lieue en-deçà de Ghiat, pour être prêt à repousser plus promptement les attaques de l'ennemi.

Ce bivac fit passer au vice-roi, et à tous ceux qui l'accompagnaient, la nuit la plus cruelle et la plus longue qu'on eût encore endurée. On était sur un tertre, auprès de l'endroit où se trouvait jadis le petit village d'Ivachkova : pas une seule maison n'existait; depuis long-temps on les avait brûlées. Pour comble de disgrace, il faisait un vent affreux, et la nature, en privant de bois cet emplacement, semblait lui avoir refusé l'unique ressource qui puisse adoucir l'âpreté du climat de la Russie.

Quoique nos maux fussent extrêmes, néanmoins les ames généreuses n'étaient point insensibles à ceux qu'éprouvaient nos ennemis : dès le matin, en approchant de Ghiat, nous fûmes saisis d'un serrement de cœur en voyant que cette ville avait existé; on avait beau la chercher, on ne la trouvait plus, et si ce n'eût été les débris de quelques maisons en pierre qu'on rencontrait de distance en distance, on se serait cru sur l'emplacement d'une

forêt incendiée. Jamais la fureur et la barbarie ne poussèrent plus loin leurs ravages : Ghiat, tout construit en bois, disparut dans une journée, ne laissant que des regrets, aux uns sur la chute de son industrie, aux autres sur la perte de ses richesses; cette ville pouvait être comptée pour une des plus commerçantes et des plus florissantes de la Russie. On y fabriquait des cuirs, des toiles, et quantité de goudrons et cordages destinés pour la marine anglaise.

Le temps, qui était très froid pendant la nuit, était superbe durant la journée : nos troupes, quoique fatiguées par les souffrances que donnaient les privations de toute espèce, néanmoins conservaient une grande ardeur, persuadées que l'abattement serait le principe de leur ruine. Depuis plusieurs jours, elles n'avaient pour subsister que la viande des chevaux; à cette époque les vivres étaient devenus si rares, que les généraux même commencèrent à manger de ces animaux, dont la mortalité fut regardée comme un bonheur dans une pareille circonstance; car, sans cette ressource, le soldat aurait beaucoup plus tôt ressenti les horreurs de la faim.

(1er novembre.) Les kosaques, dont on redoutait l'approche, ne tardèrent pas à réaliser nos craintes. Comme on ne les avait point encore vus, le soldat marchait avec sa confiance accoutumée, et les bagages, faiblement escortés, étaient si nombreux,

qu'ils formaient plusieurs convois, allant à quelque distance l'un de l'autre. Auprès du village détruit de Czarevo-Saïmiché, était une chaussée en terre d'environ cinq cents pas de long, où passait le grand chemin; nos équipages et l'artillerie l'avaient à tel point dégradée, qu'elle n'était plus praticable, et, pour continuer la route, il fallait descendre dans une prairie marécageuse, coupée par un large ruisseau. Les premiers le traversèrent aisément à la faveur des glaces; mais à force d'y passer, elles se rompirent, et il fallut s'exposer à franchir ce ruisseau, ou bien attendre que de mauvais ponts, construits à la hâte, fussent achevés. Pendant que la tête de la colonne était arrêtée, il arrivait continuellement de nouvelles voitures; ainsi, artillerie, carrosses et charrettes de vivandiers, tout était éparpillé sur la route, tandis que les conducteurs, selon leur coutume, profitaient de ce moment de repos pour allumer des feux, et réchauffer leurs membres engourdis par le froid. On était dans cette sécurité, lorsque tout-à-coup les kosaques, poussant des cris affreux, sortirent d'un bois épais qui se trouvait à notre gauche, et fondirent sur tous ces malheureux: à cette vue, chacun, inspiré par la crainte, agit selon sa première impulsion : les uns se réfugient dans les bois; les autres, courant à leurs chevaux, les frappent avec violence, et, sans savoir où ils vont, se dispersent dans la plaine; ceux-là furent les plus à plaindre : les ruisseaux, les marais, enfin

tous les accidents du terrain, ne tardèrent pas à les arrêter, et à offrir aux ennemis qui les poursuivaient une capture facile. Les plus heureux furent ceux qui, à la faveur du grand nombre de voitures, se retranchèrent derrière elles, et attendirent leur délivrance, qui arriva promptement; car, sitôt que les kosaques virent venir l'infanterie, ils se retirèrent, n'ayant fait d'autre mal que de blesser des traînards et de piller quelques fourgons.

Depuis lors, ceux à qui l'on avait laissé le soin d'escorter ou de conduire les bagages profitaient du désordre qu'excitait la présence des kosaques, pour s'approprier ce qui leur avait été confié. La cupidité et la mauvaise foi se répandirent dans l'armée, et parvinrent à un tel degré d'impudence, qu'on n'était guère plus en sûreté au milieu des siens qu'on ne l'aurait été avec les ennemis. Quiconque convoitait le bien d'autrui, à la faveur d'une alerte, s'en emparait; et beaucoup, encouragés par un moyen si facile, se procurèrent des occasions plus fréquentes de piller, en répandant de fausses alarmes et en criant eux-mêmes *hourra! hourra!*

Lorsque les équipages furent attaqués, la garde royale venait de franchir le défilé de Czarevo-Saïmiché; aussitôt elle reçut l'ordre de s'arrêter: tandis qu'elle faisait halte, on voyait sur notre gauche, et à deux cents pas de nous, des kosaques venir nous observer; souvent ils déchargeaient sur nous leurs armes à feu, puis ils s'enfonçaient dans les bois:

on dit même que plusieurs traversèrent la route en profitant d'un intervalle que laissait notre longue colonne. Ces bravades, exercées avec succès envers nos domestiques, ne produisirent aucun effet toutes les fois qu'elles furent tentées contre des troupes armées. Quoique la garde royale vît les Tartares rôder sur nos flancs, elle ne pressa point son mouvement, et s'arrêta auprès d'une forêt voisine de Vélitschevo; les autres divisions campèrent autour du vice-roi, qui restait constamment en arrière depuis que les Russes semblaient vouloir inquiéter notre retraite.

(2 novembre.) Trois heures avant le jour nous abandonnâmes cette position. Notre marche nocturne avait quelque chose d'effrayant : la nuit était d'une obscurité affreuse; et chacun de nous, dans la crainte de se heurter contre son voisin, n'allait qu'en tâtonnant et avec une lenteur qui permettait de donner un libre cours à nos tristes pensées. Malgré nos précautions, beaucoup tombaient dans les fossés qui encaissaient la route, d'autres roulaient dans les ravins dont cette même route était coupée; nous desirions le jour avec la plus vive impatience, espérant que sa douce clarté, rendant notre marche plus facile, nous mettrait en état de prévenir les embûches d'un ennemi qui, par l'entière connaissance du terrain, était pleinement favorisé dans toutes ses manœuvres.

Nous avions en effet la certitude d'être bientôt attaqués. Ceux à qui la topographie était connue

redoutaient la position de Viazma; ils savaient qu'auprès de cette ville était l'embranchement de la route venant de Médouïn et de Ioukhnow, qu'une partie de l'armée russe avait suivie après le combat de Malo-Jaroslavetz, et de beaucoup plus courte que la nôtre; ceux-là regardaient les kosaques qui avaient paru la veille comme l'avant-garde de la nombreuse cavalerie commandée par Platow, et des deux divisions du général Milloradowitch, qui devaient déboucher auprès de Viazma.

Nos éclaireurs et les équipages du vice-roi n'étaient qu'à une lieue de cette ville, et rien ne signalait encore la présence de l'ennemi. Le prince, selon sa coutume, était d'arrière-garde avec le premier et le cinquième corps; l'éloignement des deux extrémités de sa colonne pouvant compromettre la sûreté de son armée, il envoya aux troupes qui étaient en avant l'ordre de s'arrêter. Dans cet intervalle, arriva de Viazma le chef d'escadron Labédoyère. Au récit des dangers qu'avait courus cet officier, nous ne doutâmes plus qu'il faudrait, le lendemain, se faire jour par la force des armes.

Le vice-roi s'arrêta à Fœdérovskoé, quoiqu'il fût attendu à Viazma : auprès de lui campaient ses divisions; à sa droite, faisant face à l'ennemi, était le corps des Polonais; un peu en avant, les divisions du premier corps, qui, quoique d'arrière-garde, touchaient presqu'aux nôtres, tant elles étaient vive-

ment pressées, et ce fut pour les appuyer que le prince Eugène retarda sa marche.

(3 novembre.) Vers les six heures du matin nos divisions se mirent en mouvement. On approchait de Viazma, et déja les équipages de notre corps étaient entrés dans cette ville, quand les kosaques attaquèrent tout près de là quelques voitures campées autour d'une petite église : l'arrivée de nos troupes les eut bientôt dissipés; mais lorsque ces mêmes troupes voulurent continuer leur route, la première brigade de la treizième division, commandée par le général Nagle, qui formait notre arrière-garde, fut attaquée sur son flanc gauche à une lieue et demie de Viazma; plusieurs escadrons de cavalerie russe, qui débouchaient précisément par l'endroit qu'on avait redouté, se jetèrent dans le court espace qui séparait le quatrième corps du premier. Le vice-roi, sentant le danger de sa position, fit faire halte à ses divisions, et donna l'ordre à l'artillerie de revenir, afin que des batteries bien dirigées pussent contenir l'ennemi, dont toutes les manœuvres tendaient à nous couper la retraite en s'emparant de Viazma.

A mesure que ces divisions faisaient diverses évolutions propres à renverser le plan des Russes, elles étaient suivies par celles du premier corps; dans cette occasion nous remarquâmes avec douleur que ces troupes, sans doute excédées par des souffrances inouies et des combats continuels, avaient perdu

cette belle tenue qui, jusqu'alors, nous les faisait admirer. Les soldats observaient peu de discipline, et la plupart, blessés dans différents combats, ou malades par la diète et la fatigue, grossissaient la foule des traînards.

Notre corps soutint d'abord à lui seul, non seulement le choc d'une nombreuse cavalerie, mais encore les efforts réitérés d'une division d'infanterie russe, forte de plus de douze mille hommes. Le premier corps, ayant défilé sur nos derrières, vint ensuite prendre position sur la gauche de la route, entre Viazma et le point d'attaque; c'est là qu'il remplaça les troupes du quatrième corps que le vice-roi avait mises en bataille dès le principe de l'affaire. Celles-ci occupèrent les positions qui se trouvaient en-deçà de la ville, pour accepter, conjointement avec le premier corps, le combat que les Russes semblaient nous présenter.

La quatorzième division, qui était en avant de la treizième, laissa passer cette dernière, et la releva pour faire l'arrière-garde. La quinzième, qui suivait la quatorzième, resta avec la garde royale auprès de Viazma, où elles demeurèrent toutes deux en réserve. Cet ordre de bataille étant ainsi réglé, l'infanterie ennemie s'avance, et l'action s'engage avec beaucoup de vivacité, mais avec une grande supériorité d'artillerie du côté des Russes; car le mauvais état de nos chevaux ne nous permettait pas de faire manœuvrer nos pièces avec la même promptitude.

Dans cette affaire, le colonel Banco, aide-de-camp du vice-roi, commandant le second régiment de chasseurs à cheval italien, eut la tête emportée d'un boulet de canon.

Nos troupes, malgré leur infériorité sous plusieurs rapports, gardèrent leurs positions tout le temps qui nous était nécessaire pour faire filer nos bagages. Tandis qu'ils traversaient dans le plus grand ordre la ville de Viazma, une partie de la cavalerie ennemie cherchait à déborder nos deux ailes; celle qui, pendant notre retraite, s'avançait vers notre droite, fut arrêtée par un gros corps d'infanterie qui marchait avec du canon sur le sommet d'un plateau; celle de gauche fut contenue par la cavalerie bavaroise qu'on lui opposa, et par de nombreux pelotons de tirailleurs embusqués dans les broussailles dont ce champ de bataille était couvert.

Cette manœuvre des Russes répandit la consternation parmi ceux que la faiblesse du corps ou le manque de vivres avait forcés de sortir de leur rang pour marcher à volonté; cette classe était considérable, sur-tout parmi la cavalerie, qui était presque toute démontée. Ces hommes isolés, devenus inutiles et même dangereux dans une pareille circonstance, non seulement gênaient les manœuvres, mais encore portaient par-tout l'alarme et le désordre, en fuyant avec précipitation devant un ennemi que la misère leur rendait redoutable; situation d'autant plus critique pour nous, que les kosaques,

fatigués commençaient à goûter le repos, et à chaque instant nous forçait de courir aux armes par la crainte où nous étions que l'ennemi, voisin de nous, ne s'avançât pour nous surprendre.

(4 novembre.) Vers une heure du matin, le vice-roi jugea prudent de profiter de l'obscurité de la nuit pour effectuer sa retraite, et obtenir quelques heures d'avance sur les Russes qu'on ne pouvait combattre, puisque la faim ne nous permettait pas de nous arrêter dans des campagnes désertes. Nous marchions à tâtons sur la grande route, entièrement couverte de bagages et d'artillerie; les hommes et les chevaux exténués de lassitude se traînaient à peine, et, à mesure que ces derniers venaient à tomber, les soldats se les partageaient entre eux, et allaient faire griller sur des charbons ardents cette viande qui, depuis quelques jours, était leur unique nourriture. Beaucoup, souffrant plus encore par le froid que par la faim, abandonnaient leurs équipages pour venir se coucher auprès d'un grand feu qu'ils avaient allumé. Mais, au moment du départ, ces malheureux n'avaient plus la force de se relever, et préféraient tomber entre les mains de l'ennemi, plutôt que d'essayer à continuer leur route.

Il faisait grand jour quand nous arrivâmes devant le village de Polianovo, auprès duquel passe la petite rivière d'Osma. Le pont était très étroit et fort mauvais; la foule pour le traverser était immense, chacun se pressait d'arriver; afin de maintenir l'ordre

dans ce passage difficile, le vice-roi chargea des officiers d'état-major d'interposer leur autorité : lui-même ne dédaigna point de s'y arrêter, et de prendre toutes les précautions nécessaires pour faciliter les convois d'artillerie, au milieu de la cohue des équipages qui se pressaient d'entrer dans ce défilé. L'Empereur, qui allait en avant de nous, à une journée de distance, ayant appris que nous étions attaqués, s'arrêta entre Jalkow Postoja-Dvor et Doroghobouï; mais, lorsqu'il sut que nous avions forcé le passage, il continua sa marche et se dirigea vers cette dernière ville.

Au-dessous du bourg de Semlevo passe une autre branche de la rivière d'Osma, beaucoup plus considérable que la première; néanmoins les troupes ne furent point retardées; elles profitèrent d'un pont large et solide pour franchir une position dont l'ennemi aurait retiré de grands avantages s'il avait pu s'en emparer.

Vers la fin de la journée on avait fait le logement du prince dans une petite chapelle située en-deçà d'un grand ruisseau marécageux. On était à peine établi aux environs de cette chapelle, que nos fourrageurs furent attaqués par les kosaques, et revinrent avec précipitation; les uns avaient perdu leurs chevaux, leurs habits, d'autres étaient tout mutilés par les coups de sabre et de lance qu'ils avaient reçus. Il fallut alors songer à s'éloigner; à mesure que les équipages du vice-roi évacuaient cette posi-

tion, on voyait des cavaliers ennemis s'avancer vers nous. Dans cette circonstance on sentit combien, dans une retraite, il est essentiel d'assurer le passage des rivières. Celle-ci, quoique très petite, était à peine guéable, et n'avait point de pont : pour la traverser, hommes, chevaux et voitures, se jetaient à l'eau; situation d'autant plus pénible, que les Russes, profitant de notre détresse, commençaient à harceler la queue de notre colonne, et répandaient la consternation parmi cette foule immense qui, restée sur l'autre rive, se voyait arrêtée par un ruisseau large, profond, à moitié gelé, et entouré de marais. Pendant ce temps, elle entendait voler sur sa tête les boulets que l'ennemi lançait sur nous. Malgré cela ce passage n'eut rien de bien funeste; la nuit approchait, et les kosaques, craignant de se compromettre, cessèrent leurs attaques : nous ne perdîmes que quelques voitures, qu'on fut forcé de laisser au milieu de l'eau.

Cet obstacle surmonté, nous traversâmes une forêt; à son extrémité était un grand château en bois depuis long-temps saccagé, voisin du village de Rouibki : c'est là qu'on s'établit. Nous n'avions d'autre viande que du cheval; mais il restait encore sur une voiture de l'état-major un peu de farine apportée de Moskou : pour mieux l'économiser, on en faisait de la bouillie, et l'on réglait à chaque officier le nombre de cuillerées qu'il en devait manger. Quant à nos chevaux, on était heureux de pouvoir

leur donner de la paille qui, lors de notre premier passage, avait servi de litière.

(5 novembre.) De très grand matin nous partîmes, et, sans rencontre fâcheuse de l'ennemi, nous arrivâmes d'assez bonne heure dans un grand village dont quelques maisons avaient été épargnées : il y en avait une qui était en pierre et assez grande c'est par la *Maison en pierre* que depuis nous signalâmes ce village (1); sachant rarement le nom des endroits où nous passions, on était dans la coutume de les désigner par ce qu'ils pouvaient avoir de plus caractéristique, soit par la configuration, soit par les maux qu'on y avait endurés. On ne parlait point de ceux où l'on avait souffert la faim, puisque cette calamité était commune à tous les villages où nous passions.

Jusqu'à ce jour, chacun supportait ses maux avec calme et résignation, dans la pensée flatteuse qu'ils allaient bientôt cesser. En partant de Moskou, on avait envisagé Smolensk comme devant être le terme de notre retraite, et le lieu où l'on se réunirait aux corps laissés sur le Dniéper et la Dwina, prenant pour ligne ces deux fleuves, et pour quartiers d'hiver la Lithuanie. On disait aussi que Smolensk abondait en provisions de toutes les espèces, et qu'on y trouverait, pour nous relever de nos travaux, le neu-

(1) D'après la grande carte de Russie, dressée au dépôt général de la guerre, ce village devait être *Jalkow Poussia-Dvor*, ou *Slochovo*.

vième corps, composé d'environ vingt-cinq mille hommes de troupes fraîches. Ainsi cette ville étant l'objet de nos plus chères espérances, on brûlait d'y arriver, dans la persuasion qu'auprès de ses murailles cesseraient nos calamités; son nom volait de bouche en bouche, et chacun le prononçait de bonne foi à tous les malheureux accablés par la souffrance, comme l'unique et véritable consolation propre à leur faire oublier les misères passées, et leur rendre le courage nécessaire pour supporter les fatigues qu'il fallait endurer encore.

(6 novembre.) Nous marchions vers Smolensk avec une ardeur qui redoublait nos forces; nous touchions presqu'à Doroghobouï, qui n'en est éloigné que de vingt lieues, et la seule pensée d'y arriver dans trois jours excitait en nos cœurs une ivresse générale, quand tout-à-coup l'atmosphère, qui jusqu'alors avait été si brillante, s'enveloppa de vapeurs froides et rembrunies. Le soleil, caché sous d'épais nuages, disparut à nos yeux, et la neige, tombant à gros flocons, dans un instant obscurcit le jour et confondit la terre avec le firmament. Le vent, soufflant avec furie, remplissait les forêts du bruit de ses affreux sifflements, et faisait courber contre terre les noirs sapins surchargés de glaçons; enfin, la campagne entière ne formait plus qu'une surface blanche et sauvage.

Au milieu de cette sombre horreur, le soldat, accablé par la neige et le vent qui venaient sur lui en

forme de tourbillon, ne distinguait plus la grande route des fossés, et souvent s'enfonçait dans ces derniers, qui lui servaient de tombeau. Les autres, pressés d'arriver, se traînant à peine, mal chaussés, mal vêtus, n'ayant rien à manger, rien à boire, gémissaient en grelottant, et ne donnaient aucun secours ni marque de pitié à ceux qui, tombés en défaillance, expiraient autour d'eux. Ah! combien de ces infortunés, mourant d'inanition, luttèrent d'une manière terrible contre les angoisses de la mort! On entendait les uns faire de touchants adieux à leurs frères, à leurs camarades; d'autres, en poussant le dernier soupir, prononçaient le nom de leur mère et du pays qui les vit naître: bientôt la rigueur du froid saisissait leurs membres engourdis, se glissait jusque dans leurs entrailles. Étendus sur les chemins, on ne les distinguait plus qu'aux tas de neige qui recouvraient leurs cadavres, et qui, sur toute la route, formaient des ondulations semblables à celles des cimetières. Des nuées de corbeaux, abandonnant la plaine pour se réfugier dans les forêts voisines, en passant sur nos têtes, poussaient des cris sinistres, et des troupeaux de chiens venus de Moskou, ne vivant que de nos débris ensanglantés, venaient hurler autour de nous, comme pour hâter le moment où nous devions leur servir de pâture.

Dès ce jour, l'armée perdit sa force et son attitude militaire. Le soldat n'obéit plus à ses officiers, et

l'officier s'éloigna de son général; les régiments débandés marchaient à volonté; cherchant de quoi vivre, ils se répandaient dans la plaine, brûlant et saccageant tout ce qu'ils rencontraient. Bientôt ces détachements, séparés de nous, étaient assaillis par les restes d'une population armée pour venger les horreurs dont elle avait été la victime; et les kosaques, venant au secours des paysans, ramenaient sur la fatale grande route le reste des traînards échappés au carnage qu'ils en avaient fait.

Telle était la situation de l'armée lorsque nous arrivâmes à Doroghobouï. Cette ville, quoique petite, eût dans notre détresse rendu la vie à bien des malheureux, si Napoléon n'avait été aveuglé au point d'oublier que ses soldats seraient les premiers à souffrir de la dévastation que lui-même ordonna. Doroghobouï avait été brûlé; ses magasins pillés, et l'eau-de-vie dont ils abondaient coulait dans les rues, pendant que le reste de l'armée mourait faute de boissons spiritueuses. Le peu de maisons conservées furent occupées exclusivement par un petit nombre de généraux et d'officiers. Les soldats armés qui restaient encore, devant faire face à l'ennemi, étaient exposés à toutes les rigueurs de la saison, tandis que les autres, éloignés de leurs corps, se voyaient repoussés de partout et ne trouvaient pas même place au milieu des bivacs. Qu'on se figure alors la situation de tous ces malheureux: tourmentés par la faim, ils couraient auprès d'un cheval aussitôt

et, comme des chiens affamés, ils
les lambeaux : accablés par le som-
gues marches, ils n'apercevaient que
, et autour d'eux pas un seul point où
asseoir ni se reposer; transis de froid, ils
de tous côtés pour avoir du bois; la neige
fait disparaître; et, s'ils en trouvaient, ils ne
ent sur quel point l'allumer; à peine le feu
commençait-il à prendre, que la violence du vent
l'atmosphère humide détruisaient le fruit de leurs
fatigues et leur unique consolation dans ce malheur
extrême. Aussi tous les hommes demeuraient serrés
comme des bestiaux, se couchaient au pied des
bouleaux, des sapins, ou sous des voitures; il y en
avait qui arrachaient des arbres; d'autres, de vive
force, brûlaient les maisons où les officiers étaient
logés; et, quoique excédés de lassitude, on les voyait
debout, semblables à des spectres, rester immobiles
toute la nuit autour de ces immenses bûchers.

dirigée contre une batterie à barbette, placée d'une manière avantageuse, et qu'il nous fallait conserver à tout prix pour ne pas livrer à l'ennemi le côté faible de notre camp retranché, c'est-à-dire le front de la ville de Polotsk, dont les ouvrages étaient trop imparfaits pour pouvoir couvrir notre extrême gauche, et qui cependant, ayant été attaqués, furent défendus par le général Maison avec une constance et une bravoure qui firent à-la-fois honneur à ses talents et au courage de ses troupes (1).

Tandis que l'ennemi pressait vivement le général Maison, il fit marcher une autre de ses colonnes pour prendre de front la division Legrand. Ses efforts se dirigèrent contre une redoute établie sur la gauche de la Polota, et qui se trouvait alors au centre de cette division. Les efforts des assaillants furent inutiles, et leur valeur vint expirer sous le feu de nos canons.

De toute la journée Wittgenstein n'osa point s'avancer vers la rive droite de la Polota, où nous étions assez bien retranchés. Mais, vers les quatre heures, il réunit toutes ses forces et déboucha par les routes de Riga et de Sébéi : ses troupes, soutenues par une colonne venue de Nevel, dont la route s'unit aux deux autres, tout près de Polotsk, attaquèrent le flanc gauche de la ville avec une telle assurance,

(1) Huitième division ; elle était auparavant commandée par le comte Verdier. Ce général, blessé à la première bataille de Polotsk (16 et 17 août), fut forcé d'en laisser le commandement.

que les Suisses et les Croates de la division Merle (neuvième), emportés par leur ardeur guerrière, allèrent à la rencontre des Russes, en firent un horrible massacre, et terminèrent la journée en conservant la position qu'ils étaient chargés de défendre.

Le comte Gouvion Saint-Cyr soutenait glorieusement l'attaque contre des forces si supérieures aux siennes, persuadé qu'il pourrait toujours faire face là où il ne faudrait que du courage. Mais il n'était pas sans inquiétude pour parer à toutes les grandes manœuvres contre lesquelles, dans un pays de plaine, la valeur est toujours obligée de céder au nombre, sur-tout depuis qu'il savait que la division de Finlande n'avait pas été inquiétée par les Prussiens, et qu'elle avait pris position à Disna. Pour assurer ses derrières, il avait envoyé, dans la nuit, le général Corbineau sur les bords de la Ouchatsch, afin d'observer les mouvements du corps de Steinheil, dont l'intention était de tourner le maréchal par la rive gauche de la Dwina pendant qu'il combattait sur la rive opposée. Dans le principe on s'était flatté que ce côté était en sûreté, puisque le général Grandjean était à Dunabourg avec quatorze bataillons et deux régiments de cavalerie; mais la garnison de Riga ayant chassé le général Yorck de Mittau, cette invasion attira l'attention du général Grandjean du côté des Prussiens: comme il faisait partie de leur corps d'armée, il crut devoir se préparer à les secourir plutôt que de poursuivre la division de Finlande.

Le général Corbineau, à la suite de sa première reconnaissance, instruisit le comte Gouvion Saint-Cyr qu'il n'y avait sur les bords de la Ouchatsch que de faibles partis ennemis; vers les dix heures du matin il lui fit dire, en toute hâte, qu'il voyait devant lui cinq mille hommes d'infanterie et douze escadrons de cavalerie. Aussitôt on retira, mais sans que Wittgenstein pût s'en apercevoir, un régiment de chaque division, auxquels on joignit le 7e de cuirassiers. Ces troupes, formant un corps d'environ deux mille hommes, furent confiées au général Amey, et allèrent renforcer celles que commandait le général Corbineau.

Le maréchal sentit alors que sa position devenait critique, et qu'il n'avait d'autre parti à prendre qu'à repasser la Dwina, couper les ponts et tomber brusquement sur la division de Finlande; mais, voulant cacher aux Russes son projet de retraite, il annonça qu'on ne s'y préparerait que vers la fin du jour et dans le plus grand silence, afin de mieux dérober un mouvement qui pourrait devenir fatal par les obstacles qu'opposerait l'ennemi s'il venait à s'en apercevoir. Par malheur, aux approches de la nuit, quelques soldats imprudents mirent le feu aux baraques du général Legrand; dans l'instant il se communiqua sur toute la ligne. Alors Wittgenstein, qui, pour recommencer ses attaques, n'attendait que le signal qui marquerait le moment de notre retraite, nécessitée par l'apparition du corps de Steinheil qu'il,

avait envoyé sur l'autre rive, comprit que nous nous disposions à repasser la Dwina; sur-le-champ il mit en batterie toute son artillerie, et, vers les huit heures du soir, fit tirer sur Polotsk, espérant l'incendier et empêcher l'évacuation des caissons qui devaient passer dans l'intérieur de la ville. Les troupes qui s'y trouvaient enfermées, garanties par une double palissade, se battirent avec courage; elles firent un feu continu, en se retranchant derrière des madriers et dans les maisons qu'elles avaient crénelées. Le bombardement fut effroyable; le feu des batteries devint général; les flammes, qui s'élevaient de toutes parts, éclairaient ce combat nocturne et répandaient dans la campagne une si grande clarté, qu'on se battait sur toute la ligne comme en plein midi, et avec autant de précision que le jour d'une revue. L'acharnement des deux côtés était extrême; quoique nous eussions à lutter contre des forces bien supérieures, néanmoins notre arrière-garde défendit la ville pied à pied, jusqu'à ce que tous nos bagages et cent quarante pièces d'artillerie eurent achevé de repasser la Dwina.

Polotsk étant abandonné vers les trois heures du matin, le général russe Cazanova en prit possession; il n'y trouva que des blessés ramassés sur le champ de bataille; leur grand nombre attesta la valeur de nos soldats. Notre retraite fut encore glorieuse, puisqu'au milieu d'une position si critique, et qui devait avoir des suites si désastreuses, l'ennemi avoua

n'avoir obtenu pour trophée qu'une seule pièce de canon achetée par une perte triple de la nôtre. Le même jour, l'état-major russe ayant donné un grand dîner dans le couvent des Jésuites, vers la fin du repas Wittgenstein, après avoir loué la bravoure des soldats français, se leva, et par un mouvement spontané, qui honorait à-la-fois le vainqueur et le vaincu, il porta *la santé du brave Gouvion Saint-Cyr*.

Ce maréchal, voyant qu'il n'avait pas un instant à perdre pour s'opposer aux troupes qui s'avançaient par la Ouchatsch, et que le général Amey avait contenues dans les défilés de Sedlitchtché, lui envoya pour le renforcer une colonne de sept cents Bavarois; ensuite, il donna le commandement de toutes ces troupes au général de Wrède, qui sur-le-champ marcha contre le corps de Steinheil. L'ayant joint, il l'attaqua à la baïonnette et le rejeta de l'autre côté de Bononiïa, en lui faisant éprouver une perte de douze cents hommes restés sur le champ de bataille, et d'environ quinze à dix-huit cents prisonniers, parmi lesquels deux colonels et plusieurs officiers de différents grades (1).

Le comte Gouvion Saint-Cyr, en faisant le rapport de ces combats sanglants, soutenus à une époque si importante et si pénible, rendit justice aux talents et à la bravoure des généraux de Wrède, Legrand, Merle, Maison et Laurencey; il loua la ma-

(1) Rapport du général Wrède, daté de Babinetscky. (*Moniteur* du 29 novembre 1812.)

nière dont le général Aubry avait fait manœuvrer l'artillerie; il donna également des éloges au général du génie Dode, qui déploya une haute capacité dans la connaissance d'un art d'autant plus beau et d'autant plus estimable, qu'il est toujours notre unique ressource dans les circonstances désespérées. Les colonels Guéhéneuc (blessé), et Dalbignac ne furent point oubliés dans la relation d'une affaire où l'un et l'autre se distinguèrent par la réunion de toutes les qualités qui constituent le vrai mérite. Enfin, le maréchal annonça à l'Empereur, qu'ayant été blessé au pied il avait été obligé de se démettre du commandement en faveur du général Legrand, en attendant que le duc de Reggio fût arrivé pour le reprendre.

Tels furent les évènements qui survinrent sur la Dwina pendant que la Grande-Armée opérait sa retraite sur Smolensk; événements honorables pour nos armes, mais désastreux par les conséquences qui s'en suivirent. En effet, Wittgenstein ayant dépassé la Dwina, détacha sur sa gauche des troupes pour s'emparer de Witepsk. Sur sa droite, il opposa le corps de Steinheil à celui des Bavarois, et, avec le reste de son armée, il poursuivit le second corps réduit à neuf mille hommes; ces malheureux débris, vieillis dans les combats, en se retirant sur la Oula disputèrent le terrain pas à pas, jusqu'au moment de notre arrivée. Afin de secourir le duc de Reggio, qui venait de reprendre le commandement, Napo-

léon se vit obligé d'envoyer à son secours le duc de Bellune pour chercher à faire repasser la Dwina à Wittgenstein : expédition fatale, dans laquelle le neuvième corps fut anéanti, non par les combats, mais par le manque de vivres et par des manœuvres continuelles au milieu d'un hiver rigoureux.

Après avoir parlé des opérations de la Dwina, je dois raconter celles qui eurent lieu en Wolhynie, et dont les conséquences nous furent encore plus funestes. Les Autrichiens, après la victoire de Ghorodetschna, rejetèrent Tormasow derrière la Stouir, et vinrent prendre position en face de Lutsk, où ils s'arrêtèrent à la nouvelle de l'approche de l'armée de Moldavie. Cette dernière avait joint effectivement celle de Wolhynie, le 15 septembre. Le prince Schwarzenberg, ne se croyant pas en état de lui résister, se retira sur la Touria, et de là sur la Lesna près Briest-Litewski, où il repassa le Bug le 10 octobre, et prit position à Wegrow, en avant de Warsovie.

L'amiral Tschichagow qui commandait en chef les deux armées, depuis que Tormasow avait été appelé auprès de Kutusow, pour remplacer Bagration, s'arrêta à Briest-Litewski, et prit position sur la droite du Bug, pour observer les Autrichiens et les Saxons, se bornant à pousser vers Biala quelques reconnaissances, qui portèrent l'alarme jusque dans Warsovie. Cependant l'amiral, informé de notre retraite précipitée, reçut l'ordre de son souverain de se porter en toute hâte, avec la moitié de son ar-

mée, par Minsk, sur Borisow, où il devait réunir sous ses ordres les deux corps de Wittgenstein et de Hertel (1), et prendre position derrière la Bérézina, pour coopérer au grand plan des Russes, qui devait s'effectuer sur les bords de cette rivière.

Au reste, par des lettres interceptées, notre chef avait connaissance de toutes ces manœuvres; il n'en profita point, parcequ'il s'obstinait à croire que les Autrichiens se sacrifieraient pour lui. *J'ai créé Schwarzenberg*, disait-il, *c'est le général de mon beau-père, il fera tout ce que j'ordonnerai.* Cependant le plan des Russes était si naturel et si sûr, qu'ils manifestaient ouvertement l'intention de prendre Napoléon en vie, et de passer ensuite au fil de l'épée le reste de son armée. Mais nous étions dans une profonde ignorance sur tous ces mouvements hostiles, et l'on comptait si bien sur la résistance que pourraient opposer les corps par lesquels nous étions flanqués, que chacun attendait la fin de nos malheurs précisément à l'endroit même où ils devinrent plus grands encore.

Ainsi ce n'est point l'âpreté d'un hiver prématuré qui fit échouer le plan de l'Empereur : s'il avait pu se maintenir entre Smolensk et Witepsk il réparait facilement les pertes qu'il avait faites à cette époque. La principale et unique cause de sa ruine c'est d'avoir été à Moskou, en méprisant ce qu'il laissait

(1) Ce général commandait la garnison de Bobruisk.

derrière lui, et d'avoir voulu tenter, au prix de notre sang, ce que le plus imprudent des monarques (1) n'avait pas jugé prudent de faire. Le desir de saccager cette capitale, l'orgueil d'y dicter des lois (2), lui firent tout sacrifier; et, oubliant l'hiver et ses rigueurs, il alla brûler le Kremlin sans songer qu'il n'était secondé que par des alliés peu sincères, que Wittgenstein n'avait jamais abandonné la Dwina, et que Tschichagow, revenu de Moldavie, l'attaquerait au retour de son expédition.

Napoléon, ignorant encore les progrès rapides que l'ennemi faisait sur la Dwina, se détermina à faire passer le Dniéper au quatrième corps, et à le diriger sur Witespk pour secourir la garnison de cette ville, commandée par le général Pouget. Lorsqu'on lui fit observer que ce général n'avait avec lui que deux mille hommes, et que le vice-roi éprouverait des obstacles qui l'empêcheraient d'arriver assez à temps, il ne tint aucun compte de cette réflexion, qui parut vivement lui déplaire. *Je veux passer l'hiver à Smolensk*, disait-il; et si on lui rappelait qu'il n'y avait des vivres que pour quinze jours, et que les cantonnements étaient impraticables dans un pays couvert de neige, il entrait en colère, et quali-

(1) Charles XII, roi de Suède, que Napoléon, durant cette campagne, gratifiait souvent de l'épithète de *fou*.

(2) Il n'en donna qu'aux comédiens français. Voyez son règlement sur les théâtres, daté de Moskou du 15 octobre, inséré dans le *Moniteur* du 15 janvier 1813.

fiait de sottise la franche vérité. Plus irrité par les mauvaises nouvelles qu'il recevait, qu'attentif à prévenir les maux qui pouvaient s'en suivre, il était absorbé dans la plus profonde méditation. Tout ce qui l'entourait semblait se ressentir de cette sombre inquiétude. Les malheurs, les périls auxquels nous étions exposés, aux yeux des courtisans, étaient moins dangereux pour eux que le front sévère de leur maître. Depuis l'arrivée d'un courrier venu de Paris, Napoléon ne parlait plus de Wittgenstein ni de Tschichagow; les seuls noms de Mallet et de Lahorie erraient sur sa bouche; au milieu des plus violentes agitations, il les qualifiait de *jacobins* et de *révolutionnaires*. Personne n'osait l'interroger, mais tout faisait présumer que les ennemis qu'il avait en France lui donnaient plus d'inquiétude encore que les manœuvres des Russes.

Rongé par les plus noirs soucis, sa position le fit enfin sortir de l'accablement où il était plongé, et de l'espèce d'insouciance qu'il avait pour l'armée; il renouvela au duc de Bellune l'ordre de livrer bataille, et de faire, à tout prix, repasser la Dwina à Wittgenstein. Des officiers intelligents furent dirigés sur Minsk et Wilna, afin de prendre les mesures convenables pour la conservation de ces deux places importantes. Sur leur route, ils formèrent un corps de tous les détachements dispersés, qui chassèrent les kosaques, et les empêchèrent, non seulement d'enlever nos postes isolés, mais encore de brûler

les ponts nombreux sur lesquels il nous fallait passer. Cette mesure, quoique tardive et exécutée avec de trop faibles moyens, contribua néanmoins à sauver bien du monde, et à applanir des difficultés qui, sans cette prévoyance, auraient été insurmontables.

Pour reconnaître si, malgré le changement de temps, la route de Witepsk était encore praticable, le général Sanson reçut l'ordre de la parcourir et d'examiner particulièrement les bords du Vop; les ingénieurs-géographes Delahaye, Laignelot et Guibert, placés sous ses ordres, partirent avec lui. Ces officiers furent à peine de l'autre côté du fleuve, qu'ils tombèrent entre les mains d'un parti de kosaques dont toutes ces rives étaient infestées.

(7 novembre.) Pendant que l'Empereur allait à Smolensk, la direction de notre corps étant donnée sur Witepsk, nous partîmes de Doroghobouï; vis-à-vis cette ville, nous passâmes le Dniéper au moyen d'un pont en radeaux. Le chemin étant devenu glissant comme le verre, les chevaux attelés éprouvaient de rudes obstacles; ces animaux épuisés ne pouvaient plus tirer; et souvent plusieurs couples, attachés à un canon, n'avaient pas la force de franchir la plus petite hauteur. On voulait ce jour-là aller à Zazelé; mais la route fut si mauvaise que, même le lendemain matin, les équipages n'étaient pas rendus au lieu fixé. Quantité de chevaux et de caissons furent abandonnés; c'est dans cette cruelle

nuit qu'on commença à piller ostensiblement les fourgons et les voitures. La terre était couverte de porte-manteaux, d'habits et de papiers. Quantité d'objets apportés de Moskou, et que la cupidité tenait cachés, commencèrent à revoir le jour.

Le beau château de Zazelé, pendant la nuit, nous offrit la répétition des scènes de la veille, et, à l'exception des soldats que le pillage des voitures avait ranimés, on ne voyait par-tout que des gens mourant de faim, de froid, et des chevaux qui, tourmentés par la soif, cherchaient avec leurs pieds à briser la glace, pour trouver au-dessous l'eau dont ils étaient altérés.

Nos bagages étaient si considérables que nos pertes en ce genre étaient encore insensibles. Nous avancions toujours et avec joie, pensant qu'en abandonnant la grande route de Smolensk nous en suivrions une autre qui, ayant moins ressenti les calamités de la guerre, pourrait nous faire rencontrer des villages dont les maisons conservées, nous mettant à l'abri de l'intempérie de l'air, nous offriraient des ressources, et sur-tout du fourrage pour nos chevaux exténués : cette flatteuse espérance fut encore déçue. Le village de Sloboda, où nous allâmes coucher, ne nous présenta que des craintes nouvelles. Tout était saccagé; et les kosaques, rôdant sur nos flancs, prirent, dépouillèrent ou massacrèrent ceux qui, forcés par la nécessité, voulurent s'éloigner pour aller fourrager. Dans ces circonstances

pénibles, le général Danthouard, dont les talents nous avaient été si utiles, semblait se multiplier pour se porter par-tout où il y avait du danger. Il faisait agir efficacement notre artillerie sur tous les points où elle pouvait manœuvrer, lorsqu'en parcourant nos lignes un boulet de canon lui fractura la cuisse droite, après avoir tué l'ordonnance qui était à côté de lui.

Le vice-roi, sachant que nous devions, le jour suivant, traverser la rivière du Vop, avait envoyé, dès le soir même, le général Poitevin avec plusieurs ingénieurs pour faire construire le pont nécessaire à notre passage. Le 9 novembre, de très grand matin, nous arrivâmes devant cette rivière; mais quels furent la douleur du prince et notre désespoir, en voyant toute l'armée et ses bagages rangés le long du Vop sans pouvoir le passer! Le pont avait été achevé par les sapeurs; mais la crue des eaux, survenue pendant la nuit, l'ayant rompu, il n'était plus possible de s'en servir, ni de le raccommoder.

Les kosaques, qu'on avait vus la veille, ne tardèrent pas à s'avancer quand ils apprirent notre situation critique. On entendait déja le feu de nos tirailleurs qui cherchaient à les repousser; mais le bruit des armes, en se rapprochant de nous, donnait trop à comprendre que l'audace des Russes se ranimait à la vue de nos dangers. Le vice-roi, dont la grande ame avait toujours été impassible au milieu des périls, conserva un sang-froid bien précieux dans une

circonstance si désespérée. Pour rassurer les esprits, encore plus consternés de l'apparition de l'ennemi que des obstacles du Vop, il envoya de nouvelles troupes, qui, en le maintenant sur nos flancs et nos derrières, nous laissèrent la faculté de ne nous occuper que du passage de la rivière.

Le prince, voyant qu'il fallait que quelqu'un de sa maison donnât l'exemple du courage en passant le premier, chargea son aide-de-camp Bataille et son officier d'ordonnance le colonel Delfanti de se mettre à la tête de la garde royale, et de traverser à gué le Vop. Ces braves officiers, dont l'intrépidité ne saurait être trop louée, saisirent avec ardeur l'occasion de faire connaître leur dévouement; en présence de tout notre corps, ayant de l'eau jusqu'à l'estomac, ils se firent jour à travers les glaces accumulées, et, accompagnés des grenadiers, parvinrent sur l'autre rive.

Peu d'instants après le vice-roi suivit la garde avec son état-major; lui-même veillait à l'exécution des ordres qu'il donnait pour faciliter un passage si dangereux. Les voitures commencèrent à filer. Les premières s'en tirèrent heureusement, ainsi que quelques pièces d'artillerie. Le lit du Vop étant très profond, ses rives escarpées et glissantes par le verglas faisaient que l'unique point pour passer était l'endroit où l'on avoit creusé une rampe. Mais les canons formèrent des excavations si profondes, qu'il fut impossible de les retirer: alors le seul gué

accessible s'obstrua tellement qu'il devint impraticable pour l'artillerie et pour tout le reste des équipages.

Dans cette position, le désespoir devint général; malgré les efforts qu'on faisait pour contenir les Russes, on n'avait que trop la certitude qu'ils avançaient. D'ailleurs, la crainte redoublait nos dangers; la rivière étant à demi gelée, et les voitures ne pouvant plus la passer, il fallut que tous ceux qui n'avaient pas de chevaux se déterminassent à se jeter à l'eau; situation d'autant plus déplorable, qu'elle nous forçait d'abandonner cent pièces de canon, grand nombre de caissons, et quantité de charrettes, de fourgons et de *drouschki* (1), où se trouvait le peu qui nous restait de nos provisions de Moskou. On vit alors chacun renoncer à ses équipages, et charger précipitamment sur ses chevaux les effets les plus précieux. A peine avait-on pris la résolution de laisser une voiture, qu'une foule de soldats ne donnaient plus au propriétaire le temps de choisir ce qui lui convenait: ils en devenaient les maîtres, et la pillaient; mais ils cherchaient de préférence à toute autre chose la farine et les liqueurs. Les artilleurs abandonnaient aussi leurs pièces, et, sur le bruit que l'ennemi s'approchait, ils les enclouaient, désespérant de franchir une rivière qui de toutes parts était encombrée par les voitures embourbées et par

(1) Petite voiture découverte, et fort élégante, dont on se sert dans toutes les villes de Russie.

quantité d'hommes et de chevaux noyés. Les cris de ceux qui traversaient l'eau, la consternation de ceux qui allaient la passer, et qu'on voyait à chaque instant rouler avec leurs montures dans le lit du Vop, tant la pente était escarpée et glissante ; enfin la désolation des femmes, les pleurs des enfants, et le désespoir des soldats même, faisaient de ce passage une scène si déchirante, que le seul souvenir cause encore de l'effroi à tous ceux qui en furent les témoins.

Quoiqu'il soit pénible d'en rappeler les circonstances, néanmoins je ne puis me dispenser de raconter un trait d'amour maternel, si touchant par lui-même et si beau pour l'humanité, qu'il m'a soulagé en le voyant de l'affliction que me causaient nos infortunes.

Une vivandière de notre corps, qui avait fait avec nous la campagne, revenait de Moskou, ayant dans sa voiture cinq enfants en bas âge, et tout le fruit de son industrie. Arrivée près du Vop, elle regarde avec stupeur la rivière qui l'oblige de laisser sur ses bords sa fortune et la subsistance de sa famille. Long-temps cette mère éplorée courut pour chercher un nouveau passage ; n'en ayant point trouvé, elle revint fort triste, et dit à son mari : *Mon ami, il faut tout abandonner ; ne cherchons plus qu'à sauver nos enfants.* En disant ces mots, elle sortit les deux plus jeunes de la voiture, et les mit dans les bras de son époux. Je vis ce pauvre père serrer

étroitement ces innocentes créatures, et d'un pied tremblant traverser la rivière, tandis que sa femme, à genoux au bord de l'eau, regardait tour-à-tour le ciel et la terre : sitôt que son mari fut passé, elle tendit les mains pour remercier Dieu; et se levant avec joie, elle cria avec transport : *Ils sont sauvés! Ils sont sauvés!* Mais les premiers enfants déposés sur l'autre rive, se croyant abandonnés de leurs parents, les appelaient en pleurant; des deux côtés l'inquiétude devenait égale. Enfin les larmes que faisait verser la crainte cessèrent de couler, pour faire place au bonheur qu'éprouva cette famille en se voyant toute réunie.

Nous quittâmes, vers la fin du jour, ce champ de désolation, et allâmes camper près d'un mauvais village situé à une demi-lieue du Vop, d'où nous entendions au milieu de la nuit les cris lamentables de ceux qui s'efforçaient de passer. On avait laissé de l'autre côté la division Broussier, afin de contenir l'ennemi, et de chercher, s'il était possible, à sauver une partie de l'immense bagage qu'on avait abandonné. Le lendemain (10 novembre), je fus envoyé pour rappeler cette division, qui, en quittant ce terrain, me montra toute l'étendue de nos pertes. A plus d'une lieue de distance, on ne voyait que caissons et pièces d'artillerie; les calèches les plus élégantes, venues de Moskou, se trouvaient entassées sur la route et le long de la rivière. Les objets arrachés de ces voitures, mais trop lourds

pour être emportés, avaient été répandus dans la campagne; tous ces débris épars sur la neige n'en ressortaient que mieux. On y voyait des candelabres d'un grand prix, des figures de bronze antiques, des tableaux originaux, les porcelaines les plus riches et les plus estimées : j'aperçus une écuelle du plus beau travail, et où se trouvait peinte la sublime composition de Marcus-Sextus; je la pris, et bus dans cette coupe de l'eau du Vop, pleine de fange et de glaçons; après m'en être servi, je la jetai avec indifférence près de l'endroit où je l'avais ramassée.

Nos troupes eurent à peine quitté l'autre rive, que des nuées de kosaques, n'éprouvant plus d'obstacle, s'avancèrent vers ces bords déplorables où se trouvaient encore beaucoup de malheureux à qui la faiblesse de leur santé n'avait pas permis de traverser la rivière. Quoique nos ennemis fussent entourés de butin, ils déshabillèrent leurs prisonniers, et les laissèrent nus sur des monceaux de neige. De notre rive on voyait les Tartares se partager ces dépouilles ensanglantées. Si leur courage eût égalé leur amour pour le pillage, le Vop n'aurait point été une barrière qui les eût empêchés de nous atteindre. Mais ces prudents ennemis, s'arrêtant toujours à la vue de quelques baïonnettes, se bornèrent à nous tirer des coups de canon, dont plusieurs atteignirent notre colonne.

La nuit que nous venions de passer avait été af-

[illegible] Ils [illegible] de cet [illegible] pour faire piller les troupes [illegible] plus [illegible] jamais [illegible]. Malheu- [illegible] conserva [illegible] présence [illegible] plus par- [illegible]

[illegible] sur les chemins la [illegible] s'a- [illegible] eurent [illegible] dernières. [illegible] de pié- [illegible] protégé [illegible] Le prince [illegible] l'ordre, et [illegible] les soldats

qui s'en étaient éloignés pour trouver de quoi vivre. Mais cette mesure ne put avoir aucun succès : le nombre des isolés était si grand, qu'on ne pouvait ni les arrêter ni les contenir; et, quand même on y fût parvenu, la défection n'aurait pas tardé à recommencer, puisque la faim, l'impérieuse faim les obligeait à quitter leurs drapeaux. L'importunité de nos adversaires redoublait avec nos malheurs ; souvent ils attaquaient notre arrière-garde, et nous contraignaient à faire halte pour lui prêter secours contre des forces supérieures qui, de tous côtés, cherchaient à l'accabler.

La queue de notre colonne était vivement poursuivie, lorsque la garde royale, en se portant en avant, fut arrêtée auprès de Doukhovchtchina, par des pulks de kosaques qui, sortant de cette ville, se déployèrent dans la plaine comme pour nous envelopper. Pressé de toutes parts, notre corps se trouva tellement en désordre, qu'il ne forma plus qu'une foule immense dont la moitié était malade et désarmée. Cependant, d'un côté, l'ennemi tenait ferme, et de l'autre nous poussait vivement; mais le prince, conservant toujours sa noble assurance dans une situation si critique, fit former en carré la garde italienne, ainsi que les dragons et chevau-légers bavarois; ceux-ci, marchant par escadrons, forcèrent les kosaques à nous laisser entrer dans Doukhovchtchina. Nos troupes étaient appuyées par la treizième division, qu'on parvint à former en co-

lonne, malgré la multitude des isolés, qui, se pressant autour des pelotons, entravaient toutes les manœuvres. Pour accélérer la marche de ses troupes, le vice-roi, en personne, veilla à faire restaurer un mauvais pont qui arrêtait le passage. Afin de nous encourager, il ne dédaigna point de mettre la main à l'œuvre, et son dévouement pour l'armée, en excitant notre ardeur, prouva que plus il faisait abnégation de sa personne, plus la reconnaissance nous la rendait chère et sacrée !

La petite ville de Doukhovchtchina, où l'armée n'avait jamais passé (1), était parfaitement conservée; les habitants, fuyant à notre approche, avaient laissé quelques provisions que nous recueillîmes avec avidité, quoiqu'elles fussent bien grossières; ce qui les rendait plus précieuses encore, c'était de pouvoir les préparer dans de bonnes maisons, où l'on se trouvait à l'abri du froid excessif et d'un vent impétueux.

Le vice-roi avait ordonné la veille à son aide-de-camp Bataille de prendre avec lui la quinzième division, et d'aller à Smolensk par des chemins de traverse, annoncer à Napoléon les désastres essuyés sur le Vop. Ce fut sans doute dans l'attente d'une réponse, qu'on nous donna séjour à Doukhovchtchina (11 novembre.) Cependant la prise de Wi-

(1) A l'exception du corps de cavalerie commandé par le général Grouchy et de la division Pino, lors de notre marche sur Moskou; l'un venait de Smolensk, et l'autre de Porietsch.

tepsk étant certaine, et notre corps n'ayant plus d'artillerie, ni aucune espèce de bagages, il fut décidé que, sans attendre le colonel Bataille, on partirait vers les deux heures du matin pour rejoindre l'Empereur.

Nous fûmes tranquilles toute la journée; mais vers les dix heures du soir, tandis que nous goûtions les douceurs du sommeil, les kosaques parurent devant la ville, et tirèrent des coups de canon sur les feux de nos bivacs; les postes du 106e régiment, placés en avant d'une église, éprouvèrent des pertes; la présence du vice-roi eut bientôt réparé le désordre d'une attaque aussi inattendue. Sur-le-champ, nos troupes furent rassemblées, et dirigées sur les positions qui pouvaient nous être avantageuses dans ce combat nocturne. Cette attaque n'eut aucune suite; elle avait été faite par des kosaques, et ils se gardèrent de la pousser plus loin, en voyant qu'on était en mesure pour se défendre de leur surprise.

(12 novembre.) L'heure du départ étant arrivée, on mit le feu à Doukhovchtchina, dont les maisons nous avaient été si utiles. Quoique accoutumés aux effets de l'incendie, nous ne pûmes nous empêcher d'être étonnés du spectacle horrible, mais superbe, que présente dans les ténèbres une forêt couverte de neige lorsqu'elle est éclairée par des torrents de flammes. Tous les arbres, enveloppés d'une écorce de glace, éblouissaient la vue, et produisaient, comme à travers un prisme, les couleurs les plus

vives et les nuances les plus légères; les branches de bouleau, semblables à celles des saules pleureurs, se penchaient vers la terre en forme de girandoles, et les glaçons, frappés par la lumière, offraient autour de nous une pluie de *diamants*, de rayons et d'étincelles.

Au milieu de cette belle horreur, toutes nos troupes réunies hors de la ville prirent la route de Smolensk. Quoique la nuit fût excessivement sombre, les feux qui s'élevaient des autres villages qu'on avait également incendiés, formaient autant d'aurores boréales qui, jusqu'au jour, répandirent sur notre marche une effrayante clarté. Auprès de Toporovo, nous laissâmes à notre gauche le chemin de *Pologhi*, que nous avions autrefois suivi en allant de Smolensk à Doroghobouï. La neige qui couvrait alors les campagnes avait presque enterré les villages, et de loin ils ne formaient plus qu'un point noir sur une surface blanche. La difficulté d'en approcher les sauva d'un embrasement général. En comparant la paix de ces asiles aux tourments dont nous étions la proie, je ne pus m'empêcher de m'écrier : « Heu-« reux habitants ! exempts d'ambition, vous vivez « tranquilles, et nous succombons aux plus affreu-« ses douleurs. L'hiver vous conserve la vie, il nous « donne la mort! Lorsque le doux printemps ache-« vera votre délivrance, en contemplant nos rava-« ges, vous retrouverez dans les campagnes nos ca-« davres desséchés, et serez doublement heureux

« d'avoir peu souffert des malheurs de la guerre, et « de n'avoir rien ajouté à l'étendue de nos souffran- « ces ! »

La petite rivière de Khmost était gelée quand nous la traversâmes; le pont, qui était fort bon, contribua à la faire passer sans retard ni obstacle. En arrivant à Volodimerowa, le vice-roi alla s'établir au château où il avait logé à l'époque de notre premier passage. Là, nous eûmes la certitude que les kosaques, après avoir flanqué notre route pendant la journée, s'étaient arrêtés à-peu-près à la même hauteur que nous. C'est ce qu'ils prouvèrent, en chassant nos fourrageurs, qui, forcés par l'impérieuse nécessité, étaient allés se procurer quelques provisions dans des villages voisins qui n'avaient pas été entièrement ravagés.

(13 novembre.) On n'était plus qu'à une journée de Smolensk, et c'était là que l'abondance devait succéder à la disette, et le repos à la fatigue. Impatients de jouir de ces biens tant desirés, nous partîmes de Volodimerowa long-temps avant le jour, incendiant, comme de coutume, les chaumières qui nous avaient donné asile. Arrivés à la hauteur de Stabna, où la route de Doukhovchtchina s'embranche avec celle de Witepsk, on éprouva une difficulté extrême à franchir cette montagne. Toute la côte sur laquelle nous cherchions à gravir, par l'effet du verglas était unie et glissante : hommes et chevaux roulaient l'un sur l'autre; heureux si, après bien

des fatigues, on pouvait sortir de ce pas difficile.

Avant d'arriver à Smolensk, où nos malheurs semblaient devoir finir, il se présentait, à chaque instant, des scènes douloureuses, qui faisaient desirer davantage d'arriver à cette ville. Au milieu de tous les maux dont nous accablait la fortune cruelle, personne n'était plus à plaindre que les femmes françaises venues de Moskou, et qui, pour éviter le ressentiment des Russes, avaient cru trouver au milieu de nous des secours assurés. La plupart à pied, en souliers d'étoffe, et vêtues de mauvaises robes de soie ou de perkale, elles se couvraient avec des morceaux de pelisses ou des capotes de soldats, prises sur des cadavres. Leur situation eût arraché des larmes aux cœurs les plus durs, si la rigueur des circonstances n'avait étouffé tout sentiment d'humanité. Parmi ces victimes des horreurs de la guerre il y en avait de jeunes, de jolies, d'aimables et spirituelles, qui possédaient toutes les qualités propres à séduire l'homme le plus insensible; la plupart étaient réduites à mendier le plus léger service; et le morceau de pain qu'on leur donnait les obligeait souvent à la plus servile reconnaissance. Implorant les secours de tous, elles en étaient abusées, et, chaque nuit, appartenaient à ceux qui se chargeaient de les nourrir. Auprès de Smolensk, j'en vis une des plus intéressantes qui, ne pouvant plus marcher, se faisait traîner derrière une voiture; lorsque ses forces vinrent à manquer, elle tomba dans la neige,

où sans doute elle demeura ensevelie, sans avoir excité la compassion, ni même obtenu un regard de pitié, tant les ames étaient avilies et la sensibilité éteinte! Le malheur n'avait plus de témoins, nous étions tous ses victimes.

Il était horrible de voir et d'entendre ces énormes lévriers à longs poils, qui, abandonnant les lieux que nous avions brûlés, nous suivaient le long du chemin; mourant de faim, ils s'avançaient vers nous la gueule écumante, et, dans leur fureur, venaient souvent disputer aux soldats les chevaux morts qu'on laissait sur la route. Enfin les corbeaux, dont la Russie est remplie, attirés par l'odeur des cadavres, en épaisses nuées se plaçaient devant nous, et leurs cris de funeste présage, frappant de terreur les ames faibles, ajoutaient encore à l'excès de leurs misères.

Heureusement nous n'étions plus qu'à deux lieues de Smolensk, et le clocher de sa fameuse église, qu'on voyait de bien loin, en flattant nos cœurs d'une douce illusion, était pour nous la plus belle des perspectives. Une heure avant d'arriver, on laissa la division Broussier avec le peu de chevau-légers bavarois qui nous restait encore, pour observer et contenir les kosaques, dont le nombre, toujours croissant, semblait vouloir nous accompagner jusqu'aux barrières de la ville. Quelle fut notre douleur, lorsque, dans les faubourgs mêmes, nous apprîmes que le neuvième corps était parti depuis long-temps,

qu'on ne s'arrêterait point à Smolensk, et que toutes les provisions avaient été consommées ! La foudre tombant à nos pieds nous aurait moins accablés que cette nouvelle; nous en fûmes tellement émus que, dans notre désespoir, personne ne voulait y croire. Bientôt nos yeux nous en donnèrent la triste confirmation, en voyant la garnison de Smolensk chercher sa subsistance dans les chevaux que la fatigue de notre course venait de faire tomber : nous ne doutâmes plus alors que la famine régnai tdans une ville regardée, jusqu'à ce moment, comme le séjour de l'abondance.

En y entrant, nous réfléchissions sur la tristesse de notre sort; pour en adoucir la rigueur, on nous promit une distribution de riz, de farine et de biscuit. Cette espérance ranima nos courages abattus; mais, un instant après, nous fûmes encore affectés par une scène bien pénible. A peine étions-nous aux barrières de Smolensk, qu'on vit arriver quantité de soldats isolés, qui, tout dégouttants de sang, nous annoncèrent que les kosaques n'étaient qu'à deux cents pas de nous. Ensuite parut le capitaine Trezel, aide-de-camp du général Guilleminot : cet officier distingué, depuis le commencement de notre retraite, avait été chargé des missions les plus pénibles, et toujours les avait remplies avec un zéle au-dessus de tout éloge. Ce jour-là il fut laissé en arrière, pour mettre en position la quatorzième division; à son retour, il nous apprit qu'elle s'était

placée dans un village voisin de la route; que l'ennemi l'avait entourée; mais qu'étant parfaitement retranchée auprès d'un château dont les terres étaient palissadées, elle avait fait une si bonne contenance que les kosaques, désespérant de l'attaquer avec succès, s'étaient retirés pour courir sur les traînards; et que, les ayant promptement atteints, ils en avaient massacré quelques uns, et blessé un grand nombre. La route était couverte de ces malheureux, et offrait un spectacle vraiment digne de compassion, sur-tout en les voyant descendre la montagne de Smolensk : la pente était si rapide, et la gelée la rendait si glissante, que tous ces blessés, pouvant à peine se tenir, se couchaient sur le revers de la côte, où ils ne tardaient pas à mourir noyés dans leur sang.

Après avoir laissé la garde royale sur cette hauteur, pour protéger la division Broussier, qui formait l'arrière-garde, nous descendîmes vers le Dniéper, et cherchâmes à pénétrer dans la ville. Auprès du pont était la jonction de la route de Doroghobouï et Valontina, que tous les autres corps avaient suivie. Ces corps, ayant évité le Vop, conservaient encore une grande partie de leur artillerie et de leurs voitures. Ces nombreux bagages, qui refluaient de toutes parts, se mêlèrent avec les fantassins et les cavaliers : ceux-ci, voulant à tout prix entrer dans Smolensk, où on leur avait promis du pain, occasionèrent une telle confusion qu'on s'égorgeait

pour entrer, et qu'il nous fallut plus de trois heures avant de pouvoir pénétrer dans la ville.

Ce jour-là le vent était très impétueux et le froid excessif; on assurait même qu'il devait s'élever à plus de vingt-sept degrés au-dessous de la glace; malgré cela, chacun courait les rues dans l'espérance d'acheter des provisions. Smolensk étant bâti sur le revers d'une montagne, la côte était si escarpée que, pour y arriver, il fallait ramper contre terre, et s'accrocher aux pointes de rochers qui sortaient au-dessus de la neige. Nous parvînmes enfin sur le sommet où se trouvaient la grande place et les maisons qui avaient le moins souffert de l'incendie. Quoique le temps fût rigoureux, on cherchait plutôt des vivres qu'un logement. Quelques soldats de la garnison, auxquels on avait distribué un peu de pain, se virent par la force contraints de nous le vendre; on suppliait ensuite ceux qui l'avaient acheté d'en céder une partie. C'est ainsi qu'on voyait officiers et soldats, tous confondus, manger ensemble au milieu des rues. Pendant ce temps, les kosaques arrivèrent; on les apercevait distinctement rôder sur les hauteurs et tirer sur les troupes qui défilaient au-dessous de la ville.

Il y avait de grandes difficultés pour pouvoir s'abriter; les maisons étaient peu nombreuses, et la foule pour se loger était immense. Entassés les uns sur les autres dans de grandes salles que les voûtes avaient garanties de l'incendie, nous attendions avec

impatience le moment des distributions. Mais les formalités qu'il y avait à remplir furent si longues, que la nuit survint sans qu'on eût encore rien délivré; il fallut de nouveau courir les rues, et, l'or à la main, chercher à trouver de quoi vivre chez les soldats de la garde impériale, qui, plus favorisés que le reste de l'armée, étaient souvent dans l'abondance lorsque nous manquions de tout.

Ainsi cette ville, où nous croyions trouver le terme de nos maux, trompa cruellement nos plus chères espérances, et devint au contraire le témoin de toutes nos disgraces et de notre plus profond accablement; les soldats privés de logements campaient au milieu des rues, et, quelques heures après, on les trouvait morts autour du feu qu'ils avaient allumé. Les hôpitaux, les églises et les autres édifices ne pouvaient plus contenir les malades qui se présentaient par milliers. Ces infortunés, exposés aux rigueurs d'une nuit glaciale, restaient sur des charrettes, dans des caissons, ou mouraient en cherchant vainement un asile. Enfin on avait tout promis pour Smolensk, et cependant rien n'avait été prévu pour s'y maintenir, rien n'avait été préparé pour soulager une armée qui de cette seule place faisait dépendre son salut. Dès lors le désespoir s'empara des cœurs, et chacun, ne songeant qu'à sa propre existence, oublia l'honneur et le devoir, ou, pour mieux dire, ne le fit plus consister à se soumettre aux ordres d'un chef imprévoyant, qui n'avait pas même songé à donner du

pain à ceux qui faisaient pour lui le sacrifice de leur vie (1).

On voyait les hommes, jadis les plus gais et les plus intrépides, perdre totalement leur caractère; ils ne rêvaient que désastres et catastrophes (2). Enfin nous n'avions plus qu'une pensée, celle de la patrie, et qu'un aspect, celui de la mort! Par un funeste pressentiment, chacun inquiet sur son sort s'informait en tremblant, et avec le plus profond mystère, de la situation des armées dont nous attendions notre délivrance. *Où est le maréchal Gouvion Saint-Cyr?* se demandait-on en secret. *Il a voulu garder la Dwina, mais il a été forcé d'abandonner Polotsk, et de se replier sur Lepel,* nous disait-on tout bas. *Et le duc de Bellune? Il n'a pu aller jusqu'à l'Oula. Et l'armée russe de Wolhynie? elle a repoussé le prince Schwarzenberg derrière le Bug; elle marche sur Minsk et s'avance contre nous.* Ah! si ces nouvelles sont vraies, répétait chacun en lui-même, notre position devient affreuse, et nous devons nous attendre qu'aux bords du Dniéper ou de la Bérézina, il y

(1) On a beaucoup parlé de vingt mille voitures à la comtoise, destinées à porter du biscuit et de la farine, et attelées de quarante mille bœufs; très peu de ces voitures arrivèrent jusqu'à Smolensk. Les bœufs qui parvinrent jusque-là, épuisés par la fatigue et la mauvaise nourriture, gagnèrent des maladies qui rendirent leur viande si malfaisante, que les médecins de l'armée défendirent d'en manger.

(2) XXIXe Bulletin.

aura quelque grande bataille qui consommera notre ruine.

Quelles sombres pensées vinrent encore tourmenter notre ame inquiéte, lorsque les courriers de Paris, qui s'étaient arrêtés à Smolensk, eurent fait connaître à Napoléon, dans tous ses détails, la conjuration qui s'était tramée à Paris contre le gouvernement impérial; cet événement, qu'on se communiquait sous le secret, était altéré par tout ce que l'imagination concevait de plus sinistre; la défense d'en parler, en augmentant les craintes, fit répandre le bruit qu'en France tout était dans une agitation extrême; que les villes de Nantes et de Caen s'étaient soulevées, et que Paris, où pendant près de vingt années s'est décidé le sort de l'Europe entière, était aussi dans un état d'effervescence qui devait nous faire craindre pour le sort de notre chère patrie. Ceux qui approchaient Napoléon nous rassurèrent sur ce point; mais ils avouèrent que des hommes, connus comme partisans du gouvernement populaire, avaient conçu le projet de supposer la mort de l'Empereur et la destruction entière de son armée, afin de profiter du deuil et de la consternation que répandrait cette nouvelle pour surprendre les autorités existantes, et en créer qui leur seraient vendues. Si ce complot eût été conçu par des gens sages, qui, glorieux de s'illustrer par la délivrance de leur pays, n'eussent cherché à secouer le joug que pour épar-

gner aux Français la honte de devoir leur affranchissement à des étrangers, certes ce projet eût été héroïque! Mais, au lieu d'une si noble entreprise, nous apprîmes que les conspirateurs n'avaient eu en vue de nous délivrer du despotisme que pour nous replonger dans les horreurs de l'anarchie. Aussi, loin de les plaindre, nous nous réjouîmes de voir notre patrie sauvée de la fureur des partis : car la politique de notre oppresseur avait, par ses institutions, rattaché à sa seule tête le sort de tout un peuple; par son odieux machiavélisme, il mettait la France en guerre avec le genre humain, pour que le salut de cette France dépendît de la conservation de sa personne.

Nous devinâmes alors la raison pour laquelle Napoléon, depuis quelques jours, était si soucieux et si apathique pour tout ce qui se passait autour de lui. La conjuration de Mallet et de Lahorie l'atterra; car, si jamais son autorité lui parut solidement établie, ce dut être à l'époque où il portait la terreur de ses armes jusqu'aux extrémités de l'Europe. Il ne pouvait s'accoutumer à l'idée que quelques citoyens obscurs eussent osé renverser celui qui faisait trembler les rois! Dans sa colère, il accusait les fonctionnaires et magistrats d'avoir trahi ses intérêts, puisque pas un seul d'entre eux n'avait songé à faire exécuter les constitutions de l'empire, en appelant au trône l'enfant qui devait lui succéder. Cet oubli fut pour lui la preuve la plus irrécusable que, malgré tout ce

qu'il avait fait de grand et de prodigieux, rien ne lui serait plus difficile que d'établir une nouvelle dynastie. Tourmenté par cette importune pensée, l'armée lui devint indifférente : dès-lors, abandonnant tous ses plans de campagne, il ne s'occupa plus qu'à nous quitter pour voler à Paris, afin de remédier à un événement qui semblait n'avoir été amené que pour lui faire sentir la fragilité d'un pouvoir colossal qu'il négligeait de consolider, parcequ'un système faux et humiliant pour notre siécle lui fit toujours croire qu'il ne fallait que des batailles pour fonder un empire.

Couchés sur de la mauvaise paille, nous étions livrés aux pénibles pensées qu'inspirait notre situation, quand tout-à-coup nous en fûmes tirés par ces cris inattendus : *Levez-vous! levez-vous! on pille les magasins.* Aussitôt nous nous relevons spontanément, et chacun se saisissant d'un sac, d'un panier ou d'une bouteille, s'écrie en s'en allant : *Je vais à la farine; vous autres allez à l'eau-de-vie; que les domestiques courent à la viande, au biscuit, aux légumes.* Dans un instant, la chambre fut évacuée. Long-temps après nos amis, étant de retour, nous apprirent que les soldats, mourant de faim, et ne pouvant endurer la lenteur des distributions, avaient, malgré les gardes, enfoncé les portes des magasins pour les piller. Tous ceux qui revenaient avaient leurs habits blanchis, et même percés de coups de baïonnette, pour avoir enlevé de force un sac de fa-

rine que les soldats se partageaient; les autres rentraient harassés de fatigue, et déposaient sur la table un grand panier de biscuit, ou bien une énorme cuisse de bœuf. Une heure après, les domestiques vinrent aussi, apportant du riz, des pois et de l'eau-de-vie. A la vue d'une telle abondance, nos cœurs s'épanouirent; l'un riait en pétrissant son pain, l'autre chantait en faisant cuire sa viande; mais beaucoup, commençant par boire, firent succéder la plus heureuse gaieté à la plus sombre tristesse.

Quoique le temps fût superbe, l'air était si vif, qu'on gelait en traversant les rues; on trouvait même à chaque instant les cadavres de plusieurs soldats étendus sur la neige, et qui, harassés de fatigue, avaient succombé au froid en cherchant à se loger. Tous ces désastres, et sur-tout le séjour de Smolensk, me rappelèrent la mort du colonel Battaglia, commandant les gardes d'honneur d'Italie. A l'époque où je touche, ce corps était anéanti, et c'est ce qui m'oblige à raconter succinctement son histoire.

Il était composé de jeunes gens choisis parmi les premières familles du royaume d'Italie, et dont les parents faisaient à chacun, lorsqu'il y entrait, douze cents francs de pension : y être admis était un honneur comme le prouvait sa dénomination. Parmi ces jeunes gens, il n'était pas rare de trouver les talents réunis à la plus grande fortune ; beaucoup même étaient l'unique rejeton d'une famille illus-

tre. A ces titres se joignaient encore un esprit cultivé, et les qualités propres à former un jour d'excellents militaires. C'était enfin l'école d'où sortaient, pour l'armée italienne, les officiers les plus instruits et les plus distingués. Ils en acquéraient les connaissances en se soumettant aux réglements de leur institution qui, leur donnant le rang de sous-lieutenant, les obligeait néanmoins à faire le service de soldat.

Ce corps, après s'être bien conduit dans toutes les occasions, se faisait remarquer par sa belle tenue et sa bonne discipline; mais il avait souffert plus que les autres, par les privations survenues dans cette mémorable campagne; cela doit peu surprendre, en songeant que les gardes d'honneur, inhabiles à ferrer les chevaux, à rapiécer leurs vêtements ou leur chaussure, durent être les premiers à sentir la misère, lorsque les ouvriers et les domestiques attachés à leur régiment eurent cessé de vivre; n'ayant plus de chevaux, et ne portant que de grosses bottes, ils ne purent long-temps supporter la fatigue de nos marches continues. Confondus avec les traînards, ils restèrent en arrière, sans vivres ni logements. C'est ainsi que ces fils de famille, nés pour de plus heureuses destinées, périrent encore plus misérablement que le commun de nos soldats, puisque leur éducation les faisait répugner à faire des choses humiliantes pour prolonger leur vie. Aussi voyait-on les uns enveloppés sous des lam-

beaux de manteaux à moitié brûlés; d'autres montés sur des *cognias* (1), tombaient en défaillance, et ne se relevaient plus. Enfin, sur trois cent cinquante qu'ils étaient, à l'exception de huit, tous succombèrent d'une manière déplorable; mais en mourant ils eurent la consolation d'emporter l'estime du prince qui les avait formés, et qui, aussi à plaindre qu'eux, gémissait sur des calamités que l'âpreté des circonstances ne lui permit jamais d'adoucir.

La nuit avait été fort tranquille, mais le lendemain (14 novembre) nous entendîmes tirer un coup de canon toutes les cinq minutes. Le vice-roi, persuadé que c'était un signal de détresse que donnait le général Broussier, sur-le-champ monta à cheval, accompagné de ses aides-de-camp Gifflenga, Bataille, Tascher et Labedoyère; Delfanti, Corner et Sanoi, officiers d'ordonnance, le suivirent aussi. Dans cette course pénible, ces officiers prouvèrent qu'ils étaient de *ces ames fortement trempées, qui ne voyaient qu'une gloire nouvelle dans des difficultés différentes à surmonter* (2).

Parvenus sur la hauteur de Smolensk, le prince se mit à la tête de la garde italienne. Le froid était si rigoureux que trente-deux grenadiers tombèrent gelés en voulant se mettre en ligne. Le général

(1) *Cognia*, en polonais, signifie cheval; les chevaux de Russie sont très petits, et on les distinguait des nôtres par le nom de *cognia*.

(2) XXIXe Bulletin.

Broussier, qui, depuis la pointe du jour, était aux prises avec l'armée russe, fut forcé d'évacuer le village où il s'était retranché; dans la retraite, sa division égorgea les postes ennemis qui se trouvaient sur son passage, et, à force de bravoure, elle parvint à rejoindre le vice-roi, qui s'avançait pour la secourir.

Le prince, qui cherchait à favoriser l'entrée dans Smolensk du faible reste de nos équipages, ordonna à la deuxième brigade de déloger une batterie russe qui canonnait le pont par où les voitures devaient passer. Aussitôt le général Heyligers fit mettre en position deux pièces et un obusier, tandis qu'une cinquantaine de soldats gravissaient la hauteur pour tourner l'artillerie légère ennemie; mais en voyant notre mouvement elle se retira au galop. Nos convois sortirent alors du défilé; protégés par une faible escorte, ils franchirent le pont, et continuèrent leur route sous les yeux des kosaques, qui semblaient être là plutôt pour accompagner nos bagages que pour les enlever.

Depuis plusieurs jours l'Empereur était à Smolensk, et recevait à tout moment des nouvelles désastreuses; celle qui l'affecta davantage, fut la retraite forcée du comte Baraguay-d'Hilliers, envoyé sur la route d'Elnïa, avec le général Augereau, pour arrêter le comte Orlow-Denisow, qui s'avançait contre nous. Ces généraux ayant avec eux des troupes fraîches, formées de différents bataillons de

marche, s'établirent dans les villages de Yazvino, Liakhovo et Dolghomosté. Quoique le général Augereau fût retranché dans sa position, cinq mille hommes de cavalerie l'obligèrent à capituler. Alors le comte Baraguay-d'Hilliers, se trouvant à trois lieues en arrière, craignit aussi d'être enveloppé, et fut contraint de se replier sur Smolensk, ramenant avec lui ses canons et ses convois, bien convaincu qu'il ne pouvait, avec deux ou trois mille hommes qui lui restaient encore, soutenir les efforts de l'armée russe, qui, venant de Kaluga, cherchait à déboucher entre Smolensk et Krasnoé.

Cette expédition avait, dit-on, pour but de nous ouvrir une meilleure route par *Mistislavl* et *Mohilow*; le desir qu'on avait de la voir réussir fit que le mauvais résultat, et tous les maux qui s'en suivirent, furent attribués au général Baraguay-d'Hilliers; mais on conçoit facilement que quelques faibles bataillons ne pouvaient pas arrêter une armée entière. Aussi tous ceux qui avaient de l'équité virent clairement que Napoléon, aigri par le malheur, ne cherchait qu'à rejeter ses propres fautes sur un général d'une capacité reconnue, et dont l'ame était si noble et si pure, qu'il mourut de douleur d'avoir été calomnié par un pouvoir tyrannique, qui ne permettait pas même qu'on se justifiât des imputations les plus odieuses.

Ne sachant comment faire face à tant de disgraces, Napoléon tint ce jour-là (14 novembre) un

grand conseil, où assistèrent les chefs de corps et maréchaux de l'Empire. Peu d'instants après, il fit brûler une portion de ses équipages, et partit en voiture, accompagné de ses chasseurs et des lanciers polonais de la garde. A la suite du conseil, on répandit le bruit que nous évacuerions Smolensk avec le premier corps, et que le cinquième corps, réuni au troisième (depuis la chute de cheval du prince Poniatowski), partirait le dernier, pour faire sauter les fortifications de la ville, et former l'arrière-garde. Le même jour, le vice-roi travailla long-temps avec le général Guilleminot, et nous attendions avec anxiété le résultat de cette conférence.

(15 novembre.) L'ordre fut donné de continuer la marche, mais à une heure assez avancée, par le retard qu'apporta l'entière distribution de tout ce que contenaient les magasins. La plupart des femmes que nous avions avec nous, et dont les souffrances ne servaient qu'à redoubler nos maux, furent laissées dans Smolensk; situation affreuse, puisque ces infortunées savaient que les restes de cette grande cité allaient être saccagés, les maisons livrées aux flammes, les églises et les fortifications minées. Cet ordre aurait été suivi, si l'hetman Platow, étant entré brusquement dans la ville, n'en avait empêché l'exécution.

En sortant de Smolensk, le spectacle le plus déchirant ne cessa de nous affliger. Nous vîmes sous ces mêmes remparts, jadis témoins de notre triom-

phe, une immense quantité de bouches à feu toutes parquées, et qu'il fallut laisser à l'ennemi. Depuis ce point jusqu'au méchant hameau brûlé de Loubna, éloigné d'environ trois lieues, la grande route était entièrement couverte de canons qu'on n'avait pas eu le temps d'enclouer, et de caissons qu'on ne put faire sauter. Des attelages entiers, succombant à leurs fatigues, tombaient à la fois l'un sur l'autre. Les chevaux expirants couvraient la route; plus de trente mille périrent en peu de jours (1). Tous les défilés que les voitures ne pouvaient pas franchir étaient remplis d'armes, de casques, de schakos et de cuirasses. Des malles enfoncées, des valises entr'ouvertes, des habillements de toute espèce étaient éparpillés dans la vallée. De distance en distance on apercevait des arbres, au pied desquels des soldats avaient tenté de mettre le feu; mais ces malheureux moururent en faisant pour se réchauffer d'inutiles efforts. On les voyait étendus par douzaine autour de quelques branches vertes qu'ils avaient vainement essayé d'allumer, et tant de cadavres auraient obstrué la route, si souvent on ne les eût employés à combler les fossés et les ornières.

De pareilles horreurs, loin d'exciter notre sensibilité, ne faisaient qu'endurcir nos cœurs. Notre cruauté, ne pouvant plus s'exercer sur l'ennemi, s'étendit sur nous-mêmes. Les meilleurs amis se

(1) XXIXe Bulletin.

connaissaient plus; quiconque éprouvait le moindre malaise, s'il n'avait pas auprès de lui de bons chevaux et des domestiques fidèles, était assuré de ne plus revoir sa patrie. La plupart préféraient sauver le butin de Moskou au plaisir de sauver un camarade. De tous côtés, on entendait les gémissements des mourants et la voix douloureuse de ceux qu'on abandonnait; mais chacun était sourd à leurs cris; et, si l'on s'approchait quand ils étaient sur le point d'expirer, c'était pour les dépouiller et chercher s'ils n'auraient pas encore sur eux quelques restes d'aliments.

A Loubna on ne put préserver de la destruction que deux misérables granges, l'une pour le vice-roi, et l'autre pour son état-major. On y était à peine établi, que le bruit d'une forte canonnade retentit jusqu'à nous. On crut d'abord que c'était le neuvième corps qui, ne pouvant contenir l'armée de Wittgenstein, était forcé de rétrograder devant les forces ennemies; mais ceux à qui les nouvelles étaient connues ne doutèrent point que l'Empereur, avec sa garde et le huitième corps, n'eussent été attaqués, avant d'arriver à Krasnoé, par Milloradowitch et le comte Orlow-Denisow (1), qui, étant venus d'Elnïa, avaient barré le chemin à notre armée pendant que nous séjournions à Smolensk.

(1) Ces deux généraux commandaient l'avant-garde de l'armée de Kutusow.

C'était un tableau bien triste et bien déplorable que celui qu'offrait le bivac de notre état-major. Sous les débris d'un hangar découvert étaient accroupis, auprès d'un petit feu, une vingtaine d'officiers confondus avec autant de domestiques. Derrière étaient tous les chevaux rangés sur une ligne circulaire, afin de nous servir d'abri contre la violence du vent. La fumée était si épaisse, qu'on voyait à peine les seules figures placées près du foyer, et occupées à souffler des tisons sur lesquels on faisait griller quelques morceaux de viande ; les autres, enveloppés dans des pelisses ou des manteaux, le ventre contre terre, se couchaient l'un sur l'autre pour moins sentir le froid, et ne se remuaient que pour injurier ceux qui marchaient sur eux, pester contre les chevaux qui ruaient, ou éteindre le feu que des éclats de tisons avaient allumé sur leurs pelisses.

(16 novembre.) Avant le jour nous continuâmes notre marche, parsemant la route de nos immenses débris. Les chevaux, ne pouvant plus tirer, nous obligeaient de laisser nos canons au pied de la plus légère éminence ; le seul et triste devoir qui restait alors aux artilleurs était de répandre la poudre des gargousses, et d'enclouer les piéces, pour qu'on ne les tournât pas contre nous. On en était réduit à ces cruelles extrémités lorsque, deux heures avant d'arriver à Krasnoé, les généraux Poitevin et Guyon, qui marchaient en avant, virent venir à eux un offi-

cier russe, suivi d'un trompette, qui sonna comme pour annoncer qu'un parlementaire demandait à s'avancer. Surpris d'une apparition aussi inattendue, le général Guyon s'arrêta; et, laissant approcher l'officier, lui demanda d'où il venait, et quel était l'objet de sa mission. « Je viens, lui dit-il, de la part « du général Milloradowitch, vous annoncer qu'hier « nous avons battu Napoléon avec la garde impé- « riale, et qu'aujourd'hui le vice-roi se trouve cerné « par une armée de vingt mille hommes; il ne peut « nous échapper, et, s'il veut se rendre, on lui offre « des conditions honorables ». A ces mots, le général Guyon, d'un air courroucé, lui répondit : « Re- « tournez promptement d'où vous êtes venu, et « annoncez à ceux qui vous ont envoyé que, si vous « avez vingt mille hommes, nous en avons ici qua- « tre-vingt mille ». Cette fanfaronnade, prononcée avec assurance, interdit à tel point le parlementaire, qu'il s'en retourna promptement au camp d'où il était venu.

Sur ces entrefaites le vice-roi, étant arrivé, ne put entendre cette nouvelle qu'avec une surprise égale à son indignation : quoique son corps fût détruit, et qu'il eût connaissance sans doute de l'affaire sérieuse qui avait eu lieu la veille entre l'avant-garde de Kutusow et la garde impériale, commandée par Napoléon, néanmoins, songeant à la manière glorieuse dont celui-ci s'en était tiré, il conçut l'espérance de le rejoindre dans peu en forçant

le passage ; bien décidé d'ailleurs à succomber honorablement, plutôt que d'accepter des conditions qui pussent porter atteinte à sa renommée. Sur-le-champ il ordonna aux débris de la quatorzième division de faire front à l'ennemi, emmenant avec eux les deux uniques pièces de canon qui nous restaient encore ; cette division, formant à peine mille hommes armés, depuis la pointe du jour marchait à gauche de la route pour contenir les kosaques qui rôdaient sur nos flancs.

Ensuite le prince, prenant en particulier le général Guilleminot, causa long-temps avec lui, et le résultat de leur conversation fut qu'il fallait absolument se faire jour. Pendant ce temps, nos troupes se portaient en avant ; les Russes qui, le jour précédent avaient été rejetés sur Palkino, s'étaient remis en position sur le flanc gauche de la route, pour couper notre corps et ceux du duc d'Elchingen. En nous voyant déboucher, ils se replièrent à mesure que nous avançâmes ; ils rétrogradèrent même jusqu'au pied d'un plateau sur lequel le gros de leurs forces était campé ; puis, démasquant leurs pièces, placées sur des traîneaux (pour les faire mouvoir avec plus d'agilité), ils nous foudroyèrent, tandis que leur cavalerie, descendue de la position, accourut dans la plaine pour charger nos carrés. Les braves du 35e, quoique harassés de fatigue, se soutenant à peine, et pour la plupart blessés, reçurent l'ennemi avec cette valeur qui distingue si

éminemment le soldat français. Il faut se pénétrer de notre situation cruelle pour pouvoir payer le juste tribut d'admiration que méritait une conduite aussi héroïque.

A travers le feu que faisait l'ennemi le général Ornano s'avança avec les restes de la treizième division, pour secourir les troupes de la quatorzième qui étaient si cruellement engagées; un boulet de canon passa si près de lui, qu'il le renversa de son cheval : on le crut mort, et des soldats s'approchaient pour le dépouiller; mais on reconnut qu'il n'était qu'étourdi par la violence de sa chute. Alors, le prince envoya son officier d'ordonnance, le colonel Delfanti, avec un bataillon, pour chercher à ranimer les troupes. Ce brave militaire, se jetant au milieu d'elles, à travers une grêle de balles et de mitraille, encourageait les siens autant par ses conseils que par son exemple : deux blessures dangereuses l'empêchant de se soutenir, il fut obligé de sortir des rangs. Un chirurgien lui ayant appliqué un premier appareil, il s'éloignait avec peine du champ de bataille; sur son chemin il rencontra M. de Villeblanche, qui, en qualité d'auditeur au conseil d'état, devait quitter la ville de Smolensk, dont il était l'intendant, avec le général Charpentier qui en était gouverneur; mais, entraîné par la fatalité, il demanda et obtint du vice-roi la faveur de l'accompagner. Ce jeune homme, apercevant le colonel Delfanti blessé, appuyé sur un officier, n'écouta que

sa sensibilité, et voulut lui donner le bras. Tous trois s'éloignaient lentement du champ de bataille, lorsqu'un boulet de canon fracasse les épaules du colonel, et emporte la tête du généreux Villeblanche. Ainsi périrent deux jeunes gens qui, dans une carrière différente, firent preuve de talents et de courage. Le premier fut victime de sa bravoure, et le second de son humanité. Le vice-roi, touché de ce fâcheux événement, honora la mémoire du colonel Delfanti par un acte de bienfaisance envers l'auteur de ses jours; il eût de même donné des consolations au père de M. de Villeblanche, si les événements survenus par la suite n'avaient arrêté le cours de sa munificence.

Les deux cents hommes qu'avait amenés le colonel Delfanti s'avancèrent pour soutenir le carré du 35e, que commandait le général Heyligers; privés de leur chef, ils se placèrent partie en avant et partie en arrière de ce carré; la cavalerie ennemie, profitant de cette confusion, renouvelle la charge, massacre les soldats, et enlève les deux derniers canons dont on n'avait pu tirer que quelques coups faute de munitions. Le général Heyligers, en cherchant à rallier nos faibles débris, reçut trois coups de sabre sur la tête, et, tandis que deux tirailleurs russes lui présentaient leur baïonnette, survint un cavalier qui, le reconnaissant pour un général, le prit au collet, et l'emmena prisonnier.

Quantité d'officiers, distingués par leur mérite,

périrent dans cette sanglante journée. Je regrette de ne pouvoir me rappeler que le major Oreille, si connu par sa valeur, et l'aide-de-camp Fromage, dont le zéle se manifestait par une prodigieuse activité. Cependant le canon tirait toujours, et portait par-tout le ravage et la désolation; le champ de bataille était couvert de morts et de mourants, et les nombreux blessés, abandonnant leurs armes, venaient encore augmenter la foule des traînards. Les mêmes coups qui, sur les premiers rangs, avaient été mortels, étendaient ensuite leurs ravages jusque sur les derrières de l'armée, où se trouvaient des officiers démontés; c'est là que périrent les capitaines Bordoni et Mastini, faisant partie du petit nombre de gardes d'honneur d'Italie qui existaient encore.

Le vice-roi, voyant l'opiniâtreté que l'ennemi mettait à nous fermer le passage, feignit, par un mouvement habile, de vouloir prolonger le combat sur notre gauche, en ranimant et en réunissant la quatorzième division; et, tandis que les Russes concentraient sur ce point la majeure partie de leurs forces, afin d'envelopper cette division, le prince ordonnait à tout ce qui restait encore de profiter de la fin du jour, pour filer sur la droite avec la garde royale, qui n'était point engagée. Dans cette marche, le colonel Kliski donna une preuve remarquable de présence d'esprit. La langue russe lui était familière, et il allait en avant de notre colonne, lorsqu'il

fût arrêté par une vedette ennemie, qui, en russe, lui cria *qui vive?* Cet intrépide officier ne fut point troublé par une rencontre si fâcheuse, il s'avança aussitôt vers le factionnaire, et lui dit dans sa langue : « Tais-toi, malheureux; ne vois-tu pas que « nous sommes du corps d'Ouwarow, et que nous « allons en expédition secrète »? A ces mots, le soldat se tut, et dans l'ombre de la nuit nous laissa passer sans rien dire.

Tout avait trompé la vigilance des Russes, à l'exception de la quinzième division, qui, restée en arrière-garde, fut placée sous le commandement du général Triaire, dont l'ordre était de la faire marcher aussitôt que le prince aurait effectué sa manœuvre. Pendant que cette division prenait du repos, il était affligeant de voir la désolation qui régnait parmi les isolés, restés en arrière de nous; ils attendaient également la nuit pour continuer leur route; beaucoup d'entre eux, harassés de fatigue et se trouvant autour d'un bon feu, ne voulurent plus marcher, disant qu'il fallait attendre le jour. Ces ames faibles périrent victimes de leur apathie, car dans cet intervalle la quinzième division filait dans l'ombre, et au milieu du plus grand silence, regardant ce qu'elle laissait derrière elle comme une proie réservée aux kosaques.

On allait passer devant l'ennemi quand la nuit, au lieu de nous prêter une obscurité salutaire, nous offrit tout-à-coup un beau clair de lune, bien plus

nuisible qu'utile dans une pareille circonstance. La neige répandue sur la surface de la terre rendait notre marche plus visible; et ce n'était pas sans inquiétude qu'on se voyait flanqué par des nuées de kosaques qui, s'approchant de fort près, comme pour nous reconnaître, s'en retournaient ensuite au milieu des escadrons qui les avaient détachés. Plusieurs fois, nous crûmes qu'on allait nous charger : mais le général Triaire, en faisant faire halte à sa colonne, imposa tellement à l'ennemi, qu'il n'osa jamais l'attaquer. Enfin, malgré les ravins et des monceaux de neige qui obstruaient sa marche, cette division parvint à rejoindre la grande route; une heure après, nous fîmes notre jonction avec la jeune garde, qui campait en-deçà de la rivière, située à peu de distance de Krasnoé. C'est là qu'était l'Empereur, et c'est là par conséquent que nos craintes se dissipèrent.

En racontant aux soldats de la garde le combat que nous avions soutenu, ils nous apprirent qu'ils avaient été également obligés de se faire jour, et que les fusiliers, sous les ordres du général Roguet, avaient enlevé, à la baïonnette, un village où l'ennemi s'était concentré pour fermer le passage. Dans ce combat, Napoléon avait couru de grands dangers, et ce n'est qu'à l'intrépidité de ses soldats, qu'il dut son salut. A ce sujet, on rapporte que la musique de la garde se retrouvant avec lui, après en avoir été séparée, exécuta, en le voyant, l'air :

Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille? Mais comme, au milieu de ces déserts glacés, remplis de cadavres français, l'application pouvait être à double sens, il la prit en mauvaise part, et dit aux musiciens, d'un ton fort brusque : « Vous feriez bien « mieux de jouer : *Veillons au salut de l'Empire.* »

L'état-major de l'Empereur, sa garde, sa cavalerie, et les quatrième et huitième corps se trouvant réunis dans cette petite ville, l'encombrèrent au point qu'il n'y avait plus moyen de circuler dans l'intérieur des rues; elles étaient toutes remplies de soldats couchés autour de leurs feux, qu'ils ne pouvaient entretenir qu'en démolissant les maisons en bois, et en brûlant les portes et les volets des fenêtres de celles qui étaient en maçonnerie. Le vice-roi étant allé chez l'Empereur, en fut bien reçu, malgré l'humeur que lui inspiraient des disgraces auxquelles il n'était pas accoutumé. Il approuva surtout le stratagème qu'on avait employé pour tromper l'ennemi. Le prince étant demeuré toute la nuit en conférence, ceux qui étaient à sa suite campèrent dans les rues jusqu'au moment où Napoléon et le vice-roi (17 novembre), se mettant à la tête de la garde, marchèrent sur la position qu'occupaient les Russes, afin de dégager le prince d'Eckmülh, ainsi que les troisième et cinquième corps, réunis sous les ordres du duc d'Elchingen, qui, n'ayant plus que trois mille hommes sous les armes, traînait avec lui

plus de quatre mille malades ou blessés. Ces trois corps fermaient la marche, et se trouvaient dans le même embarras où nous avions été la veille.

Une nouvelle affaire s'engagea; l'action fut opiniâtre et sanglante; ce ne fut qu'à force de bravoure et de sagacité que le prince d'Eckmülh parvint à sauver les troupes placées sous ses ordres; mais Kutusow étant venu de nouveau reprendre sa position en avant de Krasnoé, sépara totalement le duc d'Elchingen du reste de l'armée. Ce maréchal, demeuré le dernier pour former l'arrière-garde, trouva sur son passage des forces si considérables qu'il ne put jamais nous rejoindre. Dans l'espoir du contraire, l'Empereur hésitait à quitter Krasnoé; mais l'ennemi, filant sur nos derrières, nous força d'évacuer la position. On était dans une inquiétude extrême sur le sort de cette arrière-garde; souvent on s'arrêtait pour écouter si le bruit d'un combat ne nous annonçait pas son arrivée. Soins inutiles, il fallut s'éloigner avec le regret de ne pouvoir secourir un maréchal de France qui, loin d'accepter les propositions de l'ennemi, se jeta de l'autre côté du Dniéper avec le reste de ses troupes, luttant sans cesse contre les Russes. Ceux-ci, ne pouvant croire à l'heureuse issue d'une résolution si hardie, comptaient déja le duc d'Elchingen parmi leurs prisonniers, et redoublaient d'efforts pour le réduire à capituler.

Tant de disgrâces, loin d'affaiblir notre renommée, ne firent que l'accroître; Kutusow et Milloradowitch, moins surpris des immenses débris que nous laissions après nous, qu'étonnés de notre excès de courage et de persévérance, au milieu de tant de désastres, avouaient eux-mêmes à nos officiers prisonniers qu'ils ne devaient leurs succès qu'aux éléments, et proclamaient hautement la valeur de nos soldats, qui, loin d'être abattus à la vue de leur destruction inévitable, n'en étaient que plus *enragés* (1) à se précipiter sur les batteries qui leur vomissaient la mort; ils vantaient aussi l'héroïsme de nos généraux, qui, réduits aux plus cruelles extrémités, rejetèrent toujours avec dignité les sommations qu'on osa leur faire.

Vingt-cinq canons et plusieurs milliers de prisonniers furent le fruit que les Russes retirèrent de quatre combats consécutifs, où nous n'avions à opposer, contre une armée complète, que quelques misérables soldats, harassés par des marches inouies, et qui, depuis plus d'un mois, étaient sans vivres, sans munitions et sans artillerie. Cependant le prince Kutusow, pour honorer la bravoure des grenadiers de la garde impériale russe, qui s'étaient distingués dans ces différents combats, fit porter du champ de bataille, dans leur camp, tous les tro-

(1) Propre expression du rapport de Kutusow à l'empereur Alexandre.

phées de la victoire, regardant comme tel le bâton de maréchal du prince d'Eckmühl (1); mais ce bâton, dont nos maréchaux ne font usage qu'aux jours de cérémonie, ne pouvait être d'aucune gloire pour l'ennemi, qui le trouva sans doute dans un fourgon abandonné.

Les Russes ont divisé notre retraite en trois époques principales, lesquelles, outre la continuelle progression de nos misères, ont conservé un caractère particulier. La première finit au combat de Krasnoé; la seconde, au passage de la Bérézina; la troisième, au Niémen. Il en résulte qu'à l'époque de la première période, où nous sommes maintenant, on nous avait déja pris trente mille hommes, vingt-sept généraux, cinq cents piéces de canon, trente-un drapeaux, et, outre nos immenses bagages, toutes les dépouilles de Moskou que nous n'avions pas brûlées. Si, à tant de désastres, on ajoute les quarante mille hommes morts de misère, ou tués dans différents combats livrés depuis notre sortie de cette capitale, on trouvera que notre armée était réduite à trente mille hommes, parmi lesquels, en comprenant la garde impériale, il n'y avait pas plus de huit mille combattants : les vingt-cinq piéces d'artillerie que la garde avait sauvées ne pouvaient être comptées, puisqu'on avait la certitude

(1) Lisez le rapport officiel de notre retraite, publié par les Russes à Wilna, le 22 décembre 1812.

trente mille hommes au général Sacken, pour couvrir cette province et observer le prince Schwarzenberg, afin de l'empêcher de secourir Minsk, se mit lui-même en marche vers Borisow (27 octobre) avec les divisions Langeron, Lambert, Woinow et Tschaplitz, formant un corps d'environ vingt-cinq mille hommes d'infanterie, et deux mille hommes de cavalerie. Il dirigea sa marche vers Projanoni et Slonim, pour se rendre à Minsk, dont il avait l'ordre de s'emparer, et où il espérait trouver le général Hertel. A Slonim, il fut arrêté par le mouvement que firent les Autrichiens et les Saxons, qui, après le combat de Wolkowisk, où ils battirent le corps de Sacken, semblaient vouloir reprendre l'offensive; le prince de Schwarzenberg, loin de poursuivre ses succès, retourna sur ses pas, et vint reprendre sa position, en arrière du Bug. L'amiral, profitant d'une manœuvre trop extraordinaire et trop importante pour oser la juger dans cette narration rapide, se dirigea sans obstacle sur le point qu'on lui avait désigné.

Lorsqu'on apprit que les Autrichiens étaient rentrés dans le duché de Warsovie, les Polonais comprirent que l'armée de Wolhynie, à la faveur de l'inconcevable prudence de Schwarzenberg, s'emparerait de Minsk, et détruirait toutes les ressources de l'armée française. Pour comble de fatalité, le gouverneur de cette ville, homme plein de suffisance, loin de prendre des mesures analogues à

l'importance du poste qui lui était confié, refusa d'abord les secours du général Dembrowski; ensuite, aux approches du danger, il fut tellement troublé que, ne sachant comment faire face à la division Lambert, qui s'avançait pour l'attaquer (15 novembre), il évacua Minsk, et alla à Borisow avec sa garnison, pour se réunir à la division Dembrowski.

En même temps Wittgenstein et Steinheil, depuis la fatale bataille de Polotsk (18 octobre), n'étant que faiblement contenus par les deuxième et sixième corps, se portèrent, l'un sur l'Oula pour poursuivre le duc de Reggio, et l'autre marcha sur Dokzice, afin de harceler les Bavarois, et les empêcher de couvrir Borisow. De la réunion de tous les corps ennemis dépendait la ruine de l'armée française; et ce fut pour prévenir la plus effrayante et la plus mémorable de toutes les défaites, que Napoléon, s'avançait à marches forcées sur la Bérézina.

(17 novembre.) Aussitôt que le duc d'Elchingen se fut jeté de l'autre côté du Dniéper, on se mit en mouvement vers les onze heures du matin, pour aller à Liadouï. Pendant l'instant de repos que nous prîmes à Krasnoé, les kosaques avaient débordé la ville, et, rangés en colonnes, nous suivaient le long de la route. On fit une fausse attaque pour les contenir, afin de donner aux bagages et aux convois de blessés le temps de poursuivre leur route. Mais les Russes s'étant aperçus que le reste de nos équipages

était arrêté et dans un grand désordre, par la difficulté qu'avaient les chevaux à franchir la vallée qui séparait la ville du plateau, ils n'acceptèrent point le combat, et fondirent sur une partie des voitures, dont ils s'emparèrent sans éprouver de résistance. C'est là que nous perdîmes le fourgon de l'état-major, où étaient enfermés les registres de correspondance, et tous les plans, cartes et mémoires que j'avais rédigés pour l'historique de notre expédition.

Comme l'ennemi s'avançait toujours et nous canonnait vivement, l'Empereur se mit au milieu d'un carré formé par sa garde; il plaça la cavalerie sur ses ailes, tandis que les débris du premier corps, avec les voltigeurs et les fusiliers, commandés par le duc de Trévise, protégeaient notre marche. Napoléon, ne pouvant se résoudre à abandonner le duc d'Elchingen, s'arrêtait souvent, et à chaque halte était forcé de livrer différents combats meurtriers; dans toutes ces affaires, les soldats de la jeune garde se battirent avec un courage admirable, et, supportant avec résignation tous les genres de souffrances, se montrèrent les dignes émules de leurs aînés.

Nous entrâmes à Liadouï lorsque la nuit commençait à nous surprendre. Au-dessus de la petite rivière qu'on traverse avant d'y arriver, il y avait un plateau très élevé, et dont la pente était si glissante, qu'il fallût se rouler pour la descendre. Liadouï offrait un aspect nouveau pour nous, c'était d'y voir

des habitants. Quoiqu'ils fussent tous Juifs, on oublia la saleté de cette nation vénale, et à force de prières, ou plutôt d'argent, nous parvînmes à leur faire trouver quelques ressources dans un bourg qui, au premier aspect, paraissait ruiné. Cette cupidité, objet de notre profond mépris pour les Juifs, nous fut salutaire, puisqu'elle leur faisait braver tous les dangers afin de procurer ce que nous demandions.

Liadouï étant à la Lithuanie, on croyait qu'il serait respecté, comme ayant appartenu à l'ancienne Pologne. Le lendemain (18 novembre), nous en partîmes avant le jour; mais, à notre grand étonnement, nous fûmes, selon la coutume, éclairés par le feu des maisons qui commençaient à brûler. Cet incendie fut cause d'une des scènes les plus horribles de toute notre retraite, et ma plume se refuserait à la retracer, si le récit de tant de malheurs n'avait pour but et pour moralité de rendre odieuse cette ambition fatale qui força les peuples civilisés à faire la guerre en barbares.

Parmi les maisons qui brûlaient, il y avait trois vastes granges remplies de pauvres soldats pour la plupart blessés. On ne pouvait sortir des deux dernières sans passer par la prèmière, qui était tout embrasée. Les plus ingambes se sauvèrent en sautant par les fenêtres; mais ceux qui étaient malades ou estropiés, n'ayant pas la force de se remuer, voyaient venir les flammes qui, par degré, s'avançaient pour les dévorer. Aux cris que poussaient ces

malheureux, quelques ames moins dures que les autres cherchèrent à les sauver : ce fut en vain, on ne les apercevait plus qu'à demi enterrés sous des solives ardentes. A travers des tourbillons de fumée ils suppliaient leurs camarades d'abréger leur supplice, en leur arrachant la vie : par humanité, on crut le devoir faire. Malgré cela il y en avait qui respiraient encore, et on les entendait qui, d'une voix éteinte, criaient en expirant : *Tirez sur nous, à la tête, à la tête! Ne nous manquez pas!* Ces cris déchirants ne cessèrent que lorsque ces victimes eurent été consumées.

La cavalerie était totalement démontée, et Napoléon ayant besoin d'escorte on réunit à Liadouï tous les officiers qui avaient un cheval, pour en former quatre compagnies de cent cinquante hommes chacune. Les généraux Defrance, Saint-Germain, Sébastiani, etc., faisaient les fonctions de capitaines, et les colonels de sous-officiers. Cet escadron, à qui l'on donna le surnom de *sacré*, était commandé par le général Grouchy, sous les ordres du roi de Naples. D'après son organisation il ne devait pas perdre de vue l'Empereur; mais ces chevaux, qui jusqu'alors avaient résisté, ayant été mieux soignés que ceux des soldats, périrent du moment qu'on voulut les réunir à ceux des généraux. Ainsi, au bout de quelques jours, l'*escadron sacré* n'existait plus.

L'ennemi ne cessait de nous poursuivre, se tenant éloigné à deux ou trois portées de fusil de la route,

tandis que les restes de l'armée, n'ayant plus les moyens de se défendre, continuaient à marcher dans un désordre extrême, et se voyaient sans cesse importunés par les kosaques, qui, à chaque défilé, tombaient sur la queue de notre colonne, s'emparaient des bagages, et nous obligeaient à abandonner l'artillerie que les chevaux ne pouvaient plus traîner. Jusqu'alors Napoléon avait fait la route dans une bonne caléche hermétiquement fermée et remplie de fourrures; il portait même une pelisse et un bonnet en martre zibeline qui l'empêchaient de ressentir le froid le plus rigoureux; mais, depuis Krasnoé, il allait souvent à pied, suivi de son état-major, et voyait défiler devant lui, sans s'émouvoir, les misérables restes d'une armée naguère si puissante: malgré cela sa présence n'excita jamais de murmures; elle ranimait au contraire les plus timides, qui toujours étaient tranquilles là où était l'Empereur.

Nous entrâmes tous à-la-fois dans Doubrowna. Ce bourg était le lieu le mieux conservé que nous eussions encore rencontré depuis notre sortie de Moskou. Il y avait un sous-préfet polonais, un commandant de place; les maisons étaient habitées par des Juifs qui nous procurèrent un peu de farine, de l'eau-de-vie et de l'hydromel. Ils échangeaient aussi aux soldats les roubles en papier pour de l'argent. Étonnés de la sécurité des Israélites et de la bonne foi de nos soldats, qui payaient tout ce qu'ils pre-

naient, il nous semblait déja que l'abondance allait renaître et que nos maux allaient finir.

Cependant nous touchions au dernier degré de misère, et *du pain! du pain!* voilà quel était le cri des faibles restes de la plus formidable des armées. Les employés de toute espèce étaient malheureux, sur-tout les commissaires et garde-magasins, gens peu accoutumés à éprouver des privations; mais ceux-là étaient encore moins à plaindre que les médecins, et particulièrement les chirurgiens, qui, sans espérance d'avancement, s'exposent, comme les militaires, en les pansant sur le champ de bataille. Étant à Doubrowna, auprès d'une maison où les soldats se portaient en foule, parcequ'on leur avait dit qu'on y vendait des vivres, j'aperçus un jeune chirurgien plongé dans une profonde tristesse, et qui, d'un air égaré, cherchait à s'introduire dans cette habitation. Comme il était toujours repoussé par la foule, et qu'il donnait des signes d'un violent désespoir, je me hasardai à lui en demander la cause. « Ah! capitaine, me dit-il, vous voyez un homme « perdu! Depuis deux jours n'ayant rien mangé, « j'ai appris, en arrivant ici des premiers, qu'on « vendait du pain dans cette maison. En donnant « six francs au factionnaire, il m'a laissé entrer; « mais, comme le pain était au four, le Juif n'a « point voulu m'en promettre, si je ne lui donnais « un louis d'avance. J'y ai consenti, et maintenant « que je reviens, la sentinelle, ayant été changée,

« me repousse impitoyablement. Ah! monsieur, me « dit-il en pleurant, que je suis malheureux! je « perds le peu d'argent qui me restait, sans avoir « pu me procurer du pain, dont je n'ai pas mangé « depuis plus d'un mois. »

Le jour où nous arrivâmes à Doubrowna, Napoléon, selon sa coutume, avait fait à pied une grande partie du chemin; durant cette marche, où l'ennemi ne parut point, il put aisément observer dans quel état déplorable était l'armée, et combien il était trompé par les rapports de plusieurs chefs qui, connaissant le danger qu'il y avait à lui dire la vérité, n'osaient la lui faire connaître, dans la crainte de s'attirer une disgrace. Alors il pensa que ses discours produiraient l'effet de la manne dans le désert; en disant des injures aux officiers et des quolibets aux soldats, il crut inspirer de la crainte aux uns et du courage aux autres. Mais ils étaient passés ces temps d'enthousiasme où une seule de ses paroles produisait des miracles; son despotisme avait tout comprimé, et lui-même, pour avoir étouffé en nous les idées nobles et généreuses, se priva de l'unique ressort qui pouvait encore électriser nos ames.

La chose la plus sensible pour Napoléon fut de voir que sa garde était aussi frappée d'un semblable découragement : conservant un visage calme au milieu des plus violentes agitations, il voulut, avant de quitter Doubrowna, rassembler une partie de ces vieux guerriers; et, se mettant au milieu d'eux, il

qu'il faudrait les abandonner le lendemain. Quant à la cavalerie, elle était presque nulle. Tel est le relevé exact de nos pertes, faites au bout d'un mois de marche! De là on pouvait augurer celles que nous ferions encore, puisque nous étions à peine à *moitié* chemin du Niémen, et qu'il nous restait deux montagnes à gravir, et trois rivières à traverser.

mense; malgré cela il ne survint point d'accidents. Napoléon arriva à Orcha peu de moments après nous : dans un instant les maisons en bois dont la ville était formée furent occupées par les différents états-majors, et par une foule de soldats qui s'y établirent. Les Juifs, comme de coutume, nous procurèrent d'abord quelques faibles ressources; mais le nombre des acheteurs était si grand, que tout fut bientôt consommé.

Plus j'examinais la position d'Orcha, et moins je pouvais concevoir comment l'ennemi n'avait pas cherché à l'occuper. Cette ville, construite sur la rive droite du Dniéper, qui domine beaucoup celle de gauche, a des mamelons avancés qui semblent former des bastions naturels. Au-dessous est le fleuve, large sur ce point d'environ deux cents toises, et formant un immense fossé que l'armée la plus formidable n'aurait jamais pu passer sans s'exposer à une entière ruine. Pendant que nous étions sur ces hauteurs nous entendîmes le feu de nos derniers tirailleurs; un instant après nous vîmes revenir avec précipitation tous ceux qui étaient restés sur la rive opposée, et qui criaient en s'avançant vers nous : *Les kosaques! les kosaques!* Ils parurent peu de temps après, mais en si petit nombre, qu'il y aurait eu de quoi s'indigner, si ceux qui fuyaient devant eux n'avaient été de malheureux traînards, sans armes, et pour la plupart blessés.

(20 novembre.) Le lendemain nous fûmes assez

tranquilles, et n'entendîmes que les coups de fusil qu'on tirait par intervalle aux kosaques; accoutumés à voir ceux-ci s'avancer et fuir aussitôt qu'ils apercevaient des soldats armés, leur présence ne nous donnait plus d'inquiétude : ainsi on goûtait dans le calme le plus parfait les douceurs d'un jour de repos; et quelques provisions, que le général Jomini avait réservées pour le passage de l'armée, nous furent d'autant plus agréables, que, depuis Smolensk, nous n'avions reçu aucune distribution, puisque les magasins de Krasnoé avaient été pillés par les kosaques avant notre arrivée (1).

Les Polonais se doutaient si peu de l'état déplorable où se trouvait réduite la puissance de Napoléon, qu'une députation de la ville de Mohilow vint à Orcha le jour où nous y arrivâmes, avec l'intention de le complimenter sur son retour. Sa situation contrastait si fort avec le faste qu'il avait affiché lors de sa marche sur Moskou, qu'il ne put se résoudre à admettre ces députés. Pour épargner à son amour-propre une audience pénible, il les fit congédier poliment, en leur faisant renouveler l'assurance qu'ils pouvaient toujours compter sur sa protection.

La journée avait été fort paisible, mais l'absence

(1) Je dois faire observer qu'on ne comprenait dans les distributions que les soldats présents aux appels, et le nombre de ceux-ci ne formait pas la cinquième partie du reste de l'armée. Outre cela, dans l'espace de deux mois, on ne fit que trois distributions, savoir à Smolensk, à Orcha, et à Kowno.

des restes du troisième et du cinquième corps, dont la perte ne paraissait que trop certaine, était pour l'armée un sujet de vive douleur : quelle fut notre surprise, et en même temps notre joie, lorsqu'au milieu de la nuit nous apprîmes que la grande rumeur qui régnait dans la ville était causée par l'arrivée du duc d'Elchingen, qui, comme on sait, avait été obligé, depuis les affaires désastreuses de Krasnoé, d'abandonner la route que nous avions suivie, pour chercher, de l'autre côté du Dniéper, une retraite plus sûre! Dans cette occasion il ne cessa, durant trois jours, de combattre l'ennemi, et de faire usage de tout ce que le talent et la bravoure peuvent déployer de plus extraordinaire; parcourant un pays inconnu, il marchait en carré, repoussant avec succès les attaques de six mille kosaques qui, chaque jour, fondaient sur lui pour le forcer à capituler. Cette résistance héroïque mit le comble à sa brillante réputation, et prouva qu'il y a plus de mérite à savoir parer les échecs de la fortune, qu'il n'y a de gloire à profiter de ses faveurs. Tant de fermeté dans le péril fut secondée par le mouvement généreux du prince vice-roi, qui alla au-devant du duc d'Elchingen pour le dégager, et dont les secours achevèrent sa délivrance.

Cette retraite, par sa difficulté, fut une des plus belles opérations de la campagne, et celle peut-être qui honora le plus le caractère français. On raconte qu'au moment de passer le Dniéper à moitié gelé

parvenir à leur famille. « Ah! si, plus fortunés que « nous, disaient-ils, vous revoyez jamais notre chère « patrie, en envoyant à nos parents ce dernier gage « de notre amour, dites-leur bien que la seule pen- « sée de les revoir un jour nous a soutenus jusqu'à « ce moment; mais, dénués de force, nous renon- « çons à cette espérance, et mourons en songeant à « eux. Adieu, vivez heureux, et de retour dans notre « belle France, au milieu de votre bonheur, souve- « nez-vous de nos misères! » Un peu plus loin, on en rencontrait d'autres qui, tenant dans leurs bras des enfants ou une femme évanouie, imploraient de tous les passants un morceau de pain pour les rappeler à la vie.

L'Empereur savait que le général Kanopka, commandant le 3e régiment de lanciers de la garde, avait été enlevé à Slonim avec toute sa troupe; mais il fut bien plus affecté quand on lui annonça que le général russe Lambert s'était emparé de Minsk, où il avait pris cinq mille malades, et détruit les immenses magasins destinés à l'approvisionnement de nos quartiers d'hiver. En effet, Tschichagow, avec son armée, arriva le 16 novembre dans cette ville, où il apprit que le prince Schwarzenberg, s'étant mis en marche pour le poursuivre, était arrivé à Niesvii. Mais, loin d'être intimidé par la nouvelle de ce mouvement, trop tardif pour lui être dangereux, l'amiral se borna à donner l'ordre à l'officier qu'il avait laissé à Nowo-Swerin de brûler le pont

aussitôt que les Autrichiens se présenteraient sur la rive gauche du Niémen. Et lui-même, avec trois divisions, renforcées par des troupes nouvelles venues de la Servie, trois jours après, se porta sur la Bérézina, pour coopérer à la grande catastrophe qui nous attendait sur les bords de cette rivière.

L'on rapporte qu'en apprenant cette fatale nouvelle, Napoléon se mit à dire avec calme : *Il est donc décidé que nous ne ferons que des sottises*, paroles extraordinaires dans une position si critique, et qui semblaient être l'aveu tardif de toutes les fautes qu'il avait à se reprocher ! Il savait aussi que les armées de Wittgenstein et de Steinheil, victorieuses sur la Dwina, pressaient vivement les deuxième, sixième et neuvième corps, pour marcher sur Borisow. Le colonel Czernichew, que Kutusow avait expédié auprès de l'amiral pour l'instruire de notre retraite précipitée, fut envoyé de Slonim auprès de Wittgenstein avec un corps de trois mille chevaux. Cet intrépide militaire, après avoir franchi le Niémen à Kolodeszno, passa au milieu des troupes que nous avions dans le gouvernement de Minsk. Arrivé à Rodoszkowiczi, village voisin de cette ville, il reprit des mains de quelques gendarmes français le général Winzingerode ; puis ayant continué sa route par Plescenkovice et Lepel, après avoir enlevé nos convois, et fait prisonniers nos postes de correspondance, il arriva (17 novembre) à Tschachniki, où il rendit compte au général Wittgen-

stein du mouvement de l'amiral, et lui indiqua le jour et le lieu où leur jonction devait se faire.

Pour s'opposer à l'exécution d'un plan qui devait consommer notre ruine, Napoléon avait ordonné au général Dembrowski de lever le *siége de Bobruisk*, pour se porter sur Minsk, que nous avions tant intérêt à conserver; mais, comme je l'ai déja remarqué, la présomption du gouverneur de cette ville lui ayant fait refuser toute espèce de secours, le général Dembrowski se porta sur Borisow, où ce même gouverneur, chassé par les Russes, ne tarda pas à le rejoindre avec sa garnison. Les Polonais s'étaient établis dans la tête de pont; mais le 21 novembre, à la pointe du jour, *elle fut attaquée; le* bataillon français qu'on y avait placé se laissa surprendre; heureusement un fort détachement de Wurtembergeois, ayant pris les armes, accourut en hâte, repoussa les assaillants et se logea de nouveau dans la fléche qui formait la tête de pont. Le général Dembrowski, en officier expérimenté, profita de cet avantage pour prévenir les *désastres* qu'aurait occasionés une faible résistance; longtemps il lutta de courage; mais, prévoyant combien il lui serait difficile de conserver une position que l'ennemi voulait enlever à tout prix, il se prépara à la retraite, en faisant évacuer son artillerie et ses bagages. Enfin à cinq heures du soir, après *dix* heures du combat le plus acharné, les *divisions* Langeron et Lambert, se trouvant réunies, tentè-

rent un dernier assaut qui contraignit le général Dembrowski d'évacuer son camp retranché et de se retirer sur Nemonitsa.

L'ennemi ayant passé la Bérézina marcha sur Bobr et vint au-devant de nous. Le duc de Reggio, qui était à Tschéreïa, ayant appris par le général Pampelona la perte de Borisow et du pont, se porta avec son corps au secours du général Dembrowski, afin d'assurer à l'armée le passage de la rivière. Le jour suivant (24 novembre), ce maréchal rencontra auprès de Nemonitsa la division Lambert, commandée alors par le général Pahlen (1). A quatre heures il l'attaqua et la battit; en même temps le général Berkheim fit charger le 4e de cuirassiers, et força l'ennemi à repasser la Bérézina, après avoir laissé en notre pouvoir sept cents prisonniers et quantité de bagages.

L'armée de Moldavie, ayant dans sa fuite coupé le grand pont de Borisow, gardait toute la rive droite, et avec ses quatre divisions occupait les points principaux par où nous cherchions à déboucher. Pendant la journée du 25, Napoléon manœuvra pour tromper la vigilance de l'ennemi, et parvint, à force de stratagèmes, à s'établir au village de Weselowo (2), placé sur une éminence qui dominait la

(1) Le général Lambert avait cédé son commandement, ayant été blessé dans le combat où sa division s'empara du pont de Borisow.

(2) Dans le XXIXe bulletin on a donné à Weselowo le nom de

corps; elle avait laissé sur les bords de la Skha le commandant Landevoisin, avec un bataillon, pour brûler le pont et les moulins établis sur cette rivière. La division faisait un grand mouvement d'artillerie propre à faire croire à Tschichagow qu'on voulait, sur ce point, forcer le passage de la Bérézina. Parvenus sur la place, nous laissâmes la route qui conduisait à la tête de pont occupée par les Russes, et prîmes le chemin de droite pour aller rejoindre Napoléon. Les autres troupes du neuvième corps, commandées par le duc de Bellune, arrivaient également par le même chemin.

Les deuxième et neuvième corps n'ayant point été à Moskou, ainsi que les Polonais commandés par le général Dembrowski, avaient de si nombreux bagages, que, depuis Borisow jusqu'à Weselowo, la route était couverte de voitures et de caissons. Les renforts qu'ils amenaient étaient pour nous d'un puissant secours; mais on était effrayé en songeant que cette masse d'hommes, réunie dans un vaste désert, ne ferait que redoubler nos maux. Marchant toujours à travers une confusion extrême avec les divisions du corps du duc de Bellune, nous nous trouvâmes, deux heures après, arrêtés par une foule si grande, qu'il n'y avait plus sur aucun point moyen de circuler. Au milieu de cette cohue étaient, au sommet d'une hauteur, quelques mauvaises granges; à la vue des chasseurs de la garde impériale, qui campaient tout autour, nous jugeâmes que

Napoléon était là, et que nous touchions aux bords de la Bérézina. C'était précisément l'endroit même où Charles XII passa cette rivière lorsqu'il marchait sur Moskou (1).

Quel effrayant tableau me présenta cette multitude d'hommes, accablée de toutes les misères, et contenue dans un marais; elle qui, deux mois auparavant, triomphante, couvrait la moitié de la surface du plus vaste des empires! Nos soldats, pâles, défaits, mourant de faim et de froid, n'ayant pour se préserver des rigueurs de la saison que des lambeaux de pelisses, ou de peaux de moutons toutes brûlées, se pressaient en gémissant le long de cette rive infortunée. Allemands, Polonais, Italiens, Espagnols, Croates, Suisses, Portugais, Dalmates et Français, tous mêlés ensemble, criant, s'appelant entre eux, et s'injuriant chacun dans leur langue; enfin, les officiers, et même les généraux, roulés dans des pelisses sales et crasseuses, confondus avec les soldats, et s'emportant contre ceux qui les foulaient ou bravaient leur autorité, formaient une confusion dont aucune peinture ne pourrait retracer l'image.

Ceux que la lassitude et l'ignorance du danger rendaient moins pressés pour passer la rivière, cherchaient à allumer du feu et à se reposer de leurs fatigues. Dans ces bivacs on pouvait observer à quel degré de brutalité peut nous porter l'excès de la mi-

(1) 25 juin 1708.

sère! Là, on voyait des hommes se battre pour un morceau de pain; transi de froid, voulait-on s'approcher d'un feu, les soldats à qui il appartenait vous en chassaient inhumainement; et si une soif brûlante vous forçait à demander une goutte d'eau à celui qui en portait un plein seau, il accompagnait toujours son refus de paroles pleines de dureté. Souvent on entendait des gens qui, jusqu'alors avaient été amis, quoique distingués par l'éducation, se quereller entre eux pour un brin de paille ou pour un morceau de cheval qu'ils cherchaient à découper. Ainsi cette campagne était d'autant plus effrayante, qu'elle dénaturait notre caractère, et nous donnait des vices qui jusqu'alors nous étaient inconnus. Ceux même qui auparavant étaient probes, sensibles et généreux, devinrent égoïstes, avares, usuriers et méchants.

Les préparatifs qu'on avait fait faire à Borisow, pour feindre de vouloir reconstruire le grand pont, avaient considérablement diminué le nombre des troupes ennemies qui se trouvaient vis-à-vis de Weselowo; d'autant plus que Kutusow, mal informé du point où nous passerions la Bérézina, avait annoncé à Tschichagow que nous déboucherions au-dessous de Borisow (1). Napoléon, profitant de cette cir-

(1) Le bruit a couru que Kutusow donna ce faux avis pour se venger de Tschichagow, qui, par ses intrigues, lui avait enlevé le commandement de l'armée du Danube. C'est ainsi que l'amiral échoua dans une opération dont tout l'honneur devait lui revenir.

constance (27 novembre), et sur-tout de l'arrivée du duc de Bellune à Weselowo, vers les deux heures après midi s'étant mis au milieu de sa garde, se fit faire jour à travers la foule immense qui se pressait vers la rivière. L'armée passait aussi, mais lentement, à cause des réparations continuelles qu'il fallait faire aux ponts.

Le vice-roi, qui était demeuré toute la journée avec l'Empereur, fit annoncer à son état-major que ce qui appartenait au quatrième corps passerait le pont à huit heures du soir. Quoique ce moment fût le meilleur pour franchir un pas si dangereux, beaucoup ne pouvant s'arracher du feu auprès duquel ils étaient assis, disaient « qu'il valait bien mieux « bivaquer sur cette rive que sur l'autre, où il n'y « avait que des marais : qu'au reste l'encombrement « était encore le même, et qu'en attendant jusqu'au « lendemain la foule se serait écoulée, et le passage « serait plus facile ». Ce mauvais avis prévalut pour un grand nombre, et il n'y eut ainsi que la maison du prince et quelques officiers de l'état-major qui traversèrent la rivière à l'heure qu'on avait ordonnée.

Il fallait en effet connaître tout le danger qu'il y avait à rester sur la rive gauche pour se résoudre à passer sur celle opposée. Le vice-roi et sa suite, se trouvant sur cette dernière, campaient sur un terrain marécageux, et cherchaient pour reposer les endroits les plus glacés afin d'éviter les bourbiers. L'ob-

scurité était horrible; le vent affreux et soufflant avec violence apportait sur nos visages une neige glaciale. La plupart des officiers, pour éviter d'être gelés, transis et morfondus, ne faisaient que courir ou marcher en frappant du pied. Pour comble de disgrace, le bois était si rare à trouver, qu'on put à peine former un feu au vice-roi, et on fut obligé, pour obtenir quelques tisons, de rappeler à des soldats bavarois que le prince Eugène avait épousé la fille de leur roi!

(28 novembre.) Napoléon, étant allé vers Zembin, laissa derrière lui cette foule immense qui, placée sur l'autre rive de la Bérézina, présentait l'image, d'autant plus effrayante qu'elle était animée, de ces ombres malheureuses qui, selon la fable, errent sur les rives du Styx, et se pressent en tumulte pour approcher de la barque fatale. La neige tombait à gros flocons; les collines, les forêts ne présentaient plus que des masses blanchâtres et se perdaient dans l'atmosphère humide; on ne voyait distinctement que la funeste rivière à moitié gelée, et dont l'eau trouble et noirâtre, en serpentant dans la plaine, se faisait jour à travers les glaçons que chariaient ses ondes.

Quoiqu'il y eût deux ponts, l'un pour les voitures, et l'autre réservé pour les fantassins, néanmoins la foule était si grande, et les approches si dangereuses, qu'arrivés près de la Bérézina, les hommes réunis en masse ne pouvaient plus se mouvoir. Mal-

gré ces difficultés, les gens à pied, à force de persévérance, parvenaient à se sauver; mais, vers les huit heures du matin, le pont réservé pour les voitures et les chevaux ayant rompu, les bagages et l'artillerie s'avancèrent vers l'autre pont, et voulurent tenter de forcer le passage. Alors s'engagea une lutte affreuse entre les fantassins et les cavaliers : beaucoup périrent en s'égorgeant entre eux, un plus grand nombre encore fut étouffé vers la tête du pont, et les cadavres des hommes et des chevaux obstruèrent à tel point les avenues, que, pour approcher de la rivière, il fallait monter sur le corps de ceux qu'on avait écrasés; il y en avait qui respiraient encore, et, luttant contre les horreurs de la mort, pour se relever, se saisissaient de ceux qui montaient sur eux; ceux-ci, pour se dégager, les repoussaient avec violence et les foulaient aux pieds. Tandis qu'on se débattait avec acharnement, la multitude qui suivait, semblable à une vague en furie, engloutissait sans cesse de nouvelles victimes.

Le duc de Bellune, laissé sur la rive gauche, se mit en position sur les hauteurs de Weselowo, avec les deux divisions Girard et Daendels, pour couvrir le passage et le protéger, au milieu de cette effroyable confusion, contre le corps de Wittgenstein, dont l'avant-garde avait paru la veille. Cependant le général Partouneaux, après avoir repoussé les attaques de Platow et de Tschichagow, partit de Borisow à trois heures après midi, avec la troisième brigade

pour s'opposer aux Russes qui s'avançaient en colonnes; instruit qu'il allait avoir affaire à des forces considérables, il rappela les première et deuxième brigades restées à Borisow, commandées par les généraux Blamont et Lecamus. Cette division se rendait à Weselowo, cherchant à regagner le gros de l'armée, lorsqu'elle fut arrêtée par des partis ennemis. Quoiqu'elle n'eût que trois mille hommes, elle essaya de se faire jour, et pendant toute la soirée soutint un combat inégal qui dura plus de quatre heures, et où furent blessés les généraux Blamont et Delaitre. Au milieu de la neige et avec un temps horrible, nos troupes se mirent en carré, restèrent sur pied toute la nuit sans avoir rien à manger, et ne voulant pas faire de feu dans la crainte d'indiquer leur position aux Russes, qui, à la faveur de l'obscurité, venaient jusque dans leur camp pour dépouiller les morts. Cette situation cruelle dura jusqu'au lendemain, où la division se vit entourée par le corps entier de Wittgenstein, fort d'environ quarante-cinq mille hommes; alors, perdant l'espoir d'échapper, elle se rendit prisonnière, n'ayant plus que douze cents hommes et deux faibles escadrons, tant les horreurs de la faim, la rigueur du froid et le feu de l'ennemi avaient diminué le nombre de ces braves, qui dans leur malheur prouvèrent que les soldats français, jusque dans leur défaite, savent trouver des occasions de gloire!

Borisow ayant été évacué, les trois armées russes

firent leur jonction; et le jour même (28 novembre), vers les huit heures du matin, le duc de Bellune fut attaqué sur la gauche par Wittgenstein, en même temps que le duc de Reggio l'était sur la rive droite par Tschichagow, qui, s'apercevant qu'on l'avait mal informé, réunit toutes ses forces, et vint fondre sur nous à peu de distance des ponts de Weselowo. Le peu de combattants que nous avions coururent aussitôt aux armes : l'affaire s'engageait avec chaleur, lorsque le duc de Reggio, qui ne put jamais obtenir la victoire sans la payer de son sang, fut blessé dès le principe de l'action : obligé de quitter son corps, le duc d'Elchingen en prit le commandement, et laissa le sien au duc de Trévise.

Le duc d'Elchingen ayant ranimé nos troupes, l'action recommença contre l'armée de Moldavie avec une ardeur nouvelle. La division de cuirassiers sous les ordres du général Doumerc (1) fit une charge brillante au moment où le comte de Claparéde, à la tête de la légion de la Vistule, s'engageait dans un terrain parsemé de broussailles pour enfoncer le centre de l'ennemi. Ces braves cuirassiers (4e, 7e et 14e régiments), exténués par l'excès des fatigues et des privations en tous genres, firent néanmoins des prodiges de valeur, enfoncèrent des carrés, prirent

(1) Cette division, qui d'abord appartenait au corps du général Grouchy, passa ensuite sous les ordres du duc de Reggio, et resta sur la Dwina; c'est ce qui explique comment elle put combattre lors du passage de la Bérézina.

des piéces de canon, et trois à quatre mille prisonniers que nos misères ne nous permirent pas de conserver; car, dans notre cruelle situation, nous combattions, non pour obtenir la victoire, mais seulement pour notre existence et l'honneur de nos armes.

Malgré la bravoure de nos soldats et les efforts de leurs chefs les armées russes étant réunies, pressaient vivement le neuvième corps, qui formait l'arrière-garde; on entendait déja le bruit de la fusillade; ce bruit glaça tous les cœurs : insensiblement il se rapprocha, et bientôt après on vit sur le sommet des collines voisines le feu des batteries ennemies; on ne douta plus alors que le terrain où se trouvaient des milliers d'hommes sans armes, des malades, des blessés, des femmes et des enfants, n'allât devenir un champ de bataille.

La position qu'occupait le duc de Bellune pour s'opposer aux progrès de Wittgenstein n'était pas avantageuse : quoique sa droite fût appuyée à la rivière, sa gauche ne pouvait s'étendre jusqu'à un grand bois qui aurait pu la couvrir; pour la lier à ce bois on plaça une brigade de cavalerie commandée par le comte Fournier. Ce général, aussi habile en théorie qu'intrépide dans l'exécution, arrêta le corps de Wittgenstein, tandis qu'une batterie de la garde protégeait la droite du duc de Bellune. La valeur héroïque des troupes et la bravoure des généraux Girard, Damas et Fournier, qui, quoique bles-

sés, n'abandonnèrent point le champ de bataille, apprirent aux ennemis que la victoire ne nous trahit jamais sans avoir été long-temps indécise. Enfin le courage fut forcé de céder au nombre; et le neuvième corps, accablé par tant de forces réunies, se vit contraint de quitter sa position.

Dans la chaleur de ce combat plusieurs boulets de canon, tirés par l'ennemi, volèrent sur la tête de cette foule malheureuse qui, depuis trois jours, se pressait autour du pont de la Bérézina; des obus même vinrent éclater au milieu d'elle : alors la terreur et le désespoir s'emparèrent de toutes les ames; l'instinct de la conservation troubla les esprits; ces femmes, ces enfants, échappés à tant de désastres, semblaient n'avoir été conservés que pour éprouver une mort plus déplorable encore. On les voyait, sortant de leur voiture, courir embrasser les genoux du premier venu; et, en pleurant, le supplier de les faire passer sur l'autre bord. Les malades et les blessés, assis sur le tronc d'un arbre, ou soutenus sur des béquilles, d'un œil inquiet cherchaient par-tout un ami qui pût les secourir; mais leur voix se perdait dans les airs : chacun ne songeait qu'à sa propre existence.

Nous avions au quatrième corps, pour inspecteur aux revues, M. de Labarrière, homme respectable et d'une grande aménité de caractère. Son âge avancé, et sur-tout son faible tempérament, l'avaient, depuis long-temps, rendu inhabile à marcher; et,

comme tant d'autres, il se trouvait couché dans un traîneau. Par hasard, ayant aperçu un officier de ses amis, quoiqu'il eût peine à se soutenir, il alla à lui, et, se jetant dans ses bras, se recommanda à son humanité. Cet officier était blessé; mais, trop généreux pour refuser ses faibles secours, il lui promit de ne plus le quitter. Tous les deux, s'embrassant étroitement, allèrent vers le pont avec cette assurance et ce courage qu'éprouvent deux amis lorsqu'ils ont encore la consolation de mourir ensemble; s'appuyant l'un sur l'autre, ils se perdirent dans la foule, et depuis on ne les a plus revus.

Il y eut aussi une femme, marchant avec les équipages de Napoléon, que son mari avait laissée un peu en arrière, tandis qu'il allait lui-même reconnaître le point où ils pourraient se hasarder de passer. Pendant ce temps un obus vint éclater auprès de cette épouse infortunée; la foule qui était autour prit la fuite; elle seule resta; bientôt l'ennemi en s'avançant fit refluer nos troupes tout près du pont, et, dans leur marche confuse, elles entraînèrent cette malheureuse, qui voulut revenir vers l'endroit où son mari l'avait quittée. Battue par ces flots tumultueux, elle se vit égarée, puis perdue : de loin on l'entendait appeler son époux; mais sa voix touchante se perdait à travers le bruit des armes et les cris des combattants : alors, pâle et sans voix, se meurtrissant le sein, elle tomba évanouie au milieu des soldats qui ne l'avaient ni vue ni entendue.

Enfin les Russes, toujours renforcés par des troupes nouvelles, arrivèrent en masse, et chassèrent devant eux la division polonaise du général Girard, qui, jusque-là, les avait contenus. A la vue de l'ennemi, ceux qui n'avaient pas encore passé, se mêlant avec les Polonais, se précipitèrent vers le pont: l'artillerie, les bagages, les cavaliers, les fantassins, chacun voulait traverser le premier. Le plus fort jetait dans l'eau le plus faible qui l'empêchait d'avancer, et marchait sur le corps des malades et des blessés qui se trouvaient sur son passage. Plusieurs centaines d'hommes restèrent écrasés sous les roues des canons; d'autres, espérant se sauver à la nage, se gelèrent au milieu de la rivière, ou périrent en se plaçant sur des piéces de glace qui coulèrent à fond. Mille et mille victimes n'ayant plus d'espoir, malgré ce triste exemple se jetèrent pêle-mêle dans la Bérézina, où preque toutes moururent dans les convulsions de la douleur et du désespoir. On vit une mère prise par les glaces : ne pouvant plus avancer ni reculer, elle tenait son enfant au-dessus de l'eau, et poussait des cris déchirants pour qu'on vînt à son secours (1).

La division Girard, par la force des armes, vint à bout de se faire jour à travers les obstacles qui pouvaient retarder sa marche; et, gravissant sur

(1) Voyez *Moskou avant et après l'incendie*, par G. L. D. L., témoin oculaire, page 150.

cette montagne de cadavres qui obstruaient le chemin, rejoignit l'autre rive, où les Russes l'auraient peut-être suivie, si, dans l'instant, on ne s'était hâté de brûler le pont.

Alors les malheureux restés de l'autre côté de la Bérézina n'eurent plus autour d'eux que l'image de la mort la plus horrible. Pour chercher à s'y soustraire, on en voyait encore quelques uns qui essayaient de traverser le pont, lors même qu'il était tout enflammé : mais, au milieu de leur course, ils se noyaient pour éviter d'être brûlés. Enfin les Russes s'étant rendus maîtres du champ de bataille, nos troupes se retirèrent; le passage cessa, et au fracas le plus épouvantable succéda le plus morne silence.

En marchant vers Zembin nous remontâmes la rive droite de la Bérézina, d'où l'on voyait distinctement tout ce qui se passait sur l'autre bord. Le froid était excessif, et le vent faisait entendre au loin ses affreux sifflements; vers la fin du jour, l'obscurité n'était dissipée que par les feux nombreux de l'ennemi qui occupait les collines. Au pied de ces hauteurs gémissaient nos compagnons dévoués à la mort, et pour eux jamais moments ne durent être plus terribles que ceux qui s'écoulèrent durant cette effroyable nuit; tout ce que l'imagination pourrait se figurer de plus douloureux n'en retracerait qu'une imparfaite image. Les éléments déchaînés semblaient s'être réunis pour affliger la nature en-

tière et châtier les hommes; les vainqueurs comme les vaincus étaient accablés de souffrances. Chez les Russes seulement, on voyait d'énormes amas de bois enflammé; là, au contraire, où se trouvaient les nôtres, il n'y avait ni lumière, ni cabanes : les gémissements seuls nous faisaient deviner l'endroit où se trouvaient tant de malheureuses victimes.

Plus de vingt mille soldats ou domestiques, malades et blessés, tombèrent au pouvoir de l'ennemi; on évalua à deux cents le nombre des pièces abandonnées; tous les bagages des deux corps qui s'unirent à nous furent également la proie des vainqueurs; mais, dans ces pénibles circonstances, on était insensible à la perte des richesses, on ne connaissait que le sentiment de sa conservation; chacun avait sans cesse sous les yeux le sort déplorable des infortunés laissés sur la Bérézina, qui, perdant l'espoir de revoir leur patrie, se voyaient condamnés à aller passer le reste de leurs jours dans les neiges de la Sibérie, où un pain noir, arrosé de larmes, devait être le salaire de leurs humiliants travaux!

(29 novembre.) Le lendemain, en partant de Zembin, nous donnâmes de nouveaux regrets au triste sort de quantité d'amis qui n'étaient plus avec nous; par un mouvement spontané, on embrassait tous ceux qui revenaient, et qu'on avait cru ne jamais revoir; on se félicitait mutuellement d'avoir échappé à une journée plus terrible pour nous que

la plus sanglante bataille. Par-tout on n'entendait que le récit des périls qu'on avait courus, et des difficultés qu'il avait fallu surmonter pour éviter la mort. « J'ai tout perdu, disait l'un, domestiques, « chevaux et bagages, mais ces pertes *seront légè-* « res, et je m'estimerai heureux si je sauve ma vie « des rigueurs du froid, des souffrances de la faim, « et des armes de l'ennemi. Je n'ai plus que ce que « je porte, disait un second; de tout ce que j'avais, « je n'ai voulu que des souliers pour marcher, et « de la farine pour vivre : voilà mes véritables ri- « chesses! J'ai tout perdu, disait enfin un troisième, « mais je suis consolé puisque le sacrifice de mes « effets m'a procuré le *bonheur de pouvoir faire* « passer mon frère blessé ». Telles étaient les paroles que nous entendîmes pendant plusieurs jours de suite ; et ceux qui ne disaient rien ne gardaient le silence que pour mieux concentrer leurs pensées, et rendre grace à la Providence, qui les avait si miraculeusement conservés.

LIVRE X.

LE NIÉMEN.

Le funeste passage de la Bérézina, ayant mis nos corps de réserve dans le même état que ceux qui avaient été jusqu'à Moskou, réalisa les fatales prédictions qui depuis long-temps nous avaient été faites; et, à l'exception de notre chef, à qui Dieu semblait n'avoir laissé la vie que pour le livrer plus long-temps au remords et au désespoir, tout était accompli. Mais quel supplice pour ce conquérant, de perdre des provinces occupées, avec plus de rapidité encore qu'il ne les avait envahies : de n'avoir pour lauriers que de sombres cyprès, pour encens que des villes fumantes de carnage, et, pour accompagner son triomphe, de ne plus posséder que vingt mille soldats désarmés, sans linge ni souliers, qui, pour se chausser, s'enveloppaient les jambes avec de vieux chapeaux, se couvraient les épaules avec des morceaux de sac, de pelisses, et même de peaux d'animaux fraîchement écorchés! tels étaient les restes déplorables de quatre cent mille guerriers qui, sans l'ambition déréglée d'un seul homme, auraient toujours été l'honneur de la France et l'effroi de ses ennemis.

(29 novembre). L'hiver, devenant de plus en

plus rigoureux, accrut le désordre, et rendit nos pertes incalculables. Les second et neuvième corps suivirent l'exemple général, et fournirent à peine trois mille hommes pour former l'arrière-garde, dont le duc d'Elchingen avait le commandement : deux ou trois jours après elle était réduite au point qu'on se demandait souvent où était l'arrière-garde, lors même qu'on se trouvait avec elle.

Nous arrivâmes d'assez bonne heure au bourg de Kamen, et l'on continuait à marcher pour aller à Plescenkovice, comme il avait été ordonné, lorsque le commandant Colaud, qui allait en avant, revint sur ses pas, et nous annonça que les kosaques, au nombre de deux mille hommes, étaient entrés dans la ville en criant *hourra!* et massacrant tous ceux qui se trouvaient dans les rues. « Le duc de Reggio, « nous dit-il, blessé la veille, ne faisait que d'arri- « ver; heureusement plusieurs officiers, s'étant ren- « dus auprès de lui, pour offrir leurs services et « mourir à ses côtés, ont fait craindre aux ennemis « qu'il n'y eût quelque embûche. Alors ils se sont « portés sur une hauteur voisine, et ont canonné la « maison du maréchal comme pour la faire capitu- « ler. Par l'effet de cette fatalité qui poursuit le duc « de Reggio, un boulet de canon, en brisant une « poutre, en a fait rejaillir un éclat qui l'a blessé « dans son lit ». Le commandant nous dit encore que le général Pino se trouvait dans le même logement, et que le comte Danthouard, entrant dans

Plescenkovice, n'avait eu, pour s'échapper, que le temps de faire retourner sa voiture.

Cette nouvelle nous détermina à rester dans Kamen (30 novembre); nous en partîmes avant le jour, et, passant dans Plescenkovice, nous reçûmes la confirmation des nouvelles qu'on nous avait données. En voyant la maison où avait logé le duc de Reggio nous nous étonnâmes que deux mille kosaques n'eussent pas osé enlever de force un maréchal qui n'avait pour toute défense qu'une vingtaine d'officiers blessés. Napoléon s'arrêta dans ce bourg; mais le vice-roi, continuant sa route, vint camper dans un village abandonné, que nous crûmes, selon la carte, devoir s'appeler Niestanovitschi, près Zavichino.

Le 1er décembre, vers les sept heures du matin, le prince Eugène, suivi d'un très petit nombre d'officiers, se mit à la tête de quelques grenadiers de la garde royale, restés toujours fidèles à leurs drapeaux. Après une marche fort longue pour des hommes exténués, nous arrivâmes enfin au bourg d'Iliïa. Les Juifs, formant la majorité de la population, n'avaient point abandonné leur domicile, et l'appât du gain leur fit déterrer les provisions qu'ils avaient voulu soustraire à nos regards. On les leur paya largement, car, dans une telle situation, la plus vile nourriture était préférable à l'or. Sans ces secours nous aurions perdu le brave et estimable colonel Durieu, notre sous-chef d'état-major, dont la

santé était prodigieusement altérée, moins peut-être par nos souffrances que par le zèle ardent avec lequel il avait rempli jusqu'alors ses pénibles fonctions.

(2 décembre.) La journée suivante nous allâmes à Molodestchino; elle fut longue et accablante. Pendant douze heures, et sans faire halte, à cause de la rigueur du froid, il fallut marcher continuellement à travers une immense forêt; la seule chose qui pouvait nous rassurer c'était la persuasion que les kosaques ne viendraient point nous harceler sur notre droite. Le capitaine Jouaud, envoyé à Vileïka auprès du général de Wrède, nous donnait l'assurance que les Bavarois, quoique poussés par le corps de Steinheil, occupaient encore cette importante position.

Nous étions dans une situation à faire pitié lorsque nous arrivâmes à Molodetschino. Heureusement les maisons étaient bonnes, et quelques uns de leurs propriétaires ne les ayant pas quittées nous procurèrent les moyens d'exister. Le lendemain matin les équipages de Napoléon se mirent en route. Le convoi était à peine sorti du village qu'une multitude de kosaques se présentèrent pour l'attaquer; ils l'auraient enlevé, si on ne se fût hâté de le faire rentrer, pour le placer sous la protection des troupes qui étaient encore armées. Le vice-roi se préparait à partir quand on lui annonça que nous séjournerions dans Molodetschino, mais qu'il fallait

évacuer le château où il était, pour le céder à Napoléon, qui allait arriver.

Ce repos fut d'autant plus précieux que la faculté de se procurer quelques vivres, à force de recherches, faisait qu'on employait utilement le séjour accordé. Malgré cela quantité de soldats expiraient dans les rues; dans l'intérieur des maisons où les officiers étaient logés, on retrouvait la même désolation : l'un était malade par excès de marche, et protestait qu'il n'irait pas plus loin; l'autre, ayant les pieds gelés et manquant de chevaux, quoique plein de courage se voyait forcé de rester entre les mains des Russes. Les généraux étaient exposés aux mêmes calamités; beaucoup, ayant perdu leurs domestiques ou leurs voitures, ne trouvaient plus à les remplacer, et si, dans une telle occurrence, il leur survenait la plus légère indisposition, il fallait alors renoncer à la vie. Telle était notre position dans Molodetschino, lorsque Napoléon y traça en caractères de sang ce fatal 29e bulletin qui mit en deuil la France et tous ses alliés.

(4 décembre). En quittant ce village nous ne prîmes point la grande route de Zachkévitschi à Smorghoni. Nous marchâmes à gauche de cette route, sans doute plus longue et peu sûre, pour prendre un chemin détourné qui, par Lebioda, nous conduisit à Markowo, où nous campâmes avec quelques soldats du premier corps, tandis que l'Empereur et sa garde allèrent à Bienitsa, éloigné de nous

sant [illegible] sur-le-lieu. Pour aller à Smorghoni par [illegible] on ne cessa de traverser des prairies qu[illegible] et impraticables sans la rigueur de t[illegible] qui prouvait évidemment que ces ré[illegible] défendues par la nature, et qu'ab[illegible] faite de l'hiver, les marais de la Lithuanie [illegible] été également notre tombeau. Arrivés dans [illegible] petite ville nous n'y trouvâmes point les res[illegible]ces qu'on nous avait promises : toutes les mai[illegible]s étaient encombrées de malades, et la plupart des Juifs, en fuyant, nous privèrent de leurs secours. L'unique soulagement fut de trouver dans les magasins quelques tonneaux de biscuit, qui sur-le-champ furent dévorés.

Cependant Napoléon, effrayé de tant de désastres, mais encore plus effrayé par la crainte de perdre son autorité en France, conçut le projet d'abandonner les misérables restes d'une armée détruite, pour courir auprès de son sénat lui en demander une nouvelle. En proie à l'épouvante qui, tôt ou tard, s'empare du despotisme, il ne voyait devant lui que des alliés brûlant de rompre le pacte onéreux qui les avait placés sous son joug de fer. Peut-être même, dans son imagination active, se figurait-il que le complot de Mallet se rattachait à un plan plus vaste, et qu'il importait à son autorité d'en découvrir les ramifications. C'est au désordre d'esprit où le jeta cet événement qu'on doit attribuer

l'incohérence qui se manifesta dans toutes ses résolutions, du moment que la nécessité de sa présence à Paris devint son idée dominante; car l'histoire remarquera que cet homme si grand, si terrible dans les combats, et si familiarisé au tumulte des armes, ne s'étant élevé qu'à travers les orages de notre révolution, avait toujours conservé, même au milieu de sa plus grande puissance, une terreur secrète de tout ce qui était conspiration ou assemblée délibérante.

Plein de sa résolution, il s'assura, en arrivant à Smorghoni, que la route était sûre jusqu'au Niémen, et fit venir auprès de lui les chefs de corps d'armée; ensuite il eut un entretien particulier avec le vice-roi : cette conférence terminée, Napoléon sortit de son cabinet, suivi du grand-écuyer, du maréchal du palais, du comte Lobau et du général Lefebvre-Desnouettes. En traversant un des salons de service, il rencontra le roi de Naples, et lui dit d'un air fort gai : *A vous, roi de Naples!* En prononçant ces mots, il s'en alla, accompagné des quatre personnes qui devaient être du voyage; étant monté en voiture, il choisit pour rester avec lui le comte Lobau et le général Lefebvre-Desnouettes : le grand-écuyer et le maréchal du palais entrèrent dans une seconde voiture qui suivit immédiatement la route de Wilna. Aucune adresse à l'armée, aucune promesse aux Lithuaniens ne furent faites pour rassurer

la plus sanglante bataille. Par-tout on n'entendait que le récit des périls qu'on avait courus, et des difficultés qu'il avait fallu surmonter pour éviter la mort. « J'ai tout perdu, disait l'un, domestiques, « chevaux et bagages, mais ces pertes seront légè- « res, et je m'estimerai heureux si je sauve ma vie « des rigueurs du froid, des souffrances de la faim, « et des armes de l'ennemi. Je n'ai plus que ce que « je porte, disait un second; de tout ce que j'avais, « je n'ai voulu que des souliers pour marcher, et « de la farine pour vivre : voilà mes véritables ri- « chesses ! J'ai tout perdu, disait enfin un troisième, « mais je suis consolé puisque le sacrifice de mes « effets m'a procuré le bonheur de pouvoir faire « passer mon frère blessé ». Telles étaient les paroles que nous entendîmes pendant plusieurs jours de suite ; et ceux qui ne disaient rien ne gardaient le silence que pour mieux concentrer leurs pensées, et rendre grace à la Providence, qui les avait si miraculeusement conservés.

l'étendard qu'ils avaient juré de toujours conserver. Dès qu'ils se virent sans chefs et que des calamités inouies eurent diminué leur nombre, ces braves, chargés d'un si précieux fardeau, se virent obligés, en gémissant, de cacher l'aigle dans leurs sacs. Plusieurs même, se sentant mourir, et sachant que l'honneur du soldat français consiste à conserver ses drapeaux, d'une main débile creusaient la terre pour soustraire aux Russes ces enseignes sous lesquelles nos armes se sont élevées au faîte de la gloire.

La division Loison, qui de Kœnigsberg était venue au-devant de nous, et celle des Napolitains, partie de Wilna pour assurer le passage de Napoléon, furent obligées de camper par un froid de vingt-sept degrés, et se trouvèrent totalement détruites; de six mille hommes qu'elles avaient chacune on ne voyait plus, à travers un brouillard épais, que quelques faibles bataillons, qui, sur le chemin, couraient comme des insensés : ils frappaient la terre avec leurs pieds pour éviter d'être saisis par un temps si rigoureux que les malheureux malades, en cédant au besoin de satisfaire la nature, perdaient l'usage de leurs mains, et tombaient roides morts à côté de la route, sans avoir pu se rajuster. Ceux même qui se portaient bien, en marchant prolongeaient leurs douleurs; mais si, las de vivre, ils cherchaient à mourir, il leur suffisait de s'arrêter.

Le chemin que nous suivions offrait à chaque pas

de braves officiers couverts de haillons, appuyés sur des bâtons de pin, les cheveux et la barbe hérissés de glaçons; ces mêmes guerriers, naguère la terreur de nos ennemis et vainqueurs des deux tiers de l'Europe, ayant perdu leur noble contenance, se traînaient à pas lents, et ne pouvaient obtenir un regard de pitié des soldats dont ils étaient jadis obéis : situation d'autant plus déplorable, que quiconque n'avait pas la force de marcher était abandonné, et tout homme abandonné, une heure après était un homme mort! Chaque bivac nous présentait le lendemain l'image d'un champ de bataille. Toutes les fois qu'un soldat, succombant à la fatigue, venait à tomber, son plus proche voisin se précipitait sur lui, et, avant qu'il fût expiré, il le dépouillait pour se couvrir de ses vêtements. A chaque instant on entendait quelques uns de ces infortunés qui nous suppliaient de leur tendre une main charitable. « Mes camarades, criait l'un d'eux d'une « voix déchirante, aidez-moi à me relever; daignez « me tendre la main pour continuer ma route. » Chacun passait devant lui sans seulement le regarder. « Ah! je vous en conjure par tout ce que vous avez « de plus cher, ne m'abandonnez point à l'ennemi; « au nom de l'humanité, accordez-moi le faible se- « cours que je vous demande; aidez-moi à me rele- « ver. » Mais ceux qui passaient, loin d'être émus par une prière si touchante, le regardaient comme mort, et, par anticipation, se jetaient sur lui pour

le dépouiller ; alors on entendait ce soldat s'écrier : « Au secours ! au secours ! on m'assassine ; pour-« quoi me foulez-vous aux pieds ? pourquoi m'arra-« cher l'argent et le pain qui me restent ? vous m'en-« levez même jusqu'à mes habits ? » Et si quelque officier, poussé par un mouvement généreux, n'arrivait assez à temps pour les délivrer, de pareils malheureux auraient été assassinés par leurs propres camarades.

(7 décembre.) Nous parvînmes à Joupranouï un peu avant la nuit. Excédés de fatigue, il fallut s'y arrêter ; les maisons, ouvertes de toutes parts, ne purent nous mettre à l'abri des rigueurs de la saison ; couchés les uns sur les autres, souffrant la faim, transis de froid, nous gémissions de l'inclémence des airs : de très grand matin on se remit en route, et vers les onze heures nous arrivâmes à Ochmiana. L'hiver était si rude, que les soldats, pour éviter d'être gelés, brûlaient des maisons entières ; tout autour étaient les corps à moitié consumés de ceux qui, pour avoir voulu se chauffer de trop près, et n'ayant pas eu la force de fuir, devinrent la proie des flammes. On voyait des infortunés noircis par la fumée et par le sang des chevaux qu'ils avaient dévorés, rôder comme des spectres autour de ces maisons incendiées ; ils regardaient les cadavres de leurs compagnons ; puis, venant à tomber, ils mouraient aussi de la même manière.

On comptait s'arrêter dans cette ville pour rece-

voir quelques distributions; mais nous apprîmes que les magasins avaient été pillés par les kosaques, et que la veille Napoléon était arrivé une demi-heure après que ceux-ci se furent retirés. Nous continuâmes alors notre route, toujours par un *temps affreux*; marchant au milieu des morts et des mourants, nous parvînmes enfin au château en pierre de Rovno-Polé, où le prince et son état-major passèrent la nuit la plus pénible. Le malheur ayant égalé les conditions faisait que tout était confondu; en vain chacun réclamait son autorité, elle était méconnue; le colonel, privé de vivres, se voyait forcé de mendier un peu de galette au soldat qui en avait. Ainsi l'homme pourvu de subsistances, *eût-il été un* domestique, était entouré d'une foule d'individus qui, pour manger, mettaient de côté leur rang et leur distinction; ils se familiarisaient même avec lui, et s'abaissaient jusqu'à le caresser. Enfin, pour avoir une idée de l'affreux désordre où la famine et le froid nous avaient placés, on peut se figurer quarante mille hommes (1) qui restaient *encore*, tous de grades différents, et marchant tous ensemble sans observer ni ordre ni discipline; ignorant l'endroit où l'on allait, ils s'arrêtaient selon la lassi-

(1) On trouvera ce nombre bien considérable, en songeant aux pertes énormes que nous faisions chaque jour. Mais je dois faire observer que la division Loison, la garnison de Wilna, et celles de toutes les villes de la Lithuanie, pendant la retraite, se réunissaient aux débris de l'armée.

tude ou selon leur caprice. Les chefs eux-mêmes, accoutumés à commander, et manquant d'industrie, étaient les plus à plaindre ; on les évitait pour se dispenser de leur rendre service, car, dans une pareille circonstance, donner un verre d'eau à quelqu'un, lui tendre la main pour se relever, étaient des choses qui méritaient de la reconnaissance.

La route était couverte de soldats qui n'avaient plus de forme humaine, et que l'ennemi dédaignait de faire prisonniers. Chaque jour ces malheureux nous rendaient témoins de quelques scènes pénibles à raconter. Les uns avaient perdu l'ouïe, d'autres la parole, et beaucoup, par excès de froid ou de faim, étaient réduits à un état de stupidité féroce qui leur faisait rôtir des cadavres pour les dévorer, ou qui les poussait jusqu'à se ronger les mains et les bras (1) : il y en avait de tellement faibles que, ne pouvant porter du bois ni rouler une pierre, ils s'asseyaient sur les corps morts de leurs frères, et, le visage tout décomposé, regardaient fixement quelques charbons allumés ; bientôt, les charbons venant à s'éteindre, ces spectres livides, ne pouvant plus se relever, tombaient à côté de ceux sur lesquels ils s'étaient assis. On en voyait plusieurs ayant l'esprit aliéné, qui, pour se réchauffer, venaient avec leurs pieds nus se placer au milieu de nos

(1) Rapport officiel publié par les Russes à Wilna le 22 décembre 1812.

feux ; les uns, avec un rire convulsif, se jetaient à travers les flammes, et périssaient en poussant des cris affreux, et faisant d'horribles contorsions, pendant que d'autres, par une égale démence, les suivaient, et trouvaient la même mort.

Nous étions dans cette situation déplorable, lorsque nous arrivâmes au village de Roukoni, où il n'existait plus que quelques mauvaises granges remplies de cadavres. Aux approches de Wilna, beaucoup continuèrent leur marche pour arriver les premiers dans cette ville, où ils espéraient non seulement trouver des vivres, mais encore s'arrêter quelques jours, et goûter enfin les douceurs d'un repos dont on avait si grand besoin. Néanmoins, le quatrième corps, qui n'avait pas cent cinquante hommes présents aux appels, s'arrêta dans ce mauvais village. Au point du jour (9 décembre), on se hâta de quitter Roukoni, où le froid et la fumée ne nous permirent pas de fermer l'œil. En partant, les Bavarois, sous les ordres du général de Wréde, faisant l'arrière-garde, nous rejoignirent, venant de Wileïka, en criant que l'ennemi était à leur poursuite. La veille, on avait répandu le bruit d'un succès remporté par eux. Le désordre dans lequel ils arrivèrent démentit bien cette nouvelle. Malgré cela, on doit dire à leur louange qu'ils avaient encore quelques pièces de canon ; mais les chevaux étaient si faibles qu'ils ne pouvaient plus les traîner.

Chaque journée de marche offrait la répétition

des scènes douloureuses dont je n'ai donné qu'une esquisse légère. Nos cœurs s'étaient endurcis à ces tableaux effrayants, au point qu'ils ne connaissaient plus la sensibilité; le sentiment de l'égoïsme était l'unique instinct qui nous restât dans l'état d'abrutissement où le sort nous avait réduits. On ne pensait qu'à Wilna, et l'idée que sa position nous permettrait d'y séjourner rendait si joyeux ceux qui pouvaient y arriver, qu'ils regardaient avec indifférence les malheureux qui, avant d'y entrer, luttaient contre la mort. Cependant Wilna, l'objet de nos plus chères espérances, et où nous courions avec tant d'empressement, allait être pour nous un autre Smolensk!

Enfin nous touchâmes à cette ville tant desirée! Mais de quelle amertume ce bonheur ne fut-il pas empoisonné, en voyant que toute la longueur de son immense faubourg était obstruée par une foule de voitures, d'hommes et de chevaux. Cette confusion me rappela la Bérézina. Nos facultés étaient tellement engourdies que chacun, accoutumé à suivre la colonne, se serait cru perdu en s'en éloignant de quelques pas; car tandis que des masses, se heurtant l'une contre l'autre, cherchaient à pénétrer par la même porte, il y avait à droite et à gauche d'autres issues où l'on pouvait entrer et sortir librement. Parvenus dans cette ville, nous la trouvâmes dans un désordre extrême; les soldats dispersés couraient de tous côtés pour connaître les

quartiers assignés à leurs corps. Ceux du quatrième, en allant à la municipalité, virent écrit en gros caractères qu'ils devaient se rendre au couvent de Saint-Raphaël, situé de l'autre côté de la Wilia. Avant de se loger, on courait comme des affamés, et l'on allait de maison en maison pour demander du pain. Les boutiques, les auberges, les cafés, ne pouvant plus suffire à l'immense quantité d'acheteurs, dans un instant furent fermés. Mais, pressés par la faim, et obstinés à trouver de quoi vivre, nous enfoncions les portes; tandis que d'autres, l'argent à la main, poursuivaient les Juifs, qui, malgré notre générosité, ne pouvaient satisfaire à l'étendue de nos besoins.

A Wilna, on nous apprit que Napoléon avait passé *incognito*, n'ayant pour escorte qu'un faible détachement de trois régiments entiers de cavalerie napolitaine, qu'on avait envoyés au-devant de lui pour assurer sa route. Ces pauvres habitants du Midi étaient à demi morts lorsqu'on les passa en revue; à peine sortis de Wilna, il en revint un tiers en arrière, ayant les pieds, les mains et le nez gelés. Le départ de Napoléon dans une pareille circonstance répandit la consternation chez les Lithuaniens, qui nous étaient dévoués, et jeta un grand découragement parmi les Français. Les premiers gémissaient de se voir abandonnés au ressentiment d'un maître dont ils avaient voulu secouer l'autorité; les autres étaient alarmés pour leur propre con-

servation; car, dans une situation aussi critique, chacun concevait que l'absence du chef consommerait notre ruine. Mais ceux qui sentaient tout le danger de notre fatale position, jaloux de voir refleurir la gloire flétrie de nos armes, concluaient que ce départ était heureux pour nous: « Napoléon « à Paris, disaient-ils, organisera sur-le-champ une « belle armée, rassurera la France inquiète, et main- « tiendra, par la crainte, les alliés dont la défection « nous serait si dangereuse. »

Vers les trois heures du soir, la queue de notre longue colonne était à peine entrée dans les faubourgs, qu'on répandit le bruit que les kosaques s'étaient emparés des hauteurs qui dominaient la ville. En effet on ne tarda pas à tirer le canon; à ce bruit les troupes fraîches qui étaient dans Wilna battirent du tambour, sonnèrent de la trompette; dans un instant la place devint une place d'armes. Par un de ces hasards que la Providence semble faire naître pour confondre l'orgueil et punir le superbe, il fallut que la puissance colossale de Napoléon fût réduite à n'avoir plus d'autre appui, sous un climat de fer, que les restes d'une division napolitaine, formée des garnisons de Tarente et de Capoue! Ces troupes ayant été promptement dissipées, sur-le-champ la terreur se répandit dans la ville; et, au seul mot de *kosaques*, la plupart des soldats, accablés de misère, sortirent de leur logement et prirent la fuite. Dans cette circonstance le roi de Naples, oubliant

sa dignité, abandonna subitement son palais, et, à pied, suivi de ses officiers, fendit la foule pour aller s'établir hors de la ville et sur la route de Kowno.

Pendant que quelques militaires couraient aux armes, les autres, aux approches de la nuit, profitèrent de l'évacuation des magasins pour emporter les effets d'équipement qui s'y trouvaient entassés; mais le plus grand nombre, cherchant à manger, frappaient à chaque porte, et leurs coups redoublés avaient l'effrayant appareil du prélude d'un pillage. Les habitants, tremblants dans leurs maisons, en redoutaient les horreurs, et entendaient de tous côtés le bruit du canon qui grondait sur leur tête.

Nous conçûmes alors qu'il n'y avait plus de repos à espérer, et que nos faibles débris ne pouvant plus contenir les efforts de l'ennemi, il fallait profiter de l'obscurité de la nuit pour quitter une position si dangereuse; il fut décidé que vers les onze heures du soir nous évacuerions la ville. L'heure fixée étant arrivée, nous partîmes en silence, laissant les rues encombrées de soldats mourants, ivres ou endormis. Les cours, les galeries, les escaliers des édifices en étaient remplis, et pas un ne voulait partir, ni seulement se lever pour obéir aux ordres du chef qui l'appelait. Après être sortis de Wilna, avec une difficulté égale à celle avec laquelle on y était entré, le prince et l'état-major allèrent chez le roi de Naples, où tous les officiers demeurèrent entassés jusqu'à une heure du matin. Au milieu d'une nuit très

sombre (10 décembre) on s'achemina le long de la route de Kowno; mais la neige qui couvrait la campagne nous faisait dévier à chaque instant, et nous laissa long-temps dans l'incertitude de savoir si on ne s'était pas égaré, car les Polonais, allant à New-Troki, traçaient un nouveau chemin qui pouvait induire en erreur. Deux heures après nous arrivâmes au-dessous de la montagne de Vaka, inaccessible à cause de son escarpement et du verglas dont elle était couverte; tout autour était le reste des équipages de Napoléon, les bagages laissés à Wilna, le trésor de l'armée, et les caissons contenant les funestes trophées apportés de Moskou : nous ne doutâmes plus alors d'avoir suivi la route de Kowno.

On était à gémir au pied de ce mont, sans pouvoir le gravir : pendant ce temps on entendait distinctement la fusillade qui s'engageait entre les kosaques et les tirailleurs du 29e de ligne, arrivé depuis peu à l'armée, et qui, dans une circonstance aussi critique, ne partagea point l'abattement général. Par cet inquiet mécontentement que donne le malheur, chacun s'écriait qu'il eût bien mieux valu passer par New-Troki, afin d'éviter cette fatale hauteur, où depuis plus d'une journée aucune voiture n'avait pu passer. Tous ceux qui s'y trouvaient arrêtés, pour la plupart malades ou blessés, étaient autant de victimes livrées à l'ennemi, et, dans leur douleur, ils ne pouvaient se consoler d'échouer étant si près du port, sur-tout après s'être sauvés de Krasnoé et de

la Bérézina! Cette douleur se changeait en désespoir, en songeant que les kosaques, ayant dépassé Wilna, poursuivaient notre arrière-garde et s'avançaient vers nous. Cependant la nécessité imposait la dure obligation de rester là jusqu'au jour, pour essayer s'il n'y aurait pas moyen de tourner la montagne, que les chevaux ne pouvaient gravir. Dans cette attente, on faisait du feu, et chacun, en soupirant, attendait avec impatience le retour de la lumière.

Ce fut en vain : on eut beau chercher sur tous les points, la hauteur était si glissante et les chevaux si fatigués, qu'on désespéra de la franchir. On conçut alors l'idée de faire porter, par les militaires de l'escorte, l'argent appartenant au trésor impérial. Comme il y en avait environ pour cinq millions, dont une grande partie était en écus, il fallut recourir à tant de monde, que la plupart de ces soldats, profitant de la circonstance qui ne permettait pas de les surveiller, emportèrent pour leur compte ce qui leur avait été confié. Les étendards arrachés à l'ennemi, auxquels nos ames abattues ne pouvaient plus s'intéresser, furent forcément abandonnés au pied de la montagne ainsi que la fameuse croix de Saint-Iwan, qu'il eût été si glorieux d'ajouter à nos trophées, si, depuis, les Russes, que nous appelions barbares, ne nous avaient donné le noble exemple d'une modération qui accompagne rarement la victoire.

Beaucoup de ceux qui vinrent ensuite prirent part à ce gaspillage, et c'était une scène vraiment digne d'observation, de voir des hommes mourant de faim, quoique accablés de plus de richesses qu'ils n'en pouvaient porter. Aussi les voyait-on se les distribuer entre eux avec indifférence, et chercher, de préférence à l'argent, les comestibles qui se trouvaient dans les voitures. Par-tout ce n'étaient que malles enfoncées, porte-manteaux entr'ouverts; de riches fourrures et de superbes habits de cour étaient endossés par des soldats hideux, qui, chargés de butin, offraient soixante francs d'un louis; il y en eut qui donnèrent dix écus pour un verre d'eau-de-vie. Enfin un autre, en ma présence, pour quelques pièces d'or, offrait un baril rempli d'argent.

On ne pourrait se former une idée de la déroute que présentait alors notre armée : loin d'être ranimée par la présence de quelques bataillons venus de Prusse, elle imprimait à ces troupes nouvelles la terreur dont elle était frappée; celles-ci, ne pouvant plus résister aux rigueurs de l'hiver, jetèrent aussi leurs armes, et vinrent augmenter la foule des traînards. Tous nos soldats, transformés en brocanteurs, ne cherchaient qu'à vendre les effets trouvés sur la route, et ceux qui s'étaient partagé le trésor ne songeaient qu'à les acheter, pour pouvoir en retirer quelque bénéfice. De tous côtés on n'entendait parler que de lingots ou de bijoux; chaque soldat était chargé d'argent, mais aucun n'avait de fusil : devait-

on, d'après cela, s'étonner de l'effroi qu'inspiraient les kosaques! Ceux-ci firent un butin si considérable qu'ils donnaient aux Juifs nos écus de cinq francs pour un rouble en papier qui ne valait que dix-huit sous, et les pièces d'or de vingt francs pour un rouble d'argent. Enfin l'hetman Platow leur proposa de se cotiser afin d'envoyer à Tscherkask (1), leur capitale, assez de lingots pour couvrir en vermeil la cathédrale de cette ville. Les kosaques, pleins de vénération envers Saint-Nicolas, à qui cette église est dédiée, non seulement agréèrent cette proposition, mais voulurent encore qu'on élevât à ce saint une statue d'argent massif; et, sur-le-champ, ils firent partir pour Tscherkask une quantité innombrable de petites voitures chargées d'or et d'argent (2).

Après quinze heures d'une marche pénible, nous arrivâmes enfin à Évé, distant de Wilna d'environ dix lieues. A peine y étions-nous rendus, que nous vîmes arriver le comte Méjan (3), soutenu par son fils et

(1) Cette ville fut bâtie en 1570, à quinze lieues d'Azof. Sa position est singulière. Elle est inondée une partie de l'année, à l'exception d'une hauteur sur laquelle est bâtie la cathédrale. Les maisons, au nombre de cinq mille, sont élevées sur des pilotis, et c'est en bateau qu'on circule dans l'intérieur des rues. Les habitants commercent par mer avec les Grecs, et par terre avec les Tartares de la Crimée et du Kouban.

(2) Extrait des notes manuscrites de M. Saint-Edme, prisonnier de guerre en Russie.

(3) Conseiller-d'état de l'ex-royaume d'Italie, secrétaire des commandements du prince Eugène; il fit toute la campagne avec ses

par un valet de chambre du vice-roi. Ce père infortuné, dont je regrette de n'avoir pu faire connaître avec détail le dévouement généreux, avait été forcé, depuis la montagne de Wilna, de faire la route à pied, à travers des campagnes couvertes de neige; mais cet homme, qui, sans être militaire, avait enduré patiemment les souffrances auxquelles cet état assujettit, portait un si grand attachement au prince, qu'il oublia les fatigues de cette pénible journée dès qu'il se retrouva auprès de sa personne.

De pareilles misères étaient communes à bien d'autres. Les généraux Lahoussaye, Lefebvre (1), etc., forcés de céder à la violence de leurs maux, étaient restés à Wilna; le prince d'Eckmülh, accablé par la fièvre, ne pouvait voyager qu'en traîneau. Les généraux Baraguay-d'Hilliers, Lariboissière, Éblé, Charpentier, etc... souffraient des douleurs les plus aiguës. L'ordonnateur Joubert, qui depuis longtemps était privé de domestiques, fut laissé mourant non loin de ce dernier bivac, et dans un état si misérable, que sa situation touchante arracha des larmes à tous ceux qui le virent. On était de même très inquiet sur le sort de plusieurs officiers malades restés avec les traîneaux du vice-roi; mais le soir nous apprîmes que, grace à l'intelligence et à la prodigieuse activité de l'adjudant du palais Boutarel, ces

deux fils, et apprit, sur la Bérézina, la mort du plus jeune, tué à la dernière bataille de Polotsk.

(1) Fils du maréchal, duc de Dantzig.

traîneaux, pour éviter la montagne de Vaka, étaient passés par New-Troki, et que la longueur seule du chemin les avait obligés de s'arrêter en arrière d'Evé.

(11 décembre.) En partant de ce village ceux qui s'étaient sauvés de Wilna nous racontèrent que les Russes y étaient entrés vers la pointe du jour. Une foule de généraux, colonels, officiers, et plus de douze mille soldats, demeurés par excès d'accablement, tombèrent en leur pouvoir. On ajouta que les officiers avaient été bien traités, mais que tout ce qui était soldat ou domestique devait repartir sur-le-champ pour Moskou, où l'on voulait, disait-on, les employer à reconstruire la ville. Ces malheureux, étendus dans les rues, ou sur les places publiques, sans feu, sans nourriture, et pour la plupart malades ou blessés, offrirent un spectacle si affligeant, que les ennemis cherchèrent à adoucir leur funeste sort. Les moins à plaindre furent ceux qui, dépouillés par les kosaques, périrent de froid peu de temps après notre départ. Triste effet de la faiblesse humaine! les mêmes hommes qui s'étaient traînés depuis Moskou jusqu'à Wilna manquèrent de courage lorsqu'il ne fallait faire que quelques lieues de plus pour assurer leur existence. Nous apprîmes aussi que les Juifs avaient fait main basse sur quantité de nos soldats, particulièrement sur ceux de la garde impériale, voulant ainsi se venger des mauvais traitements qu'ils en avaient reçus :

l'empereur Alexandre, par cet esprit de justice qui le caractérise, fit pendre plusieurs de ces Israélites, pour apprendre au peuple qu'il ne doit jamais mêler ses passions aux querelles des souverains.

L'extrémité de notre longue colonne, semant sur toute la route les cadavres et les moribonds, continuait à être poursuivie par une nuée de kosaques, qui dépouillaient les traînards, et ensuite les donnaient à garder à des paysans qui les conduisaient sur les derrières, après leur avoir fait souffrir mille ignominies. Sur la fin, ces Tartares, se lassant de faire des prisonniers, accordèrent la liberté à tous les militaires de la confédération du Rhin, se bornant à n'emmener que les officiers de marque. Mais lorsqu'ils saisissaient un Français, si misérable qu'il fût, ils le dépouillaient, en lui faisant les plaisanteries les plus amères. S'il marchait avec eux, le soir ils lui ordonnaient d'aller chercher de l'eau ou du bois; ensuite ils le repoussaient avec brutalité du feu qu'il avait lui-même allumé : fatale condition des soldats, qui, forcés à faire la guerre, toujours en ignorent le motif, et n'en connaissent que les maux.

Avant d'arriver à Zismori, nous entendîmes sur nos derrières tirer du canon, à une distance fort rapprochée; ce qui donnait à penser que notre faible arrière-garde était poursuivie sans relâche. Malgré cela, l'accablement était si grand que quantité d'entre nous, préférant le repos à leur sûreté, s'arrê-

tèrent à Zismori; mais le vice-roi poussa jusqu'au village de Roumchichki.

(12 décembre.) Exténués par une marche des plus longues et des plus fatigantes, mourant de lassitude, nous arrivâmes enfin à Kowno, où tous les débris de chaque corps se trouvaient réunis. Selon l'usage, ils campaient dans les rues. Notre situation déplorable ne nous permettant plus de conserver aucune position, on livra au pillage les magasins, qui étaient amplement fournis. Sur-le-champ les effets d'habillement, la farine et le rum regorgèrent de toutes parts; les principaux quartiers étaient remplis de tonneaux enfoncés, et la liqueur répandue formait une espèce de marre au milieu de la place publique. Les soldats, depuis long-temps privés de cette boisson, s'y livrèrent avec excès, et en firent un si grand abus que plus de douze cents d'entre eux s'enivrèrent et s'endormirent dans les maisons ou sur la neige; mais, saisis par le froid, ils passèrent subitement du sommeil à la mort.

Le soir on nous fit dire qu'on prendrait la route de Tilsit; comme beaucoup parmi nous étaient dans l'usage, pour éviter la confusion, d'aller toujours coucher à une ou deux lieues en avant du quartier-général, il s'ensuivit qu'un grand nombre s'acheminèrent vers cette ville. Au milieu de la nuit le chef d'état-major vint trouver tout le quatrième corps, *renfermé dans une chambre,* et nous annonça que l'ordre avait été révoqué, qu'il n'était plus question

d'aller à Tilsit, mais bien à Gunbinnen : ce furent ces *ordres* et *contre-ordres* qui achevèrent notre ruine; aussi depuis lors notre corps n'exista plus que dans la maison du prince, et dans huit à dix officiers d'état-major.

(13 décembre.) Le lendemain, pour sortir de Kowno, on retrouva le même tumulte qui régnait à la porte de Wilna; la foule se pressait sur le pont, tandis que le Niémen, fortement gelé, aurait pu supporter le poids de l'artillerie, si nous en avions eu. Dans Kowno et dans tous les environs, nous vîmes quantité de malheureux, étendus sur la neige, qui avaient succombé lorsque nous touchions au terme de notre fatale expédition. Ce qui nous affecta particulièrement fut de voir parmi les morts le colonel Vidmann : il était du petit nombre des gardes d'honneur d'Italie qui avaient supporté jusque-là nos fatigues; ne pouvant aller plus loin, il tomba sortant de Kowno pour aller au pont, et il expira sans avoir eu la satisfaction de mourir hors de la Russie.

Les calamités répandues sur l'armée n'avaient point épargné la garde impériale, et l'on voyait chaque jour plusieurs de ses soldats périr, comme les autres, de faim ou de froid. Parmi ces victimes, j'en vis une vraiment digne d'admiration ; c'était un vieux grenadier : étendu sur le pont de Kowno, la foule en passant devant lui respectait son habit, sa décoration, et sur-tout ses trois chevrons. Ce brave, d'un œil sec, semblait attendre la mort, et dédai-

A peine fûmes-nous entrés dans le duché de Varsovie que tous nos débris se dispersèrent par différents chemins, et marchèrent comme de simples voyageurs dans les mêmes pays qui, peu de mois auparavant, étaient couverts de nos nombreuses armées. Le duc d'Elchingen, jusqu'au Niémen, fit l'arrière-garde, et perdit le peu de troupes qui lui restaient encore. Ce grand capitaine, après avoir passé ce fleuve à la tête de quarante-trois mille hommes, se vit contraint de le repasser seul avec ses aides-de-camp, et de faire avec eux le coup de fusil contre les kosaques. Le soir, le roi de Naples et le prince Eugène s'arrêtèrent à Skrauda; la même matinée (14 décembre) où nous sortîmes de ce village, l'ennemi entra dans Kowno, dépassa le Niémen, qui, sur tous les points, était gelé, et se répandit dans les immenses plaines de la Pologne, où sa cavalerie massacra ou fit prisonniers quantité de soldats isolés qui se croyaient en sûreté, dans la persuasion que les Russes ne dépasseraient point le Niémen.

De Skrauda, beaucoup prirent la direction de Thorn; mais le vice-roi continua toujours à suivre celle de Gumbinnen, et il arriva dans cette petite ville après avoir campé à Pilwiski, Virballen et Darkhemen (13, 14, 15, 16 et 17 décembre.) De là il envoya à Kœnigsberg son aide-de-camp, le général Gifflenga, pour diriger sur Marienwerder tous

ceux du quatrième corps qui avaient suivi le chemin de Tilsit.

Kœnigsberg, étant la première grande ville voisine de la route que nous suivions, ne tarda pas à être encombrée par ceux qui, échappés de la Russie, espéraient se rétablir des maux qu'ils avaient soufferts. Les cafés, les restaurateurs, les hôtels garnis, ne pouvaient à aucun prix satisfaire à l'étendue de nos besoins; dans les boutiques il fallait fendre la foule pour pénétrer. Le froid était terrible; mais la sensation délicieuse qu'on éprouvait à pouvoir s'en défendre, et sur-tout le plaisir de trouver ce que l'on desirait était d'autant mieux goûté, que six mois de privations continues semblaient nous avoir fait perdre l'usage de toutes les commodités qui font les douceurs de la vie.

Le roi de Naples vint à Kœnigsberg, où il fut froidement reçu par les principales autorités de la ville. Les chefs de chaque corps allèrent se cantonner le long de la Vistule, et désignèrent les villes de Plock, de Thorn, de Marienburg, de Marienwerden et d'Elbing, pour leurs quartiers-généraux. Pendant ce temps le vice roi, ayant quitté Gumbinnen, passa par Insterburg et Wehlau (18 et 19 décembre), pour visiter religieusement les champs de bataille de Friedland, d'Eylau et d'Heilsberg, trouvant ainsi, dans une circonstance malheureuse, des sujets de méditation et d'utilité. Dans toutes

ces contrées le souvenir de notre valeur avait imprimé aux habitants une telle admiration, qu'en traversant la Prusse nos ennemis même respectèrent nos malheurs, et, concentrant leur haine, n'osèrent jamais insulter aux vénérables débris d'un aussi grand naufrage.

Enfin, le 27 décembre, le prince Eugène arriva à Marienwerder, où il s'occupa à réunir tout ce qui appartenait au quatrième corps. Après bien des recherches on parvint à ramasser environ douze cents éclopés, restes infortunés de cinquante-deux mille combattants, tous venus de l'Italie pour être en Russie les victimes, non des armes de l'ennemi, mais bien de la fatale imprudence d'un chef qui, peu satisfait d'avoir subjugué la plus belle moitié de l'Europe, voulut encore lutter contre les éléments pour n'envahir que des déserts. Ensuite le vice-roi dirigea vers la France et l'Italie les officiers et soldats à qui leurs infirmités ne permettaient pas d'entreprendre une campagne nouvelle. Il récompensa aussi les militaires qui avaient bien servi, et punit, par le plus sensible des affronts, le petit nombre de ceux qui s'étaient déshonorés par une conduite lâche et pusillanime.

Telles furent les affreuses calamités qui dissipèrent une puissante armée, pour avoir témérairement entrepris la plus orgueilleuse et la plus inutile de toutes les expéditions. En parcourant les annales de l'antiquité on trouvera que, depuis Cambyse jusqu'à

nous, jamais réunion d'hommes si formidable n'éprouva de plus effrayants revers. Ainsi s'accomplirent les fastueuses prophéties que Napoléon avait prononcées lors de l'ouverture de la campagne, avec cette différence, que ce ne fut point la Russie, mais bien lui qui, entraîné par la fatalité, fut frappé du coup inévitable que la Providence réserve tôt ou tard à l'orgueil sans frein et à l'ambition sans terme; leçon terrible dans son principe et dans ses résultats; mais qui, néanmoins, aura profité aux vaincus aussi bien qu'aux vainqueurs, et qui aura servi en quelque chose au bonheur de tous, si elle jette en Europe les fondements d'une politique plus saine et plus juste, sur-tout s'il reste bien prouvé aux peuples et aux rois, que la modération et l'équité sont encore les meilleurs conseillers de la Victoire; qu'il n'y a pas de système d'oppression, si bien combiné, qui n'ait contre lui des chances de retour, et que l'on ne peut créer qu'un équilibre imaginaire lorsque les guerres ne sont que des représailles, et les traités, des capitulations!

FIN.

		Lieues.
	Report.	62 $\frac{1}{4}$
17 juillet.	De Kostenevitschi à Dolghinow	3 $\frac{1}{4}$
18	Dokzice.....	7
19	Séjour.	
20	Bérézino.	6 $\frac{1}{2}$
21	Pouïchna.....	6 $\frac{1}{2}$
22	Kamen	6
23	Botscheïkovo	3 $\frac{3}{4}$
24	Bezenkovitschi.....	4
25	Soritza.....	4 $\frac{1}{2}$
	(3 lieues en-deçà d'Ostrowno.)	
26	Combat.....	5 $\frac{1}{2}$
	(Bivaqué au petit château de Dobrijka.)	
27	Bivac devant Witepsk.	2 $\frac{1}{2}$
28	Bivac à Aghaponovchtchina	3 $\frac{1}{2}$
29	Sourai	5
30	Séjour.	
1er août.	Séjour.	
2	Séjour.	
3	Séjour.	
4	Séjour.	
5	Séjour.	
6	Séjour.	
7	Séjour.	
8	Séjour.	
9	Janovitschi.....	4
10	Séjour.	
11	Vélechkovitschi	3 $\frac{1}{2}$
12	Liozna.....	2 $\frac{1}{2}$
13	Liouvavitschi.....	5 $\frac{1}{4}$
		135 $\frac{1}{4}$

		Lieues.
	Report	135 ½
14 août.	De Liouvavitschi à Rasasna	4
15	Siniaki	7 ¼
16	Katova	3
17	Bivac.	5
	(A une lieue de Korouitnïa.)	
18	Bivac.	3
	(Près du château de Novoïdvor.)	
19	Faub. de Smolensk.	1 ½
20	Passé le Dniéper	½
	(Bivac au-dessus de Smolensk.)	
21	Bivac dans la même position	
22	Bivac, *idem.*	
23	Volodimerowa	5
24	Pologhi	7 ¾
25	Zazélé	5
26	Mikaïlovskoé	7
27	Agopochina	4 ½
	(Passé le Dniéper à Blaghové.)	
28	Bivac.	4
	(Autour d'un château à une lieue en-deçà de Bereski.)	
29	Novoé.	9
30	Séjour.	
31	Pokrow.	6 ¾
1er septembre.	Paulova	6 ½
2	Woremiewo	2
3	Séjour.	
4	Louzos.	5 ½
5	Campé sur les hauteurs de Borodino.	4
		227

		Lieues.
	Report.....	227 ½
6 septembre.	Campé sur les hauteurs de Borodino..	4
7	Bataille.	
8	Ouspenskoé, Krasnoé.	3 ¾
9	Rouza	6 ¾
10	Séjour.	
11	Alpalchtchouïna	4 ½
12	Zwenighorod	3 ½
13	Buzaïevo.....	6 ½
14	Khorechévo	4 ¼
15	Moskou.....	2
	Total du Niémen à Moskou.....	258

Séjourné dans cette ville depuis le 15 septembre jusqu'au

18 octobre.	Village sur la route de Kaluga, à une lieue de Moskou [bivac] (1).....	1
19	Petit village près Troitskoé (bivac). .	5
20	Inatowo.....	7 ½
21	Fominskoé..... ..	3
22	Séjour.	
23	Village situé à ½ lieue plus loin que Borovsk (bivac).....	7 ¼
24	Combat de Malo-Jaroslavetz (bivac).	4 ¾
25	Séjour.	
26	Ouvarovskoé (bivac).....	4
27	Alfereva.....	4 ½
		37

(1) Les bivacs pendant la retraite prouvent que les villages où l'on campait avaient été brûlés avant le passage du 4e corps.

		Lieues.
	Report.	37
28 octobre.	D'Alfereva au village à une lieue en arrière de Borisov, présumé être Mitïaeva	2 $\frac{1}{2}$
29	Ouspenskoé, *dit* Krasnoé (bivac)	5 $\frac{1}{2}$
30	Village à $\frac{1}{2}$ lieue, à droite de la route, entre Kolotskoï et Prokovéfo (bivac)	6
31	Ghiat (bivac)	8 $\frac{1}{4}$
1er novembre.	Auprès de Vélitschevo (bivac)	5
2	Fœdérovskoé (bivac)	6 $\frac{1}{4}$
3	Combat de Viasma, bivaqué à $\frac{1}{2}$ lieue plus loin	3 $\frac{3}{4}$
4	Rouïbki, à une lieue au-delà de Semlevo (bivac)	7
5	Jalkov Postoïa Dvor	3 $\frac{1}{2}$
6	Doroghobouï (bivac)	6
7	Zazelé (bivac)	7
8	Sloboda (bivac)	4
9	Vop, bivaqué à un petit village à une demi-lieue de cette rivière	1
10	Doukhovchtchina	4
11	Séjour.	
12	Wolodimérowa (bivac)	6 $\frac{3}{4}$
13	Smolensk	5 $\frac{1}{4}$
14	Séjour.	
15	Hameau à trois lieues de Smolensk, présumé être Loubna (bivac)	3 $\frac{1}{2}$
16	Krasnoé	6
		128

		Lieues.
	Report.	128
17 nov.	De Krasnoé à Liadouï	4 $\frac{1}{2}$
18	Doubrowna	8
19	Orcha	4
20	Séjour.	
21	Une demi-lieue en avant de Kokhanovo (bivac.)	5
22	Bivac autour d'un château à une demi-lieue en-deçà de Toloczin.	5
23	Bivac à trois lieues de Toloczin, près Jablonka	4
24	Bobr	4
25	Natscha, à cinq lieues de Bobr, où se trouve une église isolée (bivac)	5 $\frac{1}{2}$
26	Némonitsa, à deux lieues et demie en-deçà de Borisov (bivac)	5 $\frac{1}{2}$
27	Weselowo, passage de la Bérézina (bivac)	4 $\frac{1}{2}$
28	Zembin (bivac)	3 $\frac{1}{4}$
29	Kamen	3 $\frac{3}{4}$
30	Niestanovitschi, près Zavichino (bivac)	5
1er décembre.	Iliïa	3
2	Molodetschino	6
3	Séjour.	
4	Village présumé être Markovo (bivac)	7
5	Smorghoni	4 $\frac{1}{2}$
6	Joupranouï	5
		215 $\frac{1}{2}$

		Lieues.
	Report.....	215 ½
7 déc.	De Joupranouï à Rovno-Polé (bivac).	5
8	Roukoni (bivac).....	5 ½
9	Wilna.....	5
10	Évé (bivac).....	10
11	Zismori.....	6
12	Kowno.....	10
	TOTAL de Moskou au Niémen. ...	257
	Et du Niémen à Moskou.....	258
	TOTAL DE L'ALLÉE ET DU RETOUR.....	515

LISTE

DE TOUTES LES PERSONNES CITÉES DANS CET OUVRAGE, AVEC LEURS GRADES A L'ÉPOQUE DE LA CAMPAGNE DE RUSSIE.

Napoléon.
Le roi de Westphalie, commandant le 8e corps.
Le roi de Naples, commandant toute la cavalerie.
Le vice-roi d'Italie, commandant le 4e corps.
Le prince de Neuchatel et de Wagram, major-général.
Le prince d'Eckmühl, commandant le 1er corps.
Le duc de Reggio.....*id*..... 2e.
Le duc d'Elchingen.....*id*..... 3e.
Le prince Poniatowski....*id*..... 5e.
Le maréchal comte S.-Cyr. *id*..... 6e.
Le général comte Reynier.*id*..... 7e.
Le duc d'Abrantès.....*id*..... 8e.
Le duc de Bellune.....*id*..... 9e.
Le duc de Tarente.....*id*..... 10e.
Le prince Schwarzenberg, commandant le corps auxiliaire autrichien.
Le duc de Bassano, ministre des relations extérieures.
Le duc de Trévise, commandant la jeune garde.
Le duc d'Istrie commandant la cavalerie de la garde.
Le duc de Vicence, général de division, grand-écuyer.
Le duc de Frioul.....*id*..... grand maréchal du palais.
Le comte Rapp.....*id*.....
Le comte Lauriston....*id*.....
Le comte de Narbonne..*id*.....
Le comte de Lobau.....*id*.....
} aides-de-camp de l'Empereur.

Le comte LEFEBVRE DESNOUETTES, général de division, colonel des chasseurs à cheval de la garde impériale.

Le comte NANSOUTY.....
Le comte MONTBRUN.....
Le comte GROUCHY.....
Le comte LATOUR-MAUBOURG..
} généraux de division, chefs d'un corps de cavalerie.

Le général DESSOLES, chef d'état-major.
Le baron GUILLEMINOT.....*id*.....
Le comte DANTHOUARD, commandant l'artillerie.....
Le comte DE CLAPARÈDE, général de div., commandant la légion de la Vistule..
} du 4e corps.

généraux de division.
- Le comte LARIBOISSIÈRE, insp. génér. d'artill.
- Le comte SORBIER, commandant l'artillerie de la garde.
- Le baron PERNETTI, commandant l'artillerie du 1er corps.
- Le baron FOUCHÉ, commandant l'artillerie du 3e corps.
- Le comte ÉBLÉ, command. les équip. de pont.

Le comte MORAND.....
Le comte FRIANT.....
Le comte GUDIN.....
Le baron GÉRARD.....
Le comte DESSAIX.....
Le comte COMPANS.....
} généraux de division au 1er corps.

Le comte VERDIER.....
Le comte LEGRAND.....
Le baron MERLE.....
Le comte MAISON.....
} généraux de division au 2e corps.

Roussel, général de brigade de cavalerie.
Roussel.....*id.* d'infanterie.
Ricard .....*id.*
Bordesoult ....*id.*
Bachelu. .....*id.*
Thiry. .....*id.*
Huard .....*id.*
Plausonne. ....*id.*
Lanabere. .....*id.*
Grandeau .....*id.*
Dalton.....*id.*
Bonnamy.....*id.*
Nagle .....*id.*
Dalton.....*id.*
Augereau. .....*id.*
Dommanget ....*id.*
Marion.....*id.*
Subervie.....*id.*
Compère.....*id.*
Villata .....*id.*
Fontane. .....*id.*
Levié .....*id.*
Grabowski. ....*id.*
Fischer .....*id.*
Colbert. .....*id.*
Delaitre .....*id.*
Le Camus. .....*id.*
Blamont. .....*id.*
Pampelone. ....*id.*
Paultre. .....*id.*
Chouard.....*id.*
Amey. .....*id.*
Corbineau. ....*id.*

Berkheim, général de brigade.
Saint-Geniez. . . . . *id.*
Aug. Caulaincourt. . . . . *id.*
Guyon. . . . . *id.*
Heyligers . . . . . *id.*
Piré. . . . . *id.*
Dufour . . . . . *id.*
Lefebvre, comte de Dantzick. *id.*

Pouget, *id.*, gouverneur de Witepsk.
Lecchi (Théod.), *id.*, commandant la garde italienne.
Lepel, *id.*, aide-de-camp du roi de Westphalie.
Déry, *id.*, aide-de-camp du roi de Naples.
Klengel, *id.*, au service de Saxe.
Jomini, *id.*, commandant la place de Smolensk.

Marthod. . . . . } majors des dragons de la garde.
Letort . . . . . }

Le baron Triaire, général de brigade.
Le baron Gifflenga . . . . . *id.* . . . . . .
Le baron Lacroix, colonel.
Le baron Bataille, *id.*
Le comte Louis Tascher Lapagerie, chef d'escadron.
Charles de Labédoyère, *id.*
Maurice Méjan. . . . . *id.*
Jules Desève. . . . . *id.*
} aides-de-camp du vice-roi.

Bellisomi, écuyer du vice-roi d'Italie

Delfanti, colonel . . . . . }
André Corner, lieutenant . . } officiers d'ordonnance du vice-roi.
Sanoi. . . . . *id.* . . . . . }

Liédot, colonel du génie.
Marboeuf, colonel de lanciers.
Kliski, colonel polonais auprès du vice-roi.

RADZIWIL, colonel du 8e, hulans polonais.

DALBIGNAC, adjudant-commandant, chef d'état-major du 6e corps.

DE LA FORCE, adjudant-commandant, chef d'état-major de la division Lahoussaye.

DURIEU, adjudant-commandant, sous-chef d'état-major du 4e corps.

DE BOURMONT.... } adjudants-commandants attachés à cet état-major.
ASSELIN..... }
FORESTIER..... }
BOISSEROLLE.... }

Les colonels
- GUÉHÉNEUC, du 26e léger.
- GROSBON, du 53e régiment.
- PÉGOT, du 84e.
- ACHARD, du 108e.
- BATTAGLIA, commandant les gardes d'honneur d'Italie.
- VIDMANN, commandant la compagnie des gardes d'honneur de Venise.
- DEMAY, commandant l'artill. de la 13e division.
- TALLEYRAND DE PÉRIGORD, du 8e chasseurs.
- BANCO, du 2e chasseurs à cheval italien.
- RAMBOURG, du 3e, *id.*
- PERALDI, des chasseurs de la garde italienne.

LAFOND..... } colonels de dragons.
BRIANT..... }
TALHOUET... }

DE ROEDER, colonel..... } au corps prussien.
Le comte DE BRANDEBOURG, capitaine.... }

D'OREILLE, major du régiment espagnol, Joseph Napoléon.

VIVÉS, major d'artillerie.

CARBONEL, chef d'escadron.

TURENNE, capitaine..... } aides-de-camp du comte Grouchy.
GRAMMONT..... }

COLAUD, chef de bataillon, vague-mestre-général du 4e corps.

SEVELINGE..... *id*..... attaché à l'état-major.

LANDEVOISIN, chef de bataillon du 55e de ligne.

TEMPIÉ, lieutenant de vaisseau, commandant les marins de la garde italienne.

LAIGNELOT... } capitaines ingénieurs-géographes.
GUIBERT..... }

BOUTAREL, capitaine de chasseurs à cheval, adjudant du palais royal de Monza.

TREZEL, capitaine, aide-de-camp du général Guilleminot.

MAISONNEUVE..... }
JOUAUD..... } capitaines-adjoints à l'état-major du 4e corps.
ÉVRARD..... }

FROMAGE, aide-de-camp du général Broussier.

BONARDELLE, capitaine d'artillerie.

OCTAVE DE SÉGUR... } officiers de hussards.
FERRARI..... }

GUYARD..... } capitaines du 9e de ligne.
SAVARY..... }

DURFORT, lieutenant, aide-de-camp.

LELEU DE MAUPERTUIS, lieutenant au 5e régiment des voltigeurs de la garde.

BORDONI..... } lieutenants de la garde d'honneur d'Italie.
MASTINI..... }

SAINT-MARCELLIN DE FONTANES, officier d'état-major.

JOUBERT, ordonnateur en chef..... } du 4e corps.
LABARRIÈRE, inspecteur aux revues..... }

PRÉVOST, secrétaire d'ambassade à Pétersbourg.

LESSEPS, consul français à Moskou.

MALLET.... } généraux de brigade en retraite à Paris.
LAHORIE... }

VILLEBLANCHE, auditeur au conseil d'état, intendant de Smolensk.

ALEXANDRE Ier, EMPEREUR DE RUSSIE.
LE GRAND-DUC CONSTANTIN.
Le prince KUTUSOW, commandant en chef l'armée russe.
Le baron BARCLAY DE TOLLY, commandant en chef avant l'arrivée du prince Kutusow.
Le comte WITTGENSTEIN, commandant le premier corps russe.

Les généraux	BAGAWOUT. . . . . *id.* . . 2e	corps formant la première armée de l'Ouest.
	SCHOMOALOW. . . . . *id.* . . 3e	
	TUTSCHCOFF. . . . . *id.* . . 4e	
	Prince BAGRATION. *id.* . . 5e	corps formant la seconde armée de l'Ouest.
	DOCTOROW . . . . . *id.* . . 6e	
	TORMASOW . . . . . *id.* . . 7e	

Le prince CHARLES DE MECKLEMBURG.
L'amiral TSCHICHAGOW, commandant l'*armée russe du* Danube.

Les généraux	LANGERON . . .	commandant les divisions de l'armée du Danube.
	LAMBERT	
	VOINOW.	
	TSCHAPLITZ. . .	
	PAHLEN	

PLATOW, hetman des kosaques.
PLATOW fils.
ORLOW-DENISOW, général d'avant-garde.
LEWIS, commandant devant Riga.

KAMENSKI. . .	généraux commandant en Wolhynie.
ERTEL.	
SACKEN.	
MARCOW	

REPNIN.	généraux commandant au corps du comte Wittgenstein.
CASANOVA. . .	
STENHEIL . . .	
KOULNIEW . .	

SICVERSE, général employé à la seconde armée de l'Ouest.

WORONSOW.	généraux employés au centre de l'armée russe.
OSTERMANN	
BENNIGSEN	
GORTSCHAKOW	
SKALON.	
KANOVITZEN.	
NIEWIEROWSKI.	
GREGOW.	
RAJEWSKI.	
KRAPOWITSKI.	
STROGONOW	
BOEHMETIEFF I ET II. . .	
OUVAROW.	
BALLA	

KORFF, général de cavalerie.

MILLORADOWITCH.	généraux commandant l'avant-garde du prince Kutusow.
WINZINGERODE.	
CZERNICHEW.	

VON-PALHEN, général-major.

NARISHKIN, aide-de-camp de Winzingerode.

Le général ROBERT WILSON, commissaire anglais au quartier-général russe.

L'archimandrite PLATON.

L'évêque AUGUSTIN, vicaire de Moskou.

KURAKIN, ambassadeur de Russie à Paris.

NESSELRODE, ministre des relations extérieures de Russie.

ÉTAT SOMMAIRE

Des corps faisant partie de la grande armée française dirigée contre la Russie, depuis le 1er mars jusqu'au 1er septembre 1812.

		hommes.	chev.
État-major-général. — LE PRINCE DE NEUCHATEL, Major-général.	Badois, Hessois, Saxons, Neuchâtelois, 28e chasseurs, etc.....	4,000	1,150
1er corps d'armée. — PRINCE D'ECKMUHL.	1re division, général Morand, 13e léger, 17e, 30e de ligne, Badois, etc.	14,400	1,050
	2e division, général Friant, 15e léger, 33e, 48e de ligne, Espagnols, etc.	15,900	1,100
	3e division, général Gudin, 7e léger, 12e, 21e, 127e de ligne, Strelitz, etc.	15,500	1,050
	4e division, général Dessaix, 33e léger, 85e, 108e de ligne, Hesse, etc.	13,700	1,100
	5e division, général Compans, 25e, 57e, 61e, 111e de ligne, etc.....	17,500	1,200
	Cavalerie, général Girardin, 1er, 2e, 3e chasseurs, 9e Polonais, etc...	3,808	3,800
	Artillerie, génie, etc.....	2,300	2,200
2e corps d'armée. — DUC DE REGGIO.	6e division, général Legrand, 26e léger, 56e, 19e, 128e de ligne, Portugais, etc.....	14,000	800
	8e division, général Verdier, 11e léger, 2e, 37e, 124e de ligne, etc.	13,200	900
	9e division, général Merle, 123e de ligne, Suisses, Croates, etc.....	12,200	800
	Cavalerie, général Castex, 7e, 20e, 24e, 28e chasseurs, 8e chevau-légers, etc.....	3,200	3,200
	Artillerie, génie, etc.....	1,500	1,300

		hommes.	ch
8e *corps d'armée.* — DUC D'ABRANTÈS.	23e division, général Tharreau, Westphaliens, etc.	10,600	4
	24e division, général d'Ochs	5,200	4
	Cavalerie, général Chabert	1,900	2,0
	Artillerie, génie, etc.	1,000	1,5
9e *corps d'armée.* — DUC DE BELLUNE.	12e division, général Partouneaux, 10e, 29e léger. 36e, 44e, 51e, 55e, 125e et 126e de ligne	15,000	6
	26e division, général Daendels, Bergois, Badois, Hessois	8,000	7
	28e division, général Girard, Polonais	7,500	2
	Cavalerie, généraux Delaitre et Fournier, Bergois, Hessois, Badois, etc.	2,000	2,1
10e *corps d'armée.* — DUC DE TARENTE.	7e division, général Grandjean, Polonais, Westphaliens, etc.	13,000	9
	27e Division, général d'Yorck, Prussiens	14,000	
	Cavalerie, général Massemback, *id.*	2,700	2,7
	Artillerie, génie	1,700	1,7
11e *corps d'armée.* — DUC DE CASTIGLIONE.	30e division, général Heudelet, 2e, 4e, 6e, 8e, 16e, 17e, 18e, 21e, 28e léger, 14, 28e de ligne, Westphaliens, etc.	18,000	1
	31e division, général Lagrange, 27e léger, 27e, 63e de ligne, etc.	9,900	
	32e division, général Durutte, régiments de Rhé, Walchéren, Belle-Isle et de la Méditerranée	12,700	
	34e division, général Morand, 3e, 29e de ligne, Hessois, Saxons, etc.	12,900	6
	Cavalerie, général Cavaignac, dragons, chasseurs	1,600	1,5
corps autrichien. — PRINCE SCHWARZENBERG.	Autrichiens	30,000	6,0

		hommes.	che
Grand parc.	Grand parc d'artillerie, général Lariboissière.....	9,500	4,8
	Grand parc du génie, général Chasseloup-Laubat.....	5,100	5
	Équipages militaires, général Picard.....	7,800	9,3
Garnisons.	Magdebourg, général Michaud...	900	
	Dantzig, général Lagrange.....	3,000	1,1
	Stettin, général Liobert.....	Les garnis de ces places été fournies les corps mée.	
	Custrin, général Fornier d'Albe...		
	Glogau, général Laplane.....		
	Berlin, général Durutte.....		
	Stralsund, général Morand.....		
	Kœnigsberg, général Loison.....	5,000	
Division princière. — Général Carra-Saint-Cyr.	Troupes des princes de la confédération du Rhin.....	7,300	
33e *Division d'inf.* — Général d'Estrées.	Troupes napolitaines.....	8,000	1,
Garnison de Hambourg. — Général Carra-Saint-Cyr.	Cohortes de la garde nationale du premier ban, etc.....	5,700	
Division danoise. — Général Eswald.	Troupes danoises.....	9,800	2,
Troupes en marche	Infanterie.....	25,000	
	Cavalerie.....	14,000	14,
	Artillerie, génie, etc.....	4,000	2,
Dépôts généraux de cavalerie. — Général Bourcier.	Détachements de tous les régiments de cavalerie.....	1,500	6,

DC 235 .L23 1820 C.1
Relation complete de la campag
Stanford University Libraries
3 6105 039 900 852

DATE DUE			

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIE
STANFORD, CALIFORNIA 94305